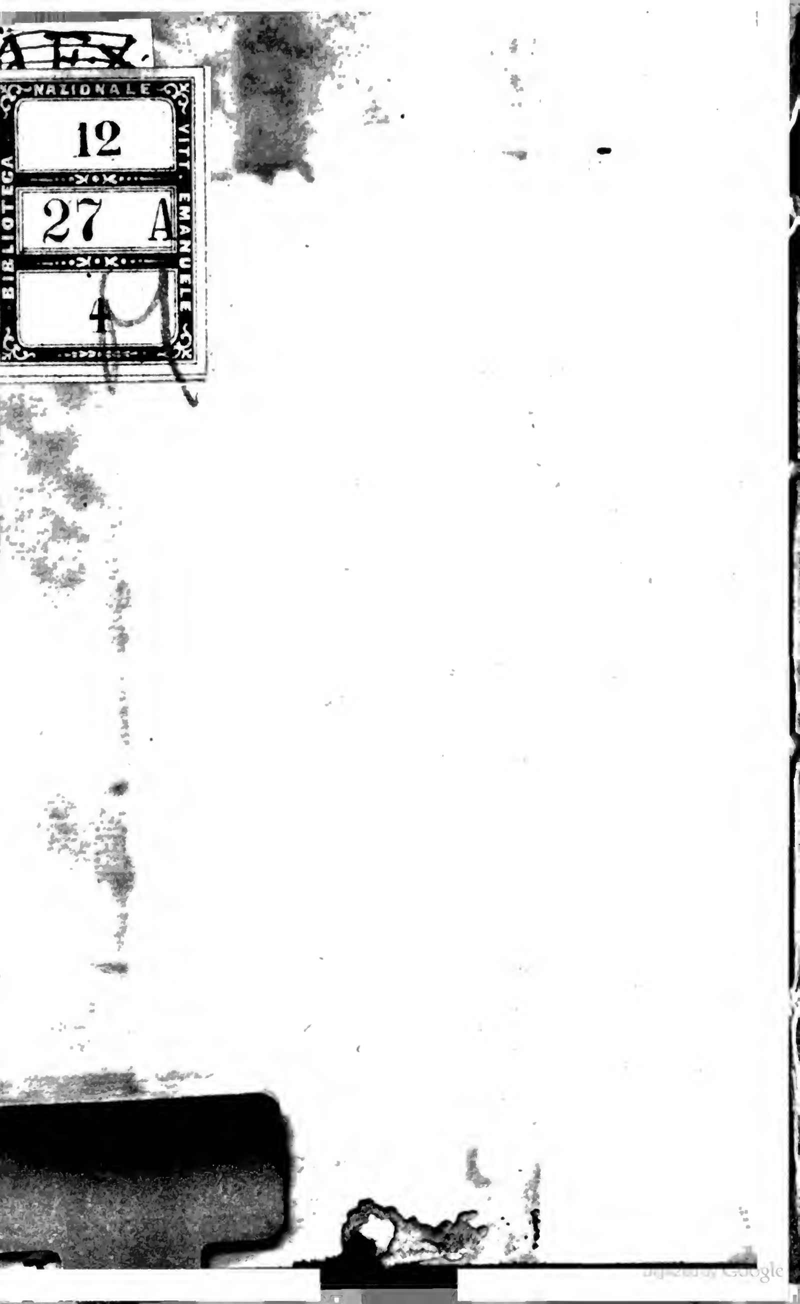
NOUVEAUX INTERETS DES PRINCES DE L'EUROPE. REVÛS, CORRIGÉS &...

Gatien Courtilz de Sandras




BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
12
27 A
4
Digitized by Google

Autheur Gatien Sandras de Courtilz
Niceron Tom. 2. pag. 170.

NOUVEAUX INTERETS DES PRINCES DE L'EUROPE.

Revûs, corrigés & augmentés par l'Auteur, ſelon l'état que les affaires ſont aujourdhui.

TROISIE'ME EDITION.



A COLOGNE,
Chez PIERRE MARTEAU.

M. DC. LXXXVIII.



PREFACE.

SI j'en avois été cru j'aurois recommencé ce livre depuis le commencement jusques à la fin, puis que les choses sont tellement changées dans l'Europe depuis qu'il a veu le jour, que ce seroit faire un sistéme de politique qui ne plairoit gueres aux connoisseurs que de bâtir sur le fondement sur lequel j'avois travaillé. Mon dessein aussi étoit de lui donner un autre titre, afin qu'il eut la grace

de la nouveauté; ce qui plait souvent au public plus que tout le reste. Mais il faut deferer aux conseils de ses amis. Ils ont apprehendé qu'un livre qui a eu tant de succés qu'il s'en est debité deux éditions en fort peu de temps ne parût plus avec le même agrément qu'il a fait aussi-tôt que je deguiserois sous un autre nom la matiere que j'ai envie de traiter. Pour moi j'avouë que je ne me suis pas laissé aller d'abord à une aussi foible raison que celle-là, il m'a semblé que quand on n'estimoit un livre que par son tître, c'étoit une approbation qui n'é-

toit gueres glorieuſe à l'Auteur ; mais enfin aprés avoir conſideré en moi-même que voulant traiter des Interêts des Princes, je ne pouvois mieux faire que de lui laiſſer un tître qui ſignifie de lui-même quel étoit mon deſſein. Je me ſuis laiſſé aller premierement à lui laiſſer celui qu'il avoit, puis à declarer que c'étoit une troiſiéme édition de cet Ouvrage que je donnois au public. L'on y trouvera peu de choſes neanmoins qui ne ſoient nouvelles ; mais comme il eſt impoſſible, que quelque changement qui

ſoit arrivé, il n'y ait encore des Etats qui ne ſoient obligés de conſerver les mêmes maximes qu'ils ont pratiquées ci-devant, il s'enſuit que je ſerai auſſi dans l'obligation de ne rien reformer à cet égard-là. D'où j'ai conclu que je pourrois m'attirer quelque reproche des gens qui ne demandent qu'à mordre ſur la conduite d'autrui, s'ils voioient que je me vouluſſe vanter d'avoir fait quelque choſe de nouveau, & que cependant il y eût quelque rapport de cette troiſiéme édition avec les deux autres.

Quoi qu'il en ſoit aprés m'être ainſi déterminé là-deſſus, j'ai cru que j'en devois rendre raiſon ici, & declarer en même temps ſur quel fondement je pretends travailler. Car pour en dire la verité, quoi que je n'aie jamais été appellé au gouvernement d'aucun Etat, & que même j'en ſois fort éloigné, il y a pourtant de certaines maximes qui ſe pratiquent aujourdhui que je n'approuve pas, par exemple j'aurois cru que le Roi d'Angleterre auroit beaucoup mieux réüſſi s'il eut choiſi une

autre route que celle où il eſt entré pour affermir ſon autorité. J'aurois crû de même que le Roi de France auroit beaucoup mieux fait ſes affaires, ſi au lieu de pouſſer comme il a fait les gens de la Religion de ſon Roiaume, il eut ſurſis du moins pour quelques années l'execution d'un tel deſſein. Cependant au lieu de m'arrêter à mon ſentiment, & de bâtir là-deſſus mon Ouvrage, je declare que ſuivant la politique qui eſt aujourdhui en uſage chez ces deux Princes, je pretends bien-loin de

faire

faire le reformateur, les suivre pas-à-pas, tout de même que si leur sentiment étoit le mien. Car quoi qu'il soit vrai que j'en aie été bien éloigné, comme il se peut voir dans la premiere & la seconde Edition de cet Ouvrage, il est pourtant vrai de dire que deux aussi grands Princes que sont ceux dont je parle, aiant pesé dans leur Cabinet tout ce qu'ils ont fait à l'égard de ce que nous venons de parler, il faudroit être bien vain & bien rempli de presomption si je pretendois l'emporter par-dessus

ſus eux. Je n'ai donc garde pour chercher quelque fondement à ma vanité, d'étaller ici toutes les difficultés qui ſe ſont preſentées à leur deſſein, ni celles qui ſe preſentent encore tous les jours; je n'ai garde pareillement de faire parade de toutes les preſomptions par leſquelles il paroit qu'ils auroient beaucoup mieux fait de ſe ſervir des moiens que j'ai avancés dans la premiere & la ſeconde Edition de cet Ouvrage. Tout cela ſentiroit beaucoup l'homme qui chercheroit à ſe donner de l'encens, de quoi je

ſuis

ſuis fort éloigné, puis que dans la deffiance que j'ai de mes forces, j'ai toûjours beaucoup mieux aimé me cacher que de me faire connoître.

Il eſt vrai que j'en ai peut-être une autre raiſon, j'aime beaucoup à dire la verité, & comme cela retient quand on eſt connu; c'eſt un caveçon que j'ai été bien-aiſe de ne me point donner, je crois n'avoir point deſobligé le public en cela, puis qu'il doit ſouhaitter qu'on lui parle franchement, & ſans lui vouloir faſciner les yeux. C'eſt pourtant un de-

faut aujourdhui fort commun à ceux qui ſe mêlent d'écrire. Ils vendent leur plume au premier venu, puis ils loüent à tort & à travers celui qui leur fait du bien, ſans conſiderer s'il a ſeulement la moindre choſe en lui qui ſoit digne de loüange. Ils blâment les autres avec la même facilité qu'ils loüent celui-ci, ſans conſiderer pareillement s'il y a aucun fondement à ce qu'ils font. De là vient que quand nous ne nous arrêtons qu'à ces plumes venales, nous avons ſi peu de connoiſſance de l'antiquité, ils ont

ont traveſti les hommes à leur guiſe, & leur paſſion a été le pinceau avec lequel ils nous les ont peints. Pour moi je ne crains point qu'on m'accuſe d'une telle partialité, je ne me vens à perſonne, qui plus eſt je ne travaillerois plûtôt jamais que d'être obligé de deguiſer mon ſentiment. Ainſi, ſi je parle avantageuſement d'un Prince, c'eſt qu'aſſurément il a des qualités qui le doivent faire eſtimer : que ſi je ne dis pas tant de bien d'un autre, il faut croire auſſi que j'en ai de fortes raiſons, mais des raiſons

fon-

fondées sur la verité, sans qu'il y entre la moindre passion. Aussi qui voudra bien me rendre justice, je lui defie de dire par mes écris, si je suis Allemand, François, Espagnol, Italien, Flamand, Hollandois, &c. Je dis du bien de chacune de ces nations quand il y a à en dire, & j'en dis du mal pareillement quand la verité m'y oblige. Je ne m'amuse point à deguiser les choses comme la plûpart des gens font dans le siecle où nous sommes, & je suis de l'humeur de ce fameux Poëte qui dit dans une de ses

Sa-

Satires, qu'il faut nommer un chat un chat, &c. Je me souviens à propos de cela d'une fort plaisante dispute que j'eus un jour avec un homme de condition, à qui j'avois montré une relation de guerre que j'avois faite, pour m'en dire son sentiment; il me dit qu'elle êtoit fort à son gré, & que de la maniere que je parlois de toutes choses, il paroissoit bien que je ne disois rien sur le raport d'autrui, mais pour y avoir été present moi-même; que cependant si je lui permettois de me parler à cœur ouvert,

vert,

vert, il me diroit que j'ufois de certains termes qui ne me feroient point d'honneur fi je voulois faire imprimer mon Ouvrage ; qu'en parlant d'un certain combat je me fervois du mot *d'enfuir*, ce qui n'étoit pas glorieux à nôtre nation, dont il falloit mieux menager la gloire ; que je ferois mieux de mettre *pleier*, puis qu'on pourroit croire que le defavantage que nous aurions reçû ne feroit arrivé que par la bravoure des ennemis, fans qu'on nous pût accufer de lâcheté. J'écoutai fort paifiblement tout ce qu'il me difoit, mais quand il eut ceffé de parler je lui dis que ce qu'il me difoit n'étoit pas ce

que

que je voulois dire ; que je ſçavois ce que ſignifioit le mot *pleier* & le mot *s'enfuir*, & que comme nous nous étions enfuis réellement & de fait, je ne me pouvois pas ſervir du premier pour le dernier. Il ne voulut jamais ſe rendre à mes raiſons, il me répondit, je repliquai tant y a que nous nous pensâmes brouiller, lui pour vouloir que je deguiſaſſe les choſes, moi pour n'en vouloir rien faire. Comme il vit mon obſtination, car il appelloit de ce nom-là l'amour que j'avois pour la verité, il me fit prier par un de mes amis de lui remettre mon manuſcrit entre les mains, & qu'il auroit ſoin de le

le faire imprimer : mais m'étant douté qu'on y vouloit reformer le mot qui avoit fait nôtre querelle, je ne voulus point m'en defaire, & il est encore à mettre sous la presse.

Si j'ai fait ce petit detail, ce n'est que pour faire voir ce que le Lecteur doit attendre de moi : aussi je dirai dans cette Preface ce que j'ai déja dit dans celle de la seconde Edition de cet Ouvrage, sçavoir qu'un des plus grands ornemens de mon Livre, c'est que j'y dis la verité. J'en fais juges tous ceux qui le liront, & je ne lui souhaitte que le même succés qu'il a eu dans les deux premieres Editions.

TABLE
De ce qui eſt contenu dans ce Livre.

NOU-



NOUVEAUX INTERETS DES PRINCES DE L'EUROPE,

Selon l'état que les affaires sont aujourdhui.

Etat present de l'Europe, & le changement qui y est arrivé depuis quelques années.

CE qui a fait jusques ici la sureté des Princes de l'Europe, a été l'égalité qui a subsisté depuis quelques siecles entre les Maisons de Bourbon, & d'Aûtriche. Aussi tout ce qu'il y a de Princes voisins a toujours eu pour maxime generale de se maintenir à l'abri de l'une ou de l'autre. Nous voions même que la Couronne d'Angleterre, qui aprés ces deux Maisons tient le premier rang, n'a osé entreprendre d'en choquer une, si elle n'a été sure de la protection de l'autre. Nous parlons dans ces derniers temps; car nous savons bien, que dans les

les siecles passés, elle n'a pas tenu tête seulement à la France, mais qu'elle l'a mise encore souvent à deux doigts de sa perte. Cette égalité a toujours semblé si necessaire à tous ceux qui ont eu quelque soin de leurs interêts, que dans le temps que la France a pû donner de la jalousie, nous avons vû toutes les puissances se réunir contr'elle. Il en a été de même, lorsque l'Espagne a eu le dessus, & aprés que Charles Quint, ou ses Capitaines, eurent gagné la bataille de Pavie, l'on vit que le Roy d'Angleterre abandonna son parti, pour prendre celui de François I. qui avoit eu le malheur d'être son prisonnier de guerre. Voilà ce que demande la politique, & nous ne craindrons point de passer pour autoriser les maximes de Machiavel, quand nous dirons, qu'un Prince ne se doit point rendre esclave de sa parole, quand il y va du salut de ses peuples. L'Electeur Palatin, Prince aussi sage, & aussi éclairé qu'il y en ait eu dans ce siecle, en usa ainsi dans la derniere guerre de Hollande, quand il vit que les François, qu'il avoit appellés, étoient prêts de triompher de la liberté de cette Republique. Si nous voulons remonter plus haut de quelques années, nous remarquerons la même politique dans les Etats de Hollande, lesquels aprés avoir toujours eu une alliance étroite avec cette Couronne, s'opposerent aux conquêtes qu'elle faisoit sur les Espagnols, aux années 1667, & 1668. Ces exemples sont plus que suffisans pour montrer, qu'il n'y a point d'alliance si sacrée, qui ne doive ceder à l'interêt d'un Etat: faisons néanmoins cette diference, pour ne point passer pour un des disciples du même Machiavel, dont nous venons de parler, que c'est lors qu'il y va de sa perte, & non pas de sa grandeur. Autrement, ce seroit autoriser les maximes des Conquerans, qui se contentent du droit de bienseance, pour envahir le bien d'autrui. Or ce n'est point là nôtre pensée, & si nous croions que cela puisse être permis, ce n'est tout au plus qu'aux Prin-

Princes, qui ne vivent pas sous la loi du Christianisme, tels que sont le grand Seigneur, le Sophi de Perse, & les autres Princes Mahometans. Aussi voions nous que tout leur but n'est que d'épier l'occasion que leurs voisins soient en guerre, pour se jetter dessus, sans être arrêtés par la foi des Traités, ni par aucune autre consideration. Les Princes Chrêtiens doivent avoir plus de soin de leur honneur, & nous en voions aujourdhui un bel exemple en la personne de Loüis XIV., Roy de France, dit le Grand, à la gloire de qui nous devons dire, que quelque ambition qu'il ait témoignée en d'autres rencontres, il n'a pas cru neanmoins à propos de profiter de la guerre que les Infidéles ont portée dans l'Empire. C'étoit pourtant le moien de parvenir bien-tôt à la Monarchie universelle; mais il a cru que si c'en étoit le plus court chemin, ce n'étoit pas le plus glorieux. Il aime mieux y arriver par des voïes plus douces, & qui puissent gagner le cœur des nouveaux sujets qu'il pretend acquerir. Nous examinerons tantôt, quand il s'agira de parler de ses interêts, si cette politique lui est avantageuse, ou non, & puisque nous n'avons entrepris de parler dans ce Chapitre, que du changement qui est arrivé dans l'Europe, depuis vint cinq, ou trente ans, nous nous renfermerons dans ce cas que nous tâcherons d'éclaircir du mieux qu'il nous sera possible.

Nous remarquons plusieurs raisons principales de ce changement, les unes fondées sur la bonne conduite de ceux qui gouvernent en France les affaires du cabinet, les autres sur le peu d'ordre qu'il y a dans la Monarchie, qui doit avoir interêt de s'opposer à la puissance de cette Couronne. Nous ne voulons point faire ici le panegyrique de Loüis le Grand, ni une critique du gouvernement d'Espagne, nous ne sommes ni pensionnaires de l'un, ni énemis de l'autre; nous sommes nés dans un Etat, qui n'est sujet d'aucune de ces deux Couronnes, mais nous faisons profession de dire la verité, quand

nous la ſavons, & nous aimerions bien mieux nous taire, que de jamais parler contr'elle.

Il eſt conſtant que ce qui fait fleurir aujourdhui le Roiaume de France, a été la bonne conduite de Loüis le Grand, plûtôt que ſa force. Car pour remonter au temps qu'il prit les reſnes de ſon Empire, c'eſt-à-dire incontinent aprés la mort du Cardinal Mazarin, nous voions qu'il en uſa en grand Prince, & comme s'il eût eu déja une experience de pluſieurs années. Nous voions, dis-je, qu'il voulut connoître ſes forces avant que de les emploier, c'eſt-à-dire qu'au lieu de commencer par la guerre, à quoi le portoient peut-être ſon courage & ſon ambition, il crut à propos de s'aſſurer de ſon Roiaume, où il avoit vû naître non ſeulement tant de factions, pendant ſa minorité, mais où la mauvaiſe conduite du Cardinal Mazarin avoit donné entrée aux Anglois, en leur abandonnant Dunquerque par un traité. Or ce Miniſtre n'avoit jamais pû faire de plus grande faute: en éfet il n'ignoroit pas que la Couronne n'a jamais eu d'énemis plus dangereux, que cette nation, laquelle pretendant avoir droit ſur le Royaume de France, c'étoit reveiller non ſeulement ſes pretentions, mais lui donner encore moien de les faire valoir en temps & lieu. Nous ſavons bien que le Cardinal Mazarin avoit eu ſes raiſons pour faire ce traité, & que ce n'étoit que pour empêcher que les Eſpagnols n'en fiſſent un avec elle; nous ſavons encore qu'ils lui ofroient pluſieurs avantages, pour la faire declarer contre la Couronne de France; mais ce que la politique permettoit aux uns, cette même politique le défendoit aux autres, à qui il ne pouvoit arriver de plus grand malheur, que d'avoir les Anglois pour voiſins, par les raiſons que nous venons de deduire.

Tout ce qui étoit arrivé dans le Roiaume, pendant qu'ils avoient eu quelque choſe en deçà de la mer, en étoit une preuve convaincante. Il faloit donc que Mazarin eût l'eſprit bien bouché pour faire

faire un traité de cette nature. Il ne pouvoit ignorer que les Anglois étoient bien plus puissans, que lorsqu'ils avoient fait tant de mal à la Couronne: ils avoient joint l'Ecosse à l'Angleterre, laquelle avoit suffi toute seule pour penser la renverser : il savoit d'ailleurs, qu'ils ne peuvent jamais demeurer en repos, & que faute d'occupation chez leurs voisins, ils en cherchent bien souvent chez eux-mêmes, à la ruïne les uns des autres.

Aussi lors que le Roy eut reconnu la faute qu'avoit fait son premier Ministre, il commanda au Comte d'Estrades, que nous voions aujourdhui Maréchal de France, & qui étoit alors son Ambassadeur en Angleterre, de tout mettre en usage plutôt que de souffrir qu'une place de cette importance demeurât plus long-temps en des mains si dangereuses. Il lui donna ordre d'offrir de l'argent au Roy d'Angleterre pourveu qu'il la voulut remettre entre ses mains, & comme ce Prince, qui ne faisoit que de rentrer dans son Roiaume, n'étoit pas trop accommodé, il prefera un vil interêt à une chose qui auroit toujours obligé la France à le regarder avec respect. Il promit donc de rendre cette place moiennant quatre millions; mais aiant eu le temps de reconnoitre la faute qu'il faisoit avant qu'elle eut été évacuée, il songea à traverser ce traité par un tour d'adresse que lui suggera un de ses Ministres. Il s'intitula Roy de France dans l'ordre d'évacuation qu'on lui demandoit, croiant que le Comte d'Estrades ne le voudroit pas recevoir en cette forme. Mais lui qui sçavoit que cette qualité n'étoit qu'une chimere pourveu que Dunquerque ne fut pas entre ses mains passa par dessus cette dificulté, & fit en cela le coup d'un habile politique. Ainsi Dunquerque fut rendu au Roy, & ce Prince l'a bien su conserver depuis.

Voilà quels étoient les énemis que Loüis le Grand avoit, non pas dans le cœur de son Etat, mais à une des extremités. Cependant il en avoit encore d'au-

tres logés ailleurs, & c'étoit ses propres sujets, qui n'étant gueres moins remüants que l'autre nation dont nous venons de parler, avoient donné en mille rencontres des marques de leur revolte, & étoient encore tout prêts à en donner à la premiere occasion. C'étoit bien des affaires à un jeune Prince, qui n'avoit gueres plus de vint ans; néanmoins la prudence ayant devancé en lui l'âge ordinaire, il fit ce que nous venons de dire, aprés quoi il ne lui fut pas si dificile de faire le reste. En effet tant qu'il auroit eu des énemis si dangereux dans son Roiaume, auroit-il jamais osé entreprendre, comme il fit, de remettre les autres dans le devoir? Ne sait-on pas que l'esprit de rebellion étoit en eux, & quoi qu'ils ne le donnassent pas à connoitre, la verité est, que s'il fut survenu la moindre disgrace, ils s'en seroient servis pour faire éclatter leurs méchans desseins?

Le Roi de France étant bien instruit de leurs sentimens, c'étoit à lui à prendre des mesures si justes, que les mal-intentionnés ne pussent pas remüer. C'est ce qu'il fit avec une adresse merveilleuse; car prenant pour pretexte, que les grands fouloient les petits, & qu'il vouloit rendre justice à chacun, il empêcha que les petits ne prissent le parti des grands, & ceux-ci n'étant qu'une belle montre, sans le secours de ceux-là, on abatit leurs châteaux, sans qu'il fut besoin d'autres armes, que de celles de la justice. Par ce moien ces lieux qui avoient coutume de servir de retraites aux Ministres de leurs tyrannies, n'en purent plus servir qu'aux oiseaux de mauvais augure, comme sont les choüettes, & les hiboux.

Au reste, si nous n'avons pû nous empêcher de loüer une si belle politique, qui ayant déja en vûë les grandes choses qui sont arrivées depuis, s'y prenoit si adroitement; comment nous empêcherons nous de blâmer ceux qui pouvoient s'y opposer, & qui même le devoient faire selon toutes les regles de

la

la politique ? Nous voulons parler des Espagnols. Ne savoient ils pas que leur interêt étoit que les Anglois gardassent une si bonne place, & que le Roi de France ne devînt pas maître si absolu dans son Roiaume. A l'égard de l'un, ils n'avoient qu'à lire les memoires secrets de Philippe Second, pour savoir que leur veritable politique est de susciter des troubles dans le Roiaume. Ils y auroient vû que ce Prince qui, au rapport de Strada lequel a écrit l'histoire de Flandres, ne se soucioit pas de perdre ces Provinces pourvû qu'il y conservât la Religion Catholique, étoit bien d'un autre sentiment en ce qui concernoit les François. Ils y auroient vû, dis-je, qu'il laisse pour maxime à son fils d'entretenir intelligence à quelque prix que ce soit avec les Protestans de France, laquelle maxime il suivit lui-même tant qu'il vécut. Si bien, que quand nous y faisons reflexion, nous ne savons comment concilier deux choses si oposées, savoir cette verité que nous raportons, qui est si constante, & ces lettres si precises qu'allegue cet Auteur, & dont il se vante d'avoir les originaux entre les mains.

Mais pour revenir à nôtre sujet, nous disons donc, que les Espagnols pouvoient bien avoir apris dans les memoires de Philippe Second l'interêt qu'ils avoient à ne pas laisser affermir la puissance du Roi de France dans son Roiaume. Ainsi nous dirons à l'égard du traité de Dunquerque, dont nous venons de parler, qu'il faloit qu'ils fussent bien méchans politiques pour ne pas faire toutes sortes d'éforts pour le traverser. Puis-qu'il ne faloit que de l'argent, ne valoit il pas mieux qu'ils achetassent euxmêmes cette place, que de la voir tomber entre les mains de leurs énemis ? Ne valoit-il pas mieux aussi, que si le Roi d'Angleterre ne s'en vouloit pas défaire en leur faveur, ils lui donnassent plûtôt gratuitement tout ce qu'il vouloit que de soufrir qu'il en disposât à leur prejudice ? Ce n'est pas sans raison que nous avançons de telles choses : si nous examinons bien

leurs interêts, nous croions qu'il leur seroit plus avantageux que les Anglois eussent quelqu'une de leurs places, que de les avoir eux-mêmes. Cela les engageroit à la défense des autres, & il semble que ce fossé large & profond qui les separe de la France, les rend tellement insensibles que tout ce qui se passe de ce côté-ci leur soit indifferent.

Le Roi de France ayant fait les deux grands pas que nous venons de remarquer, se crut assez affermi dans son Roiaume, pour entreprendre la guerre. Ce fut celle de 1667. dont nous avons dit un mot ci-devant, & dont le succés fut tel, que tous les voisins en furent alarmés.

Au reste nous remarquons deux fautes considerables que l'on fit lors qu'on voulut arrêter le cours de ses conquêtes. La premiere qu'on lui laissa joüir des fruits de la guerre qu'il avoit entreprise, & qu'on faisoit passer neanmoins pour injuste; l'autre qu'aiant attiré son ressentiment par une ligue qui l'avoit empêché de s'emparer du reste des Païs-bas, il faloit ne rien épargner pour la renouveller dés qu'elle fut finie.

A l'égard de la premiere, il est sans difficulté qu'elle étoit d'une extrême consequence; car lui laissant ses conquêtes, comme on fit, c'étoit insinuer aux peuples que les droits sur lesquels il s'étoit fondé pour entrer en guerre, étoient legitimes. Puis-qu'on en avoit une autre pensée, ou du moins qu'on feignoit de l'avoir, n'étoit-il pas à propos de tout mettre en usage, plutôt que d'établir une chose de si dangereuse consequence? Ne fait-on pas, que quelque traité que l'on fasse, l'impression reste toujours dans les esprits? & le moien de croire qu'un Prince n'eut pas droit à une chose, quand on lui en cede une partie?

Voilà en quoi l'on peut dire que les Princes ligués manquerent aprés leur traité. Ils avoient la force à la main pour se faire justice, le Royaume de France ne connoissoit pas encore les siennes, comme il peut

faire

faire aujourdhui, & ce qui est de plus essentiel, la puissance du Roi bien loin d'y être reverée au point que nous la voions, étoit exposée tous les jours à la medisance, si bien que les guerres civiles n'y étoient pas si bien éteintes, qu'elles ne se pussent rallumer.

Nous tirerions encore bien d'autres consequences, si nous voulions, de cette faute; mais nous aimons mieux les passer sous silence pour ne point ennuier. Examinons maintenant ce qui est arrivé de la seconde. Nous avons dit ci-devant que ce n'étoit pas assez d'avoir fait une ligue; mais qu'il faloit encore la renouveller sur le point qu'elle alloit finir, c'est ce me semble, une chose qui ne reçoit point de contradiction, & dont aussi, pour y avoir manqué, se sont ensuivis tous les troubles, que nous avons vû arriver depuis dans l'Europe.

Certes, rien n'est si admirable que la politique, & nous n'en reconnoissons jamais mieux la necessité, que quand nous nous trouvons surpris de quelque évenement considerable. La France à qui c'étoit un charme puissant, pour porter plus loin ses esperances, que ce qui lui étoit arrivé pendant la campagne de 1667, ne vit pas plutôt la paix rétablie, qu'elle songea à diviser ceux qui s'étoient oposés à ses entreprises. C'étoit, le Roi d'Angleterre, le Roi de Suede, & les Provinces Unies. Et comme ces deux dernieres Puissances étoient gouvernées par plusieurs personnes, à cause de la forme du gouvernement de l'une, & de la minorité du Roi de Suede, qui commandoit à l'autre, elle crut qu'il lui seroit plus difficile de reüssir à leur égard, qu'à l'égard du Roi d'Angleterre, qui étoit un Prince qu'on pouvoit gagner par plusieurs endroits. En éfet, comme il aimoit ses plaisirs, il füioit l'embarras des affaires. Ce que la France considerant, elle lui fournit de l'argent, pour subvenir à ses profusions, & si nous en croions le bruit commun, elle lui envoia pareillement une maîtresse. Ce fut Ma-

 demoi

demoiselle de Kerouel, fille de qualité de Bretagne, belle comme le jour, mais qui avoit bien autant d'esprit, que de beauté. On l'emboucha bien avant que de la faire paroitre à ce Prince, & on emboucha encore mieux la Duchesse d'Orleans de qui elle étoit fille d'honneur, & qu'on envoioit en ce païs-là sous pretexte de voir le Roi son frere; mais en effet pour faire un traité avec lui contre les Hollandois. Cette Princesse lui presentant cette fille lui en dit tous les biens imaginables, & comme il l'avoit déja regardée favorablement, il n'en falut pas davantage pour l'en rendre tout-à-fait passionné. La Duchesse d'Orleans s'aperçut bientôt de ce qui se passoit, & comme elle avoit infiniment d'esprit, elle en sut tirer tous ses avantages. Tant y a que le Roi d'Angleterre ne songeant plus qu'à sa nouvelle passion, il ne se mit pas beaucoup en peine comment iroient les affaires. Il signa un traité avec la Princesse, & pour prix de Mademoiselle de Kerouel qu'elle lui abandonnoit, il abandonna le destin de l'Europe dont il pouvoit étre le plus ferme appui.

Au reste, si c'étoit avoir bien oublié ses interêts que d'avoir vendu Dunquerque, lui qui auroit dû donner plusieurs millions, pour avoir encore une place pareille à celle-là, c'étoit y renoncer entierement, que de se laisser surprendre aux charmes d'une fille, qui lui étant presentée d'une main si suspecte, ne devoit pas prendre un tel empire sur son esprit. Cependant la France, aprés avoir attiré ce Prince dans son parti lui cacha son ambition. Elle convint de partager avec lui ses conquêtes, ou pour parler plus juste, elle lui en montra de fort faciles à faire, & s'en reserva d'autres pour elle. L'on sait quels succés eurent tous ces artifices, & il seroit superflu d'en parler ici.

Ce que nous avons à remarquer là-dessus, c'est que la France ne s'est pas renduë seulement formidable par le succés qu'elle a eu dans les armes, mais encore par sa politique, laquelle est aujourdhui en

aussi grande estime,que l'étoit autrefois celle des Espagnols. Mais si nous considerons bien d'où vient tout cela, nous reconnoitrons facilement que les fautes que ceux-ci font tous les jours, contribuent bien autant à sa gloire, que tout ce qu'elle peut faire de son coté. Le desordre est grand dans leur gouvernement, & quoi que leur Etat panche vers sa ruïne, nous ne voions point qu'ils fassent leur possible pour le relever. Ils savent qu'en France, ce qui fait la grandeur du Roiaume, est le bon ordre qui est établi dans les Provinces; ils savent, dis-je, que les finances étant le nerf de la guerre, c'est de leur dissipation, ou de leur ménage, que dépend le bonheur, ou le malheur de l'Etat. Ils voient de quelle maniere on en use en France à cet égard, où l'œconomie regne si bien,que sans que les peuples soient foulés extraordinairement, le Roi se trouve dans une si grande abondance, qu'il fait plus lui seul que n'ont fait plusieurs de ses predecesseurs ensemble. Ils voient d'un autre côté les charges de la guerre données aux gens de service, si bien que pour avoir le gouvernement d'une simple place il faut avoir vieilli dans le métier. C'est une leçon qui leur est si familiere qu'il ne tient qu'à eux d'en profiter; cependant, au lieu de suivre un si bel exemple, tant de belles provinces, ou pour mieux dire tant de beaux Roiaumes, qui composent leur Monarchie, sont abandonnés à l'avarice de leurs Gouverneurs, lesquels étant obligés de faire part de leurs larcins à ceux qui composent leur conseil, toute la substance du peuple se trouve partagée entre quelques particuliers, sans que le Roi en profite en aucune façon.

N'est-ce pas une chose extraordinaire, qu'à l'heure que nous parlons, il y ait si peu d'ordre en Flandres, qu'il n'y ait pas de fonds pour païer les garnisons des places frontieres: tout autant qu'il y a de soldats, sont obligés de demander l'aumône, ou d'aller détrousser les passans. Cependant pas un Gouverneur n'a encore quitté le païs, qu'il n'ait emme-

né plusieurs Mulets, & plusieurs Chariots chargés d'or, & d'argent. Nous avoüons bien, que l'ordre est bon en France, qu'il y a un Roi sage, éclairé, penetrant, & qui fait sa principale occupation de ses afaires : nous avoüons encore, qu'il a d'habiles Ministres, & des sujets courageux : nous convenons avec tout le monde que tant de belles qualités ensemble contribuent merveilleusement à rendre un Roiaume florissant ; mais aussi faut-il qu'on convienne avec nous, que le mauvais ordre que tient la puissance qui lui est oposée, lui donne une grande facilité pour tout ce qu'il veut entreprendre. Car enfin dans quelle autre Monarchie, que dans celle d'Espagne, trouverons nous qu'on envoie pour gouverner des Provinces où la guerre regne toujours, des gens qui ne l'ont jamais vuë qu'en peinture, comme il est arrivé plusieurs fois. En France, il faut avoir passé par tous les degrés de la milice, pour commander seulement dans un château, & en Espagne, c'est assez d'avoir des amis, pour avoir le gouvernement des Païs-bas. En France on n'a que l'interêt du Souverain, & l'honneur du Roiaume en recommandation, c'est par cette seule voie qu'on peut esperer de faire fortune, & toute autre est en abomination aux honnêtes gens ; en Espagne, c'est de quoi l'on se soucie moins, & si l'on n'a de bonnes mains pendant qu'on est dans l'emploi, il faut s'attendre à mourir à l'Hospital, quelque service que l'on ait rendu.

Or nous laissons à juger lequel des deux Roiaumes a les meilleures maximes, & celui qui peut aspirer à meilleur droit à la Monarchie universelle. Nous ne croions pas qu'il faille être fort habile homme pour en decider, cela parle de soi-même, & l'on peut dire, que tant que le même desordre durera, les affaires de l'Europe iront toujours de mal en pis. Voilà cependant ce qui a apporté tant de changement dans ces deux Monarchies, voilà ce qui a fait perdre aux Espagnols la con-

confiance que toutes les autres Puiſſances avoient en eux, voilà la cauſe de la revolte de la Sicile, des troubles des Païs-bas, & pour tout dire en un mot, de la crainte qu'ont tous les autres Etats d'étre aſſujetis à la Puiſſance qui leur eſt opoſée.

De dire ce qu'il faudroit faire pour rétablir les choſes en l'état qu'elles ont été, c'eſt ce que nous n'avons garde d'entreprendre. Nous ſavons qu'il en eſt d'un Etat, comme d'un corps, qui à force d'être attenué par de frequentes maladies, ne ſauroit jamais ſe rétablir. Nous ſavons d'ailleurs que la volonté manque à la plûpart de ceux qui gouvernent, ſi bien qu'ils ſeroient fort fâchés que les choſes allaſſent autrement. Or comme ce qui ſeroit le plus neceſſaire; pour procurer un changement ſi utile, eſt que les gens qui ont l'adminiſtration des afaires le deſiraſſent, & qui plus eſt, qu'ils y travaillaſſent avec aplication, il faut premierement que le Roy d'Eſpagne le ſouhaite, & qui plus eſt qu'il y travaille efficacement. Car que ſert la volonté ſans l'effet, mais l'effet ſe peut il trouver où manquent les forces? En effet qu'eſperer d'un Prince qui eſt moribond, & qui dés ſa naiſſance porte l'iniquité de ſon pere? Que ſi l'on dit que l'Empereur qui eſt appellé à ſa ſucceſſion ſera capable de s'oppoſer à la France, principalement aujourdhui qu'il s'eſt rendu recommandable par tant de conquêtes; à cela je réponds qu'il en eſt beaucoup plus redevable à ſon bonheur, qu'à ſa politique. Ceux qui examinent ſa conduite trouvent qu'il a fait mille fautes qui le devoient faire perir, & il en vient d'en faire encore une preſentement qui ne ſçauroit trouver d'excuſe parmi les gens de bon ſens. Il a conſeillé au Roy d'Eſpagne, que beaucoup de Puiſſances preſſoient de donner retraitte dans ſes Etats aux Huguenots de France, de n'en rien faire; ce qui étoit pourtant le coup de partie pour leur Maiſon. Aprés cela peut-on croire que ce Prince puiſſe étre le deffenſeur de la liberté publique? Ne ſçait-il pas que pendant que les afaires de ſa

Maiſon étoient floriſſantes ſous l'Empire de Charles Quint & de quelques-uns de ſes Succeſſeurs, nous avons vû que les Rois de France, qui font profeſſion pourtant d'étre Catholiques auſſi bien que lui, n'ont pas laiſſé de s'unir étroitement avec les Proteſtans; & lui, qui les voit decouſuës ſous le ſien (car enfin aprés ce qui ſe paſſe ici du côté du Rhin on auroit tort d'en parler autrement) lui dis-je qui devroit faire tout ceder à ſa politique pour ſe rendre auſſi glorieux que ſes anceſtres s'obſtine mal à propos, à la perſuaſion de quelques gens peu verſés dans la politique, à leur refuſer des choſes, que nous ne voulons pas dire juſtes, depeur de paſſer pour partial, mais que nous ne craindrons point de dire neceſſaires, puis qu'en l'état où les affaires ſont aujourdhui, il n'eſt plus queſtion de leurrer les peuples par l'affectation d'un faux zele, mais d'aſſurer ſa condition, & ſa fortune.

Ce ſont des verités inconteſtables, & tous ceux qui ont la moindre connoiſſance des affaires, ſeront infailliblement de nôtre avis. Car quelle politique étoit-ce à lui il n'y a que fort peu de temps de refuſer le ſecours que lui offroit un des Electeurs de l'Empire, à condition d'accorder la liberté de conſcience à quelques Provinces, pendant qu'il hazardoit un puiſſant Royaume, qui ſe trouvoit ataqué par l'ennemi commun de la Chrêtienté. Le ſalut de l'Europe, quand elle étoit menacée de tomber ſous la puiſſance de Charles Quint, & de ſes Succeſſeurs, s'eſt trouvé dans l'union de la Maiſon de France avec les Proteſtans, & aujourdhui que le même malheur la menace, & que par conſequent il y va ſi fort de ſon interêt, par quelle politique peut-il preferer l'avis de quelques mauvais conſeillers, àu ne experience qui a été ſi utile aux énemis de ſa Maiſon? Car enfin quoi qu'il ne s'agiſſe plus aujourdhui de ce que nous venons de dire, & que la choſe ait été concluë à la fin par un traité que la neceſſité lui a arraché des mains malgré lui, le même cas s'offre à tous mo-

mens

mens sans qu'il en profite. Nous en avons donné un exemple en parlant il n'y a qu'un moment des Huguenots de France, à qui, s'il en eut voulu dire un mot au Roy d'Espagne, il auroit procuré une retraite; mais s'il en faut un plus recent arrétons nous sur ce qui se passe actuellement en Hongrie; les Etats qui sont assemblés maintenant à Presbourg lui demandent de vouloir les maintenir dans leurs privileges, c'est-à-dire de leur accorder le libre exercice de leur Religion, il balance neanmoins, il hesite, & non seulement il recule par là le couronnement de son fils; mais il fait voir encore à tous les Hongrois qu'ils seront toujours malheureux tant qu'ils seront obligés de lui obeïr.

Nous ne saurions à quoi attribuer un si grand aveuglement, si ce n'est à la volonté de Dieu, qui permet, quand il veut, que nous fassions des fautes, dont nous nous étonnons nous-mêmes quand il nous a desillé les yeux. Nous convenons bien, que de paroitre ainsi ataché à sa Religion, c'est un leurre dont se sont servis plusieurs grands Princes, pour attirer ceux de la même communion à leur parti. Telle a été la politique de Charles Quint, qu'on doute fort neanmoins étre mort Catholique, & que son fils lui-même a si bien soupçonné du contraire, qu'il fit faire le procés à ceux qu'il avoit choisis pour directeurs de sa conscience. Sa raison étoit qu'ils s'étoient declarés en mille choses pour étre d'une autre Religion que de la Religion Romaine, & comme c'étoit chez lui le plus grand de tous les crimes, il les fit condamner à étre brulés. Ce fut l'Inquisition qui rendit cette belle sentence, laquelle auroit été executée, si quelques-uns de ses Ministres, qui n'avoient pu gagner sur lui de faire arréter une procedure si injurieuse à la memoire de son Pere, ne lui eussent remontré que cette afaire étoit plus delicate qu'il ne pensoit; que les Princes qui étoient convaincus d'étre de la Religion Reformée avoient été declarés dechus de leurs Etats: que c'étoit dire ouverte-
ment

ment que ſon Pere en avoit été, que de faire mourir ceux qui avoient eu ſoin de ſa conſcience, tellement que c'étoit mettre lui-même ſon Royaume en interdit.

Nous ne ſavons pas ſi c'eſt que l'Empereur qui regne aujourdhui croie être encore au temps que ſa Maiſon étoit ſi puiſſante, ou bien s'il ignore le peril qui le menace. Il a fait des conquêtes en Hongrie, il eſt vrai, mais dans le temps que tous ſes Emiſſaires publient qu'il eſt en état maintenant de ſe venger de la France, cette Couronne lui fait bien voir que non, entreprenant comme elle fait de faire un Coadjuteur à Cologne. L'afaire n'eſt pas encore terminée, ainſi je n'en puis parler preciſément, mais s'il m'eſt permis de me mêler de l'avenir, voici encore un nouvel affront qui s'apprête pour ſa Majeſté Imperiale. Nous verrons dans peu de jours ſi je me trompe ou non, mais j'ai bien peur que je ne ſois un trop bon prophete.

Enfin qu'eſt-ce que tout cela veut dire ſinon qu'il eſt temps qu'il change de politique? Nous n'en avons pas dit encore juſques ici beaucoup de raiſons; mais nous en parlerons plus amplement, lorſque nous traiterons de ce qui le regarde. C'eſt ce que nous ferons, aprés que nous aurons donné une idée generale de tous les petits Princes, & de la politique qu'ils doivent avoir pour ſe conſerver.

Quelles doivent être les Maximes de tous les Princes, particulierement de ceux qui ſont dans une eſpece de dependance des deux Couronnes.

IL n'y a rien de plus beau que d'être Souverain, & pour donner tout d'un coup une idée conforme à celle que l'on en doit avoir, nous n'avons qu'à dire, ce que nous aprenons dans pluſieurs endroits, ſçavoir que les Rois tiennent en terre la place que Dieu tient

tient là haut dans le ciel. Peut-être qu'il a été un temps que cela s'est pu dire de tous les Souverains en general, mais aujourdhui il ne seroit pas dificile de faire voir à un homme qui poseroit cette These, comme une chose constante, & assurée, qu'il devroit du moins comparer les Princes d'aujourdhui, aux Dieux de l'antiquité, & non pas au Dieu vivant. En éfet, nous voions dans le siecle où nous sommes, qu'il y a un Jupiter par dessus les autres, & ce Jupiter est le Roi de France, qui tient tous les autres Princes si bas, qu'ils n'oseroient dire qu'ils soient Souverains. De tout temps on n'a point vû une pareille sujetion; il est bien vrai que les petits Princes avoient beaucoup de mesures à garder, pour ne pas donner de jalousie à aucune des deux Couronnes, cependant quand ils étoient assez habiles, pour savoir prendre leur parti, il arrivoit souvent qu'ils étoient recherchés, plûtôt que menacés. Nous avons vû des Ambassadeurs de France, & d'Espagne faire tous leurs efforts auprés d'un Duc de Savoie, pour l'atirer à leur parti, & ils recevoient bien plûtôt la loi de lui, qu'ils ne la lui donnoient. Cela s'est pratiqué plusieurs fois dans la même Cour, où si l'on cherchoit aujourdhui l'image de ce que nous venons de dire, il faudroit atendre une grande révolution avant que de la trouver. Si l'on nous en demande la raison, il ne nous sera pas dificile de la rendre, & nous la trouverons dans les mêmes choses, que nous avons raportées ci-devant, savoir dans les bevües continuelles que font les Espagnols. Si cette nation songeoit à ses veritables interêts, elle n'auroit jamais souffert que la France fût demeurée maîtresse d'une porte d'Italie, si bien que quand elle eut pris Pignerol, elle devoit plûtôt tout hazarder, que de soufrir qu'elle la gardât. Les Ducs de Savoie avoient déja assez d'égards pour la Couronne de France, à cause de la situation de leurs Etats, sans les mettre dans une espece de necessité d'en dependre entierement. Que pouvoient ils faire desormais,

mais, cette nation ayant le chemin libre, pour entrer, quand elle vouloit sur leurs terres? Ainsi si les Espagnols eussent prevû l'avenir, ne voioient-ils pas, que non seulement ces Princes leur échapoient par là, mais encore qu'ils ne pouvoient plus esperer de se vendiquer l'Empire d'Italie, pour lequel ils soupiroient depuis si long-temps?

Voilà la veritable cause du changement que nous voions aujourdhui dans la Savoie, à quoi nous ajoûterons neanmoins que les Ducs y ont bien contribué de leur part, par trois alliances consécutives qu'ils ont faites avec des Princesses Françoises. Car quoi que la mere du Duc d'aujourdhui soit de son même sang, & qu'elle porte même nom, & mêmes armes, elle est toutefois d'une branche, qui étoit établie depuis si long-temps dans le Roiaume, qu'elle en a succé les mœurs & les inclinations. Ce seroit vouloir combattre contre la verité, que de dire le contraire, & ce que nous avons vû arriver depuis quelques années dans cette Cour, en est un assez bon témoignage. Quoi qu'il en soit, les Ducs se sont fort abusés, s'ils ont crû que de tels mariages fussent des liens assez forts pour y trouver leur sureté, les grands Princes n'honorent les petits de leur alliance, que pour en faire d'honnêtes esclaves, & cela contribüe bien plûtôt à abaisser leur Souveraineté, qu'à l'élever, comme ils pensent. La Savoie en fut-elle mieux, pour avoir une Duchesse fille de Henri IV., & sœur du feu Roi de France, & ne fut-ce pas là au contraire la source de tous ses maux?

Cette affaire eut tant de suite, qu'elle ne peut être ignorée de personne. L'on sait à quel prix Loüis XIII. vendit son secours à sa sœur, & que prenant plaisir à voir augmenter le peril où elle étoit avec son fils, il ne songea à les en delivrer, que quand elle eut soufert qu'il mît garnison dans ses Citadelles. Voilà à quoi servent les alliances des grands Princes, il faut épouser leurs interêts aveuglément, & se jetter pour ainsi dire, dans le precipice pour l'amour d'eux.

Mais

Mais quand il s'agit qu'ils donnent la main pour en retirer, il faut acheter leur assistance, & même aux depens de tout ce qu'on a de plus cher.

Si ce n'est pas là une belle leçon pour ceux qui sont entêtés de cette vanité, je ne sçais pas ce qu'il faut pour les rendre sages. Car aprés tout ne vaut-il pas mieux n'avoir point tant d'honneur, & être à l'abri de toutes ces choses? Nous avoüons bien qu'il est glorieux à un Prince de pouvoir dire qu'il a épousé une fille de France, ou une fille d'Espagne; mais à nôtre avis il a encore dequoi se glorifier bien davantage quand il peut dire qu'il n'a point vendu sa liberté. C'est à un Roi de Portugal, ou à quelque Prince aussi éloigné que lui de la Couronne de France, de se vanter quand il en aura épousé quelque fille: la raison est qu'on ne la lui aura pas donnée, dans l'esperance de lui faire faire tout ce qu'on voudra, mais seulement, de ce qui sera de l'interêt commun. Il ne faut pas qu'un Duc de Savoie se vante de la même chose: en prenant une femme d'une si grande Maison, c'est un serment qu'il fait à cette Maison de s'engager à elle, sans considerer si cela lui est utile, ou non. Et cela est si vrai, que ç'a été la plus forte raison pour laquelle le Duc de Baviéres a jugé à propos de ne point épouser la sœur de la Reine d'Espagne, laquelle étant niéce du Roi de France, l'eût engagé à suivre un parti, qu'il ne croioit pas avantageux au bien de ses affaires.

Cependant nous trouvons une grande distinction à faire dans cette rencontre entre un Duc de Savoie; & un Duc de Baviéres. Il faut considerer la situation des Etats du Prince qui fait ainsi une alliance, & quand ils sont aussi éloignés que le sont ceux du Duc de Baviéres, il est sans doute qu'il ne demeure engagé, qu'autant qu'il veut, & que rien ne le peut empêcher de rompre son engagement. Aussi nous croions que le Duc de Baviéres n'eût pas refusé ce mariage, s'il n'en eût eu un autre en main qui lui paroissoit encore plus avantageux, & qui d'ailleurs étoit plus utile à ses interêts. C'est

C'est donc une chose à quoi les Princes doivent le moins prendre garde qu'à s'allier à des Maisons si Augustes. C'est un honneur qu'ils achetent trop cher, & ils deviennent, à proprement parler, les premiers esclaves des peres, ou des freres de leurs femmes. Nous pardonnons volontiers au Duc de Lorraine d'aujourd'hui, d'avoir fait un pareil coup: c'étoit un Prince dépouillé, & à qui il faloit une puissante protection pour lui faire esperer de rentrer dans ses Etats. Il faloit bien qu'il la cherchât auprés de la Maison d'Aûtriche, comme il a fait, & il ne croioit pas se la pouvoir mieux attirer, qu'en épousant la sœur de l'Empereur.

Il ne faut donc pas être fort clairvoyant pour penetrer dans ce mistere, mais il le faut être davantage, pour deviner pourquoi l'Empereur a donné sa sœur à un homme qui n'avoit pas un pouce de terre, & qui n'avoit aucune esperance en ce temps là, de pouvoir rentrer dans sa Duché, non plus qu'il en a aujourdhui. C'est que l'Empereur craignoit, que si ce Prince se voioit rejetté de tout le monde, il n'écoutât à la fin quelques propositions, que la France lui faisoit faire de prendre un équivalent dans le cœur du Roiaume, pourvû qu'il lui cedât ses droits; Traité, qui auroit uni pour toûjours la Duché de Lorraine à la Couronne, au lieu que par le mariage de sa sœur, il est certain que si ce Prince ne trouve pas de son vivant une occasion favorable pour recouvrer ses Etats, toujours ne fera-t-il jamais aucun accommodement sans sa participation. Voilà quelle a été la politique de l'Empereur dans ce mariage, mais il se peut faire que ses Ministres en ont eu une autre, en le faisant. Ils ont été bien-aises de donner la sœur de leur Maître à un Prince si malheureux, qu'il fût plûtôt obligé de leur demander leur protection, qu'eux de lui demander la sienne.

Mais pour revenir à nôtre sujet, nous dirons donc, que si nous ne croions pas utile à un petit Prince de rechercher l'alliance d'un beaucoup plus grand que

soi,

soi, nous le croions encore moins de recourir à sa protection, pour tirer vengeance de quelque injure. Premierement, si celui dont on a imploré l'assistance n'y trouve pas son interêt, c'est en vain qu'on se flatte qu'on en sera secouru. Il ne prend les armes que pour en tirer quelque benefice, & nous ne sommes plus dans le temps où l'on voioit des Princes assez genereux pour être poussés par le seul motif de retirer les autres d'oppression. Nous en avons un bel exemple en la personne de Henri II. Roi de France, lequel étant appellé par les Protestans d'Allemagne, que l'Empereur vouloit achever d'opprimer, se païa lui-même de ses peines, en se saisissant de Mets, Thoul, & Verdun.

Depuis quelques années nous avons vû une pareille chose, lorsque l'Archevêque de Cologne apella le Roi de France à son secours pour retirer Rhimbergue des Hollandois, si tant est pourtant que ce ne fut point le Roi lui-même, qui se servit de ce prétexte, pour se ressentir de ce que cette République s'étoit oposée à ses conquêtes, ainsi que nous avons rapporté ci-devant. Quoi qu'il en soit, on a vû combien il a été funeste à toute l'Europe que cette guerre ait commencé, & soit que l'Archevêque ne fit que prêter son nom, comme nous ne doutons point, ou qu'il y eût été à la bonne foi, il a dû le premier se repentir de ce qu'il avoit fait, à moins que d'être insensible.

La raison pourquoi un Prince ne doit point appeller ainsi plus grand que soi à son secours, c'est qu'il peut perdre beaucoup en le faisant, & n'y sauroit jamais rien gagner. Croit-il que ce Prince sera de si bonne foi que de lui remétre ce qu'il aura conquis par les armes, sans lui demander un dédommagement qui excédera toûjours la juste valeur de ce qu'il lui rendra. Il faudra donc que faute de le pouvoir païer il lui laisse ses conquêtes, & c'est alors qu'il pourra voir si ce voisin vaudra mieux que celui qu'il viendra de faire chasser.

Que

Que s'il est convenu avec lui qu'il lui rendra ce qu'il aura pris, est-il de si bonne foi que de croire qu'il executera le traité au pied de la lettre ; combien d'incidens fera-t-il naître pour en éluder l'exécution? L'histoire n'est-elle pas pleine de semblables évenemens, & si nous nous amusions à les vouloir rapporter tous, ne seroit-ce pas remplir ce papier d'un nombre infini de redites ? N'avons-nous pas vû même de nos jours des exemples qui confirment ce que nous disons ici ? & sans remonter bien loin, les François ont-ils voulu rendre le château de Dinan, quoi qu'il appartienne à un Prince qui est dans leur alliance, & qu'ils y soient même obligés par le Traité de Nimegue ? L'Empereur de même a-t-il voulu rendre la ville de Philisbourg, qui appartient à l'Evêque de Spire, & quoi qu'il eût promis à l'Electeur Palatin, qu'elle seroit démolie, s'est-il jamais pû resoudre à degager sa parole ?

C'est donc un abus de pretendre que les grands Princes se picquent de satisfaire à ce qu'ils promettent comme peuvent faire les autres hommes. Ils ont des régles faites exprés pour eux, & ce que nous appellons mauvaise foi à l'égard des personnes avec qui nous avons affaire, ils appellent cela politique. C'est un manteau, qui couvre toute sorte d'injustice, & de violence, & ce qui est d'extraordinaire, c'est qu'il y a des gens qui entreprenent de nous persuader que tout cela est plutôt une vertu, qu'un vice. Sans faire aucune distinction de ce qui part de l'ambition, ou de la necessité, ils veulent que tout ce qui est avantageux, soit juste, comme s'il étoit plus permis à un Prince, qu'à un autre, d'envahir le bien d'autrui.

Nous venons de voir par ce que nous avons rapporté ci-dessus, le peu de profit qu'un petit Prince peut retirer de l'alliance d'un grand, comme aussi le danger qu'il y a pour lui de l'interesser dans ses demêlés ; nous ajoûterons cependant à ce que nous avons dit, que la plûpart des guerres, que nous avons

vû

vû arriver dans ce siécle, ne sont venuës que par la faute des petits Princes, & que quoi qu'elles ayent été funestes à leurs auteurs, on ne voit pas que les autres ayent profité de leur exemple. Combien de temps l'Electeur de Treves, qui donna un grand branle à la premiere guerre d'Alemagne, demeura-t-il en prison ? combien de temps demeura-t-il privé de ses Etats, & enfin à quelle necessité ne se vit-il point réduit, lui qui avoit conçû de si belles choses de la ligue qu'il avoit faite avec la France ? Cependant cet exemple a-t-il été capable de retenir l'Electeur de Cologne dans ces derniers temps, & ne l'avons nous pas vû, comme nous avons déja dit, apeller les François, ou du moins permettre qu'ils se servissent de son nom, pour allumer une guerre qui a pensé consumer toute l'Europe ?

Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que quoi que l'événement lui ait été tout aussi funeste qu'il le fut à l'Electeur de Treves (car il a été depoüillé comme lui de ses Etats, & s'il n'a pas été prisonnier lui même, son principal Ministre l'a été) quoi que, dis-je, il ait du être rebuté d'un tel succés, neanmoins ne venons nous pas de le voir retomber dans la même faute, comme s'il en avoit perdu le souvenir. En effet ne vient-il pas de se consumer pour aider à la France à lui faire prendre Luxembourg, & quel fruit en a-t-il retiré sinon de reduire ses peuples dans une extrême necessité, & sa ville de Liege dans un extrême desespoir ? Car, sous pretexte de punir la rebellion de quelques particuliers, n'y exerce-t-on pas des tirannies qui sont inouïës jusques ici, même dans les terres du Grand Seigneur ? Les innocens n'y sont-ils pas persecutés comme les coupables ? Enfin n'y a-t-il pas tant d'impôts, que tout le monde crie misericorde. Cependant si c'est à la persuasion des François que cela se fait, l'on peut dire qu'ils ont trouvé le secret de se faire desirer, en se faisant haïr ; car dans le même temps qu'on leur souhaite mille maux pour avoir

donné

donné un si mechant conseil, la misere oblige à desirer qu'ils fussent maîtres de la ville, afin que comme on sait qu'ils sont gens d'ordre en toutes choses, ils empêchassent, que quelques Chanoines, qui sont du conseil de son Altesse Electorale, & qui lui vendent leurs suffrages à beaux deniers contans, ne s'engraissassent plus comme ils font du sang du peuple.

Nous n'avons pas grand tort de dire ce que nous disons ici, ou nous sommes bien trompés, ou tout cela ne se fait que par leur adresse. Il y a long-temps qu'ils muguettent cette ville, & s'ils pouvoient s'y introduire, sans qu'il fût besoin d'avoir recours à la force, ne feroient-ils pas un beau coup? Par le moien de tous ces impôts, ausquels peut-être ils ont beaucoup contribué par leurs conseils, ils rendent le gouvernement present si odieux, qu'il n'y en a point qui le paroisse davantage. N'est-ce pas le secret de se faire desirer à bras ouverts, & même qu'on aille jusques à Versailles prier le Roi de prendre la ville en sa protection, ou pour mieux dire de recevoir les habitans pour ses sujets? Voilà tout le nœud de l'affaire, autrement prendroit-on à tâche de desesperer un nombre infini de gens, qui n'ont jamais eu de part au crime de quelques particuliers. Quand cela arrivera, ce sera alors que l'Electeur de Cologne verra s'il a été bien conseillé. Nous lui demanderions volontiers ce qu'il fera dans cette occasion, ou s'il croit que le Roy de France aiant égard à son alliance, refusera de si belles offres. A l'égard de ce refus il ne faut pas qu'il s'y attende, le Roi de France n'aura garde de se priver d'une chose qui lui est si avantageuse, & si fort à sa bien-seance. D'ailleurs comment refuseroit-il des offres qu'il croira pouvoir accepter sans violer la justice? Lui qui épluche si bien les dependances, n'épluchera-t-il pas ce que c'est que la ville de Liege, & trouvant que c'est une ville libre, ne soûtiendra-t-il pas qu'elle se peut donner à lui? C'est en vain que l'Electeur reclamera la justice contre

tre une action de cette nature, on lui fera voir que cette ville a racheté sa liberté de Godefroy de Boüillon, moiennant une somme considerable qu'elle lui donna, quand il voulut aller à la Terre-sainte: on lui representera de plus que c'est là la cause des revoltes continuelles de ces peuples, qui pretendent encore que tout ce qui se fait aujourdhui est contre leurs privileges. Jusques ici le Roi de France n'a eu garde de les appuier, parce qu'il n'y alloit pas de ses interêts, il faloit au contraire laisser envenimer le Prince contre les peuples, & les peuples contre le Prince, c'est ce qu'il a fait adroitement, ensorte que la haine est aujourdhui irreconciliable. Ainsi presentement que les choses ont été poussées jusques à l'extremité, il sçaura bien se declarer quand il en sera temps. Otant une partie des impôts, on le recevra, si je l'ose dire, comme le Messie. Que dira alors l'Electeur, & ne sera-ce pas en vain qu'il se plaindra d'avoir été trompé? S'il veut dire qu'il ne croioit pas cela d'un Prince qui étoit dans son alliance & pour qui il a souffert tant de pertes, on le laissera dire, & sans s'arrêter à ses plaintes, le Roi de France s'emparera toûjours de ce qui l'accommodera. De qui cependant sera-t-il secouru, lui qui au lieu d'agir de concert avec les Princes qui lui pouvoient aider dans sa necessité, n'a travaillé depuis quinze ou vingt ans qu'à forger les fers dont il est prêt d'être accablé, aussi bien que les autres?

Voilà ce que produisent les alliances des petits Princes avec les grands; les grands se servent des petits pour faire leurs affaires, & nous ne voions point que les petits s'enrichissent par le moien des grands. Si nous remontons jusques à la guerre d'Allemagne, dont nous avons parlé ci-dessus, nous remarquerons la même chose, & quand il fut question de faire la paix, il falut que ce fût aux depens des Princes, qui ne pouvoient pas dire, je le veux, aussi bien que les autres. Ne falut-il pas que les Suedois rendissent à l'Empereur ce qu'ils avoient conquis sur lui, à la

place de quoi il leur céda des Principautés entieres, qui appartenoient à des gens d'Eglise, quoi que durant tout le cours de la guerre, il eût tâché d'insinuer qu'il ne l'avoit entreprise, que pour la défense de la Religion Catholique ?

C'est ainsi que les Couronnes prostituent amis, parens, freres & religion, quand il s'agit de leur interêt. Le parti que doit donc prendre un petit Prince, tel qu'il y en a tant dans l'Europe, c'est de se passer autant qu'il peut de ces grandes Puissances, qui ne semblent être au monde, que pour engloutir les autres. S'il lui arrive quelque chose à demêler avec un voisin, qu'il le vuide promptement, & à l'amiable, sinon, il lui en arrivera, comme à ces deux hommes, qui plaidant pour une huître, ainsi qu'il se voit dans une satire d'un fameux Poëte de ce temps, eurent chacun une écaille, pendant que le juge prit le poisson. Voilà une image de ce que font les grands Princes aujourdhui à l'égard des petits. Ils se constituent leurs Juges malgré qu'ils en ayent, & sous pretexte d'éteindre le feu de la guerre, qu'ils ne veulent allumer que quand ils le croient utile à leurs interêts, ils s'emparent des choses en question, qu'il est bien difficile aprés, pour ne pas dire impossible, de leur faire restituer.

Nous en avons un bel exemple dans ces derniers temps, nous voulons parler de la Duché des Deux-ponts, sur laquelle la France n'a jamais parlé d'avoir aucun droit, mais dont elle a trouvé moien de se maintenir en possession jusques ici, par les maximes que nous venons d'alleguer. Si nous remontons plus haut, nous trouverons la même chose lors qu'il survint un different pour la succession des Etats de Juliers, & ne falut-il pas une armée pour en chasser les Espagnols ? Que n'arriva-t-il point aussi à Cazal, & en tant d'autres endroits, où ces grands Princes eussent été bien-aises de faire passer le droit de bienseance, pour un droit acquis.

Concluons de tout cela, qu'il n'y a point de sure-

té dans l'alliance d'un Prince, à moins que le pouvoir ne soit égal entre les deux contractans, ou du moins qu'il n'y ait pas beaucoup de chose à dire. Les grands Princes ne cherchent qu'à jetter les petits dans une guerre ruïneuse, parce qu'aprés les avoir fait épuiser, ils sont obligés de se jetter entre leurs bras. En effet, il en est de même des Princes, comme des particuliers, la necessité les contraint de faire bien des choses, qu'ils ne feroient pas sans cela, & quand ils voient leur païs épuisé, & qu'ils ont encouru la haine de leurs peuples par leur méchante conduite, quelle autre ressource ont-ils, que d'abandonner entiérement leur fortune au gré de ceux de qui ils ne sauroient plus se passer ?

Cette politique est rafinée, & nous voions que c'est celle dont le Roi de France s'est servi dans son Roiaume à l'égard des Grands, dont il a si bien ruïné les affaires par l'excessive dépense où il les a engagés, qu'ils n'ont plus pour tout bien que les bienfaits qu'ils reçoivent de lui. Il en retire deux avantages considerables, l'un, qu'il ne craint point qu'ils se mettent à la tête des peuples qui pourroient être mécontens, l'autre qu'ils sont obligés de se sacrifier pour son service, de peur de perdre ses pensions, sans lesquelles ils ne peuvent plus subsister.

Or les grands Princes, & qui savent ce que c'est que de regner, tâchent à mettre les autres Souverains dans la même necessité, que le Roi de France met ses peuples. Mais c'est à eux à reconnoître leurs interêts, & à prendre garde à ne pas donner dans le panneau qu'on leur tend. Par exemple, quel avantage peut esperer un petit Prince, d'une guerre ruïneuse, où l'on tâche de l'engager ? & puis-que nous avons tant parlé de l'Electeur de Cologne, examinons un peu ce qui lui pourroit revenir, quand il auroit aidé à ruïner les Hollandois ? Croit-il que le Roi de France lui voulût donner part dans ses conquêtes, & quand même cela pourroit arriver, n'est-il pas croiable qu'il trouveroit en-suite quelque pre-

texte pour le dépouiller lui-même de ce qu'il lui auroit laissé ? Aprés cela quel avantage lui resteroit-il d'avoir épuisé ses peuples, pour une guerre si inutile, ou pour mieux dire, pour une guerre si ruïneuse ? Croiroit-il avoir gagné quelque chose à changer de voisin, & ne sait-il pas qu'il y a un proverbe qui dit, qu'il n'y a rien si dangereux, que le voisinage d'un grand chemin, d'une riviere, & d'un grand Seigneur?

Mais on nous demandera, comment peut donc faire un petit Prince pour conserver aujourdhui l'honneur de son caractere ? Certes, c'est à quoi nous serons bien empêchés de pouvoir répondre. Nous dirons bien quels sont ses veritables interêts, mais nous ne voulons pas assûrer, que dans le pouvoir où la France est montée aujourdhui elle veüille soufrir qu'il conserve son independance. C'est l'ordinaire des grandes Puissances de vouloir que tout fléchisse sous leur pouvoir, & quoi que l'Empereur ait été bien éloigné de la grandeur où est parvenuë cette Couronne, toutefois voions nous, que dans la derniere guerre il commençoit déja à changer les loix de l'Empire, en défendant aux Princes, qui font partie de ce vaste corps, dont il n'est pourtant que le chef, de faire des ligues offensives & défensives. C'étoit sans doute une atteinte qu'il donnoit à l'autorité de tous ces Princes, mais il se servoit du pouvoir que les troubles lui donnoient ; tant la maxime que nous avons avancée ci-devant est veritable ; que les petits Princes ne sauroient jamais rien gagner à la guerre, & qu'il n'y a que les grands qui en tirent du profit.

Cependant voici les maximes, que nous croions les plus certaines à un Prince pour se conserver dans l'état où Dieu l'a fait naître. Il doit prendre le moins de part qu'il pourra dans tous les demêlés qui pourront survenir entre les grandes Puissances, & s'il est obligé de le faire, il faut que ce soit toujours en faveur de la plus foible, afin de tenir la balance droite, laquelle s'il laisse trop pancher d'un côté, il est indubi-

dubitable qu'il y trouvera sa perte.

Il doit, quelque alliance qu'il fasse avec l'une des deux Puissances, ne pas épouser son parti avec tant de chaleur, qu'il ne lui reste une porte ouverte pour s'accommoder avec l'autre, s'il le juge utile à ses interêts. C'est une maxime que pratiqua la France dans la guerre d'Allemagne, dont nous avons parlé ci-dessus; car commençant à entrer en jalousie des conquêtes que les Suedois faisoient tous les jours, elle agit de concert en plusieurs rencontres avec le Duc de Bavieres, avec qui neanmoins ses armées en étoient aux mains à toute heure. Ainsi elle en sut bien empêcher la ruïne par de fausses démarches, de quoi les Suedois s'étant apperçûs, elle n'eut plus d'autre ressource, que de lui faire demander la neutralité, qu'elle lui insinua en même temps qu'il pourroit rompre, en prenant bien son temps.

Voilà l'effet d'une politique que personne ne sauroit blâmer, à moins que de vouloir établir une bonne foi qui renverseroit bientôt les plus grands Etats, d'où s'ensuivroit de si grands desordres, qu'il n'y auroit jamais eu rien de même. Cependant les Suedois s'apperçurent bientôt que les François leur avoient joüé ce coup-là pour les empêcher de s'emparer de la Baviéres, dont ne voulant pas demeurer sans ressentiment, ils firent revolter Rose, Officier de leur nation qui commandoit un corps de cavalerie dans l'armée du Vicomte de Turenne, tellement que cette armée, qui devoit repasser le Rhin pour faire une puissante diversion dans le Luxembourg, se trouva si affoiblie, qu'il s'en falut de beaucoup que cette Couronne n'en pût retirer l'utilité qu'elle esperoit.

Si un Roi si puissant est obligé d'avoir recours à ces artifices pour conserver ses interêts, que ne doit point faire un petit Prince, lequel ne sauroit faire de fautes quelque petites qu'elles puissent étre, qui ne soient toutes mortelles à son autorité? Combien en voions-nous de dépouillés? & sans coûter le

Duc de Lorraine, n'y en a-t-il pas encore deux aujourdhui en Allemagne que nous pouvons mettre au même rang pour avoir pris de fausses mesures ? je veux parler de l'Electeur Palatin, & du Duc de Saxe Lawembourg, dont l'Electorat a été transporté chez la branche des cadets pour avoir déplû à l'Empereur.

Je ne vois rien encore qui m'empêche de conter parmi ces Princes le Duc de Holstein Gottorp. S'il eut demandé la protection de la France lors qu'il vit que le Roi de Danemark inclinoit de ce côté-là, cette Couronne n'eut jamais souffert que sa Majesté Danoise eut rien entrepris sur ses Etats, mais il crut par une fausse politique qu'il faloit avoir recours à la Maison d'Autriche, & comme c'étoit braver la France en quelque façon, il ne faut pas être surpris de ce qui en est arrivé.

On pouvoit autrefois s'exempter de ces fautes, en n'entreprenant rien que du consentement de l'une des deux Couronnes, ou pour mieux dire, en n'agissant que pour les interêts de l'une ou de l'autre. La raison est, que quand elles étoient parties en la chose, elles étoient obligées d'appuier ce qu'on faisoit, & soit que l'issuë fût heureuse, ou malheureuse, il y alloit de leur gloire, & même de leur honneur, à faire en sorte que les interêts de ceux qui avoient agi pour elles, fussent ménagés comme les leurs propres dans le traité de paix qui se faisoit. Mais aujourdhui que les choses se font tout autrement que par le passé, il n'y a plus d'assûrance de quelque côté que l'on se tourne. En effet si l'on se range du côté du plus fort, on avance les fers de toute l'Europe, sans reculer les siens; si c'est du côté du plus foible, on court risque d'en être abandonné, comme le furent dans la derniere guerre, le Roi de Danemarck, le Marquis de Brandebourg, & quelques autres Princes, qui n'avoient neanmoins pris les armes que pour la deffense commune.

C'a été, sans doute, une des plus grandes fautes qui se soit faite depuis long-temps contre la politique

que

que celle-là, & il y a lieu ce me semble de s'étonner aprés une experience si fatale qu'il y ait encore des Princes qui se veulent fier à la parole de ceux qui les ont abandonnés si lâchement. Nous ne pretendons point, en disant cela, parler des Hollandois. Il est bien vrai que tous ces Princes avoient pris les armes pour les retirer du peril dont ils étoient menacés; mais ils ne pouvoient plus fournir aux subsides à quoi ils s'étoient engagés; tellement que la continuation de la guerre rendoit leur perte inévitable, tout de même que s'ils fussent demeurés sans secours pendant tout le cours de la guerre. D'ailleurs ils ne voioient pas, que quelque succés qu'ils eussent en la continuant, ils en pussent retirer de grands avantages; au contraire il y avoit tout autant de peril pour eux que s'ils étoient vaincus entierement. Du moins c'étoit là le sentiment de plusieurs, & comme il est impossible de guerir de la peur, ils eurent bientôt pris leur resolution.

Tous ceux qui n'entrent pas dans ce détail font une grande affaire à cette nation de la paix qu'on lui it faire, qu'ils appellent precipitée & qu'ils baptisent encore d'une Epithete plus outrageante. Mais on voit bien que c'étoit une necessité absoluë pour eux, outre que le Roi de France pour les separer de leurs alliés, leur offroit des conditions avantageuses. Mais quant à l'Empereur & aux Espagnols, à la suscitation de qui tous ces Princes s'étoient engagés, c'étoit à eux à perir plûtôt, que de souffrir que la France fût aussi-bien victorieuse dans le traité, qu'elle l'avoit été dans la guerre, autrement c'étoit vouloir perdre non seulement leur reputation, mais encore la confiance que les autres Souverains pouvoient avoir en eux.

Cela leur est aussi arrivé, & quoi que l'ordinaire des grandes Puissances, soit de faire quantité de jaloux, nous pouvons dire, que si la France s'étoit contentée des avantages qu'elle avoit remportés dans ce traité, sans rien empiéter au delà, comme on

pretend qu'elle a fait, l'Empereur & tous les émissaires des Espagnols auroient beau faire, avant que de pouvoir obliger les autres Princes à reprendre les armes. Nous sommes témoins nous-même de cette verité, & nous nous souvenons bien, qu'aiant fait un voiage en Allemagne, peu de temps aprés, le credit de l'Empereur, & celui des Espagnols étoit si fort diminüé dans toutes les Cours des Princes qu'il n'y en avoit pas une où l'on n'en parlât avec beaucoup de mépris.

Voilà donc une faute essentielle qu'a fait la Maison d'Autriche contre la politique, laquelle en même temps qu'elle lui fait perdre l'estime, & la confiance des autres Souverains, doit aussi aprendre à ces mêmes Souverains, à ne se pas laisser engager legerement par ses promesses. Et de fait s'il ne se presentoit rien de plus fort que tout ce qu'elle pourroit dire, nous ne conseillerions jamais à aucun Prince de tenter le hazard de la guerre; mais ce que le Roi de France a fait depuis quelque temps aux Protestans lui aiant en apparence, suscité beaucoup d'ennemis dans son Roiaume, nous trouvons les choses tellement changées depuis ce temps-là, qu'au lieu que nous croiyons de leur interêt d'éviter la guerre, nous sommes maintenant d'un autre sentiment. Et à la verité quand la feront-ils, si ce n'est dans la conjoncture presente. Attendront-ils que les choses s'assoupissent par la longueur du temps, & que le Roi de France affermisse sa puissance à un point, qu'il leur soit impossible aprés cela d'y donner aucune atteinte? Et de fait quoi qu'il ne se soit pas rendu plus puissant par là, & qu'au contraire il se soit privé d'un nombre infini de sujets dont il pouvoit tirer un grand secours dans l'occasion, il faut neanmoins convenir que cette action, quelque dangereuse qu'elle ait été pour lui, lui a donné une reputation merveilleuse, voiant qu'il ne lui en arrivoit point de mal. Toute l'Europe, mais, que dis-je, tout l'univers entier avoit les yeux tournés sur ce qui arriveroit d'une si grande entreprise.

se. On connoissoit bien ses forces ; mais on ne croioit pas qu'elles fussent suffisantes pour le tirer d'un si mauvais pas. Enfin on a été jusques ici dans une attente inutile, ce qui fait que chacun commence à admirer sa fortune. Au reste si cela dure davantage, il n'est pas dificile de comprendre, que cette admiration deviendra encore plus grande de jour en jour, & que par consequent la crainte de choquer une Puissance si considerable s'augmentera à proportion. D'un autre côté que deviendront tant de pauvres Reformés ? les uns en vieillissant seront incapables de rien faire : les autres seront vaincus par le temps, ou par leur propre foiblesse : d'autres succeront avec le lait la Religion Romaine, dont on leur aura caché les erreurs. Enfin le Roi de France à couvert de toutes les craintes qu'il peut avoir aujourdhui, ne verra rien qui lui puisse faire de la peine.

Je tiens donc que si les Princes manquent cette occasion, il ne leur doit plus rester d'esperance que quand le Roiaume viendra à changer de Maitre. Le Roi tout grand Prince qu'il est, a cela de commun avec les autres hommes, qu'il lui faudra païer un jour le tribut que chacun doit à la nature. Le Dauphin, quoi qu'élevé avec tous les soins imaginables; quoi qu'il ait eu tous les plus habiles maîtres de l'Europe en toutes sortes de sciences ; & enfin, quoi que le Roi lui-même se soit donné des peines inconcevables là-dessus, n'aura peut-être jamais les qualités de son pere. Loüis XIII. étoit fils de Henri IV; cependant il n'a jamais eu la reputation de ce Prince. Il en sera peut-être de même du Dauphin, & quoi qu'il en puisse arriver, il ne surpassera jamais Loüis le Grand.

C'est une foible esperance, nous dira-t-on, que celle-là, & entre ci & que cela arrive l'on verra peut-être bien du changement dans l'Europe. Qui peut dire, ajoutera-t-on, ce que deviendront tant d'Etats que l'on voit flottans aujourdhui, & dont la fortune est aussi peu assurée qu'un vaisseau que l'on voit aller

au gré des vents ? Et de fait que deviendroit toute la Flandres, si pendant que l'Empereur est occupé contre les Turcs, il prenoit envie au Roi tres-Chrétien d'achever la conquête d'un si beau païs ? Que deviendroient pareillement les Electeurs Ecclesiastiques, dont la fortune ne se sçauroit mieux depeindre que par la dependance où ils sont pour lui. A cela nous n'avons rien à dire, sinon que c'est aux Souverains à faire reflexion à tout ce qui peut arriver. Mais s'il nous est permis d'en dire nôtre avis, c'est en vain qu'on attend de la moderation d'un conquerant. Il ne se contient qu'en apparence ; mais dans le fons c'est toujours la même conduite. Cette verité paroit manifestement dans ce qui se passe aujourdhui à Cologne, & quand on y aura bien fait reflexion, on ne se mettra pas en tête que sa Majesté tres-Chrêtienne en demeure là si elle peut réüssir dans son dessein. Car quoi qu'il y en ait qui disent qu'elle ne tâche ainsi qu'à s'assurer du Rhin pour prevenir la mauvaise volonté de ses ennemis, il faut avoüer qu'ils ne penetrent pas ce qui se passe. S'ils le penetroient ils verroient bien que cela a tout un autre but ; ils verroient dis-je qu'il y a long-temps que la Republique de Hollande donne de la jalousie à ce Prince, ce qui est cause que de son côté il tâche à la resserrer autant qu'il peut. Cependant voilà une innovation qui est extrémement dangereuse, & sur laquelle il n'y a point de Puissance qui ne doive ouvrir les yeux. Effectivement plus la politique est adroite, plus on a de sujet de s'en deffier, & même cette deffiance est si necessaire que sans cela on tombe insensiblement dans le precipice. Car n'est-il pas vrai que depuis la paix de Nimegue plusieurs Etats ont perdu plus de païs par là que si l'on eut entrepris de les depouiller à force ouverte.

Il resulte de cette verité que tout ce qu'il y a de Princes dans l'Europe doit être continuellement en garde contre les desseins de la France. Ils doivent être persuadés que cette Couronne voiant présente-

ment

ment qu'elle ne sçauroit avoir recours à la force sans exciter toutes les Puissances contr'elle, n'aura plus recours desormais qu'à l'intrigue. Ainsi tout son but sera d'empieter peu à peu sur autrui, & sans qu'il paroisse la moindre violence. Elle sçait que cela n'effarouche pas les peuples, ou du moins que s'ils se sentent effarouchés, il n'est pas si dificile de les faire revenir. Elle leur insinuë d'ailleurs qu'en se soumettant de bonne grace ils se trouveront à l'abri de tous les maux qu'ils avoient coutume d'endurer sous le joug d'un autre Prince: que ce Prince n'étant pas assez puissant pour les proteger, il vaut mieux qu'ils joüissent en repos de ce que Dieu leur a donné que de le voir manger aux soldats par une obstination inutile. Or comme quelque amitié qu'un peuple ait pour son Prince il aime encore mieux sa femme & les enfans, ces discours penetrent peu à peu dans son esprit, desorte qu'il s'accoutume insensiblement à un joug qui lui paroissoit insupportable auparavant.

Voilà les sentimens où se trouvent aujourdhui les peuples des païs conquis, & si l'on en voit encore quelques-uns qui soient touchés du souvenir du Prince sous lequel ils ont pris naissance, c'est un souvenir qui est bientôt effacé quand ils se remettent devant les yeux le calme où ils vivent, & les malheurs à quoi sont exposés tous les jours ceux qui ne sont pas encore au nombre des sujets de Loüis le Grand. Car c'est une raillerie de dire que le Roi de France tyrannise ses peuples, & que la perte de sa liberté est pire mille fois que celle de son bien, ces contes ne sont bons à faire qu'à de petits enfans; ou à d'autres qui n'en sachent pas plus qu'eux. Pour nous, qui savons ce qui en est, & qui faisons profession de dire la verité, nous trouvons qu'on n'y est pas plus foulé qu'ailleurs; & même qu'il n'y auroit pas un meilleur païs, si la liberté de conscience y étoit conservée avec la même justice, qu'on y conserve le droit de chacun.

 Nous

au gré des vents ? Et de fait que deviendroit toute la Flandres, si pendant que l'Empereur est occupé contre les Turcs, il prenoit envie au Roi tres-Chrétien d'achever la conquête d'un si beau païs ? Que deviendroient pareillement les Electeurs Ecclesiastiques, dont la fortune ne se sçauroit mieux depeindre que par la dependance où ils sont pour lui. A cela nous n'avons rien à dire, sinon que c'est aux Souverains à faire reflexion à tout ce qui peut arriver. Mais s'il nous est permis d'en dire nôtre avis, c'est en vain qu'on attend de la moderation d'un conquerant. Il ne se contient qu'en apparence ; mais dans le fons c'est toujours la même conduite. Cette verité paroit manifestement dans ce qui se passe aujourdhui à Cologne, & quand on y aura bien fait reflexion, on ne se mettra pas en tête que sa Majesté tres-Chrêtienne en demeure là si elle peut réüssir dans son dessein. Car quoi qu'il y en ait qui disent qu'elle ne tâche ainsi qu'à s'assurer du Rhin pour prevenir la mauvaise volonté de ses ennemis, il faut avoüer qu'ils ne penetrent pas ce qui se passe. S'ils le penetroient ils verroient bien que cela a tout un autre but ; ils verroient dis-je qu'il y a long-temps que la Republique de Hollande donne de la jalousie à ce Prince, ce qui est cause que de son côté il tâche à la resserrer autant qu'il peut. Cependant voilà une innovation qui est extrémement dangereuse, & sur laquelle il n'y a point de Puissance qui ne doive ouvrir les yeux. Effectivement plus la politique est adroite, plus on a de sujet de s'en deffier, & même cette deffiance est si necessaire que sans cela on tombe insensiblement dans le precipice. Car n'est-il pas vrai que depuis la paix de Nimegue plusieurs Etats ont perdu plus de païs par là que si l'on eut entrepris de les depouiller à force ouverte.

Il resulte de cette verité que tout ce qu'il y a de Princes dans l'Europe doit étre continuellement en garde contre les desseins de la France. Ils doivent étre persuadés que cette Couronne voiant presente-

ment

ment qu'elle ne sçauroit avoir recours à la force sans exciter toutes les Puissances contr'elle, n'aura plus recours desormais qu'à l'intrigue. Ainsi tout son but sera d'empieter peu à peu sur autrui, & sans qu'il paroisse la moindre violence. Elle sçait que cela n'effarouche pas les peuples, ou du moins que s'ils se sentent effarouchés, il n'est pas si dificile de les faire revenir. Elle leur insinuë d'ailleurs qu'en se soumettant de bonne grace ils se trouveront à l'abri de tous les maux qu'ils avoient coutume d'endurer sous le joug d'un autre Prince: que ce Prince n'étant pas assez puissant pour les proteger, il vaut mieux qu'ils jouïssent en repos de ce que Dieu leur a donné que de le voir manger aux soldats par une obstination inutile. Or comme quelque amitié qu'un peuple ait pour son Prince il aime encore mieux sa femme & les enfans, ces discours penetrent peu à peu dans son esprit, desorte qu'il s'accoutume insensiblement à un joug qui lui paroissoit insupportable auparavant.

Voilà les sentimens où se trouvent aujourdhui les peuples des païs conquis, & si l'on en voit encore quelques-uns qui soient touchés du souvenir du Prince sous lequel ils ont pris naissance, c'est un souvenir qui est bientôt effacé quand ils se remettent devant les yeux le calme où ils vivent, & les malheurs à quoi sont exposés tous les jours ceux qui ne sont pas encore au nombre des sujets de Loüis le Grand. Car c'est une raillerie de dire que le Roi de France tyrannise ses peuples, & que la perte de sa liberté est pire mille fois que celle de son bien, ces contes ne sont bons à faire qu'à de petits enfans, ou à d'autres qui n'en sachent pas plus qu'eux. Pour nous, qui savons ce qui en est, & qui faisons profession de dire la verité, nous trouvons qu'on n'y est pas plus foulé qu'ailleurs; & même qu'il n'y auroit pas un meilleur païs, si la liberté de conscience y étoit conservée avec la même justice, qu'on y conserve le droit de chacun.

Nous nous sommes laissés entraîner à parler de cette verité, laquelle n'étoit peut-être pas trop de nôtre sujet ; cependant nous y reviendrons aisément, & dirons que la France a si bien connu qu'il étoit de son interêt, d'user de la politique dont nous venons de parler, qu'elle la met en usage de tous côtés. Que si nous l'avons vûë il n'y a pas long-temps en user autrement dans la Flandres, cela est sans consequence. Ce n'étoit que par un conseil du feu Prince de Condé qui avoit assuré au Roi qu'il étoit impossible autrement de soumettre les Flamans. Il lui faisoit esperer que si cela donnoit d'abord quelque horreur pour lui à ceux qui en souffriroient, ils en auroient encore plus de degout pour le Roi d'Espagne, voiant que tant qu'ils demeureroient sous sa domination ils seroient exposés tous les jours à de pareils traitemens.

Quoi qu'il en soit sans nous mêler d'en dire davantage sur un sujet qui saute aux yeux de lui-même, nous croions comme nous venons de dire, qu'il est à propos, que les Princes entreprennent la guerre, même sans differer d'un moment. Sinon l'on verra que quand le Roi de France se sera delivré de la crainte qui le peut occuper presentement, il emploiera toutes ses forces pour l'execution de ses grands desseins. C'est donc à eux à le prevenir tout le plutôt qu'il leur sera possible, non qu'il n'y eût une grande esperance à concevoir, si l'on pouvoit se donner la peine d'attendre le changement d'un autre Monarque ; mais enfin les affaires des Protestans se ruïneroient par là, & l'on y doit avoir assez d'égard pour se déterminer promptement.

Je sçais bien que l'on peut dire que la principale force du Roiaume de France consistant en la personne de son Roi, il est vrai-semblable de croire, que lui étant mort, il dechéra beaucoup de sa splendeur. Je sçais encore que l'on peut ajoûter à cette consideration une autre raison qui n'est pas moins forte, savoir qu'en attendant ainsi, les autres Etats auront peut-

peut-être des Princes plus vigoureux, & qui iront eux-mêmes à la tête de leurs armées, ce que nous ne voions pas maintenant dans la Maison d'Aûtriche, qui a pourtant plus d'interêt que personne à s'opposer à la puissance du Roi de France, puis qu'il ne sauroit s'élever d'avantage qu'en l'anéantissant entierement.

Mais si ces raisons peuvent estre valables dans la conjoncture presente, nous croions du moins qu'en attendant de si grands changemens, qui sont plus à souhaiter qu'à esperer, puis qu'on éleve ces Princes d'une maniere à n'en pas faire de grands Capitaines, il est de la sûreté des autres Princes, de faire une alliance offensive, & defensive entr'eux, sans considerer ni la difference de Religion, ni les differens interêts qui les peuvent separer. Si l'on doit avoir égard à ces sortes de choses ce ne peut estre qu'en de certains temps; mais lorsqu'il il y va de sa fortune, ou pour mieux dire de devenir sujet, de Souverain que l'on est, il n'y a rien que l'on ne doive mettre sous le pied. Or cette alliance n'est pas si dificile à faire, qu'elle paroît, puisque chacun a le même interêt à la chose. Il n'y a qu'à être un peu moins interessé, car c'est de là que derivent tous les maux qui affligent aujourdhui la Chrêtienté. La France, qui connoît le foible des Princes, & particulierement de ceux d'Allemagne, se fait servir de cette disposition pour en tirer ses avantages. Comme elle est puissante, elle fait valoir comme il faut les offres de sa protection, & sachant qu'il n'y a point de Prince qui n'ait quelque pretention l'un sur l'autre, elle leur fait voir qu'il est facile de les faire réüssir s'ils se veulent servir de ses forces, & de son argent, dont elle est liberale quand elle croit que cela peut être utile à ses desseins.

Au reste il y a long-temps qu'on ne devroit plus donner dans ces panneaux, qui ont été tendus tant de fois, que c'est merveille qu'on ne se soit point aguerri là dessus. Cette Couronne, comme tou-

tes les autres, cherche à faire ses affaires, & non pas celles d'autrui. Tout son but est qu'on lui aide à faire une puissante diversion, afin de pouvoir réüssir du côté où elle portera ses armes. L'exemple que nous avons rapporté ci-dessus à l'égard des Suedois en rend bon témoignage; mais nous y ajoûterons une chose que nous avons oubliée, savoir que quand il fut question de conclure le traité de Munster, ils n'eurent point de plus fort obstacle que de la part de cette Couronne, laquelle sous pretexte de conserver la Religion Catholique, s'opposa à plusieurs avantages qu'on leur ofroit pour abandonner ce qu'ils tenoient dans la Boheme, & dans les païs hereditaires. Sur quoi il y a cette reflexion à faire, que quand elle s'étoit declarée en leur faveur, c'avoit été, selon ce qu'elle en avoit publié elle-même par un Manifeste, pour prendre le parti des Protestans que l'Empereur vouloit ruïner; cependant quand ce vint à faire la paix elle tint tout un autre langage. Elle ne pouvoit souffrir, disoit elle, qu'on prostituât les biens qui avoient toujours été à des Catholiques-Romains, aux Heretiques (car c'est ainsi qu'elle appelle les Reformés); tant il est vrai que la langue est un bel instrument, & qu'on la fait parler, comme on veut, ou pour mieux dire, tant il est vrai, que les hommes ne peuvent plus dissimuler quand il y va de leur interêt.

Si cet exemple que nous pourrions autoriser de plusieurs autres s'il en étoit besoin, est plus que suffisant pour faire voir qu'on n'a jamais en vûë que son interêt, quelque avantage apparent qu'on propose aux autres, il me semble que c'est une leçon dont se doivent servir ceux qu'on cherche aujourdhui à engager dans un méchant parti. Par exemple, si l'on propose au Roi de Danemark de lui faire prendre la Suede: est-il de si bonne foi de croire qu'on veuille établir une puissance si considerable dans le Nord, & qui pourroit aprés cela balancer celle qui

la pousse à cette entreprise ? Il ne faut point se laisser repaître de ces belles promesses, ni de ces esperances frivoles, jugeons toûjours des autres par nous-mêmes, & si nous étions à la place de la France, ne savons-nous pas bien, que loin de vouloir faire une Couronne si puissante au prejudice de l'autre, nous tâcherions plutôt de les affoiblir toutes deux ? C'est l'avantage d'un grand Roi, de faire en sorte que tous les Souverains soient petits en comparaison de lui, afin de leur pouvoir commander aussi absolument qu'il peut faire à ses sujets, & même de les pouvoir ruiner quand bon lui semblera. La France n'a pas toûjours été si puissante qu'elle est aujourdhui : sa grandeur ne vient que de ce qu'elle a sû mettre cette politique en pratique, & du temps qu'elle avoit chez elle des Souverains, comme des Ducs de Bretagne, des Comtes de Toulouse, des Comtes de Champagne, & de Brie, & quelques autres qu'il n'est pas necessaire de specifier par le detail, l'on sait qu'elle n'a jamais desiré, que l'un pût occuper les Etats de l'autre, parce qu'étant ainsi separés, il lui étoit aisé de leur donner la loi, au lieu que s'ils eussent été tous réünis sous un même Prince, il s'en seroit fait une Puissance, qui auroit balancé la sienne.

Si tous les Princes faisoient bien reflexion sur ces verités, il n'y en auroit pas un, qui fut d'assez bonne foi pour vouloir écouter tant de belles propositions, dont on tâche à les endormir. Toutes ces belles paroles cachent un venin dautant plus dangereux, que celui qui les entend croit déja sa fortune faite. Sans penetrer l'artifice de celui qu'on lui a aposté il se laisse amuser par des avantages imaginaires, ressemblant en cela au poisson à qui l'on presente l'hameçon pour le prendre. Et de fait, tout de même que plus celui-ci se debat, aprés y avoir mordu, plus il avance sa perte ; ainsi toutes les demarches que peut faire un Prince aprés des engagemens si préjudiciables à ses interêts, sont autant de pas

vers sa ruine. Il ne perd pas à la verité ses Etats tout d'un coup ; mais c'est une chose qui ne lui peut manquer un jour à venir, puis-qu'il sert lui-même d'instrument pour établir une Puissance laquelle est déja si formidable.

Finissons ce Chapitre, lequel aussi bien est déja assez long par la preuve d'une chose que nous avons avancée ci-dessus, savoir qu'on ne doit point considerer si l'on est de differente Religion quand il s'agit de traiter une alliance. Cette verité est incontestable, & nous n'aurons pas grand' peine à le prouver. On sait bien que la plûpart, soit Catholiques Romains, ou Protestans, n'ont que leur interêt en recommandation, de sorte qu'on peut dire que c'est un foible lien que celui de la Religion, principalement dans le siecle où nous sommes. Nous avoüons bien, que s'il y avoit quelque Prince qui entreprît d'exterminer entierement une Religion, tous ceux qui y auroient interêt pourroient se réunir pour sa deffense ; mais ici ce n'est pas la même chose, quoi que peut-étre cela pourroit bien arriver avec le temps. Quoi qu'il en soit quand il s'agit de l'interêt commun on ne doit point avoir d'égard si l'un est Catholique, & l'autre Protestant. Aussi les Espagnols & les Hollandois ne s'arrêtent pas aujourdhui à cela pour faire une ligue ensemble, & ce qui la doit rendre encore plus étroite, c'est que le même peril les menace également.

Voilà une idée en general, de ce que les Princes doivent faire pour se conserver dans le rang où Dieu les a mis. Nous passerons maintenant aux interêts de chacun en particulier, & examinerons quel changement il y est arrivé depuis que Mr. le Duc de Rohan, en traitant cette matiere, a fait voir qu'il étoit également habile à manier la plume & l'épée. Ce ne sera toutefois qu'aprés que nous aurons répondu à quelques objections sourdes qui se font maintenant, sçavoir que tout ce qu'il y a de Princes, principalement en Allemagne, n'ont pas

moins

moins de lieu d'apprehender aujourdhui la Maison d'Autriche que celle de France.

Ces discours ne peuvent étre fondés que sur les conquêtes qu'a fait sa Majesté Imperiale. On suppose que sa puissance s'étant accruë merveilleusement il s'en servira lui ou ses successeurs pour anéantir les autres. Mais il faut considerer que le fruit qu'il en sçauroit recueillir ne sera pas meur si-tôt. Il y en a plusieurs raisons, & entr'autres deux où il n'y a pas le mot à dire. Ceux qui connoissent le naturel des Hongrois sçavent que tant qu'il y en aura un seul dans le païs, ce ne ne seront que perpetuelles rebellions. Or je laisse à juger aprés cela si l'on peut s'allarmer d'une conquête où il faudra toujours se tenir sur ses gardes & qui coutera plus deux fois à conserver qu'elle ne pourra rapporter de profit. Le vieux Comte de Montecuculli qui n'étoit pas moins politique que grand Capitaine étoit si bien persuadé de cet esprit de rebellion dont nous venons de parler, qu'aprés que l'Empereur eut fait la paix avec les Turcs en-suite de la victoire qu'il venoit de remporter sur eux à St. Godard, il lui conseilla d'emploier ses armes contre ces mutins. Il lui en dit les raisons du monde les plus fortes, & l'Empereur ne put s'empêcher de les gouter; mais la crainte que les Infideles n'armassent en leur faveur fut cause qu'il n'osa deferer aux conseils de ce grand Capitaine. Le General Spork que nous n'avons garde de faire passer pour aussi habile dans le Cabinet qu'il l'étoit à la tête d'une armée, n'étoit pourtant pas tant depourveu de jugement qu'aiant pris un jour cinq des plus grands Seigneurs du païs dans une occasion où il étoit emploié contr'eux il ne les fit tous mourir. Il ne voulut jamais attendre les ordres de l'Empereur vers qui ces cinq Hongrois avoient envoié pour demander reparation de ce que ce General les avoit fait mettre dans une prison indigne de leur naissance, au lieu de les traitter comme prisonniers de guerre. Aussi-tôt que Spork eut prononcé

noncé cet arrêt, l'Auditeur general qui étoit chargé de le faire executer, & qui le trouvoit d'autant plus injuste qu'il croioit que Spork devoit attendre des nouvelles de l'Empereur, fut trouver le Duc de Lorraine d'aujourdhui qui n'étoit en ce temps-là que Colonel, & qui en cette qualité servoit sous ce General. Il lui dit l'ordre qu'il avoit receu, & il ajouta qu'il ne l'executeroit qu'avec repugnance, parce que non seulement il lui paroissoit cruel, mais encore que le genre de mort dont ces cinq Hongrois devoient mourir étoit injurieux à leur noblesse. En effet Spork les avoit condamnés à être pendus, ni plus ni moins que si c'eut été des gens de la lie du peuple. Le Duc de Lorraine trouva que l'Auditeur avoit raison,& étant allé de ce pas trouver ce General, il lui en parla en la presence de l'auditeur comme d'une chose qui étoit capable de lui faire des affaires auprés de sa Majesté Imperiale. Spork lui fit réponse assez brutalement qu'il sçavoit bien ce qu'il faisoit, & adressant en-suite la parole à l'Auditeur il lui dit que s'il ne faisoit pendre incessament ces cinq Hongrois il le feroit pendre lui-même. L'Auditeur n'eut pas le mot à dire aprés cela, & étant allé signifier cet ordre à ces malheureux, il leur fut force de prendre patience. Cependant deux jours aprés Spork receut un ordre de l'Empereur de les sortir de la prison où il les avoit fait mettre, & de les traiter comme des gens de qualité ; mais il manda à ce Prince qu'il n'en étoit plus temps, & qu'il faloit qu'il eut bien peu de connoissance de l'humeur rebelle de cette nation pour être si bon envers elle; qu'il les avoit fait pendre, & qu'autant qu'il lui en tomberoit entre les mains il leur feroit encore le même traitement, parce qu'il sçavoit que ce seroit lui rendre beaucoup de service.

Si deux hommes tels que ceux dont nous venons de parler ont eu ce sentiment de cette nation, il me semble que ce que nous en avons avancé de nôtre côté ne doit pas être suspect. Cela posé tout l'avantage

tage que l'on peut dire que l'Empereur tirera de ses conquêtes, c'est qu'aiant reculé ses frontieres il ne doit pas craindre que les Turcs penetrent aujourdhui si aisément dans le cœur de ses Etats. Mais de croire qu'il en sera bien plus puissant, c'est ce qui n'entrera jamais dans l'imagination de ceux qui ont un peu de connoissance du païs. S'il en faut donner encore une autre raison, il suffit de sçavoir que toutes les villes que ce Prince a conquises étoient habitées, generalement parlant, par des sujets naturels du Grand Seigneur, & que la plûpart ont tout emporté avec eux lors que les Turcs les ont renduës. D'où nous devons inferer, comme en effet il n'y a rien de plus vrai-semblable, que le païs n'étant plus que comme une espece de desert, il le faut repeupler avant que de pretendre en tirer quelque avantage. Il faut sur tout ramener le commerce qui est, pour ainsi dire, l'ame d'un Etat, & sans quoi il ne faut jamais pretendre qu'il devienne florissant.

Il ne nous seroit pas dificile d'appuier encore nôtre these sur des raisons qui ne seroient pas moins solides que celles que nous avons rapportées ci-dessus; mais comme nous sommes persuadés que celles-là doivent suffire pour tous les gens de bon sens, nous nous contenterons de dire ici que dans la guerre que nous supposons être necessaire à beaucoup de Princes pour se mettre à couvert des entreprises de la France, nous ne pretendons pas qu'ils doivent pousser les choses jusques à abimer entierement cette Couronne. Ils se doivent contenter de la restreindre dans des bornes legitimes, autrement en pretendant travailler pour leur liberté ils se forgeroient eux mêmes des fers aussi pesans que ceux qu'ils viendroient d'apprehender. Ce seroit alors que l'Empereur profitant de sa bonne fortune trouveroit toute la facilité imaginable pour la réussite des grands desseins dont on a soupçonné ses predecesseurs. Mais s'ils se contentent de mettre les choses en tel état qu'il reste toujours à cette Couronne une porte pour

les

les assister, ce sera alors qu'ils pourront dire qu'ils seront veritablement Souverains. En effet ils n'auront pas lieu de craindre qu'il se fasse des entreprises ni d'un côté ni d'autre pour triompher de leur liberté; au contraire comme ils auront eu l'adresse de rétablir les choses sur un pied que la balance sera égale entre les deux Puissances à l'abri desquelles il faut qu'ils se tiennent, il se trouvera qu'ils se verront recherchés de toutes deux à qui ils deviendront necessaires, au lieu qu'aujourdhui ces Puissances les content pour rien, ou peu s'en faut.

Interêt du Siege de Rome, & quelles maximes il doit tenir pour se rendre encore plus puissant, & plus considerable.

AUtrefois cette Puissance n'étoit gueres connuë. Les premiers qui ont occupé la chaire de St. Pierre, avoient bien plus de soin d'aquerir des ames à Dieu, que tant de belles Principautés dont cet Etat est aujourdhui composé. Tout cela est si bien expliqué en plusieurs endroits, que ce seroit une chose superfluë d'en parler ici. Aussi bien nôtre sujet n'est pas de faire voir, comment les Etats se sont rendus puissans, mais par quel moien ils peuvent non seulement conserver cette puissance, mais encore l'augmenter selon l'occasion. Autrefois que le zele de la Religion prévaloit sur toutes choses, ou pour mieux dire, que la simplicité regnoit tellement qu'on s'imaginoit qu'il n'y avoit point de salut à esperer, à moins que d'obeïr aveuglement aux Papes, ce leur étoit une grande facilité pour venir à bout de leurs desseins. Mais aujourdhui qu'on est devenu plus éclairé & qu'on sait demêler les affaires de la Religion, & celles qui n'en sont pas, c'est un leurre où il ne se prend plus que les simples. Les Princes laissent fulminer tant d'excommunications qu'il plait aux Sts. Peres, & n'en vont pas moins leur chemin. Nous avons vû toute l'Italie en armes pour

les demêlés de Paul V. & des Venitiens, & quoique quelques Prêtres trop credules eussent déja fermé leurs Eglises, cela n'empêcha pas que cette République ne soutînt ses interêts avec la derniere vigueur. Nous avons vû depuis la même chose pour les affaires de Castro, que les Barberins, qui étoient neveus du Pape lors seant sur la chaire de St. Pierre, vouloient usurper sur le Duc de Parme, parce que cette Duché étoit à leur bien-seance. Combien de sang fut-il répandu pour une guerre si injuste, & toutes les excommunications qui sortirent du Vatican, empêcherent-elles que les Princes qui avoient entrepris la défense de celui qu'on vouloit opprimer, ne poursuivissent ses droits par la force des armes? Certes il n'y a jamais rien eu qui ait fait plus de peine aux Chrêtiens que ces sortes de violences. Mais aprés en avoir souffert beaucoup de mal, cela a servi du moins à les detromper de la creance qu'ils avoient auparavant qu'ils devoient une obeïssance aveugle à tout ce qui partoit du St. Pere.

On ne les a pû blâmer de cette soumission dans les premiers siecles, où les Papes bien loin d'entreprendre rien contre la juridiction des Princes, étoient les premiers à s'y soûmettre eux-mêmes. Aussi quand il y en avoit un d'élû il envoioit en même temps demander à l'Empereur qu'il lui plût confirmer son élection, ce qui étoit si necessaire, que sans cela il n'auroit pas crû veritablement être Pape. Mais aujourdhui que leur ambition a tellement changé les choses qu'ils pretendent eux-mêmes confirmer l'élection des Empereurs, quelle opinion en peuvent avoir les Chrêtiens? Peut-on être de si bonne foi que de croire que c'est là la volonté de Dieu, lui qui pendant qu'il a vécu sur la terre nous a montré par son exemple, qu'il faloit obeïr aux Princes? Sont-ils plus que Dieu lui-même, & n'est-ce pas une chose étrange qu'il faille aujourdhui que l'Empereur leur envoie demander une espece de consentement; tellement que si par fantaisie, ou par quelque motif d'in-

d'interêt il leur plaisoit de n'en rien faire, ce seroit au Souverain à pleier sous celui que Dieu a fait naître son sujet.

C'a été la simplicité des peuples, & même des Princes qui a été cause de tous ces changemens. Et c'est encore par la même raison que nous voions les gens d'Eglise avoir toutes les richesses d'un Etat, & particulierement les Moines, qui s'étant servis de la credulité de ces peuples pour leur enlever leur substance, se mirent à prêcher quelque temps aprés la venüe de J. Christ, que la fin du monde alloit venir, & que s'ils ne donnoient leurs biens aux pauvres, ils ne devoient point esperer de misericorde. Ces peuples furent d'assez bonne foi pour croire qu'ils avoient quelque revelation de ce qu'ils préchoient, ainsi s'imaginant n'avoir bientôt plus que faire de toutes leurs commodités, ils en depoüillerent leurs enfans, & s'en depoüillerent eux-mêmes pour revêtir ces nouveaux prédicateurs.

Si la même simplicité avoit continué dans les siecles suivans, il est sans difficulté que ce seroit par tout comme à Rome, où la plûpart des biens sont entre les mains des Ecclesiastiques, ou de ceux qui leur ont succedé. En éfet s'il y a quelques autres maisons, qui soient aisées, elles en ont l'obligation ou à quelque oncle qui a été Pape, ou à quelque autre parent qui a été Cardinal.

Les Papes ont voulu plusieurs fois étendre leur juridiction sur la France, c'est-à-dire, lui vouloir persuader qu'elle devoit être aussi soumise à leurs volontés, que l'étoient plusieurs autres Etats. Mais on ne peut sans doute assez loüier la fermeté de cette Couronne, qui bien loin d'en vouloir rien faire, a donné des marques en plusieurs occasions qu'elle savoit bien faire la difference de ce qui étoit un point de Religion, & de ce qui ne l'étoit pas. Combien a-t-on vû de Bulles, non seulement rejettées par le Parlement, mais encore condamnées à être brulées par la main du bourreau? Le siécle passé nous fournit

plu-

plusieurs exemples de cette nature, & si celui-ci en est un peu plus sterile, c'est parce que les Papes, qui ont vû la faute que leurs predecesseurs avoient faite, & qui apprehendoient un pareil traitement, ne se sont pas émancipés à des choses qui leur pussent donner tant de chagrin. Cependant ne voit-on pas, sans aller plus loin, que le Roi de France d'aujourdhui a fait prendre à ses troupes le chemin d'Italie pour se venger de quelque injure qu'avoit reçû son Ambassadeur, & si le Pape ne lui en eût fait raison, cassant sa garde Corse qui étoit cause de ce desordre, & souffrant qu'on élevât une pyramide au milieu de Rome pour reparation de cet affront, ces mêmes troupes n'auroient-elles pas fait faire par la force, ce que le Pape jugea plus à propos de faire par amitié.

N'a-t-on pas vû encore depuis que le Roi a soûtenu avec fermeté les droits de la Regale en vertu desquels il pretend que c'est à lui à pourvoir à de certains benefices, dont le Pape vouloit s'attribuer la nomination? Combien cette affaire a-t-elle fait de bruit, & quoi qu'on ait menacé à Rome de lancer les foudres Ecclesiastiques, le Roi a-t-il jamais voulu se relâcher de ses pretentions? N'a-t-il pas au contraire fait assembler son Clergé pour opposer aux decrets de Rome d'autres decrets qui auroient été appuiés par des foudres; mais des foudres bien plus à craindre que ceux qui sortent du Vatican, & qui auroient pû même le reduire en poudre, si le Pape n'eût jugé à propos de se raviser?

Nous avons encore aujourdhui une affaire sur le tapis qui n'est pas poussée avec moins de vigueur de la part de cette Couronne. A-t-elle jamais voulu souffrir que sa Sainteté ait touché aux franchises dont son Ambassadeur joüit depuis un temps immemorial dans son quartier, & aux environs? Quelles Bulles fulminantes ne sont point sorties du Vatican pour cela? Nous n'avons pas veu neanmois que le Roi tres-Chrêtien s'en soit ému en aucune façon. Au con-

contraire il a fait partir le Marquis de Lavardin qu'il avoit nommé pour prendre la place du Duc d'Estrées aprés la mort duquel sa Sainteté avoit entrepris de supprimer ces franchises. Nous n'en sçaurions dire davantage quant à present puis que cette affaire n'est pas encore terminée ; mais s'il nous est permis de juger de la suite par l'entrée que vient de faire cet Ambassadeur, il y a apparence que le temps est revenu où nous verrons que les Rois sont en droit de n'obeir à personne. En effet le Pape aprés tant de bruit s'est renfermé dans le Vatican, pendant que ce Marquis est entré dans Rome pour ainsi dire en triomphe.

Tout ce que nous venons de dire fait assez voir qu'il ne faut plus que les Papes pretendent élever leur pouvoir, en se servant du pretexte de la Religion, qui est une ruse maintenant trop connuë pour avoir un bon éfet. Les mesures qu'ils ont à prendre doivent être & plus ingenieuses,& plus delicates, & il nous semble que les voici.

Premierement, pour savoir ce qui se passe dans le cabinet des Princes ils en ont un moien presque infaillible, qui est de gagner les Ministres par l'esperance d'un chapeau de Cardinal pour eux, ou pour leurs freres, ou pour leurs parens, ou pour leurs creatures. Les Papes qui ont bien entendu leurs interêts n'ont jamais oublié cette maxime, & nous avons vû qu'elle leur a toûjours si bien réüssi qu'il n'y a point d'apparence qu'ils la laissent en arriere. Du temps du demêlé des Venitiens avec Paul V. dont nous avons parlé ci-devant, le Roi de France, dont l'interêt est qu'il ne se passe rien dans l'Europe dont il ne prenne connoissance se mêla aussi-tôt de cette affaire, & aprés avoir offert sa mediation aux parties, il l'examina dans son Conseil, où Villeroi Secretaire d'Etat bis-aieul du Duc de Villeroi d'aujourdhui, avoit beaucoup de credit. Le Pape s'imaginant donc que le moien de se rendre cette Couronne favorable, étoit d'en gagner le Ministre, lui fit offrir la pourpre, ce qui le toucha tellement,

lement, que quoi que l'Ambassadeur de Venise lui pût representer, il s'obstinoit à vouloir que la République donnât satisfaction au Pape. L'Ambassadeur, qui avoit toûjours reconnu cet homme assez droit & de bon sens, ne pouvant assez s'étonner de cet entêtement, ne pouvoit comprendre d'où il lui venoit; mais enfin ayant decouvert tout le mystere, par le moien d'un banquier qui demeuroit à Rome, & qui étoit sujet de la République, il fut obligé d'aller trouver M. de Villeroy, & de lui dire qu'il ne faloit pas que pour ses interêts particuliers il se declarât si formellement contre un Etat allié de la Couronne: Que la République n'ayant rien fait, qu'aprés une meure deliberation, elle étoit resoluë de soûtenir ses interêts jusques à la derniere extremité: qu'il avoit ordre de lui dire cela de sa part, & que c'étoit à lui à prendre ses mesures là-dessus.

J'ai lû cette circonstance dans un manuscrit qui est dans la Bibliotheque du Roi de France, & où il y a plusieurs autres choses fort remarquables. Quoi qu'il en soit, Villeroy voiant une si grande fermeté de la part de la République, fut obligé de quiter l'esperance de la Pourpre, dont il s'étoit laissé repaître auparavant. Ce Pape étoit fort habile dans la politique, & il avoit encore gagné l'Ambassadeur d'Espagne, qui étoit à Rome, sous une pareille esperance, tellement qu'il se tenoit comme assuré de son affaire par le moien de ces deux Ministres; mais Villeroy lui ayant manqué, l'autre ne fut pas maître de faire tout ce qu'il auroit voulu.

Si le Pape d'aujourdhui avoit voulu suivre cet exemple, nous ne faisons point de doute, & beaucoup de gens sont de nôtre sentiment, qu'il lui auroit été facile de sortir plus avantageusement qu'il n'a fait, de l'affaire de la Regale, comme aussi de celle des Franchises. Plusieurs Jesuites, beaucoup plus politiques que lui ont bien fait tout ce qu'ils ont pû pour le lui persuader, & les relations qu'ils ont à la Cour de France leur donnoient moien de connoître que s'ils pouvoient procurer un chapeau de

Cardinal à l'Archevêque de Rheims ils obligeroient beaucoup le Ministre, & toute sa famille; mais soit que le Pape n'ait pas voulu acheter une chose qu'il croioit lui être duë, soit qu'il n'aimât pas cet Archevêque, enfin soit que les mediateurs pour qui il a naturellement de l'aversion lui fussent si desagreables qu'il n'y pût prendre de confiance, il a rejetté leurs propositions comme lui étant injurieuses. Cette circonstance, que beaucoup de gens ignorent, a été cause que l'affaire a été poussée, comme chacun sait, & si le Pape n'avoit usé d'une grande retenuë, la France lui auroit échapé, comme ont déja fait tant d'autres Etats. On parloit déja d'y créer un Patriarche, & François de Harlai de Chanvalon Archevêque de Paris y avoit de grandes pretentions. Peut-être que si le Pape lui eût aussi voulu accorder un chapeau de Cardinal il ne se seroit pas tant declaré contre lui dans l'assemblée du Clergé, dont il étoit president. C'étoit un expedient que beaucoup d'autres Papes n'auroient pas manqué de mettre en usage, mais comme celui-ci aime qu'on mene une vie exemplaire pour être honoré de la Pourpre, il lui a semblé qu'un homme dont on parle assez desavantageusement de la conduite n'étoit pas un sujet capable de lui être proposé. Je veux croire pieusement que tout ce qui s'en dit n'est que medisance; cependant comme chacun n'a pas tant de disposition à croire du bien d'autrui, il ne faut pas s'étonner si les choses ont tourné de la maniere que nous venons de dire.

Nous disons donc qu'une des plus belles politiques que puisse avoir le Pape, c'est de gagner les Ministres des Princes par un present qui lui coûte si peu, & qui neanmoins contente plus les personnes du monde que tout ce qu'on pourroit faire d'ailleurs pour eux. Ce n'est pas dans le fonds que cette dignité approche de l'Episcopat; mais telle a été l'adresse des Papes qu'ils l'ont mise beaucoup au dessus. Nous voions même que d'abord qu'un sujet en est

eſt revêtu il pretend diſputer le pas à beaucoup de Souverains. Et c'eſt là ſans doute un ſi grand abus que nous ne nous ſçaurions aſſez étonner comment les Princes qui ſont d'ordinaire ſi jaloux de leur autorité ne s'y ſont pas opposés de tout leur pouvoir. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt un paneau où chacun donne, & qui eſt capable de debaucher le ſujet du monde le plus affectionné. Par exemple, nous ſommes ſurs que rien au monde ne pourroit ébranler la fidelité des Miniſtres du Roi de France, & à moins que de leur offrir un Roiaume, par où pourroit-on les tenter; eux qui ont beaucoup plus de bien, que quantité de Souverains? Cependant nous ne voudrions pas jurer qu'ils n'euſſent quelque condeſcendance pour le Pape, s'il vouloit bien leur promettre cette grace pour quelqu'un de leur famille.

Ne fut-ce pas par un ſemblable bien-fait, que ſur la fin de la vie du Cardinal de Richelieu, un Pape calma la colere de ce Miniſtre, qui étoit outré de divers mauvais traitemens qui avoient été faits au Maréchal d'Eſtrées, lors Ambaſſadeur de ſa Majeſté tres-Chrêtienne à Rome. Il accorda un chapeau à Mazarin, & cela fit ſa paix, qui auroit été bien dificile à faire ſans cela. Cependant c'eſt au Pape à n'accorder cette grace que le plus tard qu'il lui ſera poſſible; car tandis qu'un homme eſpere, l'on ſait bien qu'il en eſt bien plus prêt à faire tout ce qu'on veut, au lieu que quand il a ce qu'il demande, il ſe moque bien ſouvent de celui qui l'a obligé.

En voilà aſſez dire, ce nous ſemble, ſur cet article, & nous paſſerons à d'autres qui meritent d'être maniés plus delicatement. Autrefois les Papes avoient de grandes pretentions ſur l'Italie, & ce fut à ce ſujet qu'ils entreprirent de depoüiller, comme nous avons dit ci-deſſus, le Duc de Parme de la Duché de Caſtro. Nous rapporterions bien auſſi pluſieurs autres entrepriſes, qui ne furent pas moins injuſtes que celle-là; mais comme elles ne font rien à nôtre ſujet, nous nous contenterons de dire qu'ils n'avoient

pas beaucoup de peine en ce temps-là, à faire réüssir leurs pretentions, puis-qu'il n'y faloit qu'un peu d'adresse, & savoir se servir de la conjoncture. Par exemple, pour trouver de la facilité dans leurs entreprises, ils n'avoient qu'à attendre que les deux Couronnes eussent la guerre l'une contre l'autre, & la crainte qu'elles avoient qu'il ne se declarât en faveur de l'une des deux, ce qui ne pouvoit arriver qu'au prejudice de l'autre, faisoit qu'elles le voioient toutes deux accroître les limites de l'Etat Ecclesiastique, sans s'y opposer. Il n'y avoit que les Venitiens qui ne pouvoient souffrir de pareilles innovations, & nous avons vû qu'ils ont pris les armes à diverses fois sur ce sujet. Mais il y a eu plusieurs Papes, qui ont été assez politiques pour avoir des correspondances jusques à Constantinople, ainsi quand ils recevoient quelque chagrin de la part de cette République ils ne manquoient pas de lui susciter ces dangereux ennemis, desorte qu'elle étoit obligée de leur laisser faire tout ce qu'ils vouloient, depeur qu'il ne lui en arrivât un plus grand inconvenient.

Voilà tout ce qu'avoient à faire les Papes il n'y a que quelques années, & ce chemin avoit été si batu par plusieurs de leurs predecesseurs, qu'ils ne s'y pouvoient tromper. Mais aujourdhui que Loüis XIV. est un Prince qu'on ne sauroit endormir, & qui jour & nuit veille à ses interêts, ce seroit se moquer que de dire qu'ils doivent avoir recours à ces maximes. Elles ne sont plus de saison maintenant, & puisque toutes choses sont changées, comme nous croions avoir dit au commencement de cet ouvrage, il faut aussi changer de conduite.

Autrefois les Papes avoient à se défier également & du Roi de France, & du Roi d'Espagne. Celui-ci, qui tient les deux extremités de l'Italie, avoit une extreme passion d'y joindre le milieu, si bien que tout faisoit ombrage de sa part. Pour celui-là, il n'y avoit rien; mais il n'en avoit pas moins d'appetit, &

com-

comme on étoit obligé de l'appeller au secours si souvent, on mouroit de peur, que sous pretexte d'empêcher que l'autre ne fît réüssir ses desseins, il ne cherchât à faire valoir de vieilles pretentions qui avoient autrefois causé bien du desordre dans ces Provinces. C'étoit donc une continuelle jalousie que le Pape & les autres Princes d'Italie avoient des deux Couronnes; mais aujourdhui il ne faut plus rien craindre de celle d'Espagne, tout son souhait est qu'on la laisse en repos, & nous sommes bien trompés si elle commence de long-temps à exciter aucuns troubles, ou les choses changeroient bien de face. Tout roûle donc sur celle de France, aux desirs de laquelle le Pape doit témoigner toûjours une condescendance apparente, pendant qu'en secret il entretiendra une intelligence étroite, non seulement avec tous les Princes d'Italie, mais encore avec tous ceux qui ont sujet d'avoir de la jalousie de cette Couronne. Cependant à moins qu'il ne voie que les Puissances de dehors n'aient pris les armes, il se doit bien garder de les prendre le premier. La France ne demanderoit pas mieux qu'un pretexte comme celui-là pour diminuer sa puissance, & comme dans celle où elle est montée aujourdhui cela ne lui seroit pas difficile, il faut éviter de lui donner occasion de se contenter. En effet nous ne voudrions pas jurer que ce ne fut là son dessein. Cela se reconnoit manifestement au peu de consideration qu'elle a maintenant pour le St. Siege, desorte que n'étant plus retenuë par ce respect qui produisoit de si grands effets au temps passé, il faut s'attendre à lui voir mettre en usage tout ce qu'elle jugera à propos pour ses interêts. Or il ne faut point douter qu'elle ne soit tentée puissament de deux choses, l'une de ne plus envoier d'argent à Rome pour les Bulles des Evêques, & des autres Ecclesiastiques, l'autre de faire faire leur salut aux Papes malgré qu'ils en aient, en les depouillant de cette autorité temporelle dont ils se sont emparés si adroitement. Cela posé, c'est au St.

Pere à regarder cette Couronne comme une ennemie d'autant plus dangereuse qu'elle a non seulement la force à la main ; mais encore le secret de faire connoitre par quelle voie ses predecesseurs se sont élevés au point où ils sont. Et cette derniere circonstance lui est de plus grande consequence qu'il ne croit, car de tout temps cela a infiniment servi quand on a pu insinuer aux peuples que l'on avoit la raison de son côté. Or cela ne sera pas dificile maintenant à la France, puis que tout ce qu'il y a d'Evêques & de gens un peu versés dans l'Histoire sçavent que tout ce grand pouvoir que nous voions aujourdhui attaché à la chaire de St. Pierre n'est venu que par usurpation.

Au reste plus le Siege de Rome connoit son foible, plus il a sujet d'aller au devant des maux qui lui peuvent arriver. Mais ce doit étre avec beaucoup de précaution, c'est à dire quand cette Couronne se sera attirée tant d'ennemis qu'il verra que ses coups ne lui seront pas portés inutilement. Ce sera alors qu'il ne devra rien negliger pour engager les Princes d'Italie dans ses interêts, & nous croions qu'il ne lui sera pas dificile d'en venir à bout, pourveu neanmoins qu'il ne paroisse point de dessein formé d'élever d'avantage son autorité ; mais seulement d'abatre celle de France qui leur doit étre suspecte aussi bien qu'à lui.

Et de fait, c'est la liaison d'interêt qui applanit toutes sortes de dificultés. Or il ne peut être plus general qu'en cette rencontre où il y va du salut de chacun. Car ce n'est plus comme autrefois que l'on ne fut pas fâché que cette Couronne se fût emparée de Pignerol, parce que c'étoit une porte pour elle, pour venir reprimer les entreprises des Espagnols qui tenoient en ce temps-là, s'il nous est permis d'user de ces termes, le haut du pavé. Mais aujourdhui, qu'ils sont plus prêts de tomber que de faire tomber les autres, on n'a plus que faire de laisser cette porte ouverte à une nation qui ne manquera pas de s'en

ser-

servir pour se rendre maîtresse de ces belles Provinces. Ce qu'elle vient de faire à l'égard de Cazal nous montre assez que son ambition ne se contente pas d'avoir les Alpes pour bornes, & à moins qu'on ne cherche le moien de la faire retirer en deçà, il faut croire que si elle n'y étend pas ses conquêtes, c'est qu'elle n'en trouvera pas l'occasion.

Le dernier Pape fit sans doute un coup de grand politique, quand il sçut si adroitement détourner la guerre qui étoit préte à s'allumer en Italie à cause du démêlé que le Duc de Savoie avoit avec la République de Genes. Car jugeant prudemment que ce Duc n'auroit pas fait fait les hostilités qu'il avoit faites, s'il n'eût été sûr d'une puissante protection, il conclut de là que ceux qui l'y avoient engagé avoient des desseins d'autant plus dangereux qu'ils n'osoient les mettre au jour: or il ne fut pas long-temps à reconnoître que c'étoit la France qui avoit fait ce coup là, & comme il voioit qu'elle vouloit de l'occupation à quelque prix que ce fût, il lui conseilla de terminer ce different par sa mediation, & d'entreprendre la conquête de la Hollande qu'il lui fit facile, pourveu qu'il se liguât avec le Roi d'Angleterre, de la bonne volonté de qui il lui pouvoit répondre plus precisément qu'on ne croioit, puis que nonobstant la différence de Religion qui paroissoit entr'eux, ils ne laissoient pas d'entretenir une étroite intelligence. C'étoit prendre le Roi de France par l'endroit le plus sensible, lui qui avoit les raisons que nous avons dites ci-devant de vouloir mortifier cette République. Ainsi ayant bientôt éteint un feu, qui ne brûloit que parce qu'il y avoit jetté du bois luimême, l'Italie fut bientôt en paix, pendant qu'on preparoit des troubles d'un autre côté.

Voilà de quelle maniere ce Pape détourna un orage, dont on avoit déja ressenti de fâcheux commencemens. En quoi l'on peut dire qu'il entendoit parfaitement bien ses interêts; car il trouvoit son avantage de deux façons, l'un en garentissant son

païs d'une invasion qui étoit presque assurée, l'autre en suscitant une guerre dont l'évenement ne pouvoit tourner qu'à son profit. Car si le Roi de France n'en sortoit pas à son honneur, cela devoit faire reprendre courage à ceux qui sembloient déja l'apprehender; si au contraire le succés répondoit à ses esperances, les Protestans recevoient un furieux échec, ce qui étoit rendre son autorité beaucoup plus considerable parmi ceux de sa communion.

En éfet nous croions, qu'en l'état où sont les choses aujourdhui, toute la politique du Pape doit viser à faire tourner les forces de la France contre le parti Protestant; car plus celui des Catholiques deviendra puissant, plus le Siege de Rome sera en consideration. D'ailleurs, comme toute la passion des Papes, est d'ordinaire d'amasser des richesses pour leur Maison, il est constant, que plus il y aura de brebis, plus le Pasteur aura de laine. Ils doivent donc faire tout leur possible, non seulement pour faire réüssir ce que nous venons de dire, mais encore pour tâcher eux-mêmes d'apporter quelque changement dans les lieux, où il se professe une autre Religion que la leur. Mais ce doit être par des voies douces, & proportionnées à leur caractere, dont ils ne se doivent jamais éloigner, quand bien même leur inclination les porteroit à toute autre chose. Ils y doivent, par exemple, emploier les missions, pour lesquelles ils ne doivent rien épargner, faisant sonner bien haut les soins qu'ils s'en donnent, afin que les peuples soient prevenus, qu'ils s'attachent à ce qui est de leur devoir. Car s'il arrivoit par hazard quelque révolution en Italie, s'il arrivoit, dis-je, que pour se garantir des armes de quelque Prince étranger, ils fussent obligez à mettre en usage leur dernier remede, c'est à dire, les foudres ecclesiastiques dont nous avons parlé tantôt, il est constant que les peuples y auroient bien plus de foi, venant d'un Pape qui passeroit pour homme de bien, que s'il passoit, comme on dit d'ordinaire,

pour

pour vivre cavalierement. Cette vérité est constante, & nous savons bien par nous-même, que nous faisons plus d'estime de celui qui remplit aujourdhui cette dignité, que de beaucoup d'autres, qui l'ont precedé dans le même poste. La raison est que nous lui voions faire le dû de sa charge, à quoi tout le monde est obligé, de quelque Religion que l'on soit; ainsi s'il venoit à lancer quelque excommunication, il est sans doute qu'on ne croiroit jamais que l'ambition y eût part, lui qui n'en a point fait paroître depuis qu'il est monté sur la chaire de St. Pierre. On croiroit encore moins que ce seroit par un desir de vengeance, lui qui donne lieu de croire par ce qu'on lui voit faire tous les jours qu'il n'a point de plus forte passion que de voir tous les Chrêtiens d'accord, afin de faire la guerre à l'ennemi commun de la Chrêtienté. Enfin on ne croiroit pas, qu'il y seroit poussé par un motif d'interêt, lui qui bien loin de suivre l'exemple des autres Papes, qui suçoient le sang du peuple, pour en engraisser leurs neveux, a donné tout ce qu'il avoit, & le donne encore tous les jours pour la guerre de Hongrie.

On reconnoitra par ce petit éloge en faveur de la vertu, que de quelque Religion que nous soions, nous aimons à rendre justice à tout le monde: on reconnoîtra aussi par là, que nous ne sommes point animés d'aucune passion, en écrivant ce que nous écrivons ici. Si nous manquons donc en quelque chose, ce sera plutôt par mégarde, que de dessein premedité. Nous avons déja dit, que nous n'étions point sujet des deux Couronnes, si bien que si nous avançons quelque chose qui leur déplaise, ce que nous n'avons pas en veuë neanmoins, ce n'est que parce que la verité nous y oblige; mais laissant à part ce qui les regarde pour retourner à nôtre sujet, nous disons donc que dans la conjoncture où sont aujourdhui les affaires, toute la politique du Pape, doit tendre à paroitre détaché de toutes les intrigues d'Etat, principalement de celles qui pourroient être suspec-

tes à la France. S'il veut faire du mal à cette Couronne, il faut que ce soit à la sourdine, & en cachette, comme firent il n'y a pas encore bien long-temps les Princes d'Italie, lors-que le Prince Thomas qui commandoit ses armées avoit assiegé Orbitelle. Car en même temps qu'ils faisoient mine de regarder indifferemment de quelle maniere tourneroit cette entreprise, ils firent marcher des soldats, non pas en corps, mais neuf ou dix seulement à la fois, & tous par differens chemins, pour se joindre au secours qui sortoit de Naples pour aller forcer ses lignes. Par ce moien ce secours qui n'étoit que de mille, ou douze cens hommes en sortant de la ville, se trouva de sept à huit mille, quand il arriva en presence des ennemis. Et comme les François croioient être en sureté, à cause du peu de monde qu'ils s'imaginoient que les ennemis pussent mettre en campagne, ils se trouverent si étourdis de cette irruption impréveuë, qu'ils furent batus à plate couture.

Voilà de ces coups de politique qu'il est bon de mettre en usage dans le siécle où nous sommes. Car de se declarer ouvertement, nous croions qu'il est beaucoup plus dangereux, que profitable. Le desastre de Genes ne vient que de n'avoir pas sû pratiquer cette leçon, & si nous en croions la voix publique, cette ville n'auroit pas reçû ni tant d'affronts, ni tant de pertes, si elle eût fait ses affaires un peu plus secretement.

Dans l'état où sont aujourdhui les affaires de la France, le Pape est plus obligé que jamais de garder des mesures avec elle. Car enfin l'on pourroit dire qu'il n'agiroit pas, comme il y est obligé, s'il alloit se declarer ouvertement contre un Roi qui entreprend de faire fleurir sa Religion, même au peril de sa Couronne. En éfet le devoir d'un Pape est de procurer uniquement l'avancement de cette Religion. Il y auroit donc beaucoup de gens qui trouveroient à redire à sa conduite, s'il paroissoit qu'il

se

se declarât ouvertement contre lui. Cependant comme sous un si beau pretexte le Roi de France pourroit bien prendre un établissement considerable en Italie, c'est au Pape à y prendre garde de prés. Par exemple si le Pape est obligé aujourdhui de garder tant de mesures avec la France, ce doit étre seulement d'une maniere, que bien-loin de s'en broüiller avec les autres Souverains, il leur fasse entendre les raisons qui l'obligent à en user ainsi. Par ce moien il gagnera leur confiance, & faisant toutes choses de concert avec eux, il ne sauroit qu'il n'en resulte un bien à tous en general. La France d'ailleurs ne lui sauroit savoir mauvais gré, s'il veut bien vivre avec tout le monde, sa qualité de Pere commun demandant cela de lui, desorte que s'il faisoit autrement ce seroit agir contre son devoir.

Voilà quelles doivent étre les maximes de ceux qui sont assis sur la chaire de St. Pierre, à quoi nous ajoûterons, que les choses venant à changer, c'est à eux aussi à changer de conduite. Car pour lors, au lieu d'un Prince, de qui ils peuvent entrer maintenant en défiance, il se peut faire qu'il y en auroit trois qui leur donneroient le même soupçon. Premierement le Roi d'Espagne, qui aprés avoir soûpiré si long-temps pour la Monarchie d'Italie, pourroit faire revivre ses esperances, s'il voioit ses affaires en meilleur état; secondement les Veniciens, qui aprés le Roi d'Espagne, sont les plus puissans qu'il y ait en Italie; troisiémement le Duc de Florence, qui s'il n'est pas aussi grand terrien que les autres, a neanmoins beaucoup de places fortes, & d'ailleurs beaucoup d'argent.

La crainte qu'il doit avoir du premier est fondée sur l'ambition qui est ordinaire à tous les grands Princes. Ainsi s'il arrivoit que la Couronne d'Espagne revînt dans le même lustre qu'elle a été autrefois, & qu'elle n'eût pas toute la consideration qu'elle a témoignée jusques ici pour le Siege de Rome, il se pourroit faire qu'elle seroit bien aise de

joindre l'Etat Ecclesiastique, à tant de belles Provinces qu'elle possede déja. Les Papes n'ont pas été autrefois exemts de cette apprehension, & du temps que Charles-Quint étoit maître de Rome, & qu'il retenoit le Pape prisonnier dans le Chateau St. Ange, pendant qu'il faisoit faire des prieres à Madrid pour sa delivrance, il n'en disoit pas ce qu'il en pensoit, principalement voiant qu'il joignoit ainsi la raillerie à une persecution qui étoit toute visible. Cependant il ne se rencontre pas tous les jours des Charles-Quint, & pour faire une pareille chose il faudroit que ce fût un Prince qui fût aussi puissant que lui, c'est à dire, qui se vît maître d'une bonne partie de l'Europe, & qui eut d'ailleurs tellement abaissé ses ennemis, qu'il ne pût craindre que cela leur servît de pretexte, pour le troubler dans ses conquêtes. Car, comme il n'est pas necessaire de dire, une pareille conduite feroit murmurer les Catholiques-Romains, & la confiance qu'ils ont tous au Pape seroit peut-être cause de grands desordres. Car on sait bien le pouvoir qu'a la Religion sur les peuples, & les Princes ne manqueroient pas de se servir de ce pretexte, pour tâcher d'abatre une Puissance qui les voudroit opprimer.

Il faudroit donc, comme nous venons de dire, que pour venir à bout d'une entreprise si dificile, l'on eut le même pouvoir qu'avoit ce grand Empereur, & d'ailleurs que l'on n'eut pas de meilleurs sentimens que lui de la Religion Romaine. Nous en avons assez dit là-dessus pour ne pas étre obligés d'en dire davantage, à quoi nous ajoûterons neanmoins, que s'il se trouve quelques Catholiques-Romains, qui ne puissent croire ce que nous disons ici de la Religion de cet Empereur, nous le renvoions aux Histoires de Thou & de d'Aubigné, comme aussi à une infinité d'autres, où il pourra voir que nous en parlons sans passion.

Cette petite digression aiant interompu nôtre sujet, nous y reviendrons en disant, que ce qui fait la

la plus grande ſeureté des Papes, à l'égard des Rois d'Eſpagne, c'eſt que ceux-ci ne ſçauroient entreprendre de les dépoüiller, ſans ſe rendre mépriſables aux Catholiques dont ils ont recherché toujours l'amitié comme une choſe fort utile à leurs interêts. En éfet nous voions que ç'a toujours été là le pretexte dont ils ont couvert leurs deſſeins. Ce que nous ne ſçaurions mieux juſtifier que par ce qui ſe paſſa du temps de cette fameuſe Ligue qui mit le Roiaume de France ſi bas qu'on ne croioit point qu'il s'en dut jamais relever. Philipes II. n'avoit-il pas eu déja l'adreſſe d'inſinuer à une partie des François qu'il ſongeoit bien moins à remplir leur trône qu'à conſerver la Religion. Cependant quand il fut queſtion de l'élection d'un Monarque il falut que la feinte fit place à la verité, il remua ciel & terre pour que chacun lui donnât ſon ſuffrage, & quand il vit qu'il n'en pouvoit venir à bout, ce fut alors qu'il ne ſe ſoucia gueres de paroitre tel qu'il étoit. Ce n'eſt pas eux ſeuls qui ont cette politique, & quand les Rois de France ſe vantent d'avoir acquis le titre de Roi tres-Chrêtien par les grands ſervices qu'ils ont rendus au St. Siege, qu'on examine bien leur Hiſtoire, & l'on verra qu'ils ſe vantent là d'une choſe qui ne leur eſt pas duë. C'a toujours été par leur propre interêt qu'ils ont pris celui des autres. Ils craignoient tantôt que ceux qui entreprenoient de depouiller les Papes ne devinſſent trop puiſſans, tantôt ils y trouvoient leur profit particulier, & enfin en quelque temps que c'ait été, c'a toûjours été la politique qui les a fait agir & non le zele de la Religion. Nous n'en ſçaurions donner de meilleur exemple que par ce que nous voions nous-mêmes tous les jours. S'il eſt vrai que les Rois de France aient toûjours été ſi zelés envers le St. Siege comme le diſent quantité de gens qui pretendent leur faire la Cour par là, d'où vient donc que ceux qui ſont aſſis ſur le trône depuis quelque temps different ſi fort de leurs predeceſſeurs? Mais il n'eſt pas dificile d'en rendre la raiſon, c'eſt qu'en ce tems-

là c'étoit si peu de chose que des Papes qu'ils ne pouvoient donner aucune jalousie: mais aujourdhui qu'ils ont élevé leur puissance à un point qu'elle égale celle des plus grands Monarques, ils donnent de l'ombrage, aussi bien que les autres, desorte qu'il n'est plus temps de se couvrir d'un pretexte qui seroit plus nuisible que profitable.

Cette matiere meriteroit d'étre traittée plus amplement si ce n'est qu'il nous faut revenir à nôtre sujet. Je dis donc que ce que les Papes ont à craindre du côté des Espagnols étant visible de lui-même, ne sçauroient étre trop sur leurs gardes. A l'égard de ce qu'ils doivent apprehender des Venitiens, il semble que la crainte ne doive pas étre si forte parce que ce n'est pas l'ordinaire dés Republiques, si nous en exceptons neanmoins celle des Romains, d'étre devorées d'une si grande ambition. Cependant comme elles sont gouvernées par des hommes aussi bien que les Monarchies & que le cœur humain est sujet à bien des foiblesses, nous ne tenons pas que cela soit suffisant pour demeurer dans une indolence à leur égard, où il n'y auroit point de remede s'il leur prenoit envie de manquer de bonne foi. Quoi qu'il en soit l'Etat Ecclesiastique confinant à ces deux puissances, ce leur est une amorce qui les peut pousser à le vouloir conquerir. Nous dirons même qu'elles pourroient bien succomber à une si dangereuse tentation si elles croioient que les autres Princes le voulussent souffrir. Mais les mêmes raisons qui ont pû retenir jusques ici les Rois d'Espagne retiennent pareillement les Venitiens. C'est aussi ce qui lie les mains aux Ducs de Florence, à qui le droit de bienseance ne manque pas non plus qu'aux autres. Ils auroient peut-être bien aussi la même ambition, mais par malheur pour eux leurs forces ne sont pas pareilles, ce qui est un grand obstacle à leurs entreprises.

Aprés tout ce que nous venons de dire, nous n'avons plus rien à ajoûter, sinon que pour relever la puissance des Papes, ils doivent avoir soin d'embrasser

ser

ser le parti des Ecclesiastiques, contre toutes les Puissances seculieres. Il y a plusieurs lieux où ils ont établi cette maxime dont ils se trouventparfaitement bien. C'est pour cela que le Pape d'aujourdhui a toujours voulu du mal au Marquis delCarpio Viceroi de Naples qui ne fait que de mourir, parce qu'il sçavoit qu'il ne cessoit de remontrer à sa Majesté Catholique qu'il étoit dangereux de souffrir un tel abus par lequel il s'introduisoit deux maitres au lieu d'un dans un Etat. En effet de quelle consequence n'est-ce point de permettre que des sujets reconnoissent une autre jurisdiction que celle de leur Prince legitime comme il se pratique en Espagne & en Italie? Si la même chose se faisoit en France, nous ne conseillerions pas au Roi tres-Chrêtien de se roidir comme il fait contre le Pape, & il en verroit bientôt un grand inconvenient. Mais il est plus sage que cela, comme nous croions déja avoir dit, & c'est ce qui le met en état aujourdhui de soutenir comme il fait l'affaire des Franchises. Car si ses peuples étoient prevenus d'un vain scrupule, il seroit à craindre pour lui qu'ils ne s'opposassent tout les premiers à ses desseins. Nous ajouterons cependant que ce qui aide beaucoup à ce Prince de soutenir les choses avec tant de fermeté, c'est le bonheur continuel qui l'accompagne dans toutes ses actions. S'il étoit malheureux comme beaucoup de ses predecesseurs l'ont été, il faudroit bien malgré lui qu'il fit comme eux. Nous avons veu un Henri III. qui joüissoit du même Roiaume, & qui par consequent devoit en user avec autant de fierté, étre obligé neanmoins de se retenir par la consideration du St. Siege. Sans cela n'auroit-il pas fait tuer le Cardinal de Lorraine comme il avoit fait tuer le Duc de Guise; mais il n'osa & n'en fut pas mieux cependant? Car le Pape ne laissa pas de lui donner des marques de sa méchante volonté, & même il le persecuta jusques à la mort. Nous croions bien que la foiblesse du regne de ce Prince fut cause de tous ces desordres, & nous n'aurions garde aujourdhui de

de voir tant de retenuë d'un côté, & tant d'emportement de l'autre.

Interêts de l'Empereur & les maximes qu'il doit tenir aujourdhui non seulement pour se conserver, mais encore pour accroître sa puissance.

VOici sans doute un Chapitre, qui semble fort dificile à manier dans le siécle où nous sommes. La qualité d'Empereur est assurement la plus belle, & la plus éclatante qu'il y ait dans l'Europe; mais nous ne croions pas qu'il y en ait aucune où il faille plus d'adresse pour se bien conduire.

Pour faire connoître cette verité, nous n'avons qu'à remarquer une chose qui en donnera tout d'un coup une grande idée. Il faut savoir que l'Empereur n'est pas absolu dans l'Empire, comme l'est un Roi de France dans ses Etats; ainsi s'il a formé une entreprise dans son Conseil, il faut qu'il fasse jouër mille machines, devant que de se pouvoir promettre d'étre assisté des Princes qui composent ce vaste corps. Aussi avons nous dit tantôt qu'il n'en étoit que la tête; cependant si nous voulions ainsi comparer l'Empire à un corps humain, nous devrions faire cette difference, que dans celui-ci c'est la tête qui inspire le mouvement à tous les autres membres, au lieu que dans celui-là, elle est obligée bien souvent de recevoir la loi des parties, qui semblent n'étre faites neanmoins que pour lui obeïr.

Cela a donné lieu de douter à plusieurs, s'ils devoient considerer cet Etat comme Aristocratique, ou comme Démocratique; en quoi quelque solution qu'on en ait donnée, il nous semble qu'on n'y sauroit asseoir de jugement assuré. En éfet si l'autorité qui semble resider en la personne de l'Empereur donne lieu de croire que les gens ont raison, qui disent qu'il est purement Aristocratique, les diétes

dont

dont il faut attendre les resolutions avant que de pouvoir rien faire, font voir qu'il ne s'y faut pas tant assurer, qu'on ne donne quelque creance à ceux qui ont soûtenu l'autre opinion. Quoi qu'il en soit, quelque prudence qu'ayent eu nos Peres pour s'assurer contre l'avenir, il est bien dificile de decider lequel vaut le mieux, ou d'étre soûmis à une Puissance entierement absoluë & despotique, ou à une qui est obligée d'emprunter ses forces de tant de membres. De quelque côté qu'on se tourne, on ne voit qu'écueils & que dificultés; si on est soûmis à un Prince, qui a toute l'autorité entre ses mains, on en voit tant qui en abusent, qu'on craint de tomber dans les mêmes malheurs où l'on voit les autres; si au contraire c'est à une République, il en arrive tant d'inconveniens que tout bien consideré, on ne sait lequel choisir.

Cela a été cause, & nous le devons croire ainsi, que nos Peres ont fait de si belles loix dans plusieurs Etats, pour donner une bride, s'il faut parler de la sorte, à une Puissance absoluë, & pour ne pas tomber aussi dans la foiblesse qui se rencontre d'ordinaire dans un gouvernement, où plusieurs se trouvent avoir une autorité égale. Si nous examinons bien toutes choses, nous trouverons que tous les Etats Monarchiques ne sont établis que sur ce pied-là, & que si nous y trouvons quelque changement, c'est que les Princes, qui avoient juré d'abord de regner selon les loix, s'en sont dispensés à mesure qu'ils ont vû croître leur puissance. Il nous seroit facile de prouver cette verité par diverses entreprises qu'ils font tous les jours contre ce qu'ils ont promis à leur avenement à la Couronne, ou lors qu'ils ont été sacrés; mais comme cela parle de soi-même, il vaut mieux deterrer les morts pour voir si c'est un mal qui vient seulement de la corruption de nôtre siecle, ou si c'est que cette maxime ait toûjours été en usage chez les Souverains.

L'Empereur Charles-Quint qui étoit rempli de des-

desseins proportionnés à sa fortune, voiant à quelle contrainte l'assujétissoient les loix de l'Empire, fit ce qu'il put, pendant que tout le monde étoit encore dans l'admiration de ce qu'il avoit fait de glorieux pour les changer, & s'il n'en vint pas à bout ce ne fut pas manque d'artifice, & d'adresse. Le pretexte de la Religion lui sembla admirable pour cela, & comme c'étoit dans le temps que Calvin & Luther prêchoient la reforme, il leva de grandes armées pour opprimer tous les Princes qu'il soupçonnoit devoir s'opposer à son ambition. Les commencemens lui furent si heureux qu'ils surpasserent ses esperances. Il gagna la bataille de Mulberg, où il fit prisonnier Jean Frederic Duc de Saxe Electeur de l'Empire; ce qui fit admirer sa fortune qui étoit telle qu'il n'avoit jamais eû d'ennemi redoutable, qu'il n'eût vaincu, ou qui ne fût tombé dans ses fers. Il crut alors être à la veille d'introduire non seulement dans l'Empire quelle sorte de gouvernement il lui plairoit, mais encore d'abolir tous les Electeurs qui étoient autant d'obstacles à ses desseins. Mais les restes du parti vaincu aiant imploré le secours de Henri Second qui avoit succedé à François Premier son pere, ce jeune Prince par les conseils du Connêtable de Montmoranci, qui gouvernoit les affaires de la guerre & du cabinet avec une autorité égale, & une capacité qui n'étoit pas moindre, fit une ligue avec les Princes Protestans d'Allemagne, & comme la fortune aime d'ordinaire la jeunesse, elle abandonna l'Empereur qui étoit déja sur l'âge, & se rangea du parti de son ennemi. Enfin aprés plusieurs évenemens, qui ne sont point de nôtre sujet, l'Empereur craignant en partie de perdre contre le fils la reputation qu'il avoit aquise contre le pere, & en partie aussi, étant bien aise de faire penitence de tant de sang qu'il avoit répandu non seulement dans les combats, mais encore dans les supplices qu'il avoit fait souffrir à plusieurs personnes, qui avoient embrassé la Religion Reformée, il abandonna ses vastes des-

desseins. Il fit la paix avec Henri Second, & les Protestans aiant eu le temps de respirer par le Traité de Passaw, il fut se confiner dans un cloitre, où aprés avoir troublé le repos de toute l'Europe, il fit une fin toute autre qu'on n'atendoit d'un Prince qui avoit paru si ambitieux.

Les Empereurs, qui ont tenu aprés lui les resnes de l'Empire ont bien fait encore tout leur possible pour en changer les loix selon que leur interêt le demandoit; mais si un si grand Prince comme étoit Charles-Quint n'y a pû réüssir au milieu de tant de victoires, c'a bien été inutilement que les autres, qui ont été beaucoup éloignés de sa puissance l'ont entrepris.

Quoi qu'il en soit, nous remarquons que c'a été une fort méchante politique à tous ces Princes de vouloir ainsi changer les loix sur lesquelles l'Empire est fondé. Car c'étoit justement le moien d'empêcher que les Electeurs ne choisissent un Prince dans leur Maison pour en faire un Roi des Romains, & si cela est arrivé autrement il ne le faut attribuer qu'à ce qu'il leur a toûjours falu jusques ici élire un Prince qui fut en état de s'opposer au Turc, & comme il n'y en a point dans l'Empire dont les richesses approchent de celles de cette Maison, il ne faut pas s'étonner s'ils l'ont preferée à toutes les autres.

Nous sommes donc de même sentiment que l'a été Mr. le Duc de Rohan sur ce sujet, desorte que nous croions avec lui que quand un Prince est appellé à l'Empire il ne doit avoir aucun chagrin de ce que son pouvoir se trouve limité; ou du moins s'il en a qu'il doit être fort circonspect à n'en point donner de marques. Car on infereroit aussi-tôt de là que son dessein seroit de faire de nouvelles loix dans l'Empire, ce qui seroit capable d'exciter les Puissances contre lui. En effet chacun est jaloux de ses privileges, & les Princes plus que les autres; tellement que si ceux de l'Empire venoient à s'apercevoir qu'on eut quelque dessein sur leur liberté, il est con-

stant

ſtant que le deſeſpoir les pourroit obliger à jetter les yeux ſur un autre que ſur le fils de l'Empereur quand il s'agira d'élire un Roi des Romains, en quoi neanmoins nous ne croions pas qu'ils gagnaſſent beaucoup au change.

Voilà la premiere maxime que doit avoir un Empereur qui pretend rendre l'Empire hereditaire dans ſa Maiſon, à quoi nous ajoûterons, que quoi que ſon caractere l'éleve beaucoup au deſſus des Electeurs; il doit toûjours neanmoins ſe reſſouvenir qu'ils ont contribué à ſon élevation; deſorte que s'il arrive qu'ils viennent à ſa Cour, comme cela eſt aſſez ordinaire, il doit plûtôt ſonger à gagner leur amitié dans cette entrevûë, qu'à tenir ſon rang. La raiſon eſt, que ces Princes ſeront toujours portés envers une Maiſon qui leur témoignera quelque reconnoiſſance, au lieu que ſi elle les traitoit, comme on dit de haut en bas, il n'y a rien qu'ils ne fiſſent pour ſe reſſentir de ce mépris.

Ce qui a été cauſe que l'Empire a été depuis ſi long-temps dans la Maiſon d'Autriche, a été une raiſon qui l'y fera encore demeurer long-temps, à moins qu'une ſupreme Puiſſance n'oblige les Electeurs à la tranſporter dans une autre. C'a été, dis-je, parce que pour ſoûtenir un caractere ſi relevé, il faloit comme nous avons déja remarqué ci devant avoir beaucoup de richeſſes. Or il n'y a point de Prince dans toute l'Allemagne, qui en ait tant que la Maiſon d'Aûtriche. Elle poſſede les Roiaumes de Boheme & de Hongrie, la Sileſie, la Moravie, l'Aûtriche, la Stirie, la Carintie, la Croatie, le Tirol, le Carniol, l'Iſtrie & l'Eſclavonie. Nous ne parlons que de la branche, qui eſt établie en Allemagne, & l'autre qui eſt en Eſpagne, en poſſede bien davantage. Au reſte ſi pour ſoûtenir ſeulement l'éclat d'une pareille dignité, c'a été une raiſon aſſez forte aux Electeurs pour continuer depuis ſi long-temps l'Empire dans cette Maiſon, il eſt vrai-ſemblable de croire que maintenant qu'il faut plus de richeſſes que jamais pour reſiſter à la

France

France qui donne beaucoup de jalousie à tous les Princes de l'Empire, ils seront encore plus étroitement obligés qu'auparavant; de ne pas aller chercher des Empereurs ailleurs. Il n'est pas même de leur interêt de souhaiter de le devenir eux-mêmes; car en cherchant leurs avantage, il seroit sûr qu'ils y trouveroient leur perte. La raison est, qu'on a toûjours bien plus de consideration pour une Puissance qui de tout temps a été superieure aux autres, que pour une qui ne l'est devenuë que par accident. La Pologne nous a fourni il n'y a pas long-temps un exemple autentique de cette verité. S'étant resoluë à la persuasion de la Couronne de France d'élire le feu Roi Michel pour remplir le trône, contre la coûtume neanmoins du païs, qui a même une loi fondamentale, par laquelle il est expressement défendu à aucun sujet de la Republique d'y prétendre, ni aux Senateurs d'en nommer aucun; ce païs, dis-je, aiant contrevenu à une loi si sagement établie, il est arrivé que ce malheureux Prince est tombé dans un si grand mépris de ceux qui lui étoient égaux auparavant, qu'il a souhaité plus d'une fois d'être encore dans une condition privée. En éfet il lui auroit été bien plus avantageux d'y demeurer, & nous croiens que c'a été la cause de sa mort, puis qu'il y a de grands indices qu'il a été empoisonné.

Plusieurs personnes ne manqueront pas de reprendre ce que nous venons de dire ici, & ils nous accuseront sans doute d'avoir des sentimens peu élevés de preferer quelques années de vie à la possession d'un trône si considerable. Mais nous leur répondrons qu'il n'est glorieux d'être Souverain que quand on sait soûtenir le poids d'une Couronne, & que le Roi Michel aiant été bien éloigné d'avoir les épaules assez fortes pour porter un fardeau si pesant, il eût mieux valu pour lui qu'il n'y eut jamais songé que de laisser à toutes les nations une forte impression qu'il étoit fort indigne du choix qu'on avoit fait de lui. S'il en arrive autrement aujourdhui au Roi Jean Sobies-

bieski, c'est qu'il a d'autres qualités. Cependant quelques grandes qu'elles soient, son regne n'a pas été sans jalousie, & si nous en croions le bruit commun, il a été si rebuté plusieurs fois de ce que ses services n'étoient pas estimés de la Republique, en comparaison de ce qu'ils le devoient être, qu'il a eu pensée d'abdiquer.

Mais pour ne pas parler davantage de ces sortes de choses qui ont interrompu le fil de nôtre sujet, nous dirons que c'est à l'Empereur à prendre garde que l'Allemagne par quelque degoût de sa personne ou de sa Maison, ne fasse pas, comme a fait la Pologne, c'est-à-dire qu'elle n'aille pas choisir un Roi des Romains parmi ses sujets. Cela n'arrivera jamais tant qu'il se conduira selon les maximes que nous avons touchées ci dessus; cependant cela n'est pas impossible, & même il semble aujourdhui que celui qui est élevé sur le trône Imperial, y veüille contribuer par sa faute. Par exemple son interêt veut qu'il ne souffre qu'aucun Prince, qui lui puisse donner de la jalousie, se mette en état d'aquerir de la gloire ; neanmoins il laisse depuis long-temps le commandement de ses armées au Duc de Lorraine, Prince dont la naissance illustre, & l'honneur qu'il a d'avoir épousé sa sœur, lui peuvent donner des partisans, & des amis, nonobstant le malheur qu'il a d'étre chassé de ses Etats. Qui sait la revolution qui peut arriver dans l'Empire ? Et n'y a-t-il pas deux choses, qui pourroient favoriser son élection, l'une le besoin qu'on auroit d'un Prince experimenté dans les armes ; l'autre si étant d'intelligence avec la France, à qui il pourroit ceder son droit sur sa Duché, elle apuioit ses pretentions, quand ce ne seroit que pour jetter de la division dans la famille Imperiale ? Mais, nous dira-t-on, ce sont là des veuës bien éloignées, & même sans apparence puisque comme nous avons remarqué nous-même, tous les Princes de l'Empire ont interêt de mettre à leur tête un Prince qui puisse par ses richesses les garentir

des

des entreprises que leurs voisins pourroient faire sur leur liberté. Nous en convenons, & nous dirons même, si l'on veut, que cela n'arrivera jamais; mais enfin elles peuvent arriver, & qu'est-ce que la politique, sinon de prevoir les choses vrai-semblables, & celles qui ne le sont pas, afin de n'être jamais surpris ?

C'a été une maxime reçüë de tout temps à la Cour Imperiale que l'Empereur doit faire bonne mine à tous les Princes, mais n'en élever jamais aucun qui lui puisse donner de l'ombrage. C'est sur ce fondement, que ses Ministres ont jugé à propos de marier ses sœurs à deux Princes, dont la fortune étoit non-seulement fort limitée, mais encore dans un pitoiable état. Ils ont cru que c'étoit le moien de ne les faire jamais entrer en concurrence avec lui; mais que sert cette politique, si d'un autre côté on fait une faute irreparable ? Qu'est-ce qui donne de la reputation à un Prince, si ce n'est d'être toûjours à la tête des armées, & quand il n'auroit pas un sou, en est-il moins estimé ? Nous avoüons que le bien sert beaucoup pour aquerir des créatures; mais aussi doit-on convenir que ce bien devient bientôt à rien quand on se met sur le pied de ne les aquerir que par là. Il n'en est pas de même lors qu'on commande une armée, on fait plaisir à chacun, sans qu'il en coûte rien, & quoi que les graces dérivent immediatement du Prince, c'est la coûtume dans le siecle où nous sommes de n'en avoir obligation qu'à celui qui nous les a procurées. Ainsi ce n'est pas sans quelque espece de surprise que nous voions encore aujourdhui que l'Empereur pour contenter ce Duc éloigne le Prince Herman de Bade l'un de ses principaux Ministres, sous pretexte neanmoins de lui donner de l'emploi ailleurs. C'est encore le moien de rendre le Duc de Lorraine bien plus considerable, puis qu'il est sûr qu'aprés cela ce ne seront pas seulement les gens de guerre qui s'attacheront à lui; mais encore les Courtisans, voiant qu'il a assez de credit sur l'es-

l'esprit du maitre pour faire exiler qui bon lui semble.

Il est si dangereux de mettre ainsi tant d'autorité entre les mains d'une personne, que l'Empereur Ferdinand en pensa perdre le trône & la vie. **Walstein** qu'il avoit élevé à un point qu'il ne lui manquoit plus que le nom d'Empereur avoit resolu de lui ôter l'un & l'autre, desorte que s'il ne l'eut prevenu il auroit vû quelle révolution seroit arrivée dans l'Empire. Ce n'étoit pourtant qu'un simple gentilhomme, & qui n'avoit pas cinq cens écus de rente de patrimoine; mais il avoit commandé ses armées par un long espace de temps, & c'étoit assez pour s'être mis, pour ainsi dire, en parallele avec lui. Qu'on en pense tout ce qu'on voudra, c'est une mechante maxime à un Prince, & particulierement à un Prince faineant, de se servir toûjours d'un même Capitaine? L'estime que l'on a pour l'un, fait que le mépris que l'on a pour l'autre en est encore plus grand. Or si cela arrive à l'égard d'un simple gentilhomme, cela n'arrivera-t-il point, quand ces deux qualitez se trouveront jointes ensemble, celle de Prince & de Capitaine?

Considerons, je vous prie, quelle est aujourdhui la politique de France, laquelle passe pour être assez bonne, du moins dans l'esprit de ceux qui croient s'y connoître. Voions un peu comment le Roi en a usé avec le Prince de Condé? Cependant bien loin que le Roi puisse passer pour un Prince faineant, il pourra toûjours servir de modele à toutes les têtes couronnées sans qu'il soit besoin de recourir à ces heros de l'antiquité que l'histoire nous vante tant. Voions, dis-je, comment ce Prince en a usé avec ce grand Capitaine dont la vertu militaire n'auroit gueres d'exemple si elle avoit toujours été emploiée pour le service de son Roi? Depuis son retour en France ne l'a-t-il pas laissé huit ou neuf ans entiers sans lui donner de l'emploi, & quand en a-t-il eu? & par quel motif a-ce été?

Croiez-

Croiez-vous qu'il y ait été appellé par un pur choix du Roi ? Non sans doute, & ceux qui savent le secret du Cabinet, n'ont-ils pas remarqué en cela une de ces intrigues de Cour qui sont si ordinaires chez tous les Princes ? Quelque penetration qu'ait un grand Roi, il lui est souvent impossible de se défendre de l'adresse d'un habile Ministre. Le Marquis de Louvois qui commençoit à entrer en faveur en ce temps-là, voiant que le Vicomte de Turenne, qui commandoit alors les armées du Roi, possedoit tellement son oreille, qu'il étoit défendu aux autres, pour ainsi dire, d'approcher de sa personne, crût que l'estime que ce Prince avoit pour lui, étant fondée sur ses qualités militaires, il lui devoit opposer un Capitaine de même reputation. Pour cet effet il porta le Roi à se servir du Prince de Condé, & on le chargea de l'expedition de la Comté de Bourgogne, laquelle ne lui fut pas difficile, le Gouverneur de la Province étant convenu de la rendre avant que les troupes s'y acheminassent, sous condition qu'il lui seroit donné quelques établissemens. Sur quoi nous ne sçaurions dire si on lui a tenu parole ou non ; car si d'un côté il est vrai-semblable de croire que la France a eu assez de politique pour n'y pas manquer, afin d'attirer les autres à faire la même chose, d'un autre côté il est sûr que nous avons vû à Paris ce Gouverneur dans un état qui n'étoit pas trop florissant, ce qui est une marque qu'il n'avoit pas beaucoup de sujet de se loüer de la Cour.

Mais pour revenir à nôtre these, nous disons donc que le Prince de Condé étant rentré dans le service par la porte que nous venons de dire, ne s'y est maintenu que par la même politique du Ministre. En effet celui-ci voiant l'inclination que le Roi avoit pour les grands Capitaines, aima mieux lui en substituer deux tout à la fois que de lui voir donner son estime à un seul. Ainsi il souffrit que ces deux grands hommes disputassent à l'envi à qui se

mettroit le mieux dans ses bonnes graces ; mais depuis que le Vicomte de Turenne a été tué de la maniere que tout le monde sait, il a cherché à détruire le Prince de Condé dans son esprit, ce qu'il a fait aisément en se servant de la maxime que nous venons de toucher, c'est-à-dire, en insinüant au Roi qu'il ne faloit pas se servir si long-temps d'un même Capitaine ; & d'ailleurs, lui soufflant aux oreilles que ce Prince auroit bien empêché s'il eût voulu, qu'il ne se fût tant versé de sang à la bataille de Seneff.

On n'a point vû depuis que le Roi l'ait emploié en aucune façon, non plus que le Duc d'Anguien son fils. Sur quoi nous ne voulons pas dire que ç'ait été uniquement pour ce que nous venons de rapporter : nous savons bien que l'interêt du Ministre y a peut-être autant contribué que la remarque precedente : nous savons, dis-je, qu'un Prince de la naissance, & de la reputation du Prince de Condé n'étoit pas d'humeur à recevoir les ordres d'une personne qui lui étoit si inferieure de toutes façons, & que cela ne pouvant être agreable au Ministre, il a mieux aimé que le Roi se servît de personnes moins experimentées, pourvû qu'elles lui fussent plus soûmises. Quoi qu'il en soit, il est toûjours constant, que c'est une grande faute contre la politique, que de perpetuer le commandement d'une armée en la personne d'un Prince, tel qu'est le Duc de Lorraine, & principalement aujourdhui qu'on le peut tenter par des offres si considerables, que nous ne voudrions pas répondre de sa fidelité.

Par exemple, s'il est vrai, comme nous n'en doutons point, que le Grand Seigneur soit si bas qu'il ait de la peine dorenavant à défendre le reste de la Hongrie, ne peut-il pas faire agir la France pour proposer ce Roiaume à ce Prince ? Il le vouloit bien donner à Tekeli dans le temps que son Empire étoit

étoit dans le plus grand lustre, à plus forte raison le fera-t-il maintenant qu'il est si fort déchû de sa puissance. Croit-on de bonne foi que le Duc de Lorraine ne fût pas sensible à une proposition comme celle-là ? C'est un charme puissant pour un Prince dépoüillé comme lui, & à bien examiner toutes choses, l'affaire n'est pas si difficile qu'on le diroit bien ; outre qu'il est permis au Grand-Seigneur de se dépoüiller de ses Etats en faveur de qui bon lui semble. Il seroit bien heureux en l'état que sont les choses aujourdhui, s'il y pouvoit établir un Prince qui lui rendît quelque tribut. Voilà pour ce qui le regarde. Pour ce qui concerne les autres Puissances, elles y trouvent encore leur avantage. Premierement comme l'interêt des Princes de l'Empire n'est pas que l'Empereur devienne si puissant, ils seroient ravis qu'il prît fantaisie au Grand-Seigneur de finir la guerre par un coup comme celui-là. Il est à croire qu'ils signeroient le Traité de bon cœur aussi bien que le Roi de Pologne, qui quelque mine qu'il fasse, n'est pas bien-aise des conquêtes que l'Empereur fait de ce côté-là.

Cela étant ainsi, n'avons nous pas raison de dire que l'Empereur ne fait pas bien de perpetuer le commandement de ses armées au Duc de Lorraine ? S'il étoit simplement retiré dans sa Cour, on ne jetteroit pas les yeux sur lui pour un coup de cette importance-là ; mais enfin la conjoncture & le credit qu'il a sur les gens de guerre peuvent faire naître des pensées qui ne seroient prejudiciables qu'à l'Empereur tout seul. Ce seroit le moien d'arrêter tout d'un coup le progrés de ses armes, & la France ne donneroit-elle pas plusieurs millions pour que cela pût arriver ? Croit-on, si elle y voit le moindre jour, qu'elle n'offre pas son secours & sa protection à ce Duc, pour lui faire faire une renonciation dans les formes à la Lorraine ? Et ne la feroit-il pas de bon cœur s'il voioit que ce fût le moien d'aquerir le Roiaume de Hongrie.

Encore un coup la chose n'est pas si difficile qu'on le diroit bien, & dans l'état où se trouve aujourdhui encore l'Empire Ottoman, un present considerable au Premier-Visir, & à quelques autres Officiers de la Porte seroit capable de faire prendre des mesures, qui auroient de quoi surprendre bien du monde. D'ailleurs quand même le Turc ne seroit pas dans ce dessein, n'en peut-il pas faire le semblant, & embarquer toûjours par là le Duc de Lorraine ? Nous avons vû des Princes donner dans des paneaux tendus plus grossierement, & l'histoire ne nous apprend-elle pas qu'Antoine Roi de Navarre se laissa aller à agir contre ses interêts, sous la promesse imaginaire qu'on lui faisoit de lui donner le Roiaume de Sardaigne en échange du sien que le Roi d'Espagne lui retenoit. Cependant il y a une notable difference entre l'un & l'autre, le Roi de Navarre ne pouvoit se flatter sans pecher contre le bon sens, que le Roi d'Espagne vouloit ainsi démembrer ses Etats d'Italie, au lieu qu'aujourdhui le Turc pourroit ceder la Hongrie, sans se faire un tort considerable. Celui qu'il y mettroit, en même temps qu'il en seroit couronné Roi, seroit obligé de regarder l'Empereur comme son ennemi capital ; il ne pourroit ignorer qu'il occuperoit un païs, sur lequel ce Prince a de legitimes pretentions, & comme l'interêt est la source ordinaire des guerres, il tomberoit dans la necessité non seulement d'être toûjours sur ses gardes, mais encore d'entretenir une étroite intelligence avec le Turc, & avec tous les autres ennemis de l'Empereur.

Voilà une raison considerable pour prouver que le Grand-Seigneur ne se feroit pas un grand préjudice, en faisant ce que nous venons de dire, à quoi nous ajoûterons qu'il lui doit être presque indifferent d'avoir un Roi tributaire, ou de gouverner ce Roiaume, comme il fait par des Bachas. Ces sortes

tes de personnes-là ne semblent venir dans les Provinces que pour les piller, au lieu qu'un Roi les considerant comme son patrimoine a soin d'y faire fleurir le commerce & les armes, deux choses si necessaires pour le soûtien & pour le bonheur des Etats, que sans elles les peuples n'ont rien de bon à esperer. Tout ce que le Turc auroit à craindre seroit, que celui qu'il choisiroit pour remplir ce trône, ne devînt ami de l'Empereur. Mais à nôtre avis c'est comme une chose impossible; le moien de rendre bons amis deux personnes, dont l'un sait qu'il occupe le bien d'autrui, & dont l'autre est, pour ainsi dire, continuellement à l'afût pour recouvrer ce qu'on lui retient injustement ? Une autre raison selon laquelle nous croions que le Turc pourroit recourir à ce remede, c'est que nous voions que la destinée des grands Etats est de se dissiper d'eux-mêmes, au lieu que quand on se contente d'une étenduë raisonnable de païs, toutes choses en sont bien mieux reglées. Et de fait nous pouvons mettre ce Prince au rang de ceux, dont les affaires ne vont mal que pour avoir trop de choses à quoi vaquer. Nous lui demanderions volontiers le fruit qu'il a retiré jusques ici de la Hongrie. Il ne nous pourroit rien dire, sinon qu'il en a fait un rempart contre la puissance de l'Empereur; mais le même avantage ne lui en revenoit-il pas s'il y avoit eu un Roi de sa main, & le Prince qu'il y auroit établi n'eut-il pas été obligé de demeurer uni à lui inseparablement par les raisons que nous avons deduites ? Nous trouvons même qu'il se fut dechargé adroitement sur lui du faix de la guerre; de sorte qu'il n'eut pas été obligé de hazarder le repos de son Empire pour la soûtenir. Enfin tout ce que nous pouvons dire là-dessus, s'il y avoit dans ce Roiaume un Prince qui fit profession du Christianisme, nous nous imaginons, que les autres Princes Chrêtiens ne s'acharneroient pas contre lui,

comme ils font aujourdhui contre les Infideles. Et de fait le nom d'infidele est si odieux de lui-même, qu'il suffit tout seul pour faire conspirer tout le monde à l'aneantir entierement.

Le Roi donc que le Grand Seigneur mettroit en Hongrie n'aiant que l'Empereur à craindre, ne seroit pas si embarassé que de merveilles, & pour peu de secours qu'il lui donnât, il se tireroit aisément d'affaires. Ce qui nous le persuade, c'est que ce Roiaume qui paroît aujourdhui divisé en lui-même se réüniroit bientôt sous un Prince, pourvû qu'il eût plus de soin que n'a eu l'Empereur de conserver aux peuples leurs libertés, dont ils ont toûjours été si jaloux. C'a été là la source de tous les malheurs de ce pauvre Roiaume, & ce seroit là le moien de le rétablir dans son ancienne splendeur. Nous nous étonnons que l'Empereur, qui sait qu'il y a eu beaucoup de sa faute dans les desordres qui y sont survenus, ne veüille pas changer de conduite de peur qu'il ne lui échape une seconde fois. Il en vient à la verité de reconquerir une partie par les armes, mais cette partie ne lui pourroit-elle pas encore échaper, si ses ennemis trouvoient moien d'attirer le Duc de Lorraine par des offres si considerables? Qui oseroit jurer qu'il n'y succomberoit pas, lui qui étant né pour remplir un Trône, ne voit point d'esperance de joüir d'une meilleure fortune, quoi que depuis vingt-cinq ans il n'épargne ni son sang ni sa vie pour le service de l'Empereur? D'ailleurs croira-t-il faire un si grand crime, lui qui a fait cette conquête au peril de son sang, & qui s'attendoit peut-être à une autre recompense? Quand un Prince a un peu de politique, il n'est rien tel que de demeurer toûjours le maître de sa destinée. C'est ce que devoit faire l'Empereur, ou en commandant lui-même ses armées en personne, ou y envoiant quelque General, qui ne put pas prétendre une si grande recompense de ses services.

Mais

Mais de les laisser si long-temps entre les mains d'un Prince qui doit avoir d'autant plus d'ambition, qu'il se voit dépoüillé de ses Etats, c'est ce nous semble vouloir être l'instrument soi-même de son propre malheur. Mais en quoi sa faute est plus grande, c'est qu'il ne peut ignorer qu'il a des ennemis qui joignent à une puissance formidable, une adresse qui leur sert encore quelquefois plus que la force. Est-il assez simple de croire qu'ils s'endorment dans la conjoncture où sont les choses, & quels ressorts ne sont-ils pas obligés de faire joüer en bonne politique pour prevenir l'avenir ?

Si donc l'Empereur est obligé d'user de cette précaution, à l'égard d'un Prince malheureux, & dépoüillé de ses Etats, comme est le Duc de Lorraine, à plus forte raison doit-il y prendre garde, quand il s'agira du Duc de Bavieres, qui lui doit être encore plus suspect ? En effet ce Prince pourroit pretendre à bien plus juste titre à l'Empire, que ne pourroit faire l'autre, & cela par plusieurs raisons incontestables.

La premiere, parce que ses Etats étant dans le cœur de l'Empire, ce même Empire pretendra en être bien plûtôt, & bien plus puissamment secouru, que du Duc de Lorraine qui est tout à l'extremité, supposé même qu'il fut encore maître de son païs.

La seconde, parce que ce Prince est le plus puissant qu'il y ait dans l'Empire, de sorte qu'il peut toûjours entretenir dix mille hommes sans s'incommoder, & vingt mille dans une necessité pressante. L'Electeur défunt, pere de celui d'aujourdhui en avoit même davantage durant la derniere guerre ; & bien servit à la France, qu'il se laisàt conduire par sa femme qui avoit les inclinations Françoises ; car s'il eût voulu donner secours à l'Empire, & ne pas demeurer dans une honteuse neutralité, elle auroit peut-être été bien empêchée de resister à ce

nouvel ennemi. Le prix d'un si grand service a été le mariage du Dauphin avec la fille de cette Princesse, & l'on en étoit convenu avec elle, moiennant qu'elle empéchât son mari de voir clair dans ses interêts.

La troisiéme, c'est que l'Electeur de Bavieres étant encore tout jeune, il y a apparence que les Electeurs jetteroient bien plûtôt les yeux sur lui, s'il s'agissoit d'élire un Roi des Romains, que sur le Duc de Lorraine, qui est à peu prés de l'âge de l'Empereur, & qui même selon toutes les apparences paiera avant lui le tribut que chacun doit à la nature. En effet il est déja tout cassé, & d'ailleurs si gros qu'il doit aussi-tôt apprehender une apoplexie qu'un coup de mousquet.

Par ces trois raisons, & par beaucoup d'autres que je supprime de peur d'ennuïer le lecteur, il est évident que l'Empereur doit emploier toute sorte d'adresse, pour que ce jeune Prince ne se distingue pas dans les armées, ce qu'il doit empêcher soit en défendant qu'on assigne les meilleurs quartiers d'hiver à ses troupes, ou en lui donnant à lui-même quelques autres petits dégoûts, sans que cela paroisse venir de lui. Par exemple, ses Generaux peuvent lui rendre ce service-là facilement, en executant quelque entreprise, dont ils ne lui auront point fait de part. Il n'y a rien qui rebute davantage un grand courage, principalement un jeune Prince, qui s'imaginant que ce que les autres en font n'est que par le mépris qu'ils ont pour sa jeunesse, se cabre facilement.

De tous les Electeurs, il n'y a que celui-ci dont l'Empereur doive entrer en jalousie. Les autres ont un peché originel qui les empêche de pouvoir pretendre à l'Empire, & ce peché est leur Religion. Ainsi ce n'est pas sans étonnement que beaucoup de politiques considerent que l'Empereur lui ait donné sa fille. Ils demandent quel changement

ment est arrivé dans l'Empire depuis huit ou dix ans, puis que dans ce temps-là on ne vouloit que des Princes gueux, & s'il faut ainsi dire, fugitifs pour leur faire épouser les sœurs de l'Empereur, au lieu qu'aujourdhui on choisit le plus riche, & le plus puissant, pour le marier avec la Princesse Imperiale. Ils ne sçavent à quoi attribuer ce changement de politique, si ce n'est que le sang parle plus fortement dans un pere, que dans un frere. Cependant nous croions en donner une meilleure raison, quand nous dirons que la France aiant jetté les yeux sur ce Prince pour lui faire épouser une Princesse du sang Roial, & s'agissant de le gagner ou de le perdre, l'Empereur n'a pû faire autrement pour le détourner d'une alliance si considerable, que de lui proposer la sienne. Ainsi ce Prince ne voiant que precipices de quelque côté qu'il se pût tourner, il a suivi le conseil qu'on nous donne de deux maux d'éviter le pire. Mais il faloit que l'extrémité fût grande pour recourir à ce remede; car enfin si nous considerons le Testament de Philippes IV. pere du Roi d'Espagne d'aujourdhui, nous remarquerons que la politique vouloit que l'Empereur ne mariât ses enfans du premier lit qu'à des Princes qui ressemblassent au Duc de Lorraine, c'est-à-dire qui fussent dépoüillés comme lui de ses Etats, ou du moins qui fussent en si peu de consideration, qu'ils ne lui pussent donner de jalousie. La raison en est évidente. Il est porté par ce Testament, qu'en cas que le Roi d'Espagne d'aujourdhui meure sans enfans, sa succession passera à l'Empereur, & à ses enfans mâles, & à leur défaut au Duc de Savoie. Or qui ne voit que c'est faire prejudice aux maris des filles du premier lit, à qui cette succession appartient de droit, supposé que la renonciation que le Roi de France a faite soit valable. Cela étant vrai, comme on ne le sauroit nier, c'étoit à l'Empereur à ne

ne prendre pour gendres que des Princes gueux & miserables selon ce que nous venons de dire ; mais de choisir un Duc de Bavieres, qui de soi-même est puissant, & dont la puissance est encore considerablement augmentée par une telle alliance, c'est ce que tous les politiques ont bien de la peine à goûter.

Et il faut bien croire, comme nous venons de dire, que la necessité qui a obligé ses Ministres d'y donner les mains étoit grande ; car quand ils ne seroient pas assez éclairés d'eux-mêmes, pour en reconnoître les consequences, ce que nous n'avons garde de dire, il y avoit tant d'inconvenient pour eux, qu'ils n'y devoient jamais consentir. Qu'ils regardent la politique de ceux de France qui, comme nous avons rapporté ci-dessus, ne souffrent pas seulement que les Princes approchent, pour ainsi dire, de l'oreille du Souverain. Comme ils savent que la naissance donne de grands avantages à de telles personnes, ils sont toûjours en garde contr'eux, en quoi il est sûr qu'ils ont raison, puisque ces Princes ne pourroient s'élever qu'au préjudice de leurs interêts. Cela nous donne sujet de nous étonner que les Ministres de l'Empereur aient consenti à ce mariage, ils n'ignorent pas la grande succession où cet Electeur semble appellé. Croient-ils de bonne foi qu'il renonce à de telles esperances pour l'honneur qu'on lui a fait de lui donner une fille de si bonne Maison ? Il valoit mieux lui laisser prendre alliance dans celle de France, il eût été toûjours facile de lui faire ouvrir les yeux sur ses interêts. Quand il seroit venu à considerer que cette Maison ne songe à s'élever que sur la ruïne des autres, le peril l'auroit fait sortir de tous les engagemens où il seroit entré à cause de sa femme : mais de s'être ainsi attiré tant d'affaires pour l'avenir, c'est ce que nous ne comprenons pas, & ce qui aussi est bien difficile à compren-

prendre. Cependant nous voions bien encore une autre raison qu'ont pû avoir les Ministres de l'Empereur. Ils se voioient une forte guerre contre le Turc, & ils ont prétendu que par le moien de cette alliance, ils s'aqueroient un secours considerable. Nous n'en disconvenons pas, mais aussi faut-il qu'on convienne avec nous, que pour avoir eu soin du present, ils ont oublié l'avenir. Et c'est en cela que nous avons raison de dire que c'est une politique dificile à comprendre; en effet la politique s'étend également sur le present & sur l'avenir.

Mais puisque c'est une chose faite, & qu'il n'y a plus de remede, nous croions que ce que l'Empereur doit faire presentement est de ne pas souffrir que Mr. de Bavieres fasse un long sejour en Hongrie. Si quelque Prince doit paroître sur ce theatre glorieux, ce ne devroit être que lui-même, dautant plus qu'étant environné de tous côtés d'ennemis, il devroit apprendre à manier aussi-bien l'Epée que le Sceptre.

Mais puisqu'il est desormais trop tard pour lui (car c'est un métier qui se doit faire de jeunesse) il fera bien d'élever ses enfans sur le modele que le Roi de France a été élevé. Il a été à l'armée, qu'il n'étoit encore qu'enfant, & la grande maladie dont il pensa mourir à Calais ne lui vint que parce qu'il se plaisoit trop à cheval, & parmi les soldats. La grande ardeur du soleil, & l'infection de la garnison du fort Mardik lui donnerent cette fievre pourprée qui auroit fait grand plaisir aux Espagnols, & à toute la Maison d'Autriche, si elle eût pû avoir les suites fâcheuses que les siens apprehendoient. Mais Dieu en aiant disposé autrement, ç'a été pour faire voir à toute l'Europe la difference qu'il y a entre un Prince qui est Prince en effet,& un autre qui n'en porte que le nom.

Nous venons de faire voir l'interêt que l'Empereur

reur a de ne pas toûjours continuer le commandement de ses armées à une même personne, sur tout à un Prince: celui qu'il a pareillement d'entrer en jalousie du Duc de Bavieres: & enfin comment il devroit lui-même se trouver à la tête de ses troupes, sinon y envoier les Princes ses enfans; mais comme nous n'avons dit qu'un mot à l'égard de ce dernier article, nous allons ici en faire voir succinctement la consequence, aprés quoi nous passerons aux autres maximes qu'il doit tenir, soit pour sa sûreté soit pour sa grandeur.

Il est constant que la bravoure a des charmes si grands qu'elle gagne le cœur de tout le monde. Ceux qui sont témoins des actions d'un grand Capitaine, comme ceux qui ne le sont pas, les admirent également, & nous voions que leur reputation s'étend par toute la terre, quoi que bien souvent ceux qui en parlent ne connoissent pas même le païs où elles se sont passées. Nous avons été témoins nous même, à propos de cela, d'une chose qui fera bien voir que nous n'avançons rien que de veritable. Nous étant trouvés à Chantilly le jour que les Ambassadeurs du Roi de Siam vinrent voir cette belle maison, Mr. le Duc de Bourbon, petit-fils du feu Prince de Condé vint à leur rencontre, & ils lui firent leurs complimens qui se terminerent à lui souhaiter qu'il ressemblât un jour à son grand-pere. L'interprete qui les suivoit par tout expliqua ainsi ce qu'ils avoient dit, & ils ne parlerent en aucune façon du Prince de Condé d'aujourdhui; tant il est vrai, comme nous venons de dire, que la reputation d'un grand homme s'étend au delà des monts, & des mers, & pour tout dire en un mot, par tout le monde habitable.

Or il est constant qu'un Empereur qui auroit cette reputation, & qui éleveroit ses enfans à suivre ses traces, ne devroit point apprehender que les Electeurs allassent chercher dans une autre

Mai-

Maison que la sienne, un sujet pour l'élever sur le trône Imperial. Ce qui fait naître l'envie au Roi de France de remplir sa place, ou pour parler plus juste, ce qui lui donne esperance de le pouvoir faire un jour, c'est cette indolence dans laquelle il voit qu'il se plaît, tellement qu'il en abandonne le soin de l'Empire. Car n'est-il pas vrai de dire que s'il a fait des conquêtes il n'en est redevable qu'à la prudence de ses Generaux, ou peut-être pour parler plus juste, au peu de conduite de ses ennemis? Pour lui on ne l'a point vû contribuer à tant d'heureux succés ni par son bras, ni par sa tête; au contraire on l'a vû s'éloigner de l'armée tout autant qu'il lui a été possible, & faire des fautes dans le Cabinet qui auroient été irreparables, si Dieu n'étoit au dessus de tout. Ne peut-on pas mettre au nombre de celles-là quantité de choses qui se sont passées entre le Duc de Lorraine & le Prince Herman de Bade President du Conseil de guerre,& où il pouvoit mettre remede facilement? Cependant de quelle consequence tout cela n'a-t-il point été? Il en a falu lever des sieges, sans compter quantité d'autres occasions que l'on a manquées. Le Roi de France aime la chasse aussi bien que lui, il aime pareillement la musique: les Opera qu'il a introduits dans son Roiaume avec une si grande dépense: ces grands équipages qu'il a pour toutes sortes d'oiseaux, & pour toutes sortes de bêtes, ne prouvent-ils pas suffisament qu'il n'est pas insensible à ces deux passions? Mais il en use en Roi, & n'en fait pas comme lui tout son plaisir. Il aime aussi les Jesuites, & le credit qu'ils ont à la Cour a paru en tant de choses, que ce seroit tout de même que si l'on soûtenoit qu'il ne fait pas clair en plein jour que de dire le contraire. Ce qui vient de se passer dans le Roiaume à l'égard des gens de la Religion à quoi ils n'ont que trop de part, en est une preuve toute claire; mais l'on ne voit point

qu'il les aille consulter, quand il s'agit de faire la paix, ou la guerre, il ne se sert que de ses lumieres, ou de celles de ses Ministres.

Lors que l'Empereur prend tout le contrepié de ce que je viens de dire, par quel endroit peut-on s'imaginer qu'il le fait, lui qui en doit voir les consequences, puisqu'elles sautent aux yeux des plus ignorans? Peut-il croire, lors qu'il consulte ces Peres sur les plus importantes affaires, comme sur les moindres, que cela puisse plaire aux Electeurs Protestans, eux qui savent qu'ils n'ont point de plus mortels ennemis? Mais, nous dira-t-on, ils n'ont pas de traitement plus favorable à esperer du Roi de France, lequel quoi qu'il ne consulte pas si fort les Jesuites, ne laisse pas de s'être declaré tellement contre les gens de la Religion, qu'il ne le sçauroit faire davantage. Cette objection seroit bonne s'il n'avoit d'autres qualités qui le rendent recommandable, tellement qu'on peut dire de lui que s'il ne sait pas se faire aimer, il sait du moins se faire craindre. Que l'Empereur soit attaché comme lui à la guerre: qu'il aille lui-même à son exemple à la tête de ses armées: en un mot qu'il ait toutes les inclinations d'un grand Empereur, on ne trouvera pas à redire, que pour se delasser, il prenne de fois à autre le plaisir de la chasse, & de la musique; mais d'en faire comme lui sa principale occupation pendant qu'il laisse aux autres le soin de faire la paix & la guerre, c'est ce que personne ne sauroit excuser. De ne rien faire pareillement, qu'il n'ait auparavant consulté les Jesuites, quoi qu'il sache bien dans son ame que ce sont eux qui sont causes des troubles de la Hongrie, c'est encore une chose que personne n'entreprendra de justifier, à moins qu'il ne voulut faire voir qu'il sauroit bien mieux embrasser une méchante cause, que la défendre.

Il resulte de tout ce que nous venons de dire que s'il

s'il arrive quelque changement dans l'Empire, l'Empereur y a plus contribué par sa méchante conduite que pas un autre. Il est à la tête d'un corps où se trouvent plusieurs Religions; nous tombons d'accord qu'il est né Catholique, & qu'aiant succé cette Religion avec le lait, il est porté à son avancement. Mais ne doit-il pas considerer qu'il ne sauroit le faire ouvertement, comme il fait, sans aliener les esprits, qui ont été nourris dans une autre créance? Il faut reserver la force quand on est en état de s'en servir, mais de l'emploier à tors & à travers, c'est ce que l'on appelle imprudence.

Que si ce que nous disons ici, semble contredire à ce que nous avons dit ci-devant, savoir que les Princes quand il s'agit de leur interêt ne doivent pas faire reflexion sur la difference de Religion, c'est dequoi nous ne nous apperçevons pas. Autre chose est de faire alliance avec un Prince de differente Religion, autre chose de s'unir avec celui qui ne cherche qu'à la détruire. Si l'Empereur se pouvoit passer des Electeurs Protestans, ce ne seroit pas tant manquer à la politique en faisant ce qu'il fait, qu'il y manque lors qu'il sait qu'il en aura toûjours besoin. Sa conduite est donc extrêmement pitoiable, & c'est peut-être l'éfet des intrigues des Jesuites dont la coûtume est de se déclarer toûjours pour le plus fort. Je veux dire qu'ils lui font peut-être faire cette faute pour s'insinuer toûjours de plus en plus dans l'esprit du Roi tres-Chrêtien. D'ailleurs ces bons Peres savent bien qu'ils font parlà leur Cour au Pape, à qui ils sont engagés par serment, desorte que de quelque païs & de quelque nation qu'ils puissent être son service marche toûjours le premier, pourvû toutefois qu'il n'y aille point de leur interêt. Car alors il n'y a rien de si sacré qu'ils ne violent, & c'est là la source de quantité de desordres que nous voions arriver.

Nous ne croions pas dificile de juger par tout ce
que

que nous venons de dire que la conduite de l'Empereur telle qu'elle est aujourdhui, est bien éloignée de ses veritables interêts. En effet la raison veut qu'il ménage les Electeurs Protestans, & il ne le fait pas : qu'il vive en Prince, & il vit en Jesuite : qu'il aime les affaires, & ce n'est que la musique qu'il aime : qu'il répande lui-même en personne le sang de ses ennemis, & il ne répand que celui des bêtes : en un mot qu'il soit Empereur, & il ne l'est pas. Quelle consequence peut-on tirer de tout cela, sinon celle qui se tire naturellement d'une telle conduite ? sçavoir que quand on voit qu'un particulier qui est pourvû d'une belle charge ne sait pas s'en aquiter, il court risque d'en être depossedé bientôt.

Au reste si le même peril ne menace pas l'Empereur, c'est qu'il est à supposer que les choses n'en viendront pas à une si grande extrêmité de son vivant, mais toûjours est-il à presumer qu'il aura de la peine à conserver le trône à ses enfans. Il n'a plus un simple concurrent à l'Empire, comme pourroit être un Duc de Bavieres, ou quelque autre petit Prince comme lui : c'est un grand Roi, fameux par quantité de victoires, & par sa vertu : aussi habile dans la paix, que dans la guerre : qui ne se contente pas seulement de se faire voir à la tête de ses armées ; mais qui marche encore avec elle dans le combat, de sorte qu'il est plus besoin de le retenir, que de l'exciter : un Roi enfin qui est aujourdhui la terreur des uns, & l'admiration des autres : envié d'un grand nombre, mais estimé generalement de tous ; tant il est vrai qu'on ne sauroit refuser ce qui est dû à la vertu.

Nôtre dessein n'étoit pas de pousser les choses si avant, que nous venons de faire, & nous n'avions envie que de faire voir l'avantage que l'Empereur retireroit, s'il alloit lui-même à la tête de ses armées ; mais il y a de certaines verités qui emportent, & comme il est difficile de se retenir, quand

on

on est une fois sur le precipice, on a la même peine, quand on a une fois la plume à la main. On ne sauroit étouffer des pensées, qui paroissent justes & raisonnables, & quoi qu'on se passeroit bien de faire ces sortes d'applications, qui ne peuvent pas toûjours plaire à tout le monde, on ne s'en sauroit empêcher, principalement quand elles conviennent au sujet, comme elles font ici. Nous ne nous excuserons donc pas d'avoir fait une digression, & nous ne croions pas aussi que le Lecteur nous en accuse.

Quoi qu'il en soit, pour faire voir l'avantage que l'Empereur retireroit s'il se trouvoit lui-même à la tête de ses armées, nous n'avons qu'à considerer, que l'Empire n'a jamais été si florissant, que quand ses predecesseurs ont suivi cette maxime. Qu'on regarde l'état où il étoit sous Charles-Quint sous les Princes qui en tenoient les resnes auparavant; & quoi que les guerres civiles y regnassent, à cause de la Religion, & que par cette division il en fut moins considerable, il l'étoit néanmoins encore assez pour que les autres Princes recherchassent son alliance. Cependant si ces considerations sont trop éloignées, pour faire impression aujourdhui, faisons en d'autres qui touchent davantage, en quoi nous ne serons pas fort embarrassés.

N'est-il pas vrai, que ce qui a été cause que tant de belles armées, que nous avons vûës en Allemagne pendant la derniere guerre, se sont ruïnées sans rien faire, ce n'a été que par la jalousie qui a regné entre les Generaux? Il n'y a personne qui ne se souvienne qu'en 1674. il y en eut une qui passa le Rhin, forte de soixante & dix mille hommes, & où il y avoit vingt-deux Princes souverains, ou du moins qui sortoient de Maison Souveraine. Celle des François au contraire n'étoit que de vingt-mille hommes; cependant à quoi tint-il qu'elle ne fut battuë? A quoi tint-il d'ailleurs que l'au-

l'autre ne vînt à bout de plusieurs entreprises, qui avoient été formées dans le Conseil de l'Empereur? A lui-même, qui n'eut pas la hardiesse de venir remedier par sa presence aux inconveniens qui étoient inévitables parmi des gens de même qualité, & qui avoient tous le commandement en chef de leurs troupes. Le Marquis de Brandebourg, qui étoit là en personne, & qui prétendoit se distinguer comme celui sans doute qui étoit le plus puissant, n'auroit jamais songé à tirer au bâton avec lui, & les autres Princes qui ne vouloient pas ceder à cet Electeur lui auroient aparemment cedé sans peine, lui qui est reconnu de tous pour le Chef de l'Empire, & à qui il n'y a point de honte d'obeïr. Cependant pour avoir préferé la compagnie des Jesuites à son devoir, cette belle armée se ruïna tellement d'elle-même, que le Vicomte de Turenne eut la hardiesse de la venir attaquer, comme elle étoit dispersée dans ses quartiers. Chacun sait quel en fut le succés, & de soixante & dix mille hommes, qui avoient passé le Rhin, à peine s'en sauva-t-il dix-huit.

Voilà ce que produit l'indolence d'un Empereur. Cependant celui qui remplit aujourdhui une place si éminente n'a pas profité depuis d'une faute qui le devoit porter à changer de conduite. Ne savoit-il pas combien celle-là lui avoit coûté? N'étoit ce pas à lui à montrer qu'il n'étoit pas incorrigible? Les hommes ne deviennent sages ordinairement qu'en faisant reflexion sur le passé; mais quoi qu'il soit impossible qu'il n'ait pensé mille fois à la faute qu'il avoit faite, nous ne voions pas neanmoins qu'il en soit devenu plus sage. Cette guerre a encore duré plusieurs années; mais nous n'avons pas vû qu'il se soit donné la peine de sortir de Vienne, non plus que dans celle qu'il a aujourdhui à soûtenir contre le Grand-Seigneur, à moins que ce ne soit lors qu'il s'enfuit si honteusement à

Lints

Lints ; bel exemple pour la posterité qui aura sans doute grande estime pour lui : comme s'il ne lui eut pas été plus avantageux mille fois de se retirer dans son armée & de perir avec elle si c'eût été là la volonté de Dieu. Nous croions bien qu'il en a été détourné par ses Ministres, & que leur interêt étant qu'il continuë de vivre, comme il a commencé, ils n'ont pas manqué de lui representer, qu'il n'étoit pas necessaire qu'il se donnât tant de peine ; nous croions même qu'ils lui ont pû montrer l'inconvenient qui en arriveroit, s'il venoit à manquer ; mais n'est-ce pas à un Prince à penétrer les raisons, qui font parler ainsi ses Ministres ? N'est-ce pas à lui à savoir ce qui lui est avantageux, ou desavantageux, & faut-il qu'un méchant conseil soit capable de le seduire ?

Ce que nous disons ici est pour tous les Princes; mais s'il y en a quelqu'un sans doute, qui soit obligé aujourdhui de prendre garde à ses affaires, c'est l'Empereur, qui, comme nous avons dit déja plusieurs fois, a un ennemi si puissant & si dangereux sur les bras. De tout temps la politique a voulu, qu'il se trouvât lui-même à la tête de ses armées, Mr. le Duc de Rohan le remarque si bien dans ses Maximes, lors qu'il dit que ce n'est que par là, qu'un Empereur peut fraier le chemin à ses enfans, pour monter sur le trône. Mais que n'auroit-il point dit, s'il avoit vû ce qui se passe dans le siecle où nous sommes ? De son temps il s'en faloit de beaucoup que la puissance de la Couronne de France ne fût aussi formidable, qu'elle l'est aujourdhui. Les factions des Grands, les mécontentemens des peuples, étoient un obstacle continüel à ses desseins ; mais maintenant que Louïs le Grand a non seulement dissipé l'un & l'autre, mais qu'il a encore étendu sa gloire par toute l'Europe, à quelle precaution n'est point obligé un Empereur ? Ne voit-on pas bien que ce Prince aspire à l'Empire pour lui,

ou

ou pour les siens ? La dépense qu'il vient de faire pour élever une de ses créatures à la dignité de Coadjuteur de Cologne, avec diverses autres brigues qu il fait en Allemagne peuvent-elles avoir un autre but ? Presque tous les Electeurs du Rhin sont dans ses interêts malgré qu'ils en aient, & s'il y en a un qui lui resiste encore, qui peut dire que sa constance ne se trouvera pas abatuë sous les mauvais traitemens qu'on prevoit s'il vient à perseverer ? Il est, dira-t-on, dans une alliance étroite avec l'Empereur, & c'est un lien par lequel sa Majesté Imperiale en est assurée entierement. Mais y a-t-il d'alliance à l'épreuve de l'interêt, & quand l'interêt parle, tout le reste ne se taît-il pas ?

Mais c'est assez parler sur cette matiere, voions maintenant comment l'Empereur se doit gouverner à l'égard des autres Puissances, avec qui il pourroit avoir quelque chose à deméler, & même à l'égard des Princes de l'Empire, sur lesquels, s'il pouvoit une fois établir son autorité, il est constant que quelque puissance qu'ait la France, il en auroit infiniment davantage.

Cette verité n'est pas dificile à comprendre. Ce qui fait la puissance d'un Prince, est la grandeur & la richesse du païs auquel il commande, le nombre des peuples, leur genie, leur inclination, & mille autres choses, qui seroient trop longues à specifier. Or y en a-t-il un dans l'Europe qui se puisse vanter des mêmes avantages, que possede l'Allemagne ? Si nous considerons son étenduë, la France n'est rien en comparaison ? Si c'est les rivieres qui l'arrosent, & qui apportent d'ordinaire l'abondance avec elles, où en trouvera-t-on de plus belles, & en plus grande quantité ? Si c'est la Noblesse, où y en a-t-il en plus grand nombre, & même de la veritable Noblesse, c'est-à-dire, de celle qui ne s'est jamais mes-alliée ? Si c'est l'inclination des peuples, où y en a-t-il de plus belliqueux?

queux ? Si c'eſt leur genie, ne ſont ce pas eux qui ont inventé tout ce qu'il y a de curieux dans la nature ? Enfin que peut-on ſouhaiter dans un païs, qui ne ſe trouve dans celui dont nous parlons ?

On peut donc conclure de toutes ces choſes, que qui en ſeroit maître abſolu, pourroit ſe vanter d'être en état de donner la loi à toute l'Europe. Le Cardinal de Richelieu qui étoit un grand politique, n'étant pas éloigné de ce ſentiment, & d'ailleurs reconnoiſſant, que celui qui étoit alors aſſis ſur le trône Imperial, ne manquoit pas de bonne volonté : pour obliger tant de petits Princes, qui compoſent cet Etat, à prendre garde à ſa conduite, il envoia divers Emiſſaires pour les ſolliciter de bonne heure à s'oppoſer à ſes deſſeins. Si ce qui en arriva étoit de mon ſujet, je pourrois m'étendre ici bien au long ; mais il ſuffit que tout le monde ſçache que le ſuccés ſurpaſſa ſes eſperances, & qu'enfin le Grand Guſtave, qu'il avoit fait entrer dans le cœur de l'Allemagne, y fit de ſi grandes conquêtes qu'il fit trembler également, & ceux qui l'avoient appellé, & ceux contre qui il marchoit. Nous diſons qu'il fit trembler ceux qui l'avoient appellé, rien n'eſt plus conſtant. Tous ceux qui ont connoiſſance des affaires du Cabinet de ce temps-là, ſavent que cela fit paſſer de fort méchantes heures à ce grand Miniſtre, d'où l'on a conclu, ſans aucune certitude neanmoins, que ce fut lui qui apoſta l'homme qui tua ce brave Prince à la bataille de Lutzem. Nous n'aſſurerons pas ſi cela eſt vrai ou non, nous n'y étions pas pour en pouvoir parler ſi affirmativement : cependant quoi que la choſe puiſſe être arrivée de même, nous dirons pourtant en faveur de la verité, que ce n'eſt pas là le ſentiment des meilleurs hiſtoriens. Quoi qu'il en ſoit ſans nous embarraſſer davantage d'une choſe qui ne regarde, ni nous ni nôtre ſujet, il eſt conſtant que la mort de ce grand Roi, n'aiant pas empêché au

Car-

Cardinal de Richelieu de poursuivre l'abaissement de la Maison d'Autriche, il fit tant qu'il obligea la branche qui est en Allemagne, à faire le Traité de Munster.

Or comme c'est par ce Traité que les Empereurs ont vû diminüer leur autorité, & qu'au contraire celle des Electeurs, & des autres Princes de l'Empire a été augmentée considerablement, il est vrai-semblable qu'un Empereur songe toûjours à remettre les choses sur le pied qu'elles étoient, ce qui ne sçauroit jamais arriver qu'en donnant atteinte à ce traité. Devant que la Couronne de France fût dans le degré de pouvoir où elle est aujourdhui, cela étoit bien aisé à un Empereur, pour peu qu'il entendît ses interêts. Il n'avoit qu'à exciter les Electeurs l'un contre l'autre, pôlitique à la verité fort connuë, & par consequent fort grossiere, mais qui neanmoins n'a pas laissé souvent d'avoir un succés favorable. Mais comme ce qui étoit bon en ce temps-là ne l'est plus aujourdhui, puisqu'il viendroit un tiers qui profiteroit de ce desordre, nous croions que bien-loin de se servir de cette ruse, un Empereur ne doit songer qu'à entretenir l'union qui subsiste maintenant dans l'Empire, en sorte que chacun soit persuadé qu'il ne pense à aucune innovation. Ce n'est pas qu'il ne puisse fomenter sous main, & en secret de petites querelles, mais il faut qu'il les étouffe dans leur naissance, c'est-à-dire plûtôt pour aquerir de la creance sur les esprits, que pour pretendre venir à ses fins par ce moien.

Cependant il doit prendre garde sur tout que personne ne découvre son artifice, car au lieu d'aquerir par là des créatures, il pourroit perdre celles qui lui sont acquises. Chacun aime qu'on aille droit en besogne, & dés qu'on s'apperçoit du contraire, il n'y a plus de confiance. D'un autre côté il a un surveillant qui l'éclaire de prés, & ce surveillant est le Roi de France, dont il doit tellement se défier,

qu'à

qu'à moins que de lui dérober la connoissance de ses desseins, ils échoüeront infailliblement. S'il veut donc faire quelque chose, il faut qu'il le fasse avec adresse, & pour ainsi dire imperceptiblement: il faut aussi qu'il le fasse tellement en cachette, que les interessés & les envieux n'y puissent rien connoître. Par ce moien il gagnera les esprits peu à peu, dont il se doit promettre vrai-semblablement plus d'avantage que s'il avoit recours à des moiens plus violens.

En effet l'experience nous apprend, que les choses qui se font par adresse, sont bien plus de durée, que celles qui se font par la force. Et tout de même que le cheval regimbe contre l'éperon, ainsi l'homme s'éfarouche dés qu'on le veut assujetir malgré lui. Cela est si vrai que nous voions qu'il n'est jamais content, qu'il n'ait rompu les chaines qu'on lui prepare. Loüis le Grand, que nous ne saurions nous empêcher de proposer pour modele à tous les autres Princes, en a usé non seulement de la sorte envers ses sujets, mais encore envers toute l'Europe. Si nous examinons sa conduite, nous verrons que bien-loin d'avoir voulu tout d'un coup, & par force purger son Roiaume de quantité d'abus qui s'y étoient introduits sous une longue minorité, & sous un Ministre extrêmement haï, il a fait les choses peu à peu, & comme s'il n'eût pas eu dessein de les faire. Il a commencé d'abord par la punition de ceux, qui avoient malversé dans les Finances, il a songé ensuite aux gens de guerre, qui vivoient sans ordre & sans discipline, & aprés avoir mis remede à deux choses si necessaires, il a enfin entrepris la reformation de la Justice, où il n'y avoit pas moins de desordre.

Sa conduite a été presque égale dans tout le changement que nous venons de voir arriver sur la frontiere d'Allemagne. Il n'a eu garde de publier d'abord toutes les prétentions qu'il avoit: trop de gens

gens y étoient interessés ; & cela eût fait trop de bruit ; mais il a fait les choses l'une aprés l'autre, & aprés avoir preparé les esprits à ces nouveautés par l'exemple de ceux qu'il avoit entrepris d'abord, il y a accoûtumé ceux qui s'étoient effarouchés à en entendre parler seulement.

Nous savons bien, que quelque adresse qu'emploie un Prince, cela ne l'autorise pas à faire une injustice, supposé que ce qu'il entreprît fut injuste : le fonds d'une affaire ne change point, quoi qu'on y donne une autre face ; mais ce n'est pas de cela que nous traitons ici : nôtre unique dessein est de faire voir comment il faut qu'un Empereur s'y prenne, pour prendre plus d'autorité qu'il n'en a dans l'Empire. Si cela est juste ou non ; si cela est conforme, ou contraire aux loix du païs : c'est ce que nous ne pretendons pas decider ; pourvû que nous donnions une idée, qui réponde à nôtre sujet, nous ne nous mettons pas en peine du reste. C'est à ceux qui y sont interessés à y prendre garde, & bien-loin qu'on nous en doive savoir mauvais gré, l'on doit être content de nôtre travail, puis qu'en même temps que nous decouvrons aux uns quels sont leurs interêts, nous decouvrons aux autres tout ce qui se peut faire contre leur liberté, & par consequent c'est un avis que nous leur donnons de s'y opposer de bonne heure.

Un Empereur donc qui auroit quelque dessein contre les Princes d'Allemagne, doit tâcher, comme nous venons de dire, de les broüiller entr'eux, & de ne rien épargner pour en venir à bout. Mais dés que cela est fait, il doit être l'entremetteur du different, & faire en sorte qu'il n'aille pas plus loin. Que si l'on nous demande quel avantage il retirera de cela, puisqu'il n'arrive point de changement dans leur fortune, nous en trouvons deux considerables, le premier que les Princes prenant confiance en lui s'accoûtumeront insensiblement à

le

le croire, le second que les sujets de ces Princes qui étoient menacés de guerre s'en voiant à couvert par son entremise l'auront en plus grand estime ?

Au reste, si les affaires de l'Europe venoient à changer, il faudroit aussi que l'Empereur changeât de conduite. Ce seroit alors qu'au lieu de terminer ces differens, il devroit songer à les fomenter. Par ce moien il affoibliroit tellement ces Princes, que quand il trouveroit à propos de les abatre, il n'y auroit plus personne qui lui pourroit resister. Outre cela leurs sujets sur qui tomberoient les malheurs de la guerre, en seroient plus disposés à changer de maître, principalement venant à considerer que celui qui se presenteroit ne seroit pas un Prince étranger, mais le chef de l'Empire dont ils font déja partie, tellement qu'ils ne croiroient presque pas qu'il fut arrivé le moindre changement dans leur fortune.

Cette guerre étant ainsi excitée, c'est à l'Empereur à bien prendre garde, qu'il ne vienne quelque Prince étranger, qui plus habile, & plus penetrant que les parties interessées, ne leur revele un secret, qui étant découvert, lui nuiroit au lieu de lui servir. C'est pourquoi, pour empêcher que personne ne s'en mêle, il doit, dés que le different vient à paroître, ce qu'il doit savoir devant tous les autres, puisque c'est lui-même qui l'excite, leur offrir sa mediation ; mais ne les pas presser tellement de la recevoir, que les affaires ne s'embarquent toûjours. Par ce moien il empêche les autres de devenir mediateurs, ce qui ne pourroit arriver, que cela n'apportât grand préjudice à ses interêts. Cependant il ne sauroit qu'il ne reçoive un grand avantage de cette conduite ; si la guerre continuë, les parties s'affoiblissent d'autant, & il lui est plus aisé d'en venir à bout ; si la paix se fait, c'est par son entremise ; tellement, qu'outre l'obligation que lui ont, & les Princes qui avoient pris les

armes, & ceux qui ne se pouvoient empêcher de les prendre, les peuples qu'il retire des malheurs qui commençoient à les affliger, conçoivent de l'affection pour lui, sachant qu'il est leur liberateur. Or il ne lui peut arriver rien de plus avantageux, & l'on sait bien, que d'avoir ainsi leur amitié c'est le grand chemin du trône. Nous avons un exemple autentique de ce que nous disons ici dans ces dernieres guerres, & quoi qu'il n'y ait pas eu toute l'intrigue que nous venons de rapporter, peu s'en est fallu qu'il n'y ait eu le même succés. La Province de Gueldres ne souhaita le Prince d'Orange pour Souverain, que parce qu'elle se voioit accablée d'une guerre fâcheuse; aussi n'est-ce pas sans raison, qu'on dit que l'interêt de ce Prince n'est pas que la Hollande joüisse de la paix; en éfet quelle fortune peut-il esperer, tant qu elle durera?

Nous examinerons tantôt cet article, quand il s'agira de parler de ses interêts, & de ceux de cette Republique; cependant nous declarons hautement, afin que personne ne s'éfarouche de ce que nous disons ici, que nous ne prétendons choquer qui que ce soit. Si nous parlons des maximes des Princes, ce sont de celles qu'ils doivent avoir vrai-semblablement pour leur grandeur, & nous ne disons pas qu'ils les aient effectivement. Ce n'est pas à nous à foüiller dans le cœur des hommes, & nous laissons cela à Dieu.

Nous avons établi ici les veritables maximes, sur lesquelles un Empereur se doit conduire, à l'égard des Princes de l Empire; qui ont été jusques à la derniere guerre, non pas ses ennemis declarés, mais ses veritables envieux. En éfet nous avons vû qu ils ont tâché tantôt par la force des armes, tantôt par des intrigues cachées, de s'opposer à ses desseins; cependant nous ne devons point douter, que nous ne les vissions encore faire la même chose, si les affaires étoient au même état. S ils ont changé de

de conduite, c'eſt parce que les choſes ont changé; ſur quoi l'on peut dire, qu'ils entendent fort bien leur interêt. Nous en parlerons dans le chapitre ſuivant, pour traiter tout d'un temps les affaires de l'Empire, ſans conſiderer que ce n'eſt pas à eux à marcher aprés l'Empereur. Les affaires, dont nous parlons, ſe doivent traiter plûtôt ſelon la geographie, que ſelon le rang; cependant nous ne nous obligeons, ni à l'un, ni à l'autre, & nous ſuivrons en cela plûtôt nôtre caprice, qu'aucune regle fondée ſur la raiſon.

Nous nous ſerions bien empêchés de donner cet avis, mais nous le croions neceſſaire pour nôtre juſtification, afin qu'on ne nous accuſe pas, d'entendre mal la Geographie, ou la preſéance des Princes; ſi nous nous piquions de quelque choſe, ce ſeroit plûtôt de l un, que de l'autre, mais en voilà plus qu'il n'en faut ſur ce ſujet, tâchons de reprendre le nôtre.

L'Empereur a pluſieurs voiſins, avec qui il a beaucoup de choſes à demêler pour les limites, & pour quelques pretentions qu'ils ont les uns ſur les autres. Le plus dangereux de tous, eſt celui avec qui vrai-ſemblablement il ne devroit point avoir d affaires, puiſque nous ne voions pas, quelque peine que nous nous donnions de tout examiner, ſur quel fondement ce voiſin lui peut declarer la guerre. Nous parlons d'un fondement legitime, car nous ſavons bien que les pretextes ne manquent jamais aux Princes. Auſſi ſi nous examinons bien tout ce qui s'eſt paſſé depuis ces derniers temps, nous verrons qu'il n'y a gueres que l'ambition, qui ait excité les deſordres: la juſtice y a peu de part. Mais ce n'eſt pas à nous à vouloir moraliſer là-deſſus; il ne s'eſt rien fait dans ce ſiecle, que nous n'aions vû arriver dans les ſiecles paſſés, & nous ſommes bien trompés, ou l'on n'en uſera pas autrement dans ceux à venir.

Ce voisin si suspect à l'Empereur, est le Roi de France, Prince dont nous avons déja tant parlé ci-devant, & dont apparemment nous parlerons encore plusieurs fois dans cet ouvrage, puisque c'est sur lui seul presentement, que roulent toutes les affaires de l'Europe. Il n'a rien à pretendre sur l'Empereur, comme nous venons de dire, & au contraire l'Empereur a beaucoup de choses à pretendre sur lui. Toutes ces nouveautés qui viennent de paroître : tous ces nouveaux Sujets que cette Couronne vient d'obliger à lui rendre hommage, & enfin tant d'autres incidens, qui sont arrivés, ausquels les uns ont tâché de donner le nom de justice, les autres celui de violence, sont des levains de guerre, laquelle ne peut être sursise, que par l'impuissance de l'une des parties. Ainsi il est vraisemblable de croire, que quelque Traité de tréve qui ait suivi tous ces troubles, il ne durera que jusques à ce que l'Empereur se voie delivré des Turcs, & en état de tourner ses armes d'un autre côté. Cette guerre lui est absolument necessaire pour sa reputation, & pour ses interêts, & il ne faut pas qu il pretende sauver l'un & l'autre, à moins que d'en venir là.

Sa reputation y est engagée, parce que le Roi de France s'étant emparé de beaucoup de choses, qui étoient sous sa protection, comme de Dinan, Strasbourg, & de plusieurs autres places, qui sont du corps de l'Empire, il s'ensuit de là, que si on ne le voit faire tout son possible pour rétablir les choses dans leur premier état, il tombera dans un mépris qui étant déja répandu parmi beaucoup de nations, à cause des inclinations qu'il a si indignes d'un Empereur, pourra devenir general par la patience, pour ne pas dire par l'insensibilité qu'il témoignera, aprés tant d'affronts. Les peuples qui l'excusent maintenant voiant qu'il a les Turcs sur les bras, seront les premiers à l'accabler de reproches, s'ils voient

voient qu'aprés avoir fait la paix avec eux, il ne courre pas à une autre guerre.

Il y va de son interêt, parce que ce n'est pas proprement de Strasbourg, & de Dinan, dont il s'agit aujourdhui, mais de l'Empire même, où l'on voit bien que le Roi de France aspire. Or s'il lui laisse toûjours ainsi empiéter peu à peu, ou plûtôt s'il souffre qu'il jouïsse tranquillement de ce qu'il a pris, où est sa sureté, & celle de ses enfans? Quand ce viendra à élire un Roi des Romains, croit-il avoir le suffrage des Electeurs, qui sont sur le Rhin, lesquels sont dans une telle dependance du Roi de France, qu'un fils ne dépend pas plus de son pere; ou plûtôt un serviteur de son maître, que ces Princes sont de ce Monarque? D'ailleurs, ne doit-on pas croire, que quand ce temps viendra, chacun ne soit bien aise, d'appuïer ses pretentions par la force des armes? Or qui est-ce qui empêchera le Roi de France de jetter une puissante armée en Allemagne, lui qui en a la porte ouverte par le moien de Strasbourg, & la politique ne veut-elle pas qu'il fasse tout son possible pour le dépouiller d'une place si importante?

C'est une perte, qui a tellement affligé tous les Princes de l'Empire, qu'il y a toutes les apparences du monde, qu'il n'y en aura gueres qui refusent de donner secours pour cette conquête. Cette ville est considerable par elle-même, & quand il n'y auroit que sa seule consideration, c'est une raison assez forte pour les obliger à ne la pas laisser entre les mains d'un Prince, qui tant qu'il en sera le maître, pourra troubler leur repos, quand bon lui semblera. Cependant ces raisons toutes considerables qu'elles sont, ne sont rien en comparaison de la suite: si le Roi de France devient jamais Empereur, on ne doute point qu'il ne fasse tout son possible pour prendre dans l'Empire cette supreme autorité qu'il a dans son Roiaume. Ce qui ne sçauroit

Ce voisin si suspect à l'Empereur, est le Roi de France, Prince dont nous avons déja tant parlé ci-devant, & dont apparemment nous parlerons encore plusieurs fois dans cet ouvrage, puisque c'est sur lui seul presentement, que roulent toutes les affaires de l'Europe. Il n'a rien à pretendre sur l'Empereur, comme nous venons de dire, & au contraire l'Empereur a beaucoup de choses à pretendre sur lui. Toutes ces nouveautés qui viennent de paroître: tous ces nouveaux Sujets que cette Couronne vient d'obliger à lui rendre hommage, & enfin tant d'autres incidens, qui sont arrivés, ausquels les uns ont tâché de donner le nom de justice, les autres celui de violence, sont des levains de guerre, laquelle ne peut être sursise, que par l'impuissance de l'une des parties. Ainsi il est vraisemblable de croire, que quelque Traité de tréve qui ait suivi tous ces troubles, il ne durera que jusques à ce que l'Empereur se voie delivré des Turcs, & en état de tourner ses armes d'un autre côté. Cette guerre lui est absolument necessaire pour sa reputation, & pour ses interêts, & il ne faut pas qu il pretende sauver l'un & l'autre, à moins que d'en venir là.

Sa reputation y est engagée, parce que le Roi de France s'étant emparé de beaucoup de choses, qui étoient sous sa protection, comme de Dinan, Strasbourg, & de plusieurs autres places, qui sont du corps de l'Empire, il s'ensuit de là, que si on ne le voit faire tout son possible pour rétablir les choses dans leur premier état, il tombera dans un mépris qui étant déja répandu parmi beaucoup de nations, à cause des inclinations qu'il a si indignes d'un Empereur, pourra devenir general par la patience, pour ne pas dire par l'insensibilité qu'il témoignera, aprés tant d'affronts. Les peuples qui l'excusent maintenant voiant qu'il a les Turcs sur les bras, seront les premiers à l'accabler de reproches, s'ils

voient

voient qu'aprés avoir fait la paix avec eux, il ne courre pas à une autre guerre.

Il y va de son interêt, parce que ce n'est pas proprement de Strasbourg, & de Dinan, dont il s'agit aujourdhui, mais de l'Empire même, où l'on voit bien que le Roi de France aspire. Or s'il lui laisse toûjours ainsi empiéter peu à peu, ou plûtôt s'il souffre qu'il jouïsse tranquillement de ce qu'il a pris, où est sa sureté, & celle de ses enfans? Quand ce viendra à élire un Roi des Romains, croit-il avoir le suffrage des Electeurs, qui sont sur le Rhin, lesquels sont dans une telle dependance du Roi de France, qu'un fils ne dépend pas plus de son pere; ou plûtôt un serviteur de son maître, que ces Princes sont de ce Monarque? D'ailleurs, ne doit-on pas croire, que quand ce temps viendra, chacun ne soit bien aise, d'appuïer ses pretentions par la force des armes? Or qui est-ce qui empêchera le Roi de France de jetter une puissante armée en Allemagne, lui qui en a la porte ouverte par le moien de Strasbourg, & la politique ne veut-elle pas qu'il fasse tout son possible pour le dépouiller d'une place si importante?

C'est une perte, qui a tellement affligé tous les Princes de l'Empire, qu il y a toutes les apparences du monde, qu'il n'y en aura gueres qui refusent de donner secours pour cette conquête. Cette ville est considerable par elle-même, & quand il n'y auroit que sa seule consideration, c'est une raison assez forte pour les obliger à ne la pas laisser entre les mains d'un Prince, qui tant qu il en sera le maître, pourra troubler leur repos, quand bon lui semblera. Cependant ces raisons toutes considerables qu'elles sont, ne sont rien en comparaison de la suite: si le Roi de France devient jamais Empereur, on ne doute point qu'il ne fasse tout son possible pour prendre dans l'Empire cette supreme autorité qu'il a dans son Roiaume. Ce qui ne sçauroit

arriver, qu'au préjudice des interêts de ces Princes, ou pour parler plus juste, qu'à la perte entiere de leur liberté.

Cette crainte est si fort imprimée dans l'esprit de la plûpart des Puissances, que rien ne les en peut guerir. Ainsi quelques protestations que le Roi de France leur fasse, & de quelques promesses qu'il tâche de les repaître, il est constant qu'il aura de la peine à les desabuser. Aussi connoissant bien à peu prés où les choses vont, il a voulu s'ôter une fâcheuse épine du pied, en prenant Luxembourg. On ne croioit jamais que les Puissances voisines le souffrissent, sans coup ferir, & il y alloit aussi de leur interêt; mais le Roi de France aiant trouvé moien de jetter de la division dans la plus considerable, il lui a été facile de venir à bout d'un dessein, que chacun devoit regarder neanmoins comme le premier chainon avec lequel on pretend s'assurer de sa liberté. Cette conquête qui s'est faite, sous pretexte de quelques pretentions, que la France avoit contre la Couronne d'Espagne, porte encore un grand coup à la liberté des Princes de l'Empire, qui ne pouvant plus envoier de secours dans la Flandre, voient qu'aprés que ces Provinces seront tombées sous le joug, on prétendra bientôt les y assujettir eux-mémes. En éfet ce que le Roi tres-Chrêtien a fait à l'égard de Tréves, qu'il a fait démolir dans le même temps qu'il l'a pû faire en sureté, quoi que cette action fut entierement contraire au droit des gens, fait voir encore plus clairement que jamais, que son but est d'élever sa puissance sur le debris de toutes les autres, d'où l'on doit conclure que le seul moien de s'affranchir de cet esclavage, est de se preparer de bonne heure à la guerre.

Au reste, il est de l'interêt de l'Empereur, voiant une telle disposition dans les esprits de les entretenir dans les mêmes sentimens par toute sorte de voyes,

voyes, de peur que le Roi de France, de la politique de qui il doit tout craindre, ne trouve moien de les diviser, comme il a fait il n'y a gueres les Etats de Hollande. Le secret qu'il y doit emploier, est de conserver l'amitié de tous les Princes par ses caresses, n'avoir point de reserve pour eux, leur ouvrir son cœur pour leurs interêts communs, & en attendant qu'ils puissent tous de concert se porter à cette entreprise, avoir autant de soin de leurs troupes, que des siennes propres. La raison est que s'il les laisse perir, ou manque de leur donner de bons quartiers d'hyver, ou par quelques autres détours, assez en usage à la Cour de Vienne, & qui pouvoient être bons autrefois, mais qui ne valent plus rien en ce temps-ci, il en arrivera indubitablement deux choses, la premiere qu'il jettera ces Princes dans le mécontentement, la seconde qu'il les mettra dans l'impuissance, tellement que quand il pretendra agir contre la France, ils n'en auront ni la volonté, ni le pouvoir.

Pour remedier à une chose si prejudiciable, il seroit necessaire que l'Empereur prit lui-même connoissance de ses affaires sans s'en rapporter si fort à ses Ministres. Car nous savons de bonne part, qu'ils ont plus de soin de leur interêt, que de celui de leur maître, desorte que si ses affaires vont bien, ce n'est pas à eux qu'il en a l'obligation, mais à Dieu seul qui l'assiste & le protege visiblement. Leur méchante foi ou leur incapacité sont connuës de tous ceux qui connoissent la Cour de Vienne. S'il étoit necessaire que nous prouvassions cette verité par un nombre infini de choses qui sont arrivées depuis quelque temps, il n'y auroit rien de plus facile. Mais pour abreger tout d'un coup un discours si inutile, nous nous contenterons de rapporter la priere que fit le Marquis de Grana à sa Majesté Imperiale, lors qu'il prit congé de lui pour son Ambassade d'Espagne. Il lui demanda pour toute gra-

ce de vouloir se mêler elle-même de ses affaires, & d'en ôter la connoissance à deux hommes, que nous ne nommerons pas parce qu'ils sont encore vivans. *A l'un, lui dit-il, parce qu'il n'en sçait pas assez pour être de vôtre Conseil, à l'autre parce qu'il en sçait trop, & que je ne le crois pas assez fidele.* Un avis si sincere fut cause que ces mêmes Ministres firent tout leur possible pour le tenir éloigné de la Cour, & cela ne contribua pas peu à lui faire donner le Gouvernement des Païs-bas où il est mort.

Mais pour en revenir à nôtre sujet, il n'est pas difficile de comprendre pourquoi ces Ministres sont si méchans serviteurs de l'Empereur leur maître, c'est que s'ils souffroient que ce Prince allât lui-même à la tête de ses armées, ou qu'il prît connoissance de ses affaires, ils auroient peur qu'il ne se passât d'eux facilement aprés cela. Ainsi bien loin de lui donner ce conseil, ils l'en détournent tout autant qu'il leur est possible. Non contens de cela ils empéchent encore que celui qui a la conduite des armées ne reüssisse dans ses desseins: ils auroient peur qu'il ne devint trop considerable par là à sa Majesté Imperiale, & qu'aprés avoir pris quelque ascendant sur son esprit il ne fut capable de les déposseder. C'est ce qui a fait qu'aprés tant d'heureux commencemens dans une de ces dernieres campagnes, nous l'avons vûë se terminer par une catastrophe si malheureuse. Ceux qui étoient au premier siege de Bude, en peuvent dire quelque chose, & l'on y a pu remarquer des circonstances, qui étoient de grandes preuves du peu de sincerité de ces Ministres. Que si les campagnes suivantes ont été plus heureuses, c'est que Dieu est le maître de toutes choses, & rien ne sçauroit s'opposer à sa volonté.

Nous n'en dirons pas davantage sur ce sujet, aussi-bien on n'a que faire de cet exemple, pour savoir que toutes choses en vont mieux, quand les affai-

affaires passent par les mains du maître. Mais les Ministres n'ont garde de le souffrir, leurs coffres n'en seroient pas si pleins. Ce n'est pas pourtant par l'abondance où ils étoient, quand l'Empereur les a fait entrer dans son Conseil, qu'ils se trouvent maintenant si à leur aise. Tout le monde sait, qu'il y en a un qui fut obligé de sortir de Bruxelles à la sourdine pour n'avoir pas moien de païer ses dettes; & quoi qu'il soit maintenant dans l'opulence, il nous semble que nous avons oüi dire, que ses creanciers n'en étoient pas mieux: ils n'ont pas oüi parler de lui depuis, & il y a bien de l'apparence qu'ils seroient bientôt ruïnés si tous les gens à qui ils ont affaire étoient aussi méchans paieurs. Cela marque une étrange atache aux richesses, & quand on retient ainsi malicieusement le bien d'autrui, ne peut-on pas conclure qu'on cherche le moien d'en avoir à tort & à travers? Pour ce qui est des autres, ils n'étoient pas mieux dans leurs affaires; mais ils ont tous trouvé le secret de devenir riches, & comme ils pretendent l'être encore davantage, ils sacrifieroient volontiers l'Empereur, & même l'Empire tout entier, pourvû qu'ils pussent parvenir à leurs desseins.

Voilà par qui l'Empire se trouve gouverné aujourdhui, & dans le temps où l'on a besoin d'un grand desinteressement dans les malheurs publics, d'une grande vigueur d'esprit dans les conseils, d'une grande prudence dans les affaires épineuses qui se presentent, d'une grande adresse pour penetrer ce qui se passe dans toutes les Cours, & enfin d'une grande force pour resister aux ennemis declarés & couverts: tout cela se reduit à savoir piller le peuple. Du temps du premier siege de Bude, & ainsi dans toutes les campagnes suivantes l'on a vû un desordre épouvantable dans les munitions, parce que ceux qui gouvernent croient qu'ils ne sont au monde que pour eux, ils s'en sont rappor-

tés à des gens à qui ils ne donnoient que la moitié des appointemens convenables, & ceux-ci selon les maximes de ce fameux Jesuite qui soûtient qu'un valet, à qui son maître ne donne pas un juste salaire, peut se recompenser lui-même, en lui prenant ce qu'il croit meriter, pilloient à droit & à gauche, ou étoient negligens de faire leurs charges. Que dirai-je enfin, tout ce que l'on donnoit ne valoit rien le plus souvent, & même quand il auroit valu quelque chose on ne le distribuoit ordinairement que quand il étoit inutile, comme quand on alloit marcher, & qu'on ne le pouvoit emporter avec soi, ou qu'on n'étoit pas en lieu d'en faire un bon usage. Combien a-t-on veu de farines perduës, faute qu'un Soldat sût faire du pain, ou qu'il eût tous les ustensilles, qu'il falloit avoir pour l'emploier? D'où l'on peut conjecturer combien il en est mort de faim & de misere, lesquels on a bien voulu perdre, pour mettre dans sa poche l'argent qu'il falloit donner à des munitionnaires?

Encore quand on fait la guerre dans un desert, & qu'il n'y a point de villes, où établir des fours, & tout ce qui est necessaire pour la subsistance d'une armée, c'est une excuse, puisque la necessité n'a point de loi. Mais devant Bude, où il y en a tant derriere, & à une distance si proche les unes des autres, ou d'ailleurs par le moien du Danube, il ne faut que vouloir s'en donner la peine, pour mettre l'armée dans l'abondance, c'est ce qui ne se pourra jamais excuser. Mais c'est l'éfet de cette Politique, que nous avons remarquée ci-dessus, & dont il ne faut attendre que de pareils évenemens, tant que l'Empereur n'y donnera pas meilleur ordre.

Par ces raisons, & par beaucoup d'autres, que le Lecteur pourra bien se representer lui-même, sans que nous soions obligés d'en faire ici un plus long detail, il est aisé de concevoir, combien l'Em-

l'Empereur a d'interêt de prendre plus de connoissance, qu'il ne fait de ses affaires ? Si cela avoit été, le bonheur qui accompagna ses armes au commencement de la campagne, dont nous venons de parler, auroit obligé sans doute le Grand-Seigneur à lui demander la paix ; aprés quoi il les auroit pû tourner contre la France. Mais par sa faute, quoi qu'il paroisse vrai-semblable de dire qu'il n'a rien perdu à faire la guerre, toûjours ne sçauroit-on nier qu'il ne sçauroit répondre des suites, non plus que personne. D'un autre côté qui ne voit que la France prend ce temps-là pour affermir sa puissance, & pour bâtir des citadelles par tout où elle le juge à propos ; ce qui lui seroit d'une extrême consequence d'empêcher ?

Il ne faut pas être grand politique pour reconnoître toutes ces fautes ; & le moien qu'un Etat soit florissant, quand le chef n'a pas plus de conduite ? Mais passons aux autres maximes, que nous croions utiles à l'Empereur, à l'égard du Roi de France.

La plûpart des malheurs qui surviennent aux Etats, arrivent toûjours par la faute de leurs Princes, ou des Ministres, sur qui ils se reposent de leurs affaires. Nous verrons des preuves de cette verité, si nous voulons faire reflexion sur ce que nous traitons maintenant. Si l'Empereur avoit été un peu plus soigneux de sa reputation, & de ses interêts, il n'auroit pas fait une paix si honteuse, que celle qu'il fit à Nimegue, laquelle nous pouvons dire être la source de toutes les nouveautés, que nous voions aujourdhui dans l'Empire. Cependant, quand nous considerons ce qui a été cause d'un Traité si desavantageux, nous ne sçaurions encore que nous ne l'imputions à l'Empereur, à qui il ne seroit pas arrivé de faire une faute comme celle-là, s'il ne s'en étoit pas reposé sur un autre de ses affaires ; mais comme il s'en rapportoit uniquement sur le Duc de Neufbourg, dont il venoit d'épouser

pouser une des filles, il ne faut pas trouver étrange, si ce Duc le sacrifia lui & l'honneur de tout l'Empire, au desir qu'il avoit de rentrer dans ses Etats, que le Roi de France occupoit ; tellement que l'Empereur n'aiant pas l'esprit de discerner les bons, d'avec les méchans conseils, il s'imagina, que s'il ne s'accommodoit promptement, il alloit être abandonné lui-même de tous ses Alliés, qu'on lui faisoit accroire avoir déja signé leur Traité.

Or nous tirons une consequence de tout ceci, qu'un Prince accoûtumé de bonne heure aux affaires, deméle aisement toutes les intrigues de ses Ministres, de sorte que ceux-ci lui connoissant un esprit solide & penetrant, n'oseroient lui rien proposer qui ne soit selon ses interêts, de peur que leurs mauvais conseils ne fussent suivis d'une prompte disgrace.

Si cela est ainsi, comme il n'en faut point douter, nous avons raison de dire, que l'Empereur a interêt de prendre plus de connoissance qu'il ne fait de ses affaires. Par ce moien il empêchera que les Princes ne se degoûtent de son alliance, & quand il sera besoin de mettre les fers au feu, ils en auront bien plus de confiance en lui.

S'il peut jamais avoir la paix avec le Turc, il ne faut pas qu'il differe d'un seul moment la guerre avec la France ; car s'il souffre que les Princes de l'Empire desarment, ce seroit envain qu'il espereroit en suite de les pouvoir obliger à reprendre les armes. Il faudroit attendre les resolutions des Dietes, & tant d'autres choses usitées dans l'Empire, ce qui fait échoüer le plus souvent les plus grands desseins. D'ailleurs, maintenant que Cologne est entre les mains d'un ami de cette Couronne, il ne faut point douter qu'on ne le fortifie, comme l'on fait déja quelques places dependantes de cet Archevêché. Aprés cela ce seront toûjours difficultés entassées les unes sur les autres, & devant

vant qu'elles se presentent il est bon d'y pourvoir de la maniere que nous venons de dire.

Mais si jamais precaution fut necessaire à ce Prince, aussi-bien qu'à quelques autres Puissances qu'il seroit inutile de nommer, puisque nous les allons assez designer par le sujet que nous avons à traiter ici, c'est d'empêcher que ce qui vient d'arriver à Cologne, n'arrive à Munster. Si le Roi de France met encore là un Prince de sa main, c'est de quoi rompre toutes les mesures qui se pourroient prendre contre lui; mais que dis-je, ce sera lui au contraire qui sera en état de faire tout ce qui lui plaira? Ce sera une épine continuelle au pied des Hollandois, qui sont déja assez en peine de ce qui vient de se passer à Cologne, & qui de leur côté doivent concourir de tout leur pouvoir avec l'Empereur à ce qu'ils ne soient pas accablés par ce nouveau malheur. Au reste, puis que tant les uns que les autres ont sujet de se repentir de n'avoir pas pris de meilleure heure leurs mesures touchant Cologne, ce seroit une imprudence sans égale que de faire la même chose à l'égard de Munster: il faut vaquer sans differer à cette affaire, & ne pas attendre à porter des lettres de change, comme on a fait de l'autre côté, quand il n'en étoit plus temps. Comme c'est par-là qu'on peut s'assurer des voix du Chapitre, on auroit tort de proposer ici quelque autre moien, comme plus efficace. Si celui-là manque, il n'y a point d'apparence d'en esperer d'autre. Mais le secret est de prevenir ceux qui pourroient avoir le même dessein; car outre que quand on vient à échoüer dans une affaire, on en perd le fruit qui est le premier objet de nos peines, il arrive encore que le mépris suit de prés un mauvais succés, sur tout à l'égard des Princes que toute l'Europe a coûtume de loüer ou de blâmer selon qu'ils sont heureux ou malheureux.

Si l'Empereur étoit plus voisin de la France, il

pourroit bien pour se vanger de toutes les mauvaises heures que lui fait passer cette Couronne, mettre en usage une chose que nous dirions bien, & qui lui seroit peut-être aussi avantageuse que pas une autre. Ce seroit de faire soûlever les gens de la Religion, dont le desespoir les peut porter à toutes sortes d'extrêmités. Mais la situation de son païs, ne lui permettant pas d'avoir recours à cette intrigue, il ne s'en peut remettre que sur les Espagnols, ou sur les Hollandois, auxquels les gens de la Religion n'auront point de peine à prendre confiance, puis que l'état où ils sont reduits les rendant semblables à des gens qui ont fait naufrage, ils sont prêts comme eux de s'atacher à la premiere planche qui se presentera.

Et il ne faut pas croire, que pour toutes les troupes qui sont logées dans leur sein, ils se contiennent dans le devoir. Quand on n'a rien à esperer, on n'a rien à craindre, de sorte que quoi qu'ils voient le gouffre tout prêt pour les engloutir, ils se jetteront plûtôt dedans que de demeurer comme ils sont. Ces raisons obligent l'Empereur à faire promptement la paix avec le Turc, pour leur donner quelque secours; car s'il souffre qu'on acheve de les opprimer, il est à craindre que ceux qui agiroient aujourdhui avec tant de bonne volonté, ne se trouvent à l'avenir dans l'impuissance. Peut-être même qu'une partie seroit capable de changer de dessein: les moiens qu'on emploie pour les gagner sont efficaces dans le siecle où nous sommes. Combien y en a-t-il qui preferent l'argent à leur conscience; & les pensions qu'on prodigue envers ceux dont le parti pourroit tirer quelque secours, ne commencent-elles pas à faire un grand éfet? Nous voions que des sujets trahissent leur Prince pour un vil interêt, des serviteurs leur maître, des enfans leur pere, & même des femmes leurs maris. Enfin tout ce qu'il y a de plus sacré dans la na-

ture

ture se corrompt par là ; ainsi n'a-t-on pas sujet de craindre la même chose à l'égard de ce qui se passe aujourdhui ? On a beau dire que les affaires de la conscience ne se traitent pas comme les autres, nous répondons à cela, que quoi que nous n'en voulions pas disconvenir, nous voions neanmoins qu'avant que le Roi de France donnât le dernier coup aux gens de la Religion, beaucoup avoient déja changé par des considerations humaines. Or elles sont plus fortes aujourdhui que jamais : il ne s'agit pas seulement de s'oüvrir le chemin aux grandeurs, en suivant sa volonté, mais encore d'éviter les persecutions, la pauvreté, la prison, & même la perte de sa vie. Il n'y a que peu de temps que chacun pouvoit demeurer comme il étoit, pourvû qu'il voulût renoncer aux établissemens qui étoient ouverts à ceux qui changeroient de Religion, mais aujourdhui ce changement est si necessaire que sans cela il n'y a point de traitement rigoureux qu'on ne doive apprehender. Ne voions-nous pas même, comme nous venons de dire, qu'il y va de la perte de la vie, & par ce nouveau livre qu'on vient de publier intitulé la conduite du Roi, ne pretend-on pas justifier, que quand ce Prince feroit revivre les feux, & les flammes, que l'on a vû brûler autrefois sous le régne de quelques-uns de ses Predecesseurs, il ne feroit rien que de conforme à la justice ?

Au reste la consequence que nous tirons de là, est que chacun étant porté naturellement à craindre la persecution, il n'y a personne qui n'y songe à deux fois avant que de se porter à la derniere extrêmité ; principalement si on laisse ralentir le ressentiment, qui en matiere de Religion s'appaise aussi-bien qu'en toute autre chose. Car n'est-il pas vrai qu'on ne va pas oublier d'insinüer à ceux en qui l'on reconnoîtra le plus de fermeté, qu'on se peut sauver dans une Religion aussi-bien que dans l'autre ;

&

& qui est-ce qui ne tâchera pas, pour ainsi dire, de se le mettre dans l'esprit, afin d'éviter les malheurs où l'on s'exposeroit si l'on n'écoutoit que son desespoir ?

Or comme c'est le temps principalement qui peut faire un si grand changement, n'avons nous pas raison de dire, que si l'on donne le temps au Roi de France d'achever ce qu'il a commencé, toutes les esperances que l'on peut concevoir sur le mécontentement des gens de la Religion s'en iront en fumée. Voilà donc un motif bien puissant pour porter l'Empereur à tourner toutes ses pensées de ce côté-là, de sorte que nous croions entierement de ses interêts de ne pas manquer une occasion si favorable. Car de croire qu'il puisse fomenter d'ailleurs aucuns troubles dans le Roiaume, soit par le moien des Grands, ou de quelques autres personnes mal intentionnées, c'est en quoi il s'abuseroit grandement, s'il en concevoit l'esperance. Les Grands dependent si bien de la Cour, & d'ailleurs ils sont dans une telle impuissance, que c'est une pure folie de se repaître de ces chimeres. Pour ce qui est des mécontens, il y a encore aussi peu de fondement à faire sur eux ; quand quelqu'un seroit si hardi, que de donner des marques de sa méchante volonté, ce seroit une rebellion qui naîtroit, & finiroit tout en un même jour. Où seroient les forces pour l'appuier ? Où le chef pour se mettre à la tête ? Où l'argent pour subvenir à la dépense ? Où les armes pour donner aux seditieux ? Où enfin l'esperance de pouvoir sortir d'une affaire si mal conçûë, si mal digerée, & dans laquelle en un mot, il n'y auroit qu'à s'engager, pour se mettre en danger de finir sa vie sur une roüe.

Tant que Loüis le Grand régnera, c'est un abus de croire que l'Etat se divise en lui-même, comme il est arrivé sous le regne de ses predecesseurs, & même sous sa minorité. Il peut bien se soûlever quel-

quelques miserables, comme il arriva pendant la derniere guerre à Bourdeaux, & dans quelques villes de la Bretagne; mais il ne faudra pas plus de temps pour les dissiper, qu'il en falût en ce temps-là. C'est l'ordinaire que dans les grands Etats il arrive ainsi de petits troubles; mais ce ne sont pas les canailles, qui y produisent les changemens. Si la Noblesse ne s'en mêle, le peuple ne peut rien de lui-même, & bien souvent encore l'un & l'autre joints ensemble ne laissent pas que d'y échoüer. Ce seroit donc en-vain, que ceux qui ont affaire à un Etat si florissant, se flateroient de pouvoir rétablir leurs affaires par là, elles dependent entierement d'eux-mêmes, si bien que c'est à eux à ne s'y pas endormir. Ce n'est pas qu'il ne pût arriver de telles choses, qu'on ne vît peut-être renaître le même desordre, & la même confusion dans ce Roiaume, qui y ont été autrefois. Nous n'avons garde de mettre cela au nombre des choses impossibles; mais il faudroit auparavant qu'une Puissance étrangere fut entrée dans le cœur avec de si grandes forces, que ceux qui voudroient prendre les armes, pussent presumer qu'elles seroient capables de les garantir.

Voilà en quel état sont les affaires de France, ce qui étant indubitable, comme tout ce qu'il y a de gens qui ont un peu de connoissance n'en sçauroient disconvenir, il est évident que l'Empereur ne sçauroit s'aider que de ses propres forces, & de celles de ses Alliés. Cependant elles sont plus que suffisantes; si les choses sont conduites avec toute la prudence necessaire, & que l'argent, sans quoi il est impossible de réüssir, soit si-bien ménagé, qu'au lieu de servir à remplir les coffres de quelques particuliers, il serve aux necessités publiques.

Tout cela roule sur le principe que nous avons déja rebatu tant de fois, savoir, que l'Empereur ne fera jamais rien de considerable tant qu'il ne prendra pas plus de connoissance qu'il fait de ses affaires.

Il voit pour n'avoir pas ſuivi ce conſeil ce qui lui en a coûté dans la derniere guerre d'Allemagne, & dans le Traité de paix qui s'en eſt ſuivi : il voit de plus la honte qu'a reçû ſon armée durant le premier ſiege de Bude, faute que ſes Miniſtres aient voulu agir d'intelligence avec le Duc de Lorraine, ou plûtôt comme nous avons dit, parce qu'ils ne vouloient pas ſoufrir que ce Prince aquît tant de gloire. Tout cela n'eſt-il pas plus que ſuffiſant pour le porter une fois à faire l'Empereur ? Eſt-il poſſible qu'au prejudice de ce que nous ſavons de bonne part, que le Duc de Lorraine lui a repreſenté au retour de ce ſiege, il ſoit d'aſſez bonne foi pour croire qu'il a été bien ſervi ?

Il eſt quelquefois de la politique d'un Prince ſage, & aviſé, de n'être pas fâché de la diviſion qui regne entre les principaux de ſon Etat, parce que ce ſont autant de ſurveillans les uns des autres. Si nous croions ce qu'on dit de Loüis le Grand, c'eſt ſur ce principe qu'il n'a pas été fâché dans ces derniers temps, que ſes deux principaux Miniſtres fuſſent toûjours mal enſemble, & même ſi l'on en croit le bruit commun, il a ſouvent contribué ſous main à augmenter leur diviſion. Mais de ſoufrir qu'il ait été lui-même la victime de leur reſſentiment, comme il eſt arrivé pluſieurs fois à l'Empereur, il eſt trop ſage pour l'avoir fait. Que des Miniſtres faſſent éclater, tant qu'ils voudront, leur querelle par des choſes qui ne ſoient point nuiſibles à un Etat, c'eſt ce qui eſt indifferent, ſi tant eſt pourtant qu'un Prince doive permettre que leurs diviſions aillent ſi loin ; mais de ſoufrir, comme nous venons de dire, qu'ils faſſent perir une armée conſiderable, & qui venoit, pour prelude de la campagne, de battre les ennemis en trois rencontres differentes, & de les chaſſer de Belgrade, de Weiſſem, & même de la partie de Bude, qui eſt en deçà du Danube, c'eſt ce que le bon ſens ne

peut

peut soufrir. Encore si ce qui en restoit aux ennemis, eût été d'une force si considerable, qu'on pût s'imaginer que c'est ce qui a fait échoüer cette entreprise, ce seroit un sujet de consolation. Rien n'est plus ordinaire que de voir perir une armée devant une place considerable, & sans remonter bien loin nous avons vû les plus grands Capitaines de ce siecle, être obligés souvent à sonner retraite. En éfet, qui ne sçait que le Comte de Harcourt, & le Vicomte de Turenne, se retirerent de devant Cambrai qu'ils avoient assiegé l'un aprés l'autre? Ce dernier ne fut-il pas encore obligé, lui & le Maréchal de la Ferté de lever le siege de Valenciennes, aprés y avoir reçû un échec considerable? Toute l'Histoire est remplie de pareils évenemens; mais la force des places sert de consolation à ces illustres malheureux, au lieu que ceux qui ont été devant Bude, & qui se sont trouvés en d'autres sieges, ne peuvent pas dire que ce soit par là que le Duc de Lorraine ait reçû le même affront. Bude n'est rien, à dire les choses comme elles sont; & s'il n'y avoit point de meilleures places en Flandre, les murailles tomberoient encore bien plûtôt, qu'elles ne font, devant le Roi de France, quoi qu'elles ne tombent déja que trop tôt. Il n'y a aucuns dehors, & toutes ses Fortifications consistent en des Tours appliquées aux murailles, dans lesquelles les ennemis avoient leur Canon. Voilà ce que c'est que de Bude, & il n'y auroit qu'à montrer une place, comme celle-là, aux François pour voir s'ils n'en rendroient pas bon conte, & en peu de temps. Nous ne pretendons pas dire par là, qu'ils soient plus braves que les autres, mais qu'ils sont mieux disciplinés; d'ailleurs que rien ne leur manque dans leur camp, comme il est arrivé bien des fois dans celui de l'Empereur; enfin que soit que le Roi se trouve en personne dans son armée, ou qu'il n'y soit pas, ses Ministres ne travaillent

que

que pour le bien, & pour la grandeur du Roiaume, & que tout cela part de la tête du chef, qui croit que la veritable occupation d'un grand Roi, est de savoir tout ce qui se passe dans son Roiaume.

Nous ne rapportons toutes ces verités, que pour faire voir l'interêt que l'Empereur a de prendre plus de connoissance qu'il ne fait de ses affaires. Il ne sauroit croire combien le siege de Bude lui a fait de tort, & quoi qu'il y ait réüssi dans une seconde tentative, le temps qu'il y a perdu, & la difficulté qu'il y a trouvée fait dire dans plusieurs Cours qu'il se trouveroit donc bien empêché, s'il lui faloit reprendre Strasbourg, Luxembourg, & tant d'autres places, où il y a autant de difference d'elles à Bude, qu'il y en a d'une ville à un village. C'est un discours fort commun dans tout l'Empire, & qui degoûte plus qu'il ne croit ses Alliés. Cependant d'où vient tout cela? De la faute qu'il fait de laisser tout faire à ses Ministres, lesquels, comme nous avons dit, ont un interêt si contraire au sien, qu'on seroit bien simple de croire, qu'ils voulussent travailler à sa grandeur. Cela ne se pourroit qu'en autorisant celui qui commande ses armées, lequel leur est déja assez suspect, par l'honneur qu'il a d'être son beaufrere, pour les obliger à prendre garde qu'il n'augmente son credit par des services si importans. C'est encore dans la même vûë qu'ils diminüent l'éclat de ce qu'il fait, faisant remarquer à sa Majesté Imperiale jusques à ses moindres fautes, & lui cachant avec grand soin tout ce qui pourroit augmenter l'estime qu'il a pour lui. C'est en-vain que le Duc de Lorraine lui remontre en particulier, les manquemens qui ont été faits, & à qui on en doit imputer la faute: la facilité de ce Prince, que je dirois bon, si ce n'est qu'il y a beaucoup de difference entre la simplicité, & la bonté, fait qu'il promet toutes choses sur l'heure, mais dés que les autres l'ont vû,

vû, ils détruisent tout ce que le Duc de Lorraine a fait.

Si nous ne craignions qu'on imputât à un interêt particulier, ce que nous aurions à dire là-dessus, nous ferions bien voir sur qui l'on doit rejetter la cause de tous ces maux. La grande liaison que les Ministres ont avec les Jesuites, & la confiance que l'Empereur a pour ces bons Peres y font plus que l'on ne pense. C'a toûjours été un malheur dans toutes les Cours, qu'ils se soient mêlés des affaires d'Etat, & ce n'est pas sans raison, que cette République qui est estimée si sage de toutes les Puissances de l'Europe (nous voulons parler de la République de Venise) a donné tant d'Ordonnances pour les bannir de ses Etats. Il faut qu'un Moine se mêle de son Breviaire, & un Prince de son Roiaume. La belle chose que de les voir s'intriguer dans les Cours, & dans les ruelles, eux qui disent qu'ils ont renoncé au monde, & fait vœu de chasteté. Qu'on ne croie pas que nous avancions rien par medisance, le premier n'est que trop connu pour le malheur de toute l'Europe, & pour ce qui est de l'autre, c'est encore une chose si constante, qu'on ne sauroit la revoquer en doute. Cependant pour prouver cette verité, nous ne nous en fierons pas sur quelques contes, qui peut-être seroient vrais, mais qui peut-être aussi seroient faux. Il ne faut point aller mêler dans une matiere, comme celle-ci, des Histoires sans preuves, ni même des Histoires particulieres; un particulier peut faire une faute, & cela ne conclud rien contre le general; mais ce que nous avons à dire, est contre toute la Societé ensemble, laquelle a approuvé la faute d'un particulier. L'on sait qu'elle voit non seulement tous les Livres, qui sortent de la plume des Jesuites, mais qu'elle les corrige encore tous, ce qui fait qu'il n'en paroît guere en public, où il n'y ait quelque chose de bon, parce que tant de gens y ont mis

la main, qu'il est comme impossible que l'un n'ait pas vû ce qui est échappé à la penetration de l'autre. L'on sait encore, & cela se pratique en France, où est arrivé ce que nous allons dire, que c'est sur l'approbation de quelques-uns d'entr'eux, qu'ils ont choisi pour examiner ces livres, que se donne la permission de les imprimer; cependant n'en avons nous pas vû paroître un sous le nom du Pere Bouhours, portant pour titre, *Nouvelles observations sur la langue Françoise*, où pour autoriser ce qu'il dit, il s'explique en ces termes, ou du moins en termes semblables. C'est comme cela qu'on parle dans les ruelles, & le beau sexe ne parle point autrement. Qui le lui a dit, à lui qui devroit demeurer dans son cloître? & le moien qu'il le pût sçavoir, à moins que de faire sa principale occupation de ce qui lui est défendu si étroitement par les constitutions de son Ordre.

Nous aurions bien rapporté plusieurs histoires, pour faire voir qu'ils se mêlent ainsi de ce qu'ils ne devroient pas, & qui auroient peut-être paru plus fortes, que celles-ci, telles qu'est celle du Pere Faverolles qui à la vûë de tout Paris a entretenu une femme de condition. Celle du Pere Recteur de Sedan qui avoit debauché une jeune fille, laquelle s'étoit mise sous sa direction, & qui pour cela a été chassé de cette ville me viendroit encore fort à propos tant pour sa nouveauté, que pour plusieurs circonstances qui aggravent encore le fait. Mais j'aime mieux les passer sous silence afin que le lecteur puisse connoître qu'il n'y a point de passion dans tout ce que nous avançons ici. L'on pourroit dire aussi-bien comme nous avons dit nous-même ci-dessus, que le crime d'un particulier ne conclut rien contre le general. En effet nous estimons qu'une parole, comme celle que nous venons de rapporter, approuvée de toute la Societé & exposée au public dans un livre, fait plus d'impression mille

le fois, que tout ce que nous aurions pû dire d'ailleurs. Ce n'en est que trop aussi pour desabuser l'Empereur; lequel ne donnant dans leurs filets, que parce qu'il est naturellement pieux, & qu'il leur voit prendre la forme, qui lui est agreable, s'en retireroit indubitablement, s'il connoissoit de lui-même, ou si on lui faisoit connoître, que tout ce qu'ils font n'est que par grimace.

Mais qui doit l'obliger principalement à s'en retirer, c'est qu'il y va de ses interêts. Cela se prouve par quatre raisons, qui ne reçoivent point de contradiction. La premiere parce que ces Peres étant attachés à ses Ministres, ausquels ils voient qu'il abandonne tout le soin de ses affaires, bien loin de chercher à l'éclairer, ils tâchent au contraire à l'aveugler encore davantage, afin de s'attirer la consideration de ces Ministres qui ne leur osent plus refuser aucune grace, de peur que la vengeance ne leur fît faire ce qu'ils ne veulent pas faire par devoir & par charité. La seconde, parce que les Princes Protestans ne sauroient jamais prendre de confiance en lui, tant qu'il se laissera ainsi conduire par leurs ennemis. La troisiéme, parce que le Tekeli aiant pris pour un des pretextes de sa revolte, la persecution que les gens de la Religion soufroient de la Societé, c'est vouloir entretenir sa rebellion, que de lui donner toûjours le même sujet de se plaindre.

Nous voulons bien croire, pour montrer que nous parlons de toutes choses sans partialité, qu'il y a plus d'ambition à son fait, que de veritable Religion; mais tous ceux qui le suivent, n'ont peut-être pas les mêmes sentimens, & s'ils avoient quelque esperance, que leurs maux finissent un jour, nous nous flatons qu'on ne les verroit pas embrasser ses interêts avec tant de passion. Voilà déja trois raisons qui nous semblent incontestables, la premiere regarde le salut de l'Empire, & ne sauroit être de plus de consequence. La seconde son union

union avec les Princes Proteſtans, & chacun ſait combien cela lui eſt neceſſaire, principalement en l'état que ſont les choſes? La troiſiéme, la fin des guerres civiles en Hongrie, ce qui eſt d'une extrême conſequence, puis que l'Empereur lui-même ne ſçauroit douter combien ces guerres civiles lui ont été funeſtes, & combien elles le lui ſeront encore apparemment? Car nous ne le croions pas ſi aveuglé que de s'imaginer que la rebellion ne ſçauroit plus avoir de force au moien de ſes conquêtes. Tant qu'il y aura un Hongrois, c'eſt un ennemi ſecret qu'il nourit dans ſon ſein. Ainſi à moins que de contenter cette nation, il n'y a aucun fonds à faire ſur ſa fidelité; encore ne voudrions nous pas répondre que cela domptât cette ferocité qui lui eſt ſi naturelle, & qui jette encore tous les jours de nouvelles racines par la haine qu'elle porte naturellement à la Maiſon d'Autriche.

A ces trois raiſons il s'y en joint une autre qui embraſſe tout ce que nous venons de dire, & qui nous paroit encore plus de conſequence que tout le reſte, bien que ce ne ſoit qu'une recapitulation de tout ce que nous avons dit ci-devant. C'eſt que ce Prince ne peut ainſi ſe laiſſer gouverner qu'il ne ſe rende mépriſable à tout l'Empire en general.

Or que peut eſperer un Prince, qui a la haine d'une partie de ſes ſujets, c'eſt-à-dire des gens de la Religion qu'il tourmente dans leur conſcience, & qui a perdu l'eſtime des autres. Voilà pourtant l'état où ſe trouve l'Empereur aujourdhui, d'où il n'eſt pas dificile de conclurre qu'il n'a pas grande choſe à pretendre; quoi qu'il ſemble être venu au deſſus de ſes affaires par tant d'heureux ſuccés qu'il a remportés les dernieres campagnes.

Aprés avoir traitté une matiere ſi conſtante & ſi veritable, paſſons maintenant à un autre article; & puis que nous avons déja parlé des maximes que l'Empereur doit tenir à l'égard des Princes de l'Em-

l'Empire & du Roi de France, achevons ce qui le regarde en parlant ici de la politique qu'il doit observer à l'égard des autres Princes, avec qui il lui peut survenir des affaires, à raison de leurs limites.

Le Turc sans doute est un des plus dangereux. Il n'y a ni sureté avec lui dans les Traités, ni fonds à faire sur sa parole. Dans le temps qu'il vous promet les plus belles choses, c'est alors qu'il se jette à corps perdu sur vos Etats. Les Venitiens firent une fâcheuse experience de cette verité, vers le milieu de ce siecle, ils se laisserent persuader, que l'armement qu'il faisoit, étoit destiné contre les Chevaliers de Malte, à qui il faisoit mine d'en vouloir, à cause qu'ils lui avoient pris un de ses Gallions, dans lequel il y avoit un de ses enfans, avec une Sultane. Leur Ambassadeur, qui étoit à la Porte, donna dans le même panneau, & leur manda plusieurs fois, qu'ils n'avoient que faire de s'inquieter; mais tout à coup, ils éprouverent à leur prejudice que la dissimulation regne aussi bien dans cette Cour que dans celle des Princes Chrêtiens, l'armée du Grand-Seigneur tomba sur le Roiaume de Candie, dont ils avoient negligé la défense, tellement qu'elle s'empara d'abord de plusieurs places, & enfin par succession de temps, de tout le reste du Roiaume.

Nous avons un exemple plus recent de la dissimulation de cette Puissance. L'Empereur ne pouvoit croire que l'armement qui se faisoit il y a quelque temps à Constantinople, & dans les autres Etats du Grand-Seigneur, dût être emploié contre lui. L'avis que le Roi de France, lequel a de meilleurs espions que pas un Prince de l'Europe, lui en avoit donné, étoit regardé à la Cour de Vienne, comme un piege dont il se servoit pour obliger l'Empire à faire un Traité honteux avec lui: cependant il a été aisé de voir, lequel étoit le mieux instruit des deux, & peu s'en est falu que ce n'ait été à la ruïne

entiere de l'Empire, dont la fortune couroit grand risque, si le Roi de Pologne ne fût accouru promptement à son secours. Cette affaire nous est si presente à tous tant que nous sommes, qu'il ne faut pas beaucoup de memoire pour s'en ressouvenir; c'est donc une grande simplicité, que de s'arrêter à des promesses si frivoles, & il faut faire comme en France, où au milieu de la paix & dans une puissance, qui est la terreur de toutes les autres, on ne laisse pas de faire la même chose, que si l'on avoit les ennemis sur les bras. Quoi qu'il y ait une Treve de vingt ans entr'elle, & l'Empire, quoi que les Espagnols soient si foibles, qu'ils n'aient pas la moitié de ce qu'il leur faut de monde pour leurs garnisons: cela n'empêche pas, qu'on ne travaille à toutes les places avec une application si extraordinaire, qu'on croiroit, comme nous venons de dire, que les ennemis seroient aux portes.

Cette conduite est plus necessaire qu'on ne croit dans tous les Etats, & peut-être sera-ce ce qui empêchera, que les Princes, qui ont interêt de s'opposer au cours continuel des prosperités de cette Couronne, ne l'oseront entreprendre. Si la même politique avoit regné à Vienne, peut-être que toute la Chrêtienté n'auroit pas été dans les allarmes où elle fut, lors qu'elle sçût que les ennemis venoient devant. Il n'y a personne qui ignore l'état où étoit cette Ville, & voilà un éfet de la prévoiance des Ministres de l'Empereur, qui se vantent pourtant de savoir tout ce qui se passe dans l'Europe.

On peut conclure de tout cela, sans craindre beaucoup de se tromper, que l'Empereur a deux puissans ennemis sur les bras; l'un le Roi de France; l'autre le Grand-Seigneur: que pour pouvoir resister à l'un, & à l'autre, & pour n'être point surpris, il a besoin d'une grande prudence: que cette prudence consiste à ne se laisser jamais prendre au depourvû, comme il lui arriva dans le temps

dont

dont je viens de parler: qu'il se resouvienne comment il fut obligé de s'enfuïr de Vienne avec tant de honte, & ce souvenir sera capable de le rendre plus sage à l'avenir, à moins qu'il ne soit bien incorrigible. Or ce que nous voulons dire par là; c'est qu'il ne doit rien épargner pour avoir non seulement des Ministres dans toutes les Cours, mais encore des espions. Qu'il considere, que c'est l'ame des affaires, la sureté d'un Etat, & l'honneur d'un Prince, sans quoi l'on ne sçauroit prendre aucunes mesures qui soient justes; si bien qu'un million emploié en ces sortes de dépenses, lui fera plus de profit, que tant de grosses pensions qu'il donne à une infinité de gens, lesquels bien-loin de lui rendre aucun service, sont les premiers à le tromper.

Nous ne pretendons point passer pour medisant, quand nous avançons de telles choses. Ceux qui connoissent à fonds la Cour de Vienne, savent qu'il y a bien des Pensionnaires inutiles, & qui faute de fidelité ou de penetration, font des fautes si grossieres, qu'on a raison de les imputer ou à leur peu d'intelligence, ou à un commerce secret avec les ennemis. Quand même ce que j'ai dit ci-devant, en parlant de la priere que fit le Marquis de Grana à l'Empereur, ne seroit pas suffisant pour le prouver, l'histoire de la guerre que ce Prince a aujourdhui contre les Turcs a dequoi nous fournir mille exemples qui confirment cette importante verité. Au reste si nous ne les specifions pas ici par le détail; c'est que nous nous sommes imposés une loi à nous-même, laquelle en même temps qu'elle nous permet de donner à entendre beaucoup de choses qui se passent, nous défend de le faire si grossierement, que plusieurs personnes soient obligés de s'en scandaliser. C'est assez qu'on leur fasse voir, qu'on sait bien à qui s'en prendre de tous les desordres, & ils n'auront garde de manquer de s'en

faire à eux-mêmes une application secrete, ou pour mieux dire un secret reproche.

Or si cela doit jamais arriver, c'est sans doute à ceux qui ont manié les affaires de la Porte, avec qui il leur a été facile d empêcher la guerre. Nous ne penetrons pas par quel motif ils ne l'ont pas fait, ou bien quand nous le penetrerions, nous n'aurions garde de le dire, puis que toutes sortes de verités ne doivent pas toûjours être divulguées. Quoi qu'il en soit, ç'a toûjours été une grande faute à l'Empereur de commettre le maniment d'une affaire de cette importance, à des gens de la fidelité de qui il ne pouvoit pas répondre. Mais c'est un malheur assez ordinaire aux Princes comme lui, qui se reposent sur les autres des affaires de leur Etat : ils n'ont coûtume de voir que par les yeux de leurs Ministres ; & quand ces Ministres se trouvent moins affectionnés pour les interêts de leur Maître, que pour les leurs propres, il est évident, qu'ils n'ont garde de le servir ; mais qu'ils oublient aisément ce qui seroit du bien commun, pour ne s'appliquer qu'à ce qui leur est particulier.

Voilà comment le public est toûjours sacrifié, quand le Prince n'entre pas lui-même en connoissance de toutes choses, & qu'il soufre, qu'avec les instructions que ses Ministres lui montrent pour les Ambassadeurs, il y en ait de secretes, dont il n'a point de connoissance. Ce que je dis ici n'est pas sans fondement, & s'il m'étoit permis de reveler tout ce que je sais, sans que cela donnât à connoître de qui je l'aurois appris, j'apprendrois ici plusieurs choses qui ne sont pas si secretes que l'on s'imagine.

Voilà cependant ce qui fait les pleurs de quantité de pauvres femmes, dont les maris ont été emmenés en captivité : voilà ce qui fait la desolation des meres, dont les fils ont eu une pareille fortune, ou qui sont peris depuis que cette guerre

guerre est allumée : voilà le desespoir des Provinces, & en un mot la cause pour laquelle il y a peu d'esperance de voir changer les choses de face. Cependant, comme nous avons déja dit, il n'y avoit rien de plus facile, que de prevenir ces malheurs, & toutes les fois qu'on en aura envie, on en aura encore la même facilité. Il n'y a point de Cour dans l'Europe, où l'interêt soit plus en recommandation, que celle du Grand-Seigneur, & pourvû qu'on y veüille répandre de l'argent, on y est maître de la paix, & de la guerre. Ce n'est pas qu'on n'y entende ses interêts, aussi-bien qu'ailleurs; mais c'est que l'autorité souveraine residant en la personne du Grand-Visir, il prefere d'ordinaire un million, plus ou moins, selon qu'il voit que la chose presse, à tous les avantages qu'il pourroit procurer à son Maître. Que si l'on nous répond que ce que je pretends introduire ici est comme une espece de tribut, & qu'il est honteux à un Prince de rechercher la paix par des voies si basses ; je n'ai rien à dire à cela, sinon qu'il faut donc condamner la politique des plus grands Princes d'aujourdhui, lesquels achetent à beaux deniers contans, non pas à la verité la paix de leurs ennemis, mais le secours de leurs voisins.

Au reste, si nous examinons ce que c'est que la politique, nous trouverons qu'elle consiste dans le secret de savoir faire ses affaires, & d'empêcher que les autres ne fassent les leurs : qu'elle consiste encore en ce que l'on sache non seulement profiter du temps present ; mais encore prevoir l'avenir : que c'est enfin une prudence consommée, laquelle nous oblige bien souvent de paroître tout autres au dehors, que nous ne sommes au dedans. Or je voudrois bien que l'on nous dît (si la politique est telle que nous venons de la dépeindre) pourquoi on trouveroit plûtôt à redire à donner de l'argent, pour éviter la guerre, que pour la faire ? Nous con-

convenons bien que de donner un tribut tous les ans, c'eſt une choſe indigne d'un Prince qui ſe ſent du courage; mais d'en donner quand l'occaſion le demande, s'il y a la même infamie, il faut qu'on convienne auſſi, que les plus grands Princes ſont ceux ſur qui il y a le plus à reprendre. Car n'eſt-il pas vrai, que non ſeulement le Roi de France donna de l'argent à quantité de Puiſſances pour joindre leurs armées aux ſiennes, quand il voulut faire la guerre à la Hollande, mais qu il pratiqua encore la même conduite, quand il fut queſtion de faire la paix? Le Roi de Danemark, le Marquis de Brandebourg, & les Princes de la Maiſon de Brunſwik, ne toucherent-ils pas quelque choſe, pour rendre à la Suede ce qu'ils avoient pris ſur elle; & ſi l'on veut ici poſer comme une theſe generale, que celui qui met la main à la bourſe, eſt celui qui fait la baſſeſſe, ne faut-il pas conclure que le Roi de France n'eſt pas un Prince tel que nous le croions, & que les autres au contraire ſont ceux de qui il faut que toute l'Europe reçoive la loi? Cependant on aura de la peine à ſe mettre cela en tête, l'experience fait voir le contraire, & il n'y a perſonne qui ne ſache que dans l'affaire dont nous venons de parler, bien-loin que ce fuſſent ceux qui recevoient de l'argent qui euſſent quelque avantage, c'étoit au contraire celui qui en donnoit.

La conſequence n'en eſt donc pas ſi grande que l'on diroit bien, & il nous ſemble, comme nous avons déja dit ci-devant, que l'on doit faire une grande diſtinction entre un tribut, & une ſomme que l'on ne donne qu'une fois, & ſans tirer à conſequence pour l'avenir. Autrement c'eſt vouloir dire encore que la Couronne de France fait la même baſſeſſe, puis que tout le monde ſait que pour reparer quelques pertes, que les Turcs avoient faites, lors qu'elle pourſuivit des Corſaires juſques ſous la fortereſſe de Scio, elle fut obli-

obligée de leur donner une notable ſomme d'argent.

Nous ſommes bien-aiſes de rapporter tous ces petits exemples, afin de faire voir qu'il n'y a point de honte à deſarmer un ennemi, de quelque maniere qu'on s'y prenne. Et de fait s'il eſt permis de faire des preſens pour procurer ſa grandeur, pourquoi ne le ſera-t-il pas, pour empêcher ſa perte? Si l'Empereur eût pratiqué ce conſeil, il eſt ſans dificulté que les Turcs auroient tourné leurs armes contre quelque autre que lui, ce qui lui eût été bien avantageux, puis que le Roi de France n'auroit jamais entrepris ni de s'emparer de Strasbourg, comme il a fait, ni de forcer Luxembourg; or ces deux places miſes en balance avec pluſieurs autres nouveautés, qui ſont arrivées de ce côté-là contre les conquêtes qu'il a faites en Hongrie, nous ne feindrons point de dire, qu'elles l'emportent de beaucoup, dont nous faiſons juges tous les politiques. Comme c'eſt là le grand article, nous ne ſaurions nous empêcher d'y revenir, ce qu'on nous pardonnera bien, puis qu'il eſt plus naturel d'être touché des maux que nous reſſentons, que de ceux que nous ne reſſentons pas. Ce n'eſt pas que comme Chrêtiens, nous ne ſoions obligés de prendre part à tout ce qui ſe paſſe contre les Turcs, mais encore une fois cela eſt bien éloigné, pour y faire les mêmes reflexions, que nous pouvons faire ſur nous-mêmes.

Nous ne ſaurions dire, ſi c'eſt nôtre interêt qui nous fait parler de la ſorte, ou s'il y entre quelque autre paſſion; cependant nous croions parler en perſonne deſintereſſée, & il nous ſemble que ſans nous éloigner du bon ſens, il ne nous ſeroit pas dificile de ſoûtenir, qu'en l'état où ſont les choſes aujourdhui dans l'Europe, il ne fut avantageux à l'Empereur de faire la paix avec les Turcs. Car quelque avantage qu'il ſe puiſſe promettre de la

continuation de la guerre, cela peut-il entrer en comparaison de celui dont il se doit flater, s'il peut obliger une partie des Princes qui l'assistent à reparer l'honneur de l'Empire, qui se trouve ataqué par toutes les nouveautés, dont nous avons fait mention. D'un autre côté ne s'y trouve-t-il pas obligé par toutes les brigues qui se font aujourdhui dans l'Empire, & dans tous les autres Etats de la Chrêtienté, lesquelles à nôtre avis ne butent qu'à lui donner tant de jalousie qu'il soit obligé de diviser ses forces? Aprés cela sera-t-il temps de songer à conclure la paix, & quand il aura deux ennemis sur les bras, pourra-t-il conserver les conquêtes qu'il a faites?

Une autre raison par laquelle l'Empereur est obligé en bonne politique de faire la paix; c'est qu'il voit que les deux principales Puissances qui sont liguées avec lui sont toutes prêtes à chaque moment de lui fausser compagnie. Il ne tient plus qu'à peu de chose que l'une n'ait fait son traité; l'autre qui voit qu'elle va être abandonnée de celle-là, bien loin de songer à se maintenir dans ses conquêtes en démolit déja une partie, & exerce pour ainsi dire un tel brigandage dans l'autre, qu'il faudroit être aveugle pour ne pas voir qu'elle en veut tirer tout ce qu'elle peut. Elle craint qu'aprés ce temps-ci il ne lui faille rendre gorge; ainsi bien que le succés aie surpassé ses esperances, elle est incertaine de sa fortune, & cette incertitude est capable de produire un méchant effet. Au reste quel fonds l'Empereur peut-il faire sur elles aprés un procedé si irregulier, & s'il est sage cela ne lui doit-il pas apprendre sa leçon? Ajoutons à cela qu'il ne doit point songer aux reproches que ces Puissances lui pourront faire, ce sont elles qui le mettent dans la necessité de faire cette démarche, & si elles ne la faisoient pas les premieres il y auroit quelque chose à dire. Cependant s'il pouvoit faire les choses de

con-

concert avec elles, cela seroit encore mieux; mais ce seroit souhaiter l'impossible; & l'on sçait que l'engagement où s'est mis le Roi de Pologne avec un grand Prince y est absolument contraire. L'on en eut quelque soupçon dés cette malheureuse campagne que l'on manqua Bude, & les choses se passerent d'une maniere qu'il auroit fallu n'avoir gueres de discernement pour ne se pas appercevoir qu'il étoit beaucoup changé depuis qu'il avoit secouru Vienne. Mais c'est encore toute autre chose depuis ce temps-là, si bien qu'il ne faut pas être fort habile pour penetrer tout le mistere.

La plus grande precaution que l'Empereur puisse prendre contre la mauvaise foi de ses alliés, est d'avoir toûjours un Traité tout prêt avec la Porte, suivant en cela la coûtume des Venitiens, qui dans le temps qu'ils font la guerre le plus chaudement, poursuivent la paix avec plus de chaleur. On en a vû un exemple pendant la guerre de Candie, & eux, qui ont pour maxime generale, que l'argent n'est rien en comparaison de la paix, n'ont pas manqué de l'acheter, toutes les fois qu'ils en ont trouvé l'occasion. Il est vrai qu'ils se sont embarqués dans celle-ci de leur propre mouvement, & sans que le Grand-Seigneur leur en ait donné aucun sujet; mais on sait les motifs qui les y ont obligés, & on ne doute point que voiant, que l'alliance qu'ils avoient faite avec l'Empereur, & le Roi de Pologne, n'a pas toutes les suites qu'ils en avoient esperé, ils ne soient tout prêts à prendre les mesures que la prudence leur suggerera.

Cependant le Traité que l'Empereur doit ménager à la Porte, doit être fort secret, & conduit par une personne fidéle, & qui ne depende que de lui. Car l'interêt que ses Ministres trouvent dans la continuation de la guerre, feroit qu'il n'auroit pas plus de succés, que celui qui a été proposé au commencement. Tout l'argent qui vient de Rome, &

tout celui qui se leve sur le peuple, ne va pas dans son armée, & il faut bien qu'il en reste un peu dans les coffres de ses Ministres, pour les peines qu'ils se donnent.

Quoi que chacun soit persuadé que ce doit être là la politique de l'Empereur, c'est à lui neanmoins à ménager les choses si adroitement, qu'il en dérobe la connoissance à ses alliés. Pour cet éfet nous croions qu'il doit non seulement faire de grands preparatifs en Hongrie, comme s'il avoit dessein de poursuivre la guerre de ce côté-là, mais encore ne rien oublier pour faire declarer le Sophi de Perse contre le Turc. Car s'il pouvoit une fois exciter ces deux Princes l'un contre l'autre, son Empire en seroit bien plus en assurance. D'ailleurs le Roi de Pologne & les Venitiens à qui il laisseroit la querelle à vuider auroient le temps de se reconnoître, ce qui rendroit leur ressentiment moins fort; principalement aux Venitiens, lesquels ne seroient pas fâchés à nôtre avis qu'on donnât des bornes à la France, laquelle ne leur est pas moins suspecte, que le peut être le Grand-Seigneur.

Cette guerre contre la France ne se peut faire si l'Empereur n'est assuré des Princes de l'Empire, ce qui est dificile à ménager sans que le Roi de Pologne & les Venitiens en prennent l'allarme. Aussi est-ce sous ce pretexte qu'ils negocient à la Porte, comme s'il n'étoit pas facile de penetrer dans leur secret. Cependant c'est à l'Empereur à les rassurer jusques à ce qu'il soit venu à bout de son dessein, ce qu'il peut faire non seulement par les préparatifs dont nous avons parlé ci-dessus, mais encore par diverses promesses. En attendant il doit prendre garde qu'ils ne le previennent par un Traité avec le Turc, ce qui reculeroit bien ses affaires.

Pour n'être point surpris dans cette conjoncture, c'est à lui à ne rien negliger, pour avoir de bons avis. Il en a deux moiens, l'un de gagner quel-

qu'un

qu'un du Conseil du Grand-Seigneur, l'autre de faire la même chose à l'égard de ses Alliés. L'argent est une clef, avec laquelle on entre dans le Cabinet de tous les Princes, particulierement dans celui du Roi de Pologne, & des Venitiens, où le grand nombre de ceux qui assistent aux Conseils, donne plus d'esperance de réüssir. C'est par là que Louïs le Grand sait si bien tout ce qui se passe dans l'Europe, en quoi, bien-loin qu'il soit blâmable, il n'y a rien qui le doive plus faire estimer. Les Hollandois ont tâché de suivre cette maxime, toutes les fois qu'ils ont pû. Nous savons de bonne part, qu'ils avoient gagné un Commis de Mr. de Pomponne Secretaire d'Etat des affaires étrangeres, afin de leur envoier le double des instructions, qu'on faisoit tenir aux Ambassadeurs, qui étoient assemblés à Nimegue pour la paix generale. Nous ne savons pas quel profit ils en ont tiré, mais nous avons lieu de croire qu'il a été fort petit, ou pour parler plus juste selon la connoissance que nous en avons, qu'ils ont été fourbés dans cette affaire; car nous savons encore de bonne part, qu'un particulier aiant découvert tout ce mistere à Mr. le Marquis de Louvois, le Commis n'en eût pas plus de mal, ce qui nous fait conjecturer, que tout ce qu'il faisoit, étoit d'intelligence avec ce Ministre qui étoit bien-aise de faire prendre de fausses mesures aux Hollandois. Ce qui nous confirme davantage dans ce soupçon; c'est que le particulier ne reçût qu'une recompense fort modique, ce qui se seroit encore passé bien autrement, s'il n'y eût eu quelque mistere là-dessous que l'on ne sauroit developer.

Voilà quelles sont les precautions que l'Empereur peut prendre dans les conjonctures presentes; mais pour faire encore quelque chose de plus utile pour ses interêts, ce seroit comme nous venons de dire, de faire prendre les armes au Sophi de Perse, qui

est l'ennemi que le Turc redoute le plus. Ces deux Princes ont eu souvent des démêlés ensemble, touchant leurs limites, & le Grand-Seigneur n'y auroit pas trouvé son conte, s'il n'eût fait en sorte que le Grand-Mogol eût declaré la guerre au Sophi, ce qui fit une grande diversion en sa faveur. Les Empereurs qui ont bien entendu leurs interêts, ont eu toûjours intelligence dans la Cour du Grand-Mogol, & dans celle du Sophi, dans l'une pour faire ensorte qu'on prît les armes contre le Turc, dans l'autre pour tâcher qu'on ne troublât pas cette entreprise. Tout cela ne se peut faire sans argent, mais ce n'est pas ce qui manqueroit à l'Empereur, si ses finances étoient bien menagées. Il possede des Etats, qui sont d'un aussi grand raport, qu'il y en ait dans l'Europe, & tout le secret est de les bien gouverner.

Tout ce que nous disons ici, n'est pas fort dificile à faire: il ne lui est pas plus impossible d'avoir intelligence avec le grand Mogol, & avec le Sophi de Perse, qu'il a été au Roi de France, d'assister les Rebelles de Hongrie pendant la derniere guerre. Cependant voilà ce qui produit les grands succés; voilà ce qui met un Prince en reputation chez ses peuples, & chez ses voisins; voilà ce que c'est que l'art de regner, & en un mot, en quoi consiste la politique.

L'Empereur a encore d'autres voisins, à la conduite de qui il est obligé de veiller non seulement à cause du voisinage qui est ordinairement le motif des guerres entre les Princes, mais de quelques prétentions qu'ils ont les uns sur les autres. Par exemple, l'Empereur en a de grandes sur diverses Provinces de la Pologne, & la Pologne en a reciproquement sur lui. Cela est cause que les Polonois n'aiment pas à choisir un Roi de la Maison d'Autriche; ils auroient peur qu'il ne se servît du pouvoir qu'ils lui auroient mis entre les mains,

pour

pour faire valoir ses pretentions, lesquelles toutes vieilles qu'elles sont, ne laisseroient pas de leur faire autant de peine, que si elles étoient toutes nouvelles. Voilà, à ce que nous pouvons presumer, la printipale raison pour laquelle ils ont fait une loi expresse, qui leur défend de mettre jamais aucun Prince de cette Maison sur les rangs, quand il s'agira d'élire un Roi. Ils en ont pris cependant un autre prétexte, qui est que quelques-uns de ces Princes leur ont fait diverses vexations, pour se faire élire par force. Mais ils n'avoient garde d'en dire le veritable sujet, & il y seroit trop allé du leur, puis que c'eût été une tacite reconnoissance des pretentions de cette Maison. Cependant tous ces sujets de querele sont fort nuisibles aux interêts communs, il est rare qu'on voie une bonne alliance entre l'Empereur & la Pologne pour s'opposer aux desseins du Turc, quoi qu'il seroit aisé à ces deux Puissances de le reduire à des limites raisonnables, si elles pouvoient prendre un peu plus de confiance l'une en l'autre.

L'on presume, & cela avec beaucoup de raison, que ceux qui ont interêt que l'Empereur ait toûjours des affaires sur les bras, n'ont pas nui à interrompre la bonne correspondance qui paroissoit d'abord entre l'Empereur & le Roi de Pologne. En éfet il n'a pas été dificile de faire voir à ce dernier, que son veritable interêt n'est pas de souhaiter que l'autre devint si puissant, & quoi que je ne doute pas qu'il ne fût bien-aise que le Grand-Seigneur reçût quelque échec, je doute fort qu'il voulût que l'Empereur s'enrichît de ses depoüilles.

Quand nous parlons ici en ces termes du Roi de Pologne, nous parlons aussi de la Republique en general, laquelle bien souvent a ses interêts fort differens de ceux du Prince, qu'elle a choisi pour son Roi. Mais il est indubitable qu'elle est dans les mêmes sentimens à l'égard de ce que nous venons de

de dire, ce qui se peut presumer aisément par les raisons que nous avons deduites ci-dessus. Nous expliquerons ci-aprés, quand nous parlerons du Roi & de la Republique de Pologne, pourquoi leurs interêts sont si differens, & comme il ne s'agit pas maintenant de cela, nous retournerons à nôtre sujet.

La politique que l'Empereur doit tenir à l'égard de la Pologne, est de ne faire paroître aucune ambition, & dans toutes les alliances qu'il proposera avec elle, de n'avoir en bouche que l'interêt commun. Comme les Rois de Pologne n'ont pas un pouvoir si limité, qu'ils n'aient beaucoup de credit dans la Republique, il est expedient à l'Empereur de tâcher de le gagner, ce qu'il peut faire par deux moiens indubitables, supposé que d'autres Princes ne le previennent pas.

Le premier par une alliance de leurs Maisons, laquelle sera toûjours honorable, & utile à un Roi de Pologne, lequel n'étant pas sûr que la Couronne passe à ses enfans, doit rechercher la protection d'un Prince si puissant, afin que s'il vient à manquer, ce soit un support pour sa famille. Du temps que la Maison d'Autriche étoit dans sa splendeur, ceux qui étoient élevés à la Couronne de Pologne, n'ont pas manqué à cette politique, & nous avons vû que le défunt Roi Michel, ne chercha point de femme ailleurs, dés qu'il fut monté sur le trône. Les Empereurs pareillement étoient ravis de leur donner des Princesses de leur Maison, parce que comme ces Rois ne sont qu'à vie, ils esperoient qu'au moien de l'intelligence qui subsisteroit entr' eux ils auroient moien de faire des intrigues dans le Roiaume, lesquelles ils pourroient faire réüssir de leur consentement, s'ils n'avoient point d'enfans, sinon prendre de telles mesures, qu'elles leur seroient toûjours profitables.

Le second moien qu'a l'Empereur pour gagner un

un Roi de Pologne, c'est de lui donner des pensions, qu'il n'a garde de mépriser, puis que n'étant Roi qu'à vie, comme nous venons de dire, c'est un fond qui s'accumule toûjours pour sa famille. L'on croit que c'est là le plus fort lien, qui attache aujourdhui celui qui est sur le trône, à la fortune du Roi de France; cependant ce lien tout fort qu'il est, n'étoit pas indissoluble, si l'Empereur s'y étoit bien pris. S'il eût promis sa fille au fils aîné de ce Prince, c'étoit le moien de lui faire abandonner toutes sortes d'interêts. Tous les politiques ont peine à comprendre pourquoi il a préferé l'alliance du Duc de Bavieres, à celle-là, non pas qu'on ne convienne que la fortune de sa fille ne soit plus assurée avec l'un qu'avec l'autre; mais enfin l'on sait bien, que c'est à quoi les Princes ont coûtume de regarder le moins, en mariant leurs enfans, & ces enfans sont ordinairement les victimes de leur ambition. En éfet, c'étoit le moien, comme nous avons déja dit, d'unir ces deux Etats si fortement l'un à l'autre, que rien n'eût été capable de les separer. Aussi est-il certain qu'un Prince qui se sent honoré de l'alliance d'un autre, comme il seroit arrivé à ce Roi, n'a garde de lui faire aucune infidelité: autant que les liens d'un mariage fait entre deux Princes d'une égale puissance sont foibles, autant ceux d'une alliance contractée entre deux Maisons si inegales sont forts.

Si nous voulons descendre de dessus le trône, où nous a conduit nôtre sujet, pour nous rabatre sur les familles des particuliers, nous trouverons un exemple sensible de cette verité. Y a-t-il personne qui ait fait une alliance un peu considerable, qui ne s'en vante non seulement dans le temps qu'il l'a faite, mais encore aprés plusieurs siecles? Ils font ce qu'ils peuvent pour conserver ces marques honorables dans leur Maison, & c'est pour cela qu'ils écartelent les armes de cette famille illustre, qui est

eſt entrée dans la leur, & qu'ils les placent ou dans des Egliſes, ou dans d'autres lieux, où elles ſont expoſées à la vûë du public.

Nous nous ſervons de cet exemple, d'autant que chacun y eſt ſenſible par lui-même; ainſi nous ne pouvons nous empêcher de dire encore une fois, que l'Empereur aiant une ſi belle occaſion de gagner le Roi de Pologne, ſur tout le voiant degoûté des alliances étrangeres, comme il étoit, a fait une grande faute de l'avoir négligée. De dire que ç'ait été parce que ce Prince étoit d'une naiſſance ſi inégale à la ſienne, qu'il ne pouvoit ſonger à cette alliance, c'eſt ce que nous n'avons garde de faire, puis que nous croions qu'il en a eu une autre raiſon. En éfet le mariage de ſa ſœur aînée, aujourdhui femme du Duc de Lorraine, avec le Roi Michel, ne nous permet pas d'y ajouter foi.

Nous ſavons bien que le Roi Michel étoit une Tête Couronnée, & qu'aiant été choiſi pour remplir le trône de Pologne, l'éclat qui ſortoit de ſa nouvelle dignité, avoit diſſipé l'obſcurité de ſa naiſſance. Quand nous parlons ainſi, ce n'eſt pas que nous voulions dire que ce Prince fut ſorti d'un ſi bas lieu que l'Empereur dût rougir de honte de s'allier avec lui, nous ſavons bien le contraire, & qu'il étoit de la premiere Nobleſſe du Roiaume; mais il y a tant de difference entre un ſujet, & un Prince Souverain, que nous avons crû qu'il nous étoit permis de parler de la ſorte.

Il y a donc cela à conſiderer, que l'Empereur pouvoit faire quelque diſtinction entre un Prince qui étoit déja aſſis ſur le trône, & un qui n'avoit point d'autre établiſſement, que l'eſperance de le remplir aprés la mort de ſon pere. Mais c'eſt encore ſelon nous une foible raiſon que celle-là, puis que c'eſt comme une coûtume établie en Pologne, de ne point aller chercher un Roi ailleurs, que dans la famille du dernier mort; ce que l'on a vû par expe-

experience dans la Maison de tous les Princes, qui successivement les uns aprés les autres ont porté cette Couronne; or si cela n'est pas arrivé à l'égard de celle de Casimir, qui a tant de branches en Allemagne, c'est que les Polonois n'ont pas consideré ces branches, comme celles de leurs Princes. En effet elles s'étoient separées de la tige, avant que celle de Casimir vînt dans le Roiaume.

Or il n'y avoit point d'apparence que ces peuples changeassent une coûtume, qui ne leur tenoit pas à la verité lieu de loi; mais qui étoit établie depuis si long-temps, qu'on se pouvoit flater, que c'étoit presque la même chose. Nous ajoûterons à cela, que quand même ç'auroit été leur dessein, il n'y avoit gueres d'apparence qu'ils eussent commencé cette nouveauté, par le fils d'un Prince qui s'est signalé en tant d'occasions pour le service de la Republique, & qui venoit d'ajouter à tant de Lauriers, un Laurier immortel, par la levée du siege de Vienne.

Cette circonstance étoit encore une raison pour l'Empereur, qui lui devoit faire desirer ce mariage, puis qu'aprés avoir reçû un service si considerable du pere, & dont avoit dépendu toute la fortune de sa Maison, il étoit obligé soit par reconnoissance, soit par interêt de s'unir à une famille, à qui il étoit si redevable. Mais aiant manqué cette occasion, par une politique qui est dificile à comprendre, il est arrivé que le Roi de Pologne, qui esperoit que ce seroit le prix du service qu'il lui avoit rendu, a cherché à se remettre bien avec la France, qui avoit donné assez de marques du chagrin qu'elle avoit de le voir bien avec l'Empereur, pour être bien-aise de son côté de se raccommoder avec lui.

Voilà comment ce Prince a échapé à l'Empereur, faute que l'Empereur ait fait reflexion sur ses interêts. Il est vrai qu'il a ataché le Duc de Ba-
vieres

vieres à sa fortune par le mariage de sa fille, mais il étoit déja assez obligé de s'y atâcher, par la consideration de ce qui se passe dans l'Europe : il ne falloit point chercher d'autres liens pour le serrer plus étroitement. Nous en avons marqué la consequence, c'est pourquoi nous y renvoions le Lecteur ; ainsi nous pouvons dire que ç'a été une faute bien grande contre la politique, & nous ne devons pas nous étonner si les Etats perdent beaucoup de leur éclat, & de leur gloire sous un Prince qui fait ainsi de fausses démarches. L'Empereur pouvoit par le moien de l'alliance du Roi de Pologne s'assurer d'un Prince qui lui étoit necessaire pour le salut de son Empire. Le Duc de Bavieres ne lui échapoit pas pour cela, il falloit donc par une prevoiance de ce qui devoit arriver, faire le choix que la prudence requeroit. Mais ce n'eût pas été le conte de ses Ministres, ils craignoient que le Roi de Pologne, qui est un Prince éclairé, & penétrant, ne découvrît mille artifices dont ils se servent pour éblouïr leur Maître, ils aimoient mieux un enfant, & voilà la raison pourquoi leur choix est tombé sur lui.

C'est par là pourtant que l'Empire a perdu beaucoup de sa gloire, & cela arrivera toûjours, tant que celui qui est pour le gouverner, aura si peu de soin de ses veritables interêts. Certes la France lui apprend bien à vivre en cette rencontre, comme en beaucoup d'autres, & elle n'a pas plûtôt vû que le Roi de Pologne avoit perdu l'esperance de cette alliance, qu'elle lui a proposé une Princesse de son sang ; tellement que ce sera de quoi unir si étroitement ces deux Couronnes, que les interêts de l'une seront desormais ceux de l'autre. On commence déja à s'apercevoir du prejudice que cela apporte aux affaires de l'Empereur, & s'il eût mieux ménagé ce Prince, il ne craindroit pas aujourdhui qu'il lui tournât le dos. D'ailleurs quoi que les affaires

faires de Hongrie se soient assez bien passées jusques ici, ç'auroit été neanmoins quelque chose encore de bien plus avantageux; puis que tous ceux qui ont le secret du cabinet ne doutent point que ce ne soit à cela qu'il faille imputer le mauvais succés du premier siege de Bude, comme aussi quantité d'autres évenemens fâcheux qui ne seroient jamais arrivés si sa Majesté Polonoise eût concouru de bonne foi à ce qu'il avoit promis. Quoi qu'il en soit, cela conclut encore davantage contre l'Empereur, puis que plus l'inconvenient qui en arrive est grand, plus il a de tort de n'y pas prendre garde.

Les choses étant en cet état, il reste à considerer ce que l'Empereur peut faire pour se conduire mieux à l'avenir. Cela se peut de deux façons, la premiere en tâchant de regagner la confiance de ce Prince, la seconde de lui faire tant d'affaires dans son Roiaume, s'il voit qu'il soit resolu de lui faire du mal qu'il le mette hors d'état d'y pouvoir réüssir. Le premier se peut tenter par la conformité de leurs interêts, non seulement à l'égard du Turc, mais encore à l'égard de la Couronne de France, laquelle aspirant vrai-semblablement à la Monarchie universelle, n'exemte pas l'un plus que l'autre de son ambition. Or comme il y a de l'apparence, que l'on s'est servi plusieurs fois de cette raison dans la Cour de tous les Princes, & qu'en un mot, ils en ont les oreilles tellement rebatuës, qu'on ne leur peut dire que ce qu'on leur a déja dit un million de fois, ce seroit une foible esperance que de pretendre réüssir par là. La plûpart ont un défaut, comme les autres hommes, le present les touche plus que l'avenir, & si cela est pardonnable à quelqu'un, c'est plûtôt au Roi de Pologne qu'à pas un autre. Car comme sa succession n'est pas une chose si certaine pour ses enfans, qu'elle ne leur puisse bien échaper, il s'ensuit qu'il n'a garde de refuser les avantages qui se presentent, pour courir

courir aprés des grandeurs imaginaires. Il y a encore une autre raison, qui peut faire qu'un Roi de Pologne ne soit pas si ataché, qu'un autre aux droits du Diademe: c'est qu'aiant été nourri dans une condition privée, comme il est du moins arrivé à celui-ci, & à son predecesseur, il n'est pas si entêté qu'un autre pourroit l'être de la Couronne, & retenant toûjours quelque chose de sa premiere condition, il ne faut pas croire, comme nous venons de dire; qu'il quite ce qu'il tient d'une main, pour prendre de l'autre ce qui lui pourroit échaper.

Or les consequences que nous tirons de ce raisonnement, sont que le Roi de Pologne se trouvant engagé avec la Couronne de France, laquelle est en état, plus qu'aucune autre Puissance, de lui procurer des avantages, il n'y a gueres d'apparence, qu'il voulût écouter des propositions contraires à l'engagement qu'il a pris. Cela étoit bon lors qu'il en étoit dégoûté, & qu'on lui pouvoit insinuer qu'il y alloit du sien à ne pas soufrir les hauteurs, avec lesquelles cette Couronne le traitoit; mais aujourdhui qu'il en reçoit toute sorte de satisfaction, ce seroit une folie que de prétendre recouvrer une occasion si favorable; chaque chose a son temps, & ce n'est que la faute de l'Empereur, s'il n'a pas sû se prévaloir de celle qui se presentoit.

Nous trouvons encore que cette difficulté devient plus grande de jour en jour par ce qui se passe en Hongrie: il est à croire que la France qui n'oublie rien, quand il y va de ses interêts, ne s'endort pas à representer à sa Majesté Polonoise combien la puissance de ce Prince lui doit être suspecte? Et comme ce soupçon est fondé sur de bonnes raisons, ne peut-on pas conclure en même temps qu'il n'est pas dificile de le repandre dans son esprit. Ce seroit donc se flatter que de croire que l'on pourroit réüssir par le premier moien que nous avons proposé.

posé. Quant au second, cela n'est pas si dificile, car quoi que les Polonois aiment leur Prince, ils en deviennent aisément jaloux. Il faut donc que l'Empereur tâche de persuader à ces peuples, que le Roi de Pologne pretend, au moien de l'alliance, où on le croit entré avec la France, empieter peu à peu sur leur liberté; que c'est pour cela qu'il a oublié sitôt des injures qui étoient honteuses à son caractere, & même injurieuses à la nation; que cette Couronne n'entreprend ainsi des nouveautés si dangereuses, que pour broüiller le Roi avec ses sujets, afin d'avoir moien pendant ce temps-là, de mieux faire ses affaires. S'il peut une fois insinuer de pareilles choses, les Polonois sont capables de tout, & c'est à cela seul que se doivent terminer maintenant toutes ses esperances, aprés avoir manqué, comme nous avons dit, une occasion qu'il ne recouvrera peut-être de sa vie. Mais il faut auparavant qu'il ait fait la paix avec le Turc; car quelque foible que soit le secours qu'il tire du Roi de Pologne, c'est toûjours une diversion, qui lui fait plaisir, & qui venant à cesser, le plongeroit sans doute dans d'étranges peines. Cependant il doit songer à la premiere maxime, que nous avons rapportée, en parlant de ses interêts, savoir qu'il doit toûjours avoir un Traité secret sur le tapis avec la Porte; car si la Pologne ne fait pas le sien bientôt, il est toûjours à craindre qu'elle le fera dés le moment que l'alliance qu'elle a avec l'Empire sera finie. Il y a déja long-temps qu'on parle à la Porte de donner contentement à la Republique, & si l'on s'y peut resoudre de rendre Caminiek, ce sera une affaire bientôt concluë. On veut même qu'une grande Puissance s'en mêle, & comme elle a coûtume de réüssir dans tout ce qu'elle entreprend, nous pouvons dire que c'en seroit déja fait, si ce n'est que la Porte, dont la coûtume n'est pas de restituer si aisément, cherche des mesures pour conci-

concilier ſon honneur avec une choſe ſi nouvelle pour elle. Au reſte ſi cela arrive, ce ſera alors que l'Empereur ſe trouvera bien empêché. Il ſait l'état où il s'eſt vû devant que la Pologne ſe declarât pour lui, & quoi que les affaires paroiſſent changées, il ne faut rien pour le faire retomber dans un pareil danger.

Voilà quelles peuvent être les meſures que l'Empereur doit prendre à l'égard du Roi de Pologne ; ainſi bien-loin de témoigner qu'il a des pretentions ſur cette Couronne, & qu'il ſeroit bien aiſe de les faire valoir ; il lui faut uſer d'une profonde diſſimulation. Chaque choſe a ſon temps, & quand il ſera dans un autre état, il fera tout ce qu'il jugera à propos pour ſes interêts.

Ajoutons à ceci une choſe que ce Prince ne doit pas oublier dans l'état preſent des affaires : c'eſt d'avoir dans la Diette de Grodnaw qui ſe tient preſentement, quelqu'un qui lui puiſſe rendre conte de tout ce qui s'y propoſera de ſecret. C'eſt pourquoi il ne doit rien épargner pour s'y faire des creatures ; à quoi il eſt bien tard neanmoins de commencer s'il n'a déja eu cette precaution.

L'Empereur a du côté de la Hongrie, le Prince de Tranſilvanie pour voiſin, lequel aiant ſon païs ſitué entre les Etats de l'Empereur, & ceux du Grand-Seigneur, ſe voit obligé ſouvent de prendre le parti de l'un ou de l'autre, malgré lui. Il eſt donc à peu prés dans la même extrêmité, où ſe ſe trouve le Duc de Savoie, qui eſt enclavé entre la France, & les Etats que le Roi d'Eſpagne poſſede en Italie ; ſi bien que ce Duc a été long-temps le joüet de ces deux Puiſſances, à moins que celui qui étoit aſſis ſur le trône, n'eût l'eſprit de ſe rendre aſſez conſiderable, pour ſe faire rechercher de tous les deux. Nous en avons dit aſſez ci-deſſus à cet égard, pour n'en pas parler davantage, outre que cela n'eſt pas de nôtre ſujet : ainſi pour ne pas inter-

terrompre le fil de nôtre discours, nous dirons que le Prince de Transilvanie, dont est question, aiant le malheur d'être voisin de deux grands Princes, en ressent aussi toutes les incommodités, à quoi expose ordinairement un tel voisinage, il est obligé de donner tribut à l'un, & à l'autre, & outre cela, il le donne encore au Roi de Pologne, qui confine avec lui d'un autre côté.

Cette verité paroît aujourdhui dans toute son étenduë par le malheureux état où ce Prince est reduit. Il est obligé de souffrir garnison Imperiale dans toutes ses places, & l'on ne voit point qu'il puisse sortir d'une dependance si honteuse que par des revolutions toutes extraordinaires. Ainsi la plûpart content déja ce païs au nombre des conquêtes de l'Empereur, & en effet il y a peu d'apparence que ce Prince en veuïlle sortir. La raison est que c'est une clef de la Hongrie, de laquelle il sera toûjours plus assuré quand il l'aura entre ses mains que s'il la laissoit entre celles d'autrui, & qu'il se fiât à un Traité. Cependant comme dans un païs de conquête il y a de certaines mesures à garder pour gagner l'amitié des peuples, nous croions qu'il est de son interêt de se servir de ces maximes. Premierement de faire vivre les troupes dans une exacte discipline, afin que sa domination ne leur soit pas si insupportable. 2. De conserver les charges de Judicature, & de Police aux gens du païs, afin que dans le changement qui est arrivé l'on se flatte que cela ne regarde que le chef sans que les membres y aient la moindre part. 3. De ne souffrir aucune innovation à l'égard de la Religion, parce qu'il n'y a rien qui soit plus capable de causer l'alienation des esprits.

Voilà les Puissances les plus considerables qui peuvent donner de la jalousie à l'Empereur; il y en a bien quelques autres qui confinent avec lui dans l'Empire, comme peuvent être les Couronnes de Suede,

Suece, & de Danemark, qui tantôt sont pour lui, & tantôt contre, selon qu'elles sont inspirées par la France; mais c'est à lui à se conduire avec elles, comme la conjoncture le lui permettra, car il seroit impossible de dire ce qu'il doit faire, puis qu'on ne ne sçauroit juger au vrai de laquelle il sera assisté. Tout ce qu'on peut presumer, c'est qu'il ne le sera jamais de toutes les deux, ces deux Couronnes aiant des interêts trop opposés, pour pouvoir jamais prendre les armes en faveur d'un même parti. Cependant l'on ne sçauroit dire laquelle on devroit souhaiter plûtôt dans ses interêts, en cas que le choix ne dependît que de soi; car quoi que le Roi de Suede soit plus puissant que le Roi de Danemark, comme le Roi de Suede a neanmoins un autre ennemi, qui est le Marquis de Brandebourg, il est vraisemblable de croire que ce Prince s'unira toûjours avec le Roi de Danemark, pour lui faire du mal. Cela étant, comme il n'en faut point douter, nous ne craindrons point de dire, que l'alliance avec la Suede sera toûjours la moins considerable, ce qui nous donne un nouveau sujet d'admirer la politique de la Couronne de France, qui aiant éprouvé dans la derniere guerre, le peu de fond qu'il y avoit à faire sur son secours, lui a apprêté elle-même matiere de querele, afin qu'elle pût faire une alliance, qui lui fût plus avantageuse. Cependant elle a voulu que ce fût elle qui se portât la premiere à rompre l'intelligence qui étoit entre les deux Couronnes; ce qui est encore un autre éfet de sa politique, afin que le Roi de Danemark, & le Marquis de Brandebourg, étant obligés de recourir à sa protection, elle traitât avec eux à meilleur marché. En éfet l'on sçait la chicanne que la Majesté Danoise a essuiée à cet égard. Bien qu'il y eut un traité de conclu avec elle, un desaveu de celui qui s'en étoit mêlé lui a fait perdre tout d'un coup quatre-cens mille écus par an. C'est une chose dont il conser-

vera

vera apparemment le souvenir, & qui dans l'occasion ne manquera pas de produire son effet.

Si l'Empereur pouvoit mettre tous ces Princes en guerre les uns contre les autres, sans que la France y prît part, il feroit sans doute un coup fort avantageux pour sa grandeur; mais comme cette Couronne connoît trop bien ses interêts, pour laisser rien passer dans l'Europe, où elle n'entre comme partie, ou comme mediatrice, ce seroit en vain qu'il s'en flateroit. Il faut donc qu'il ne songe qu'à procurer la paix entr'eux, jusques à ce qu'il soit délivré de la guerre, où il est maintenant engagé. Aprés cela il prendra les mesures, qu'il jugera convenables à sa sureté, & nous avons lieu de croire, que ce seront celles, que nous avons deduites ci-devant.

Des Princes de l'Empire en general & quelles maximes ils doivent tenir pour se conserver & à l'égard de l'Empereur, & à l'égard du Roi de France.

S'Il y a Princes au monde, qui aient sujet de desirer la paix, ce sont sans doute les Princes de l'Empire, dont la liberté est également menacée dans la guerre, & par l'Empereur & par le Roi de France. Ainsi quoi que nous aions dit, qu'il y avoit apparence qu'ils dussent agir de concert avec l'Empereur pour porter la guerre à cette Couronne, nous ne croions pas neanmoins que ce soit là leur veritable interêt. Autrefois ils ne craignoient que l'Empereur, & leur recours étoit à la France, dont l'interêt ne permettoit pas qu'il se fît aucune nouveauté dans l'Empire; ainsi d'abord que l'Empereur donnoit le moindre soupçon, tout aussi-tôt cette Puissance voloit à leur secours, comme nous avons fait voir de Henri II. Ses enfans ne suivirent pas les mêmes maximes, parce

 qu'ils

qu'ils laisserent gouverner leur Etat à Catherine de Medicis leur Mere, laquelle croiant avoir besoin de la Maison d'Autriche, pour maintenir son autorité contre plusieurs Grands du Roiaume, n'eut garde de rien entreprendre au prejudice de cette Maison. Depuis que Henri IV. eut succedé à la Couronne, ce fut toute autre chose: ce Prince qui fut Protestant, jusques à ce qu'on l'obligeât d'aller à la Messe, pour joüir paisiblement de son Roiaume, aiant trop de connoissance de ses veritables interêts, entretint toûjours une parfaite intelligence avec eux, tellement qu'aprés en avoir été secouru, pendant que les guerres civiles déchiroient son Etat, il leur fit esperer de leur rendre le change, toutes les fois qu'ils en auroient besoin. En éfet, il avoit mis une belle armée sur pié, pour entrer en Allemagne, quand un malheureux assassin termina ses jours par un coup de coûteau.

Il y avoit alors une Reine en France, qui étoit encore du nom de Medicis: elle s'appelloit Marie, & comme si elle eût herité des sentimens que l'autre avoit eûs, de ne point faire de mal à la Maison d'Aûtriche, les grands projets de Henri IV. furent bientôt oubliés. Elle rechercha même, à son exemple, la protection de cette Maison; mais comme son regne ne fut pas de longue durée, & que Loüis XIII. son fils, aprés avoir fait tuer le Favori de cette Princesse fit si peu de cas d'elle, qu'elle fut obligée de se retirer hors du Roiaume: ce jeune Prince par les conseils du Cardinal de Richelieu, reprit bientôt la route que son Pere avoit suivie, de sorte qu'il envoia une armée au secours des Protestans d'Allemagne. L'on sait le succés qu'eurent ses armes dans ces Provinces, & comme aprés une longue guerre, dans laquelle il fut répandu quantité de sang de part & d'autre, enfin la paix fut terminée entre les parties, par le Traité de Munster.

Ce Traité qui assuroit la liberté des Princes d'Allemagne,

lemagne, contre les entreprises de l'Empereur, aiant été fait en partie par le secours que ces Princes avoient reçû de la France, & en partie par leurs propres forces, ils en furent tout-à-fait reconnoissans envers cette Couronne, laquelle ils regarderent comme leur protectrice. Ils ont continué dans ces sentimens, jusques à la guerre de Hollande arrivée en 1672; mais voiant que sa puissance commençoit à devenir si grande, qu'au lieu d'être emploiée à leur secours, elle pourroit bien servir à leur oppression: le desir d'entretenir cette balance, dont nous avons parlé au commencement de cet ouvrage, & qui est si necessaire au bien de toute l'Europe, les obligea à se liguer avec l'Empereur. Leur union fut bientôt jurée de part & d'autre, parce que ce Prince bien-loin de songer, comme il avoit pû faire autrefois à attenter à leur liberté, voioit les affaires de sa Maison si fort dechuës, qu'il n'étoit pas lui-même en plus grande seureté. Il n'y a personne qui ne sçache quelle suite a eu tout cela, desorte qu'il seroit inutile d'en parler ici. Tant y a que le succés n'aiant pas été tel qu'esperoient les Princes ligués, il est arrivé que le peril qui les menaçoit est devenu encore plus grand, de sorte qu'ils ne le peuvent plus ignorer.

Ils savent donc que la puissance de la France est desormais venuë à un point, qu'elle n'a tantôt plus de bornes: qu'elle s'est renduë la terreur de tous ses voisins, tant par ses armes, que par ses intrigues: que le seul moien de la reduire en l'état qu'il seroit à desirer, est de faire une alliance offensive, & défensive avec toutes les autres Puissances: & qu'enfin, pour tout dire en un mot, elle n'est pas fort éloignée, de voir terminer heureusement le dessein qu'elle a conçû depuis si long-temps de la Monarchie universelle. Cette connoissance les oblige à de grandes mesures; mais il est bon ici de faire une remarque en faveur des Electeurs, & des autres

tres Princes de l'Empire dont l'interêt est tout different de celui de l'Empereur. En éfet quoi qu'ils doivent témoigner qu'ils ne peuvent soufrir tant de nouveautés, sans en venir aux armes, ils voient d'un autre côté tant d'inconvenient à le faire, que de quelque maniere que les choses tournent, il ne sauroit leur en arriver que du mal. Ils voient que si le Roi de France remporte la victoire, leur liberté est en grand peril: ils voient aussi que c'est presque la même chose si l'Empereur a l'avantage. D'où l'on peut inferer quel doit être leur embarras, puis que, quelque effort qu'ils puissent faire de part & d'autre, ils en prevoient des inconveniens si facheux qu'il n'y a quasi pas moien de les éviter.

L'exemple de ce qui est arrivé dans la derniere guerre, est trop recent pour leur faire douter de cette verité. La Forteresse de Philisbourg gardée contre une parole donnée si solennellement, ne les instruit que trop, que tous les Princes, & même ceux qui affectent le plus de pieté, ne songent qu'à leurs avantages particuliers. D'ailleurs l'état deplorable où fut reduit l'Archevêque de Treves, lequel demeura long-temps dépoüillé de ses Etats, sans que l'Empereur songeât à le secourir, est encore une preuve de la même chose, puis que dans ce temps-là ce n'étoit pas la force qui manquoit à l'Empereur, mais la volonté. Cette verité se reconnoit par les ordres qu'il avoit envoiés à ses Generaux d'entrer en Alsace, & le dessein qu'il avoit de s'assurer de Brisac, étoit bien plus dificile à executer, que celui qu'il auroit pû prendre de retablir un Electeur, qui n'étoit pourtant reduit dans ce malheureux état, que parce qu'il s'étoit ataché à ses interêts. Mais il ne trouvoit pas si bien son conte à reprendre Tréves, qu'à faire la conquête de Brisac, c'est pourquoi il n'avoit garde de s'y attacher.

Si l'Empereur a manqué de politique en cette occasion,

casion, puis qu'aprés avoir pris pour pretexte la défense de l'Empire, c'étoit démentir bientôt ses paroles, que de preferer ses interêts particuliers, à ceux d'un des principaux Princes, qui s'étoient atachés à son parti : certes ces mêmes Princes feroient la même faute, si aprés une experience si funeste, ils se laissoient aller à suivre aveuglement ses volontés. L'Empereur par la jalousie que sa Maison a euë de tout temps contre celle de France, a interêt de risquer le tout pour le tout, plûtôt que de soufrir qu'elle demeure dans l'éclat, où on la voit aujourdhui. Mais il n'en est pas de même des Electeurs, ni des autres Princes de l'Empire, & pourvû qu'on ne force point leurs suffrages, & qu'on s'abstienne de rien faire contre leur liberté, il est indubitable que la paix leur sera toûjours plus avantageuse que la guerre. Ils ne sauroient s'engager dans la guerre, qu'ils ne risquent leurs Etats, & ne ruïnent leurs sujets. Quelle desolation n'a-t-on point veuë dans ces derniers temps, & l'image n'en est-elle pas encore presente, pour empêcher qu'ils ne tombent dans un semblable malheur ? Que peuvent d'ailleurs gagner tous ces Princes à prendre les armes, puisque s'il en arrive du profit, il ne doit pas être pour eux ? l'Empereur n'est pas aujourdhui leur ennemi, nous en tombons d'accord ; mais pourquoi ? Parce qu'il est dans l'impuissance, & qu'il a besoin de leur secours ; autrement il n'en feroit pas moins, que ses predecesseurs, puis que dans le temps qu'il a été menacé lui-même de tomber dans la servitude, il ne s'est servi de la puissance qu'il avoit entre les mains, que pour accabler ses protecteurs. Nous avons vû cela il n'y a pas long-temps, & quoi qu'il n'y ait rien de si double, que le cœur de l'homme, il est bien dificile neanmoins de se déguiser. Cette verité se manifeste par la conduite que l'Empereur a tenuë dans la guerre dont nous parlons. N'a-t-il pas taché tant

tant qu'il a pû d'afoiblir les Princes de l'Empire, afin qu'ils fussent obligés de se jetter entre ses bras ? Il sait qu'il n'y a rien que la pauvreté ne fasse faire, c'est pourquoi il a tâché de les accabler par des quartiers d'hiver, pendant que les païs hereditaires étoient conservés, pour ainsi dire, comme la prunelle de l'œil. Il a fait davantage, croiant que l'état où il les avoit reduits, les mettoit dans la necessité de suivre aveuglement ses volontés, il leur a défendu de faire entr'eux des ligues offensives, ce qui est l'atteinte la plus considerable, qu'on puisse donner à l'autorité d'un Prince souverain.

Tant d'attentats de la part de l'Empereur, & tant de nouveautés de la part de la France jettent les Princes de l'Empire dans un état, où il faut avoir beaucoup de lumiere, pour ne pas faire un faux pas. C'est une chose certaine que le plus fort fait toûjours la loi au plus foible; ainsi s'ils s'engagent dans la guerre, il est seur qu'il faut qu'ils deviennent les victimes de l'un ou de l'autre. Mais on nous demandera pourquoi ils ne peuvent faire la guerre maintenant, & qu'ils l'ont faite autrefois avec tant de reputation ? La raison n'est pas bien dificile à entendre. Autrefois la France n'entroit dans leurs interêts, que pour songer à les secourir; elle n'avoit garde de pretendre à l'Empire; elle en étoit bien éloignée, & comme son secours étoit desinteressé, ces Princes par son moien empêchoient que l'Empereur n'attentât à leur liberté. Aujourd'hui les affaires sont changées, d'amie qu'elle étoit, elle est devenuë ennemie, tellement qu'ils se trouvent entre deux Puissances, qui ne songent qu'à les accabler. L'extrême pouvoir de l'une, & les pretentions de l'autre, leur sont également suspects. Cependant pour se conserver, ils doivent paroître toûjours d'intelligence avec l'Empereur, non pas toutefois pour prendre les armes, selon qu'il seroit de ses interêts de les y pousser; mais pour

pour insinuer au Roi de France qu'ils sont tout prêts de le faire, à la moindre nouveauté qu'ils lui verront entreprendre.

Pour user de cette politique, sans qu'elle puisse être reconnuë par les parties interessées, il est necessaire qu'ils soient tous d'accord les unes avec les autres, ce qu'ils feront aisément, s'ils veulent bien faire reflexion, qu'il y va de leur interêt commun. C'est le plus fort lien qu'aient les hommes, ainsi il y a lieu d'esperer, que les jalousies cesseront, & que la difference de Religion ne pourra servir d'obstacle. Aussi-bien, comme nous avons déja dit, c'est de quoi la plûpart des Grands se mettent peu en peine, & ils ne la font servir ordinairement que de pretexte pour couvrir leur ambition.

L'on voit par ce que nous venons de dire ci-dessus, que l'interêt des Princes de l'Empire est de conserver la paix; nous ajoûterons cependant à cette verité, que quelque Traité qu'ils fassent avec l'Empereur, ils ne sauroient s'en promettre l'execution, attendu le droit de sequestre, établi dans l'Empire. Or nous leur demandons s'ils sont d'assez bonne foi, pour croire qu'il voulût rendre ce qui l'accommoderoit. Nous avons vû il n'y a pas trop long-temps un éfet de ce droit de sequestre, qui obligea toute l'Europe de prendre les armes. Ce fut lors qu'il s'agissoit de la succession du Duc de Cleves, où il y avoit plusieurs pretendans. Nous en avons touché quelque chose ci-devant, ainsi il seroit superflu d'en parler davantage, à moins que ce ne soit pour dire que si dans une affaire, où la Maison d'Autriche ne pouvoit couvrir son ambition d'aucun pretexte, elle étoit neanmoins si grande, qu'elle lui fit passer par dessus toutes les formes de la justice, à plus forte raison que n'en doit-on point attendre, quand les pretextes ne manqueront pas? Qui empêchera l'Empereur de soutenir comme il a fait à l'égard de Philisbourg, que son armée aiant

été emploiée, aussi-bien que celle des Cercles de l'Empire, à la conquête des places dont il sera question, il y a autant de part que personne ? D'ailleurs le droit de sequestre ne viendra-t-il pas à son secours, pour les garder ? Que feront-ils alors pour faire executer le Traité qu'ils pourroient avoir fait avec lui ? Prendront-ils les armes, afin que ce Prince les faisant passer comme traîtres à l'Empire, ainsi que ses Predecesseurs ont fait autrefois à Jean Federic Duc de Saxe, & au Roi de Boheme, ils soient depoüillés de leurs Etats ?

Il ne faut donc point que l'esperance d'amasser de l'argent, qui est ordinairement le motif qui pousse les Princes d'Allemagne à prendre les armes, leur fasse oublier leurs interêts. Ils doivent bien plûtôt se souvenir, que c'est par là que les grands Princes les amorcent, ce qu'ils ne feroient pas s'ils n'y sçavoient bien trouver leur conte. Nous demanderions volontiers à l'Electeur de Cologne, ce qui lui reste de profit d'avoir fait ruïner son païs, & si l'argent qu'il toucha de France pour commencer la guerre de 1672. peut entrer en comparaison avec les pertes qu'il a souffertes ? Qu'il nous dise encore, s'il se trouve bien du dernier armement qu'il a fait, & ce que lui produit l'alliance étroite qu'il a avec la Couronne de France, sinon la ruïne de ses sujets ? Car à l'égard de sa nouvelle dignité d'Evêque de Munster, que nous savons bien qu'il tient d'elle, c'est moins un bienfait, qu'une nouvelle chaîne, par où elle le tient ataché. Tous les grands Princes ont leurs vûës en faisant de pareilles choses ; & une marque, comme nous venons de dire, que c'est plûtôt une chaîne qu'un bienfait, c'est que dans le même temps qu'elle lui procure cet avantage, si tant est toutefois que c'en soit un que de l'acheter si cherement, elle lui vend le secours qu'elle lui donne pour reduire Liege ; desorte qu'il est obligé de soufrir qu'elle égorge, s'il faut ainsi dire,

dire, ses sujets à sa barbe, en les taxant à des contributions extraordinaires.

Ses malheureux sujets se souviendront long-temps de cette guerre, & ils se trouvent tellement ruinés qu'ils ne sçauroient se rétablir quand la paix dureroit encore cent ans. Et de fait ils n'ont pas perdu seulement les grains qu'ils avoient à la campagne, les bestiaux qui étoient dans leurs Metairies; & les meubles qu'ils avoient dans leurs maisons, il leur a fallu encore emprunter des sommes considerables pour se rachetter de l'incendie. Cependant à qui a-t-il fallu qu'ils les aient données? A ceux avec qui ils avoient alliance, & qui étoient venus, disoient-ils, pour les secourir? Tant il est vrai que nonobstant toutes les mesures qu'on sauroit prendre, le plus fort fait toûjours la loi au plus foible.

Voilà comment les petits Princes sont traités des grands, aprés leur avoir rendu service. Cet exemple est recent, & il n'y a personne, s'il faut ainsi dire, qui n'en ait été témoin soi-même. Mais quelqu'un nous dira peut-être que c'est le Roi de France qui fait cela, & qu'un autre qui n'auroit pas sa puissance, n'auroit garde d'en user de la sorte. A cela nous répondrons, que les autres font encore pis quand ils sont en état de le faire. Voions comment les Princes, qui avoient pris le parti de l'Empereur dans la derniere guerre, en furent traités; nous en avons déja fait voir quelque chose ci-devant, en parlant de l'Electeur de Tréves, & de Philisbourg; mais pour y donner le dernier coup de pinceau, ressouvenons nous seulement comment les autres furent abandonnés, si bien qu'aprés s'être épuisés pour faire la guerre avec quelque reputation, ils furent obligés de rendre leurs conquêtes, qui leur avoient neanmoins coûté beaucoup de sang, & où même ils n'avoient pas épargné leur propre personne?

Ce seul exemple est suffisant, pour montrer que

la guerre ne peut jamais être avantageuse à un petit Prince. Qu'on nous en montre un qui y ait fait ses affaires, si ce n'est le Roi de Suede? Encore ne tâcha-t-on pas, comme nous avons dit, d'interrompre ses desseins, tant il est vrai, que quelque fort que soit un lien, cela n'empêche pas que l'ambition ne le rompe? Il en est de même des Rois, comme des amans; les uns non plus que les autres, ne veulent point souffrir de rivaux, & s'il y a quelque difference, c'est que l'amour finit bien souvent, au lieu que l'ambition ne finit jamais.

S'il faut d'autres exemples pour prouver que les Princes de l'Empire peuvent perdre beaucoup en faisant la guerre, mais qu'ils n'y sauroient jamais rien gagner, nous n'avons pareillement qu'à nous ressouvenir de ce qui arriva dans les derniers troubles d'Allemagne. L'Electeur Palatin sur tout nous en pourroit bien dire quelque chose, s'il étoit encore au monde. Car aprés avoir abandonné le parti de la France, sous esperance, ou plûtôt sous promesse, que l'Empereur le delivreroit des incursions de la garnison de Philisbourg, lequel devoit être rasé, il fut trois ans entiers à attendre l'un, quoi qu'à tous momens on lui réïterât la même promesse, & pour l'autre il ne l'a jamais vû, parce que ce n'étoit pas l'interêt de l'Empereur. Ce même Electeur a été encore un exemple fatal des malheurs des petits Princes: à quoi n'a-t-il pas été exposé? Les amis l'ont ils plus épargné, que les ennemis? Et aprés avoir vû la meilleure partie de son païs brûlée, & l'autre ruïnée entierement, n'a-t-il pas eu encore le déplaisir de perdre ses sujets, lesquels aiant échapé au feu, ont été obligés d'aller chercher retraite ailleurs, pour n'être pas exposés tous les ans aux mêmes miseres.

Ce sont des malheurs, nous dira-t-on, qui peuvent arriver à un grand Prince, comme à un petit; l'on nous dira encore, si l'on veut, qu'au milieu des conquêtes du Roi de France, on l'a vû être

être obligé lui-même à brûler une bonne partie de l'Alsace, dont les peuples, qui étoient ses sujets naturels, puis que ce païs lui a été cedé par le Traité de Munster, couroient errans, & vagabonds, sans savoir où se retirer. Il est vrai, & nous n'en saurions disconvenir, mais ce que nous avons à répondre; c'est que si les malheurs de cette nature sont communs aux grands & aux petits Princes, il y en a d'autres, où il n'en est pas de même; un petit Prince est bientôt chassé de ses Etats, & c'est à quoi il s'expose souvent par une guerre mal digerée, au lieu qu'un grand Prince a des ressources, qui ne lui sauroient manquer. Voilà pourquoi nous avons déja dit tant de fois, qu'un petit Prince s'expose à perdre beaucoup en faisant la guerre, au lieu qu'il n'y sauroit jamais rien gagner.

Quelles doivent être les Maximes du Roi de France pour se maintenir dans la grandeur, où il est aujourdhui, & pour tâcher de devenir encore plus puissant.

ON nous accusera sans doute de beaucoup de vanité, de vouloir apprendre quelles Maximes le Roi de France doit tenir pour sa grandeur, comme s'il y avoit quelque chose à ajoûter à sa politique. Et de fait elle paroit au plus haut point de finesse; cependant cela ne nous empêchera pas d'en dire nôtre sentiment, lequel sera reçû comme on voudra, sans que nous nous en mettions autrement en peine. Car nous recherchons bien moins la gloire de rafiner par dessus les autres, que le plaisir de dire la verité. Ainsi quelque impression que l'on ait de cette fine politique, & même quelque impression que nous en aions nous-même, nous remarquerons qu'elle ne s'est pas toûjours accordée avec ses interêts.

La premiere chose qu'a dû faire le Roi de France pour monter à ce suprême pouvoir, où nous le voions aujourdhui, a été sans doute de faire ce qu'il a fait; nous voulons parler du bel ordre qu'il a mis dans son Roiaume, sans lequel il lui auroit été inutile d'avoir de grands desseins. Or il n'y a rien à dire à cela, & il est indubitable qu'il lui falloit être sûr du dedans, avant que de pouvoir rien executer au dehors. Mais il nous semble que ses Ministres ont fait une grande faute, quand sous pretexte de se passer de quantité de choses, qui avoient coûtume de venir des païs étrangers, ils ont privé le Roiaume du debit de ses vins, & de ses autres denrées, dont il est impossible de croire combien il revient d'argent dans les coffres du Roi, & dans ceux des particuliers? Nous nous étonnons même, que cela n'ait pas jetté deux ou trois Provinces dans le desespoir, lesquelles ne voioient plus d'argent, & avoient le déplaisir de voir perir leurs vins & leurs eaux de vie, par une fausse politique d'un Ministre, qui s'étant mis en tête de faire fleurir le Roiaume par ses manufactures, avoit trouvé justement le moien de le faire perir.

Le Roi de France n'a point de mines d'or & d'argent, comme le Roi d'Espagne, tous ses Tresors consistent dans la bonté de son Roiaume, qui est si fertile, que non seulement il produit abondamment tout ce qui est necessaire pour la subsistance de ses peuples, mais encore beaucoup au delà. Or cette fertilité est une mine d'or, beaucoup plus à estimer que toutes celles qui sont aux Indes; car on la fait valoir sans tant de peine ni de dépense. Il n'est point besoin de preparer des Lingots, ni d'équiper des Flotes pour en recueillir le fruit, l'argent vient tout monoié; & on l'apporte jusques dans le cœur du Roiaume. S'il y a du danger sur les mers, c'est pour ceux qui viennent chercher sa marchandise; & soit qu'elle perisse, ou qu'elle arrive

rive à bon port, tout cela lui est égal, si ce n'est que par un principe de Christianisme, il prenne part au bonheur, ou au malheur de son prochain.

Or si cela est ainsi, comme il n'en faut point douter, & comme l'experience nous le fait assez voir, nous ne craignons point de dire, que c'étoit une étrange faute contre la politique, que de ne pas connoître les avantages d'un commerce reciproque. Si Mr. Colbert, qui étoit l'auteur de ces nouveautés, étoit si entêté de ses manufactures, rien ne l'empêchoit de les établir. Elles étoient bonnes, ou mauvaises; il faloit donc laisser à chacun la liberté de s'en servir; ce qui auroit obligé les étrangers à en user de même à l'égard des vins, & des autres denrées de France, & non pas à les défendre, comme ils firent, pour se servir de represailles.

C'a été là le langage d'une infinité de gens qui croient avoir quelque connoissance des interêts de ce Roiaume; cependant aprés avoir vû cesser cette politique; ce qui étoit une marque qu'on la reconnoissoit mauvaise, il est assez étonnant qu'elle recommence aujourdhui, comme nous n'en pouvons douter par une infinité d'arrêts du Conseil qui viennent de sortir de dessous la presse, par lesquels si l'on ne défend pas tout-à-fait l'entrée du Roiaume à quantité de marchandises étrangeres, on y fait naître tant de difficultés qu'on voit bien où l'on en veut venir.

Au reste il faut qu'on croie pour en user de la sorte, que les voisins soient fort aveugles, ou bien qu'ils ne sçauroient absolument se passer de ce qui croît dans ce païs. Car si l'on n'étoit prevenu de cette pensée il seroit impossible qu'on ne fit reflexion combien ils apportent d'argent dans le Roiaume, & combien il y en viendra de moins, s'ils s'avisent jamais de prendre une autre route. Il y a des vins en Allemagne aussi-bien qu'en France, & deux ou trois ans d'interruption feront qu'on ne songera pas si le

goût de l'un est different de celui de l'autre. On fera peut-être reflexion aussi qu'on se peut passer facilement des modes de France, ce qui y apporte encore un nombre infini d'argent. Car nous voions tous les jours que ce qui y est entré d'un autre païs en ressort bien souvent, parce qu'il y a été emploié. Par exemple combien envoie-t-on de peruques dans les païs étrangers? Combien d'habits & mille autres choses semblables, dont le prix a augmenté de moitié par l'opinion que l'on a qu'on ne sçauroit avoir rien de beau à moins qu'on ne le fasse venir de Paris.

Nous tenons donc que la politique du Roi de France doit être de faciliter le commerce autant qu'il pourra, parce que quoi que ses sujets ne s'appliquent pas tout-à-fait tant à la marchandise, que beaucoup d'autres, il est toûjours constant, que plusieurs Nations ne se pouvant passer de ce qui croît dans ses Etats, cela y répand l'abondance. Ainsi il faut bien non seulement qu'il se donne de garde de suivre les maximes de Mr. Colbert, ni celles dont nous venons de parler, mais encore d'avoir la guerre tout en un même temps, avec les Anglois, & les Hollandois. Outre le risque qu'il courroit de quelque descente qu'ils pourroient faire sur ses côtes, étant beaucoup plus puissans que lui sur la mer, quand ils se trouvent joints ensemble, il perdroit tout son commerce; au lieu que s'il n'a la guerre qu'avec l'une de ces Puissances, l'autre viendra chercher pour elle, & pour ses voisins, tout ce que les deux ont accoûtumé de prendre. Il s'appercevra donc fort peu du prejudice que lui fait la guerre, & c'est presque tout de même que s'il joüissoit d'une profonde paix.

Voilà une maxime generale pour un Roi de France, aprés quoi il en doit avoir une autre, qui est d'avoir toûjours quelque guerre de temps en temps, pour entretenir le genie de ses sujets à qui les mains demangent d'ordinaire. Aussi remarque-t-on qu'il leur

leur faut de l'occupation ordinairement ; de sorte que si on ne les emploie chez leurs voisins, ils ont coûtume d'exciter des guerres civiles. Quoi que l'on attribuë cela à leur genie, lequel, comme nous venons de dire, est si remuant, nous en trouvons neanmoins une autre raison : le païs est extrêmement peuplé, & comme les biens n'y sont pas distribués également, la misere fait qu'ils ne demandent qu'à trouver moien de subsister. Ainsi se figurant plus de douceur qu'il n'y en a à porter les armes, ils prennent le premier parti qu'on leur presente. C'est donc une politique necessaire à un Roi de France, de purger le païs de temps en temps de ce superflu ; & c'est aussi ce qui fait que les hommes lui coûtent si peu dans les sieges, sachant bien qu'il s'en trouvera d'autres pour prendre leur place. Cependant comme il ne veut pas qu'on croie, qu'il les méne ainsi à la boucherie, il se sert de cette excuse ; savoir que la longueur d'un siege engendrant ordinairement beaucoup de maladies, il vaut mieux les risquer tout d'un coup que de les voir perir peu à peu. Mais comme on les expose souvent sans necessité, par exemple, quand on fait porter la fascine, & monter la garde de la tranchée en plein jour, il s'ensuit, que c'est qu'on ne se soucie gueres de les perdre, par les raisons que nous avons deduites ci-devant.

Quoi que nous venions de dire que c'est une politique necessaire à un Roi de France, que de faire la guerre de temps en temps, il faut remarquer neanmoins que les choses sont tellement changées dans ce Roiaume depuis ce qui est arrivé à l'égard des gens de la Religion, que nous croions cette maxime entierement renversée. Dans le ressentiment, ou pour mieux dire, dans le desespoir où tous ceux de cette Religion se trouvent aujourdhui, il n'y auroit rien de si dangereux au Roi que de s'engager dans une guerre étrangere. Comme il a grand nombre d'ennemis & d'envieux, ces desesperés se-

roient

roient capables de tout faire. L'on en voit un échantillon par ce qui arrive tous les jours, & l'on remarque que nonobstant la rigueur qu'on exerce envers ceux qui ne se conforment pas aux Edits, l'on en voit qui font un assez grand mépris de la vie pour vouloir avoir l'exercice de leur Religion. Que ne seroit-ce point s'ils voioient le Roi occupé ailleurs, & puis qu'ils sont capables de courir à la mort sans voir aucune porte ouverte pour s'en sauver, qu'arriveroit-il s'ils avoient la moindre esperance ?

Bien que le Roi de France & son Conseil soient regardés aujourdhui de toute l'Europe comme un miracle de politique, beaucoup de gens neanmoins ont peine à approuver celle qui l'a porté à faire une entreprise si extraordinaire. Car si l'on considere le bien qui lui en peut revenir, il est si petit en comparaison des maux dont il est menacé, qu'on ne peut comprendre comment un Roi si penetrant, & des Ministres si éclairés se soient exposés à des suites si dangereuses. Dans l'état où se trouvoit le Roi de France, il n'y avoit rien qui fût au dessus de ses forces. Il étoit l'arbitre de la paix, & de la guerre, & cela au moien de l'intelligence qui regnoit entre ses sujets de l'une & de l'autre Religion. Toute l'esperance que pouvoient avoir ses ennemis étoit de rompre une harmonie qui leur étoit si prejudiciable ; mais comment s'y seroient-ils pris ? Chacun aimoit le Roi d'un amour tendre, qui croissoit encore de jour en jour par l'admiration de tant d'actions heroïques. Ses ennemis même étoient obligés de rendre justice à sa vertu. Pour faire perdre donc une estime si generale, il faloit lui voir entreprendre quelque chose qui ne répondît pas à tout ce qu'il avoit fait auparavant, c'est-à-dire, qui ne fût ni selon la politique, ni selon la justice : c'est ce qui vient d'arriver dans ce que nous venons de dire ; puis que quelque couleur qu'il donne à ses Edits, on y voit plûtôt éclater la volonté suprême,

&

& la passion de quelques particuliers, que ces deux fondemens sur lesquels avoient roulé toutes ses autres actions.

Nous voulons bien du moins le supposer, quoi qu'il y en ait beaucoup qui n'en voudroient pas convenir avec nous, principalement à l'égard de la justice, à laquelle ils publient qu'il ne s'est pas toûjours assujetti regulierement. Ils veulent par exemple que tant de choses, qui se sont passées dans la guerre n'aient pas toûjours été non seulement conformes à cette vertu, mais même souvent à sa parole. Mais outre qu'il ne faut pas ajoûter foi au raport des ennemis, dont les plaintes doivent être suspectes : il est constant qu'on est forcé quelquefois dans ce temps de desordre & de confusion de faire des choses à quoi l'on repugneroit, si l'on ne suivoit que son penchant. D'ailleurs bien-loin que la justice & la politique se puissent toûjours accorder, l'on sçait au contraire que c'est comme une espece de miracle, quand elles ne se trouvent pas opposées. Ainsi tout ce que le Roi de France a pû faire dans un temps si malheureux, & qui semble n'être fait que pour la ruïne de tout le monde, trouve son excuse non seulement par la necessité, mais encore par l'opposition, qui regne entre la politique & la justice. De maniere que quelques couleurs qu'emploient ses ennemis pour le décrier, il trouve à se sauver ou sur l'un, ou sur l'autre. Mais aujourdhui que peut-on dire pour autoriser ce qu'il vient de faire ? Tout choque également la justice, & la politique. La justice vouloit qu'il maintînt ses sujets de la Religion Reformée dans le libre exercice de leur Religion, qui leur étoit accordé par un nombre infini d'Edits, tant des Rois ses Predecesseurs, que de lui. La politique même s'accordoit en cela, puis qu'il ne pouvoit les revoquer qu'en jettant un milion d'ames, & plus dans le desespoir, chemin inévitable de la desobeïssance. Or que pou-

pouvoit-il entreprendre qui détruisît davantage l'estime que ses peuples, & que ses ennemis mêmes étoient obligés d'avoir pour lui ?

Voilà enquoi nous croions avoir raison de dire que cette action le va faire décheoir apparemment de cette grande reputation à laquelle il étoit monté. Et nous nous fondons sur ce qu'il est impossible qu'on ne croie qu'il a jetté par là de la division dans ses Etats ; tellement que comme l'estime qu'on avoit pour lui étoit fondée sur ses forces, il s'ensuit que l'opinion qu'on a qu'elles sont diminuées notablement, fait perdre en même temps la crainte qu'on avoit conçûë de sa puissance. Cependant c'est par cette estime que les grands Etats s'entretiennent non seulement dans leur splendeur, mais encore qu'ils s'augmentent de jour en jour. Combien de villes se sont renduës au Roi de France sur le seul bruit de sa reputation, qui auroient tenu long-temps contre un autre ? Croit-on que doré-navant il y trouve la même facilité ? Quand la fortune, qui l'a favorisé toûjours jusques ici, le favoriseroit encore assez pour que ses peuples se continssent dans le devoir, la pensée qu'on a qu'ils doivent remuër, ne soûtiendra-t-elle pas des murailles qui tomberoient sans cela ? Mais, que dis-je, nous sommes bien trompés si ce Prince se voit jamais en état de faire encore de ces coups qui ont fait voler sa gloire jusques chez les Nations les plus éloignées. Dans le temps que la politique s'accordoit avec ses entreprises, il a trouvé le secret de vaincre les saisons, de surmonter la rapidité des plus grands fleuves, & en un mot de faire la loi à toute l'Europe. Mais lui qui n'a rien trouvé de dificile dans ce temps-là, comment trouvera-t-il aujourdhui le moien de domter la crainte secrete qu'il doit avoir de tantd'ennemis qu'il vient de se faire ?

C'étoit une assez forte raison pour l'empêcher de tenter un coup si hazardeux ; cependant il y en avoit

en-

core d'autres, & même d'assez considerables pour meriter qu'il y fit reflexion. Nous ne voulons point parler du grand nombre de sujets que cela lui devoit faire perdre, il croioit y remedier par les precautions qu'il a prises pour garder les passages: precautions neanmoins bien inutiles contre un desespoir, qui ne laisse plus d'esperance que la fuite, & l'exil. Donnons cependant un moment de nôtre attention sur cette conduite, & disons que quand on est ainsi obligé de conserver des sujets malgré qu'ils en aient, ce sont plûtôt des ennemis qu'on nourit dans son sein, que des gens en qui l'on puisse prendre la moindre confiance. Nous taisons pareillement le dommage qu'il soufre de tant d'argent qui est sorti de son Roiaume, sans conter encore celui qui en sortira. Car enfin il ne doute pas que tous ceux qui s'en vont n'emportent tout ce qu'ils peuvent avec eux; taisons dis-je encore cette circonstance, & ne nous arrêtons que sur la necessité qu'il y avoit pour lui, de ne pas donner l'alarme aux Princes Protestans, qui tout divisés qu'ils sont d'interêt, se réüniront apparemment, voiant que c'est bien moins aux Réformés de France qu'il en veut, qu'à eux-mêmes. Et de fait tout le but que le Roi de France peut avoir en cela, c'est de se faire Chef des Catholiques-Romains, afin que sous pretexte de Religion il puisse se fraier le chemin à des grandeurs, où tout puissant qu'il est, il voit encore beaucoup de dificulté avant que d'y pouvoir arriver. Mais nous trouvons qu'il s'y est pris un peu trop tôt. Il faloit auparavant achever de chasser les Espagnols de la Flandre, aprés quoi sans se servir de ce pretexte, il pouvoit s'il eut voulu mener pour ainsi dire, jusques au bout du monde, ses sujets tant de l'une que de l'autre Religion. Qu'étoit-il besoin de tant de mistere? Au contraire en déguisant un peu plus ses sentimens, ne pouvoit-il pas même armer les Protestans les uns con-

contre les autres ? Les differens interêts dont ils ſont animés, lui ouvroient un moien indubitable de leur forger les fers, dont ſes Miniſtres le repaiſſent depuis ſi long-temps, mais qui viennent de ſe briſer par un coup ſi mal à propos. S'il vouloit faire une entrepriſe de cette nature, & qu'il la jugeât donc ſi neceſſaire pour ſon élevation, ne faloit-il pas que ce fût dans le temps que les affaires de l'Empire étoient entierement deſeſperées ? Mais de la commencer lors qu'elles ſont floriſſantes, & que le Grand-Seigneur eſt fort embaraſſé pour ſortir d'une guerre, qui n'a pas eu les ſuites que lui promettoit ſon ambition, n'eſt-ce pas vouloir que ces deux Puiſſances s'accommodent enſemble, pour en faire retomber une enſuite ſur lui ?

Enfin eſt-ce là le moien de ſe fraier le chemin à l'Empire, & tant de Princes qui compoſent ce corps ſi étendu y donneront-ils les mains, eux qui dans le même temps qu'ils y auroient conſenti, ſe verroient expoſés au même traitement que ſoufrent tous les Reformés de France ? Il étoit dificile je l'avouë de les apprivoiſer ſur la perte de leur liberté, qui couroit grand riſque, ſi le Roi de France fût venu à bout de ſes deſſeins ; mais enfin la choſe n'étoit pas abſolument impoſſible. Les uns auroient peut-être été obligés d'y donner leur conſentement par crainte, où par impuiſſance, les autres par la honteuſe dépendance où ils ſe ſont jettés eux-mêmes, & le reſte auroit été bien empêché à ne pas ſuivre leur exemple, ſoit qu'il ſoit dificile de reſiſter aux differens reſſorts dont ſe ſervent les grands Princes, ſoit qu'on ſe laiſſe tenter aiſément par le grand nombre d'argent dont ils ſont prodigues, quand il s'agit de leur interêt. Mais quoi que la liberté ſoit le plus grand de tous les biens, ne faut-il pas convenir que les affaires de la conſcience ſont encore plus delicates ; tellement que quand il y auroit quelqu'un qui ſeroit capable de vendre l'un, il

ne

ne faut pas inferer qu'il eût la lâcheté de faire la même chose à l'égard de l'autre.

Nous ne nous arrêterons pas à prouver cette verité par les traits de l'histoire. Elle est si remplie d'exemples qui autorisent ce que nous venons de dire, qu'il n'y a qu'à jetter les yeux dessus pour en être pleinement convaincu. Ainsi nous nous étonnons qu'un grand Roi, qui a coûtume de prevoir jusques aux moindres dificultés n'ait pas fait reflexion sur celle-ci, qui est neanmoins si triviale, & si commune; mais puis que c'est une chose faite, & qu'il n'y a plus de remede aujourdhui, ne nous arrêtons pas davantage sur ce sujet, & passons plûtôt sur les interêts de ce Monarque, en l'état où il a mis luimême les affaires de son Roiaume.

Avant un coup si dangereux, nous n'avions pas crû devoir parler de la conduite qu'il étoit obligé de tenir à l'égard de ses sujets, & ils étoient si soûmis à toutes ses volontés, que c'eut été une chose inutile. D'ailleurs l'admiration où l'on étoit de tant de succés merveilleux qui étoient arrivés durant son regne tenoit chacun dans l'obeïssance, quand même il y auroit eu quelque semence de rebellion dans les esprits. Mais aujourdhui que ces mêmes sujets ont lieu de croire que les suites ne répondront pas aux commencemens: la politique veut que ce Prince garde tant de mesures avec eux, que ce seroit passer sous silence une partie des choses qui le regardent que de n'en pas faire mention. Il est donc hors de doute, que comme il doit s'attendre tous les jours à quelque rebellion; il faut non-seulement qu'il soit plus armé que jamais, mais encore qu'il entretienne des troupes dans les endroits où il y a le plus de sujet de craindre. La raison est que l'audace pourroit croître, si l'on voioit le peril éloigné, & puis que ce sont les soldats qui ont commencé la conversion, il faut que les soldats l'achevent.

Com-

Comme il n'y a que trop de gens qui sont plus sensibles à l'interêt, qu'à la Religion, c'est au Roi de France à tâcher de connoître ceux-là, & aprés les avoir connus, il doit leur faire du bien, afin qu'ils se joignent aux soldats pour convertir les autres. Cependant ils s'y doivent prendre d'une maniere bien differente; car au lieu que les troupes y emploient le fer, & le feu, ils ne se doivent servir que de persuasions douces, telles que sont celles de la necessité, de la conservation des biens, de l'amour de sa femme, & de ses enfans, & enfin de tout ce qui peut contribuer à adoucir leur chagrin. Ce sont les premiers pas qu'on doit faire, car il faut toûjours prendre un homme par son foible, sans s'amuser à l'irriter, comme il arriveroit, si au lieu de tenir ce chemin, l'on prenoit celui de combattre des impressions qui passent pour autant de verités dans leur esprit. C'est au Prince à paroître rigoureux, afin de ne pas mettre son autorité en compromis; mais c'est à ceux qu'il emploie sous main à ne pas traiter les choses avec tant de violence; semblables en cela à deux soldats qui logent chez le bon homme, dont l'un fait le méchant, & l'autre arrête les coups.

Quand on aura ainsi disposé les esprits, c'est alors qu'on pourra tâcher d'attirer les gens tout-à-fait, en leur insinuant une chose qu'on aura peine, sans doute, à persuader à ceux qui sont bien instruits de leur Religion, mais avec quoi l'on pourra surprendre les foibles. Nous voulons dire en leur faisant accroire, que les Reformés aiant toûjours dit qu'on se pouvoit sauver dans l'une aussi-bien que dans l'autre Religion, ce seroit une grande imprudence à eux de s'exposer à de si grandes extrêmités pour une chose qui dans le fonds est d'une si petite consequence, puis qu'il doit être indifferent de quelle Religion l'on soit, pourvû que le salut soit assuré. Nous savons bien, comme nous

venons

venons de dire, que ce n'eſt pas un hameçon à pouvoir prendre les habiles gens, puis que cette creance n'a jamais été reçûë parmi eux ; mais enfin qu'importe pourvû que les autres, qui ſont en plus grand nombre, s'y prennent ? Nous croions bien encore que ceux-ci ſavent dans leur ame que ce n'a jamais été là le ſentiment de perſonne ; mais il ne faut pas laiſſer de debiter cette reverie, & c'eſt avec quoi principalement l'on doit endormir ceux qui ne ſont pas encore en âge de ſavoir leur Religion : car ſi on leur peut perſuader une fois que les moiens de faire ſon ſalut ſont auſſi aſſurés dans la Religion Romaine, que dans la Reformée, il eſt ſans dificulté qu'ils n'iront pas choiſir celle qui entraîne aprés ſoi la perte des biens, celle de la liberté, & un nombre infini d'autres perſecutions.

Le Roi de France doit faire enſorte que les plus conſiderables d'entre les nouveaux convertis s'attachent tous à quelque charge ; car outre que leurs ſentimens ſeront bien mieux connus dans les fonctions publiques, que s'ils étoient renfermés dans leur famille, la crainte de perdre l'argent que ces charges leur auront coûté, leur ſervira comme d'un mors qui les empêchera de s'écarter à droit & à gauche. D'ailleurs comme il y a déja du temps que les gens de la Religion ſont privés des honneurs, ils y ſeront plus attachés que les autres, enſorte que ce ne ſera qu'avec une peine extrême qu'ils ſe reſoudront à s'en éloigner.

Il faut envoier dans les endroits, où le nombre des nouveaux convertis eſt plus grand, les plus habiles predicateurs du Roiaume, afin qu'ils achevent, s'il eſt poſſible, ce que la crainte a commencé. Cependant à nôtre avis ils doivent s'abſtenir de remontrer que le moien de ſe ſouſtraire aux perſecutions eſt de ſe conformer à la volonté du Roi : ces raiſons ſont foibles pour des gens qui aiment le repos de leur conſcience, & d'ailleurs cela

cela sentiroit toûjours l'esclavage, à quoi l'esprit de l'homme resiste naturellement. Mais il y faut emploier quelque chose de plus solide; & ce doit être tout ce qu'ils ont appris dans la plus fine controverse. Autrefois c'eut été un moien bien utile pour venir à bout de ce qu'on entreprend aujourdhui, mais maintenant qu'il n'y a personne pour contredire, cela est capable de faire quelque impression, principalement dans l'esprit des femmes, & de ceux qui ne sont pas encore bien versés dans la Religion.

Nous passons par dessus quantité de choses semblables, que le Roi de France est obligé de faire pour l'acheminement d'un si grand dessein. Aussibien ne s'y oublie-t-il pas, principalement dans la reformation du Clergé, dont la vie scandaleuse de quelques-uns étoit capable de donner méchante opinion d'une Religion; dont on voioit les Ministres vivre si licentieusement. C'est encore avec beaucoup de raison qu'il remedie à la profanation des Eglises, où la devotion regnoit si peu, que ce n'étoit pas pour attirer des personnes à qui la moindre chose est un sujet de scandale. Cependant quoi que tout cela parte d'une fine politique, le Roi de France n'auroit pas grande chose à en esperer, s'il n'avoit cent mille hommes tout prêts pour faire executer ses volontés. C'est donc à lui à ne les jamais éloigner des endroits où toutes ces nouveautés lui peuvent faire craindre un soulevement; desorte que quelque besoin qu'il en ait ailleurs, il en doit toûjours rester suffisament pour reprimer les premiers troubles.

Cette entreprise ne l'oblige pas seulement à demeurer ainsi armé dans le cœur de ses Etats: la politique veut encore qu'il le soit plus que jamais sur la frontiere. Car comme il est hors de doute que cela donne de grandes esperances à ses voisins, ils en seront bien plus hardis à l'attaquer. Celui dont il

il doit se défier davantage est l'Empereur, & nous en trouvons deux raisons. La premiere qu'il est le plus puissant, la seconde qu'il a plus de sujet que personne de lui vouloir faire querele : toutes les nouveautés qui se sont passées dans le temps qu'il n'y pouvoit mettre remede, lui excitent sans doute un grand ressentiment, & par consequent un puissant desir de s'en venger en temps & lieu. C'est donc sur lui que le Roi de France est obligé de veiller plus particulierement; car quoi qu'il y ait une treve entre l'un & l'autre, elle se rompra lors qu'on y songera le moins, & même sans que personne y puisse trouver à redire. En effet il arrive tous les jours des choses qui en fourniront le pretexte, & sans nous amuser à les specifier ici par le detail, ne sçait-on pas bien ce que l'ambition fait entreprendre à toute heure aux uns, & ce que la patience fait souffrir aux autres malgré qu'ils en aient ?

Au reste puis qu'on ne sauroit douter que les pretextes ne manqueront pas toutefois & quantes qu'on en aura besoin, c'est au Roi de France à faire joüer tant de ressorts que l'Empereur ne se trouve point en état de lui nuire. Le meilleur moien pour en venir à bout, est de prolonger la guerre de Hongrie, à quoi nous voions plusieurs expediens, nonobstant l'interêt que l'Empereur & le Turc ont de la terminer bientôt. La raison qui y porte davantage cette derniere Puissance, est qu'aiant affaire tout en un même temps à l'Empire, au Roi de Pologne, & aux Venitiens, il n'y a guere d'apparence pour elle, de sortir heureusement de tant d'embarras. Il est donc de la politique de ceux qui doivent souhaitter la continuation de ces differens, de lui lever ces dificultés. Cela est facile en faisant ensorte que le Roi de Pologne se detache des interêts de l'Empereur, ce qu'on peut moienner en lui procurant une satisfaction raisonnable, & lui remontrant d'un autre côté qu'il ne lui sera

jamais avantageux que l'Empereur devienne si puissant.

Bien que ce ne soit gueres la coûtume du Turc de rien ceder par un traité, toutefois il est plus vrai-semblable de croire qu'il aimera mieux s'accommoder avec la Pologne qu'avec l'Empereur. Il y en a deux raisons principales; sans conter plusieurs autres de moindre consideration, que nous passerons sous silence. La premiere que dans l'état florissant où se trouve aujourdhui l'Empereur, la paix est plus dificile à faire avec lui qu'avec le Roi de Pologne, qui n'aiant fait encore aucune conquête qui en vaille la peine, se tiendra fort heureux si on lui fait present de la moindre chose. La seconde, que l'Empereur n'osera, pour ainsi dire, traiter tout seul aprés les obligations qu'il a au Roi de Pologne; desorte que le Turc n'en sera pas quitte pour le contenter: il faudra encore qu'il contente le Roi de Pologne, & ses autres alliés. Or quoi que le traité qui est entre l'Empereur, le Roi de Pologne, & les Venitiens, engage également les uns envers les autres, il est neanmoins à remarquer que les deux dernieres Puissances s'en peuvent degager plus aisément que la premiere. L'Empereur est le maître dans son Conseil, & personne ne le peut obliger de souscrire à ce qu'il n'aura pas resolu; mais il n'en est pas de même du Roi de Pologne, & des Venitiens, dont le Conseil étant composé de diverses personnes qui ont presque autant de puissance les unes que les autres, il s'ensuit que quand ils manqueroient de parole à l'Empereur, ils en imputeront la faute à leurs peuples: desorte qu'on s'en prendra plûtôt à la forme du gouvernement qu'à ceux qui en sont les Chefs. La conclusion que nous tirons de ceci, est que le Roi de Pologne & les Venitiens, pouvant traiter avec le Turc sans interesser leur honneur, autant que pourroit faire sa Majesté Imperiale, tout le but de la France doit être de

moienner une paix entre ces Puiſſances, afin qu'il reſte tant d'affaires à l'Empereur, qu'il ne puiſſe ſonger à en faire aux autres.

Si ce coup d'Etat vient à manquer, nous croions cette Couronne bien embarraſſée, nonobſtant qu'elle ne manque ni d'adreſſe, ni de politique pour ſe tirer des pas les plus gliſſans. Et de fait, de la maniere que les choſes ſont maintenant en Hongrie, ou l'Empereur ſera bientôt une paix avantageuſe en ce païs-là, ou il achevera de le reduire la campagne prochaine. Aprés cela nous laiſſons à penſer s'il ne ſe jettera pas ſur la France, où quoi qu'il paroiſſe maintenant beaucoup de dificulté de pouvoir entrer à cauſe de tant de fortereſſes qui ſe couvrent les unes les autres, cette dificulté n'eſt pas cependant inſurmontable. D'ailleurs ce qui vient de ſe paſſer en France à l'égard des gens de la Religion, ne promet-il pas des facilités ſur leſquelles cette Couronne a beaucoup de meſures à prendre? Chacun eſt de nôtre ſentiment, & ſi nous examinons bien ſes interêts, en l'état que les choſes ſont aujourdhui, nous croirons pouvoir dire avec beaucoup de raiſon, qu'il ne lui peut rien arriver de plus deſavantageux que la guerre. Cependant à moins qu'elle n'ait l'adreſſe de faire abandonner l'Empereur par ſes alliés, elle eſt inévitable pour elle. Car quoi que la paix lui ſoit abſolument neceſſaire, par les raiſons que nous venons de deduire: ſi nous enviſageons d'un autre côté l'avantage que l'Empereur tire de ſes conquêtes en Hongrie, & celui qu'il tirera encore apparemment par l'entiere reduction de ce Roiaume; ſi nous enviſageons, dis-je, les ſuites qui arriveront de tout cela, nous ne croions pas nous éloigner du bon ſens, quand nous dirons que s'il n'y a point d'autre moien de les prevenir que par la guerre, il la lui faut faire de neceſſité, & même dans peu de temps.

Pour concilier deux choses si opposées, nous croions que le Roi de France est obligé, selon toutes les regles de la politique, de faire une diversion qui puisse attirer une partie des forces de l'Empereur du côté du Rhin. Nous sçavons bien que cela sera contraire à la declaration qu'il a faite tant de fois, de ne rien entreprendre, tandis que l'Empire sera en guerre contre le Turc; mais enfin il peut donner quelque couleur à ce manquement de parole, & rejetter même tout ce qui en arrivera sur ceux qui se declareront contre lui.

Pour expliquer cela plus nettement, nous dirons qu'il y a deux affaires sur le tapis qui lui fournissent un beau pretexte: l'une ce qui se passe à l'égard du Palatinat, l'autre la retraite que les Puissances voisines ont donnée aux Protestans François. Pour ce qui est de la premiere, on n'aura rien à dire contre lui, & aiant voulu remettre les interêts de la Duchesse d'Orleans entre les mains du Pape, & étant survenu des choses depuis qui mettent obstacle à l'accommodement, il s'ensuit que l'on ne le sauroit condamner s'il a recours aux armes, puis qu'il n'y a plus que ce seul moien là par où il puisse se faire faire raison.

Et de fait il n'est pas juste que sous pretexte d'une guerre avec les Infideles, il empêche qu'on ne rende justice à qui elle appartient. Ce seroit une étrange chose que la declaration du Roi de France lui liât les mains jusques au point, qu'on lui pût faire injustice, sans qu'il osât s'en ressentir. D'ailleurs n'est-il pas vrai de dire que ce qui a été cause de cette declaration ne subsiste plus aujourdhui? C'étoit le mauvais état des affaires de l'Empereur: graces à Dieu, elles sont florissantes maintenant, par consequent il semble que le Roi de France soit degagé de sa parole, ou du moins qu'il n'y aille pas beaucoup du sien à en manquer. Veut-on qu'il attende à poursuivre ses droits, ou ceux de sa belle-sœur, quand

quand il n'en sera plus temps, c'est-à-dire, quand l'Empereur aura obligé le Turc à faire une paix honteuse, & qu'il pourra retomber sur lui avec toutes ses forces? Il n'y a pas beaucoup d'apparence de le demander, & chacun en voit les consequences aussi-bien que nous.

Voilà le premier point expliqué: à l'égard du second, nous dirons que quoi qu'il n'y paroisse pas tant de justice, il y a neanmoins de certaines circonstances qui obligent le Roi de France à s'en servir plûtôt que de l'autre. Quoi qu'en faisant la guerre pour le Palatinat il ait l'excuse que nous venons de dire, il viole directement sa parole, au lieu qu'en se declarant contre les Puissances qui ont donné retraitte à ses sujets, il semble que ce soit plûtôt une guerre de Religion, qu'une guerre d'ambition, ou de politique. Cependant il en retire non seulement la même utilité, puis qu'apparemment l'Empereur, & l'Empire ne lui laisseront pas abatre des Puissances avec qui ils entretiennent une intelligence étroite; mais il a encore cet avantage par devers lui, qu'il y en aura beaucoup qui n'approuveront pas le procedé de ceux qui se declareront ses ennemis. Ce n'est pas qu'on puisse trouver à redire à la retraitte qu'on donne aujourdhui à de pauvres malheureux; mais enfin comme chaque Religion a ses partisans, il s'en trouvera qui sans penetrer dans les intentions qu'on a pû avoir pour entreprendre tout ce mistere, ne se mettront gueres en peine de prendre le parti de ceux qu'on tâchera d'opprimer sous ce pretexte. Le zele qu'ils auront pour la Religion Romaine leur bouchera les yeux sur toutes choses. Cependant le plus grand inconvenient que nous trouvions pour les affaires de la Chrêtienté, c'est que le Pape trouvera peut-être mauvais que l'Empereur assiste ceux sur qui tombera le faix de la guerre, à quoi nous sommes bien trompés si le Roi de France n'y contribuë de

tout son pouvoir. Il lui remontrera que s'agissant d'exterminer les heretiques, c'est une étrange chose que la jalousie soit cause qu'un dessein si loüable demeure sans execution; or nous laissons à penser ce qu'est capable de produire ce discours sur un Pape comme celui-ci. La haine qu'il porte aux Protestans, qu'il regarde comme autant de brebis qui se sont separées de son troupeau, lui fera cesser le secours qu'il donne à l'Empereur contre les Infideles. Cependant s'il vient une fois à fermer sa bourse, adieu tous les avantages qu'on a remportés contr'eux. Il n'y a pas moien de faire la guerre sans argent, & l'Empereur se trouvera bien surpris, quand étant ainsi denué d'une chose si necessaire, il se verra non-seulement la puissance Ottomane sur les bras, mais encore celle du Roi de France, qui est incomparablement plus considerable. Or il ne faut pas être fort habile pour considerer que c'est là le veritable moien pour faire recouvrer au Turc tout ce qu'il a perdu.

Que si l'Empereur laisse faire au Roi de France tout ce que bon lui semblera sans s'y opposer, c'est à lui à voir si cela ne lui apportera pas plus de prejudice, que toutes les conquêtes qu'il sçauroit faire d'un autre côté ne lui sçauroient apporter de profit. C'est en quoi, ce nous semble, il ne faut pas être grand politique pour porter un jugement assuré, puis que tout le monde sçait que la seureté de toute l'Europe consiste uniquement dans les obstacles que le Roi de France trouve sur les bords du Rhin, & dans le voisinage, desorte que s il les pouvoit lever, difficilement lui pourroit-on empêcher d'aller jusques au bout du monde. Toûjours faut-il qu'on convienne avec moi que la liberté de tous les Etats ne dependroit plus que du gain, ou de la perte d'une bataille, & de fait il n'y auroit plus de places qui empêchassent le Roi de France de porter ses armes dans toutes les Provinces de l'Empire, chose si dan-

dangereuſe, que nous croions que l'Empereur eſt obligé d'y apporter remede à quelque prix que ce ſoit.

Quand nous avançons tout ce que nous venons de dire, nous ſuppoſons, comme de fait c'eſt là nôtre penſée, que la meſintelligence qui paroît aujourdhui entre le Pape, & le Roi tres-Chrêtien ne peut pas encore durer long-temps. Il faut que l'un ou l'autre ſe rende à la raiſon, ſur tout puis qu'il y va de leur interêt commun. Nous croions même qu'un des plus puiſſans motifs que le Pape puiſſe avoir pour revenir de ſon opiniâtreté, c'eſt qu'il met obſtacle par là aux deſſeins qui ſont pris depuis quelque temps entre deux grands Princes de ruïner la Religion Proteſtante. Ceux qui voient clair s'apperçoivent bien qu'on ne travaille plus que ſur ce fondement. C'eſt pour cela qu une Republique floriſſante, & qu'ils regardent comme le ſeul obſtacle qu'ils puiſſent rencontrer en chemin, eſt en butte à toutes leurs entrepriſes. Il n'y a rien qu'ils ne faſſent ſecretement pour machiner ſa ruïne, juſques à lui aller chercher des ennemis juſques au fonds des Indes.

Mais pour en revenir à nôtre ſujet, nous diſons donc que l'avantage du Roi de France ſe trouvant ſi viſiblement dans ce que nous venons de dire, nous croions que ce Prince doit agir toûjours de concert avec le Pape, lui faiſant accroire que tout ce qu'il entreprend n'eſt qu'en vûë de la Religion. Ainſi pour lui ôter la penſée qu'il pourroit concevoir du contraire, il faut qu'il ſe donne bien de garde de porter ſes armes du côté d'Italie. Quand il ſe rendroit maître de Geneve, de quoi cela lui ſerviroit-il, ſi en même temps il faiſoit declarer contre lui toutes les Puiſſances voiſines? Cette ville étant ſous la protection des Suiſſes, ne ſeroit-ce pas pour les reveiller de l'aſſoupiſſement où ils ſont enſevelis depuis ſi long-temps? De quel œil pareillement

les autres Princes regarderoient-ils cette conquête, eux qui sont persuadés de longue main, que toutes les demarches que fait cette Couronne, n'ont pour but que l'aneantissement des autres Puissances, & l'élevation de la sienne ?

Cela étant ainsi, ne vaut-il pas mieux qu'il se contente de tâcher de rétablir doucement dans cette ville, c'est à dire par son credit, & sans y emploier la force des armes, l'autorité que les Evêques y avoient autrefois ? Quoi que ce changement n'y puisse arriver qu'au prejudice de la Religion Protestante, neanmoins la crainte où chacun est des armes d'un si grand Roi, est capable de faire faire bien des choses. Cette ville a déja souffert beaucoup de nouveautés, qui ne lui étoient pas moins prejudiciables : on peut donc inferer qu'elle aura la même condescendance, maintenant qu'elle a le même sujet d'apprehension. Quoi que le Roi de France soit obligé de tenir cette conduite, ce ne doit pas être avec tant de foiblesse, qu'on puisse penetrer dans son secret. Sur tout il faut qu'il le cache au Pape, qui étant extrêmement zelé ne trouveroit peut-être pas bon, que sous pretexte de Religion, il songeât à s'élever davantage.

Il est obligé d'agir avec la douceur ci-dessus envers les Cantons Suisses, dans lesquels la Religion Protestante fleurit. Cependant quoi qu'il paroisse en tout ce qu'il fait dans son Roiaume, que son unique but est de ruïner entierément cette Religion, nous ne croions pas neanmoins qu'il soit de son interêt de tenir la même conduite avec eux. La raison est qu'il lui sera bien plus avantageux s'il y a deux Religions, que s'il n'y en avoit qu'une. Par ce moien il y entretiendra une espece de division, laquelle peut encore fomenter par la jalousie que les Cantons ont les uns des autres. Il peut tenir cette Puissance en cet état jusques à ce qu'il ait fait ses affaires d'un autre côté, aprés quoi il lui sera facile
de

de revenir sur elle, & de se prevaloir des desordres qu'il y aura semés.

C'est ainsi qu'un Roi sçavant en l'art de regner doit prendre son temps en toutes choses, sans se laisser emporter à la passion, ni se repaître de belles esperances. Mais dequoi nous mêlons nous ici de donner des leçons à une Puissance qui apprend à toutes les autres ce qu'elles ont à faire ? Ce qui s'est passé à l'égard de Strasbourg ne nous montre-t-il pas assez qu'elle en sçait plus un million de fois que personne ne lui en sçauroit montrer ? Dans le temps que cette ville lui donnoit le plus de chagrin, c'est alors qu'elle la flattoit davantage, comme si son unique dessein eût été de la gagner par la douceur. Mais aprés l'avoir endormie par toutes sortes de bons traittemens, c'est alors qu'elle l'a surprise, & avec elle tous les Princes de l'Empire, qui y avoient tant d'interêt.

Il faut que le Roi de France en use de même à l'égard de Geneve, & des Cantons Suisses. Qu'il dise toûjours qu'il ne veut point attenter à leur liberté; mais seulement y établir la Religion Romaine. Cependant que sous ce pretexte il y augmente le nombre de ses creatures, afin que quand il en sera temps, rien ne soit plus capable de resister à ses volontés. Nous ne disons pas qu'il n'y en ait qui ne penetrent dans ses sentimens, malgré tout ce qu'il en sçauroit dire ; mais enfin les plus clair-voians ne sont pas toûjours les plus forts, ni n'ont pas toûjours le plus de voix en Chapitre. La crainte où chacun est de s'attirer un Roi si puissant, fait que l'on a de la peine à se determiner. On a beau s'appercevoir du peril qui menace, on demeure dans une espece de lethargie qui est dautant plus dangereuse qu'on s'imagine, que si l'on faisoit autrement, le precipice seroit plûtôt ouvert pour engloutir. C'est par là qu'on a laissé prendre Luxembourg, quoi que l'on prevît bien les inconveniens

qui en devoient arriver ; cependant c'eſt à un Roi prudent & éclairé de pouſſer ſa pointe, & tant que la fortune lui eſt favorable il auroit tort de demeurer en ſi beau chemin.

Quoi que nous diſions ceci, c'eſt pourtant une queſtion de ſçavoir ſi l'interêt du Roi de France eſt de ſubjuguer les Suiſſes. Beaucoup de gens croient que non, & ils pretendent qu'il lui eſt plus avantageux de les avoir pour amis que pour ſujets. La raiſon eſt que ces peuples ne poſſedant aucune richeſſe, il lui doit ſuffire d'en tirer le ſervice qu'ils ſont capables de lui rendre. C'eſt ce qu'il fait par le moien de tant de Regimens qui ſont dans ſes Armées, au lieu que s'il attentoit directement à leur liberté, ce ſeroit autant d'ennemis qu'il s'attireroit. Il lui doit donc ſuffire de les reduire inſenſiblement à un point qu'ils ne puiſſent lui faire du mal, quand ils en auroient la volonté. C'eſt en quoi il a déja bien commencé, en bridant Baſle comme il a fait par la Fortereſſe de Huninguen, & c'eſt ce qu'il achevera, en faiſant ce que nous avons remarqué ci-deſſus.

Voilà de grandes entrepriſes, nous dira-t-on, pour un Roi qui vient de ſe faire tant d'affaires dans le cœur de ſon Roiaume. Nous en convenons : auſſi y a-t-il de grandes precautions à prendre pour en venir à bout. Celle que nous croions la plus neceſſaire, eſt d'avoir toûjours des troupes toutes prêtes pour empêcher que ſes ſujets ne ſe revoltent. Quoi que nous aions dit qu'il lui falloit avoir toûjours cent mille hommes, ce n'eſt qu'une maniere de parler, il n'en faut pas tant, & devant qu'il puiſſe s'élever un gros parti, il pourra toûjours opprimer les premiers, quand il ne tiendroit que trois mille hommes de troupes reglées dans les endroits où il a le plus à craindre. Cependant comme il ſeroit honteux en quelque façon à un Roi de France, & principalement à un, qui eſt auſſi puiſ-

ſant

puissant que l'est celui-ci, de témoigner avoir peur de ses propres sujets; que cela même est capable de leur donner plus d'envie de se revolter, il faut qu'il trouve un pretexte pour arrêter ses troupes dans les Provinces, ou comme il n'y en a pas d'ordinaire l'on ne manqueroit pas aussi-tôt d'en penetrer la raison. Celles à nôtre avis où il il y a le plus sujet de craindre, c'est en Poitou, & en Languedoc, où les Reformés ont toûjours été en plus grand nombre. Or il n'y a pas de pretexte apparent pour y retenir des troupes, puis que ces Provinces sont éloignées de l'ennemi. Ainsi c'est au Roi de France à entreprendre plûtôt quelques travaux, & il mettra ainsi sa gloire en sûreté, du moins à l'égard des personnes du commun, car il y en aura toûjours d'assez clair-voians pour penetrer l'artifice.

Voilà bien des choses que j'ai été obligé de dire à cause de ce qui vient d'arriver en France: mais aprés y avoir satisfait, examinons un peu plus particulierement quelle doit être la conduite de cette Couronne avec tous les Princes. Et puis que c'est la coûtume parmi ceux de la Religion Romaine de donner la preseance au Pape, faisons la même chose ici, puis que nous traitons dans ce Chapitre des interêts d'un Prince qui sans contredit est le premier de tous ceux de cette Religion; disons donc quelles doivent être ses maximes envers le St. Siege, car quoi que nous en aions dit un mot en passant, cela ne regarde que la suite des affaires sur lesquelles nous étions, & non pas les affaires generales. Aprés cela nous parlerons des regles qu'il doit tenir à l'égard des autres Princes d'Italie, car quoi que ce ne soit pas à eux à passer devant tant d'autres qui sont plus considerables, nous avons déja dit que nous traitterions les choses sans avoir aucun égard à leurs pretentions.

Il est certain que quoi que le pouvoir où est au-

jourdhui le Roi de France, le mette au dessus de bien des choses, il doit neanmoins avoir de certaines considerations, ausquelles il ne pourroit manquer, que cela ne lui apportât un notable prejudice. Par exemple, il doit toûjours comme nous avons dit tâcher d'avoir la Cour de Rome favorable, parce que le Pape étant reputé le Chef de tous les Catholiques, ce seroit les attirer contre soi, que de mépriser son amitié. Du temps que la Maison d'Autriche aspiroit à la Monarchie universelle, elle n'a jamais oublié cette politique, & soit que les Papes fissent les choses par apprehension, ou qu'ils crussent qu'il étoit de leur avantage qu'elle vint à bout de ses desseins, ils agissoient le plus souvent de concert avec elle. Le meilleur moien dont un Roi de France se puisse servir, pour gagner le Pape, est de gagner ses parens. L'on sait qu'ils ont coûtume de les gouverner, & si celui-ci n'est pas de la même humeur que tant d'autres qui ont été avant lui, cela se remarque comme un prodige, & ne durera apparemment qu'autant qu'il vivra. L'argent est un secret merveilleux pour mettre les parens du Pape dans ses interêts, parce que comme nous avons déja dit, ces gens sachant que le St. Pere n'est pas pour être assis long-temps sur la chaire de St. Pierre, ils veulent se servir du temps qu'ils ont pour faire leur fortune. C'est par cette raison que les Papes ont toûjours été d'ordinaire du parti de ceux qui avoient meilleur moien de paier leurs parens, & non pas de ceux qui avoient la justice de leur côté.

Quoi que le Roi de France entende parfaitement bien ses interêts, il ne pratique pas toûjours cette maxime au pied de la lettre, croiant que la force de ses armes le doit faire craindre à Rome, comme ailleurs. Nous doutons fort qu'il prenne le bon parti en faisant cela, & si l'affaire qui est maintenant sur le tapis n'avoit de plus grandes suites, peut être ne

ne seroit-il pas long-temps à reconnoître qu'il ne s'est pas toûjours gouverné selon ses veritables interêts ? Quoi qu'il en soit, c'est par là que le Duc de Crequi étant Ambassadeur extraordinaire auprés du Pape, fut exposé aux violences que nous avons sûës. Le Cardinal neveu faché qu'on ne fit pas assez de cas de lui, pour lui donner quelque grosse pension, fit éclatter sa vengeance sur ce Duc, qu'il soupçonnoit de le desservir à la Cour. Le succés ne lui en fut gueres avantageux, & nous en avons assez parlé ci-devant, pour passer doresenavant ces choses sous silence.

Les autres Princes d'Italie sont si peu considerables en comparaison du Roi de France, qu'on diroit presque qu'il n'est pas obligé d'avoir aucun égard pour eux. Cependant le nombre fait quelque chose, & si un tout seul est de peu de consideration, il n'en est pas de même quand on les regarde tous en general. Nous avons déja dit, en parlant du siege d'Orbitelle, combien le secours qu'ils donnerent aux Espagnols fut funeste à la Couronne ? Nous savons bien que les choses ont changé de face depuis ce temps-là ; mais comme elles sont sujettes à la même revolution, c'est une leçon qu'il ne faut pas negliger. C'est donc au Roi de France à faire tout son possible pour leur insinuer qu'il ne veut que la paix d'Italie, pendant que sous main il y excitera des troubles. Car s'il peut faire ensorte que les cartes se broüillent en ce païs-là ; ou quelqu'une des parties recourera à lui pour avoir sa protection, ou quelque autre lui demandera de vouloir être mediateur du different. Or l'un ou l'autre arrivant, il en retirera le même avantage. Cela ne se justifie point mieux que dans la derniere prise d'armes du Duc de Savoie contre la Republique de Geneve. Ce Duc ayant été assez simple de croire, que le Roi de France, qui l'excitoit sous main à cette entreprise, souffriroit cette conquête,

il y fit marcher son armée, mais dans le temps qu'il se flattoit de joindre ce fleuron à sa Couronne, ce Monarque lui fit voir que les grands Princes se joüent des petits, de sorte qu'on peut dire qu'il faut qu'ils se taisent quand les autres parlent. Et de fait il se rendit mediateur de la chose, ce qu'il ne lui avoit pas fait esperer quand il l'avoit porté à cette démarche. Cependant pour prix de la peine qu'il avoit prise, il envoia un Resident dans cette ville, lequel par son ordre y fit chanter la Messe, qui y avoit été abolie depuis long-temps par les raisons que tout le monde sait.

Voilà les fruits que les grands Princes recueillent, des differens qui surviennent entre ceux qui leur sont inferieurs en puissance ; car qui dit Resident du Roi de France à Geneve, dit un homme, qui se croiant tout permis à l'ombre d'un si grand Roi, ou plûtôt qui aiant ses ordres par écrit, ne demeure pas long-temps sans donner à connoître qu'il n'y a plus de liberté. Le rétablissement de la Messe en fait foi, & quand on contraint un Etat au prejudice de sa conscience, de faire une chose de cette nature, il est évident qu'il ne lui reste plus que l'image de la liberté. Mais c'est un tour de politique que ce rétablissement de Messe bien plûtôt qu'un zele de Religion, cela ferme la bouche à tous les Catholiques, à qui en même temps qu'ils oseroient se plaindre du changement qui arrive dans une Republique libre, on leur reprocheroit qu'ils veulent s'opposer à l'avancement de la foi orthodoxe. Le Pape en enrage peut-être dans son ame; mais que dis-je peut-être, c'est dequoi il ne faut point douter, puis que cela est absolument contraire à ses interêts; mais c'est un caveçon qui l'arrête, caveçon dautant plus fort, qu'il ne sauroit se l'ôter, qu'il ne fasse dire de lui, qu'au lieu de s'en tenir à son caractere, qui l'oblige à tout mettre en œuvre pour rétablir la Religion Catholique, il est le premier à s'y opposer.

Voi-

Voilà encore quel a été le but du Roi de France dans ce qui vient d'arriver dans son Roiaume. Il pretend qu'aucune Puissance de sa même communion n'osera s'en mêler, & par ainsi il devore déja les païs qui sont à sa bien-seance sous un si beau pretexte. Cependant il est à craindre pour lui qu'on ne se laisse pas repaître de chimeres: quelque attaché que l'on soit à sa Religion, elle ne nous apprend pas que nous devions aider nous-mêmes à forger les fers qu'on nous prepare. Il faut sans s'arrêter à l'écorce, percer jusques au fonds du cœur, & se moquer de tous les deguisemens. Ce sera alors qu'il sera facile à ce Prince de connoître qu'on lui a donné un méchant conseil, quand on lui a fait accroire que c'étoit uniquement par là qu'il se pouvoit fraier le chemin à la Monarchie universelle.

Mais laissant tout cela à part pour retourner à nôtre sujet, nous disons que la maxime d'un Roi de France, à l'égard des Princes d'Italie, doit être de les diviser, offrant cependant sous main à chacun sa mediation, afin qu'encouragés par des offres si considerables, ils ne craignent point de mettre les fers au feu. Il faut les laisser battre aprés cela pour les épuiser, & ne mettre le hola, s'il nous est permis de parler de la sorte, que quand on verra que quelque autre Prince s'en voudra mêler, ou qu'on connoîtra que les choses ont été assez avant pour en tirer ses avantages. C'est une maxime qui n'est pas seulement necessaire au Roi de France à l'égard des Princes d'Italie, mais encore generalement à l'égard de tous les autres Princes. Aussi voions nous que ce fut lui qui poussa l'Evêque de Munster à faire la guerre aux Hollandois; & si nous en croions le bruit commun, il lui donna même de l'argent pour cela. Cependant il envoia des troupes au secours de cette Republique, tellement qu'aprés avoir lui-même fomenté ces differens, il fit ce qu'il pût pour faire accroire à ceux

qui

qui n'étoient pas assez clair-voians pour penetrer dans ses desseins, qu'il ne songeoit qu'à les appaiser. Ce que nous disons ici, arriva sept ou huit ans avant la guerre de Hollande, & ce fut une des principales raisons, pour laquelle cette Republique entreprit de sauver la Flandre en 1667. Car aiant connu dés ce temps-là, que ce Prince ne buttoit qu'à étendre sa puissance aux dépens de toutes les autres; elle se crût dispensée d'avoir tant d'égard pour lui, puis que si à la verité il n'étoit pas le premier à rompre l'alliance qui étoit entr'eux, il faisoit toûjours connoître que c'est un foible lien qu'un traité, quand il s'agit de contenter son ambition. La même politique a encore regné dans ce Prince, à l'égard de plusieurs differens qui sont survenus entre le Roi d'Angleterre & cette Republique; & ceux qui savent les affaires du Cabinet ont connoissance, que dans le même temps qu'il paroissoit si bien intentionné pour les appaiser, c'étoit alors qu'il faisoit tout son possible pour les rendre immortels.

L'on voit bien par tous ces exemples, que nous aurions grand tort si nous pretendions dire quelque chose là-dessus, que le Roi de France ne sut beaucoup mieux que nous. C'est un Prince qui n'est pas apprentif dans ses interêts, & s'il a fait quelquefois de petites fautes contre la politique, ç'a plûtôt été par le conseil de ses Ministres, que de son propre mouvement.

Nous ne dirons rien de particulier touchant le Duc de Mantouë que le Roi de France ne doit point laisser en repos jusques à ce qu'il lui ait vendu sa Capitale. Pour l'y obliger il faut qu'il ait non-seulement à ses gages ceux qui approchent de sa personne, mais encore qu'il lui suscite de temps en temps des dégoûts dans ses Etats, comme peut être le mépris de ses peuples. Il faut d'un autre côté le porter à la dépense, afin que se voiant dans la necessité, il soit obligé de se jetter entre ses bras. Cet-

te necessité pouvant venir de plusieurs façons, c'est au Roi de France à en trouver les moiens. Il y en a deux à nôtre avis, le premier de l'engager dans les *Opera*, qu'il aime si fort ; l'autre de faire trouver des gens de guerre sur ses terres, ce qui est dificile vû que celles de France en sont éloignées.

Voilà quelles doivent être les maximes du Roi de France à l'égard du Duc de Mantoüe. Nous avons parlé ci-dessus de celles qu'il doit tenir à l'égard des autres Princes d'Italie, & même qui lui doivent être communes envers tous les Princes en general. Cependant il en doit observer de plus particulieres envers les uns qu'envers les autres, & c'est ce que nous allons traiter presentement.

Autrefois que la balance étoit égale entre la Maison de France, & celle d'Espagne, & que les autres Princes servoient de contrepoids : quelque dessein que l'on eut pour la Monarchie universelle, il étoit bien dificile de l'effectuer. Personne n'en a eu plus d'esperance, au moins depuis quelques siecles, que Charles-Quint ; cependant lors qu'il croioit atteindre à la chose du bout du doigt, ce fut alors qu'il s'en trouva plus éloigné. Toutes les Puissances se banderent contre lui, & celles qui n'oserent le faire ouvertement, le firent en secret, tellement qu'il fut obligé d'y renoncer. Aujourdhui Louïs XIV. est plus heureux, & il semble qu'il trouve des conjonctures si favorables, que s'il avoit sçû s'en servir, il n'y a gueres d'apparence que personne lui eut resisté. La guerre du Turc contre l'Empereur, l'Angleterre & la Hollande divisées en elles-même, plusieurs Princes qui en ont le nom seulement, mais peu qui en aient le cœur ; enfin beaucoup de trahisons dans les sujets des autres Souverains, & beaucoup de fidelité dans les siens : qu'est ce que tout cela vouloit dire, sinon que s'il n'avoit pas fait un pas l'un pour l'autre ; c'est-à-dire, s'il n'avoit pas jetté lui-même des se-

men-

mences de rebellion parmi ses sujets, ne se trouveroit-il pas sur le point de voir accomplir en sa personne ce que tant de grands Princes ont tenté si inutilement? Et de fait voions ce qui l'en pouvoit empêcher, supposé que les choses fussent encore comme elles étoient il y a deux ou trois ans.

L'Espagne est maintenant en un si pitoiable état, que ce seroit être bien ignorant des affaires du monde, que de la mettre au rang des Puissances, qui pourroient s'y opposer. C'est une Monarchie qui est remplie à la verité d'un nombre infini de grands Seigneurs, mais qui sont tous si peu attachés au service de leur Souverain, qu'il vaudroit mieux qu'il n'eut que des gueux pour sujets, que d'avoir de telles personnes. Au moins feroit-il des soldats de ces miserables, quand bon lui sembleroit, au lieu que bien-loin de pouvoir faire quelque chose des autres; ce sont eux au contraire qui pretendent lui donner la loi. Cette verité étant connuë de tout le monde, ce seroit vouloir prendre plaisir à s'abuser soi-même que de conter, comme nous venons de dire, sur le secours de cette Couronne. En effet nous voions qu'elle a besoin elle-même depuis un certain temps du secours de toute l'Europe, sans quoi il y a déja long-temps qu'elle seroit détruite.

Cela étant, comme on n'en sçauroit douter, il faut conclure qu'il n'y a plus que trois Puissances dans l'Europe, qui puissent s'opposer aux desseins du Roi de France, sçavoir l'Empire, l'Angleterre, & la Hollande. Nous dirions bien encore les Venitiens, qui sont assez puissans pour entrer en ligne de conte, & qui pourroient mettre dans leurs interêts tous les Princes d'Italie; mais comme leurs Etats sont éloignés de ceux de cette Couronne, c'est un secours dont on ne se peut pas promettre grand' chose, outre qu'ils ont fait paroître tant de retenuë dans toutes les nouveautés qui ont éclaté depuis quelques années, que ce seroit comme un abus,

que

que de s'y attendre. Autrefois on eut pris cela pour ſageſſe, mais aujourdhui on peut dire, que c'eſt inſenſibilité. Nous en parlerons en traittant de leurs interêts; & comme il n'eſt queſtion ici que de faire voir, de quelle maniere le Roi de France s'y devoit prendre, pour venir à bout du projet, que nous ſuppoſons qu'il a formé de la Monarchie univerſelle: ce que nous avons à faire à nôtre avis, eſt de montrer quelle politique il devoit tenir à l'égard de l'Empire, du Roi d'Angleterre, & de la Hollande.

Pour commencer par celui qui tient le premier rang dans la Chrêtienté, c'eſt-à-dire par l'Empire, nous dirons que le Roi de France a eu deux voies pour mettre ſa puiſſance à bas, l'une bien plus ſûre que l'autre, mais un peu moins honnête, ce qui a été cauſe qu'il ne l'a pas choiſie. Cette voie étoit de marcher droit à Vienne, dans le temps que cette ville étoit aſſiegée, de ſe faire deferer la Couronne Imperiale, de gré ou de force, & d'enfermer l'Empereur ſous bonne & ſûre garde; ce qui lui étoit auſſi aiſé que d'aller de Verſailles à Paris, tant la conſternation étoit grande par tout l'Empire, & le mépris general pour l'Empereur. Nous ne ſçaurions dire s'il ne ſe repent point de ne l'avoir pas fait; car l'autre voie qu'il a preferée, eſt bien plus incertaine, & l'on eſt ſur le point de voir éclater de telles choſes dans l'Europe, qu'il ſe trouveroit éloigné de ſes pretentions. Cette voie eſt de ſe faire élire lui, ou M. le Dauphin Empereur dans les formes ordinaires, ce qui lui eſt à la verité bien plus glorieux, puis qu'on ne peut dire qu'il ait voulu achever d'accabler la Chrêtienté, qui étoit déja aſſez occupée contre les armes des Infideles. Quoi qu'il en ſoit, puis qu'il a pris ce parti-là, nous dirons ce que nous croions à propos qu'il faſſe maintenant pour réüſſir dans ſes deſſeins, ſi toutefois ce qu'il a fait à l'égard des Proteſtans n'eſt pas ſuffiſant pour interrompre ſes eſperances. Pre-

Premierement il faut que s'il entreprend la guerre, il se donne bien de garde d'attenter à la liberté d'aucun Prince de l'Empire, comme il a fait en 1672. & dans les années suivantes. Car comme la plaie est encore toute fraîche, & qu'elle pourroit bien se rouvrir; il faut que bien-loin de faire paroître aucun dessein de cette nature, il témoigne au contraire par ses actions & par ses paroles, qu'il ne pretend rien à leur préjudice. Pour les en persuader entierement, il n'y a rien à nôtre avis qui lui puisse être plus utile, que de se couvrir du manteau de la politique. Il doit leur insinuer que leur interêt commun ne se trouvant pas à ce que l'Empereur devienne si puissant, ils doivent concourir tant les uns que les autres à lui donner des bornes qu'il ne puisse passer. Quand nous parlons de la sorte, nous ne pretendons pas que ce soit lui qui tienne ce discours, nous sçavons bien qu'il ne s'accorderoit pas avec cette retenuë qu'il a promise, & dont nous avons parlé ci-dessus; mais il peut avoir des émissaires qui semeront ces bruits dans toutes les Cours, & comme l'on sçait bien que cela est conforme à la raison, on y ajoûtera foi plus facilement. Cependant sous un si beau pretexte il pourra toûjours gagner chemin, desorte que devant que chacun se desabuse, il mettra les choses en tel état, que cela lui sera d'une grande utilité pour ses desseins.

Comme les raisons qui l'obligent à la guerre sont combattuës par d'autres qui pourroient le faire resoudre à entretenir la treve, c'est à lui en ce cas à demeurer puissamment armé tant qu'elle durera. Nous en avons marqué la necéssité ci-devant, à quoi nous ajoûterons que c'est l'unique moien d'entretenir sa reputation chez les Princes de l'Empire, afin que continuant d'avoir la même opinion de sa puissance qu'ils en ont maintenant, ils demeurent dans une dependance si entiere de ses volontés, qu'ils tremblent pour ainsi dire, au seul bruit de son nom.

Ce-

Cependant quoi qu'il soit necessaire qu'il se fasse craindre, il ne l'est pas moins qu'il se fasse aimer; car s'il n'y avoit que la crainte qui regnât dans le cœur de ces Princes, peut-être feroit elle un effet tout different de celui qu'il pretendroit? Il faut que cette crainte soit causée par l'admiration, & non pas par une fraieur, qui convient mieux à des ames basses, qu'à des Souverains; autrement il en arriveroit, comme nous venons de dire, qu'au lieu de parvenir à ses desseins par la fin qu'il se propose, ce seroit ce qui les ruïneroit entierement.

Or il faut pour acquerir l'amitié de ces Princes leur faire non-seulement du bien, comme de leur donner des pensions, mais encore leur procurer des avantages, ce qui est toûjours facile à un grand Roi comme lui. Il faut par exemple faire nommer leurs enfans à quelques benefices considerables, comme il y en a tant en Allemagne, ce qui est maintenant en son pouvoir, sa puissance étant tellement reverée, que quoi qu'il n'ait rien à commander dans les lieux, où sont assis ces benefices, il n'y a rien pourtant qu'on ne fasse à sa recommandation. Il n'y a pas long-temps que nous en avons eu des preuves par ce qui est arrivé à Munster, & à Cologne, & l'on ne doute point que ce ne soit de même en beaucoup d'endroits, quand ce Prince voudra s'en méler. Au reste si la recommandation ne suffisoit pas, il y a d'autres voies, qui sont bien aussi assurées. L'on sçait que la plûpart des Chanoines ne font pas scrupule, comme il est connu à tout le monde, de faire trafic de leurs prebendes, à plus forte raison n'en feront-ils pas de vendre leur suffrage? Or ce sont d'eux de qui dependent ces élections, & puis qu'il est sûr de les avoir par ce moien, il est évident qu'un grand Prince, comme le Roi de France, ne doit pas negliger de s'acquerir des creatures, puis qu'il en est quitte pour un peu d'argent.

Si

Si depuis la paix de Nimegue le Roi de France avoit pris cette voie pour gagner la Maison de Brunswik, il y auroit peut-être mieux réüssi, qu'il n'a fait, mais il est encore assez temps. Ce qui ne se fait pas en un jour, se fait en deux, & nous sçavons de bonne part, qu'une personne fort considerable s'est voulu charger de cette negociation; mais que pour des raisons importantes, & que nous n'avons garde de decouvrir, parce que ce seroit presque la même chose, que si nous le nommions, on n'a pas voulu l'emploier. Les Empereurs, du temps que leur fortune a été florissante, n'ont eu garde d'oublier cette politique, c'est par là qu'ils se sont toûjours fait tant de creatures, & celui qui occupe maintenant le trône Imperial, tâche bien encore de faire la même chose. Mais à moins qu'il ne trouve moien d'abaisser la fortune de Louïs le Grand, il est bien dangereux qu'il n'éprouve en cela, comme en tant d'autres rencontres, que le genie de ce Prince l'emporte par dessus le sien.

Le Roi de France par la même raison qui l'a obligé d'abatre le parti des Protestans dans son Roiaume, est obligé de le relever dans l'Empire, principalement en Hongrie, & dans les païs hereditaires, afin que l'Empereur aiant de l'occupation de ce côté-là, bien-loin de pouvoir porter ses armes sur le Rhin, il soit assez embarassé chez lui. Cela se peut faire par le moien des principaux d'entr'eux, à qui il faut insinuer que quelque proposition qu'on leur fasse, ce n'est qu'un piege, comme effectivement il est vrai, pour les attraper. Ce soupçon n'est pas dificile à jetter dans leur esprit, puis qu'il y doit être déja bien fort avant, & la destinée des plus grands Seigneurs de leur parti, qui ont fini leurs jours, ou par le poison, ou par la main d'un bourreau, est un avis si salutaire pour eux, qu'il y a apparence qu'ils en voudront profiter.

Il faut aussi interesser le Turc à la conservation de

ce

ce parti, parce qu'étant plus à portée de l'assister que le Roi de France, il est sûr que l'Empereur aura plus de crainte de l'attaquer, dans l'apprehension de se faire des affaires avec le Grand-Seigneur. Enfin il faut faire, comme faisoient autrefois les Espagnols, lesquels ne prêchoient que leur zele pour la Religion Catholique, pendant que sous main ils tâchoient d'exciter les Protestans de France à remuër, à quoi ils n'épargnoient ni soins ni peines, ni or ni argent.

Pour apporter plus d'obstacle aux desseins de l'Empereur, il faut qu'un Roi de France ait non-seulement des Ministres dans toutes les Cours des Princes de l'Empire ; mais encore des espions. Ceux-ci servent à découvrir ce que les autres à qui l'on se cache, ne peuvent savoir, & nous avons vû bien souvent, que quoi que leur métier ne soit gueres honorable, & qu'il soit même beaucoup dangereux, il y en a eu qui ont rendu de plus grands services, que ceux qui étoient revétus de caractere. Autrefois un honête homme auroit fait scrupule d'être espion ; mais soit qu'on ne se soucie pas aujourdhui de quelle maniere on fasse sa fortune, ou que l'honneur qu'il y a de rendre service à Louïs XIV. soit si grand que ce qui étoit infame autrefois, soit devenu glorieux aujourdhui, il y a peu de François, qui ne fussent ravis qu'on leur donnât de ces sortes d'emplois. Mr. Catinat, qui est Gouverneur de Luxembourg, ne les a pas refusés, & c'est par là qu'il s'est fraié le chemin pour arriver au poste où on le voit aujourdhui. En éfet, quoi que ce soit un fort brave homme, & de service ; on ne voit gueres que des gens de son âge remplissent de pareilles places, & il a fallu des raisons toutes particulieres pour la lui donner. Hasfeld Colonel de Dragons, & Brigadier des armées du Roi, a été ravi aussi que le Ministre l'ait choisi de fois à autre pour ces sortes d'emplois, & si nous en croions

croions le bruit commun, il s'y trouva une fois bien empêché à Milan, où il avoit été reconnu.

Pour nous, nous savons bien qu'étant à Venise, il venoit tous les jours dans nôtre Auberge un homme habillé en hermite, lequel sous pretexte de demander l'aumône, s'informoit à droit & à gauche de ce que l'on disoit. Nous savons aussi, que pour s'insinuer mieux dans les esprits, il parloit fort pertinemment de la guerre, & de plusieurs païs, où il disoit avoir voiagé. Enfin c'étoit un homme de bon sens, & il n'étoit pas dificile de le connoître à sa conversation; mais il l'étoit beaucoup plus de savoir qui il étoit: car excepté qu'il se disoit François, il n'y avoit pas moien de lui faire dire un mot de sa naissance ni des emplois qu'il avoit eus. Il répondoit à cela, qu'il avoit tout oublié, depuis qu'il avoit pris l'habit que nous lui voyions, ce qui nous faisoit pourtant presumer que ce n'étoit pas un homme de la lie du peuple. Mais quelque opinion que nous en eussions, elle étoit beaucoup au dessous de celle, que nous en devions avoir, si nous l'eussions connu; car passant à Rome quelque temps aprés, un des premiers objets qui se presenta à nôtre vûë, fut nôtre hermite, mais sous des habits bien differens de ceux que nous lui avions vûs. Il étoit dans une magnificence extraordinaire, & avoit quatre grands estafiers aprés lui. Un si grand changement ne nous aiant pas empéché de le reconnoître, nous l'abordâmes, & comme nous avions été assez familiers avec lui, nous lui demandâmes par quelle avanture il avoit changé de si pauvres habits, avec des habits si riches. Cette conversation ne lui plaisant pas, il se tira bientôt d'affaire, en nous disant qu'il arrivoit de certains malheurs dans la vie, qui obligeoient un homme à faire d'étranges figures; qu'il avoit été volé sur le chemin de Padouë à Venise, & que n'aiant nulle connoissance, & ne sçachant où donner de la tête,

il

il avoit mieux aimé, en attendant une lettre de change demander l'aumône sous l'habit où nous l'avions vû que sous un autre qui l'auroit pû faire reconnoître. Voilà toute la raison que nous en tirâmes, ce qui nous fit juger qu'il y avoit des espions de toutes les especes. Et nous nous confirmâmes d'autant plus dans cette pensée, que nous nous ressouvînmes, que ce n'étoit pas dans nôtre auberge seule, que cet homme alloit, mais encore dans tous les lieux, où il pouvoit apprendre quelque nouvelle.

Aprés cet exemple, nous croions qu'il seroit inutile de dire davantage, qu'il est necessaire que le Roi de France entretienne des espions dans toutes les Cours. C'est un avis qu'il n'est pas besoin de lui donner, & il y a apparence qu'il sçait bien s'en servir de lui-même. Cependant nous dirons que s'il faut beaucoup de souplesse d'esprit à un Ambassadeur, pour pouvoir traiter avec un Prince, ou avec ses Ministres, il n'en faut pas moins dans un espion. Il faut qu'il ne sache pas moins dissimuler que lui, & même qu'il se contrefasse toûjours, c'est à dire, qu'il ait l'adresse de se feindre tout autre qu'il n'est, autrement il auroit peu de chose à esperer de son entreprise. C'est pour cela que la France emploie aujourdhui à ce métier-là quantité de personnes qu'elle a bannis de chez elle, ou qui ont été obligés de s'enfuïr, où pour duel, ou pour quelque autre action, qui les empêche d'y pouvoir demeurer en sureté. Nous n'en exceptons pas même quelques Protestans, lesquels on croit irreconciliables avec cette Couronne, à cause de la persecution qu'ils soufrent aujourdhui; mais c'est là où est l'adresse du Roi de France, lequel sçachant bien que de telles personnes ne sont point suspectes, il leur fait oublier le chagrin qu'ils pourroient avoir des mauvais traitemens qu'ils ont reçûs, par ses liberalités, pour prix desquelles ils lui revelent tout ce qu'ils peuvent découvrir.

Ces sortes d'espions sont merveilleux ; mais il y en a encore de meilleurs, & ce sont ceux qui entrent dans le Cabinet des Princes ; tellement que par leur moien l'on sçait tout ce qui s'y passe. Cela coute beaucoup, mais il n'y a point de dépense mieux emploiée ; ce que l'on peut reconnoître non seulement par les consequences qu'on en tire de soi-même ; mais encore par les effets que cela produit. Dans les dernieres guerres d'Allemagne un seul avis du Prince de Lokowits, a été plus utile que tout ce que nous saurions dire ; & pour en donner tout d'un coup une idée proportionnée à la verité, tous ceux qui ont connoissance des affaires du monde, sçavent bien que ce fut lui, qui en trahissant son Prince, empêcha non-seulement la défaite du Vicomte de Turenne dans la premiere campagne de Hollande, mais qui sauva encore la vie au Prince Guillaume de Furstemberg, qui avoit été condamné à mort dans un Conseil secret, où il n'y avoit que l'Empereur, le Comte de Swartzembourg, un autre, & lui. Or quelques pensions que lui donnât le Roi de France, il n'y a pas d'apparence que nous croyions, qu'aprés deux services si importans, il ait dû avoir regret à son argent ? Sans le premier, il auroit perdu son armée, ce qui lui auroit attiré d'étranges suites ; sans le second on lui auroit enlevé une creature, qui lui avoit déja été utile en plusieurs occasions, & qui depuis fait encore tout ce qu'elle peut, pour le faire venir à bout de ses desseins. En effet ce qui vient de se passer à Cologne, est aussi avantageux à la France, qu'il est desavantageux à l'Empire, & comme c'est un coup que le Cardinal de Furstemberg a menagé, ne faut-il pas convenir que si le Prince de Lokowits ne lui avoit pas sauvé la vie par sa trahison, les affaires de l'Europe seroient dans un autre état, qu'elles ne sont aujourdhui ?

On peut inferer de tout ce que nous venons de di-

re,

re, combien est de l'interêt du Roi de France d'avoir non-seulement des espions par tout; mais encore des pensionnaires. Cette maxime lui est generale avec tous les autres Princes, & ceux qui entendent bien leurs affaires, n'ont garde de ne s'en pas servir. Qu'on regarde un Duc de Savoie pendant le regne de Henri IV? Tout petit Prince qu'il étoit en comparaison de lui, il n'y avoit rien qu'il ne fit, pour corrompre ses Ministres, & si nous ajoutons foi à l'Histoire de ce temps-là; n'y avoit-il pas réüssi? N'étoit ce pas aussi la politique du Roi d'Espagne sous le même regne, & sous celui de Henri III. predecesseur de Henri le Grand? Et de fait, si nous nous en rapportons à la même histoire, Villeroi ne lui reveloit-il pas les secrets de l'Etat?

Toutes ces maximes ne sont pas fort dificiles à comprendre; mais il y en a d'autres, qui sont plus rafinées. Par exemple pour jetter de la division dans l'Empire, un Roi de France doit pratiquer ce qui suit. Premierement tâcher de faire accroire, qu'il ne songe qu'à borner son Roiaume par le Rhin, & rejetter bien-loin tout ce qui se publie de ses desseins pour l'Empire, dont il doit faire l'Empereur auteur, afin que pendant ce temps-là, il puisse attenter lui-même à sa liberté, sous pretexte de sa conservation: insinuer en même temps que c'est à quoi il s'est appliqué dans la derniere, tâchant tantôt de consumer tous les Princes par des dépenses extraordinaires, tantôt de les accabler par des quartiers d'hiver, pendant que ce qui lui appartenoit étoit conservé, comme nous avons dit ailleurs, ni plus ni moins que la prunelle de l'œil: que ses desseins n'ont pas seulement paru dans ces deux chefs, mais encore dans la défense de faire des Ligues, qui est l'atteinte la plus mortelle qu'on puisse porter à la souveraineté: que c'est dans cette vûë qu'il a mis en avant la défense de l'Empire, qui bien-loin d'être attaqué, comme il a tâché d'insi-

mier, s'étoit plûtôt défendu par lui, puis qu'une des principales causes de la guerre de Hollande étoit de retirer la ville de Rhimbergue des mains de cette Republique, laquelle la retenoit injustement à l'Electeur de Cologne qui en est un des membres. Que cette entreprise regardoit l'Empereur bien plûtôt que lui, supposé qu'il eût eu l'honneur de l'Empire en recommandation. Qu'il étoit obligé de même de faire faire justice au Marquis de Brandebourg, sur qui cette même Republique usurpoit pareillement le Duché de Cleves ; mais que son interêt lui défendant de rendre les Princes de l'Empire si puissans, il n'avoit eu garde de s'y porter. Qu'il est aisé de voir par toutes ces choses, combien ils s'abusent s'ils suivent tous ses mouvemens : qu'ils sçavent quels ont toûjours été les desseins des Empereurs, & qu'il ne faut pas croire que celui-ci ait changé de maxime, puis que ses interêts sont toûjours les mêmes ? Qu'il se peut bien faire, que l'impuissance le rendra plus reservé desormais à les faire paroître ; mais que ce sera toûjours la même chose, dés qu'il en trouvera l'occasion.

Voilà à nôtre avis, ce qu'un Roi de France doit publier en premier lieu, pour faire voir que l'union que l'Empereur demande avec l'Empire peut être funeste à tous ses membres. En effet, si l'on y fait bien reflexion on trouvera que tout ce que nous venons de dire est vrai, & que le sujet que l'Empereur prit pour faire la guerre à la France en 1672. étoit bien plûtôt fondé sur l'apprehension de sa puissance, que sur ce qu'elle eût fait aucune contravention à la paix de Munster. Cependant comme le même sujet regne plus que jamais, ces raisons ne seroient peut-être pas suffisantes pour detourner ces Princes de l'alliance de l'Empereur, si l'on n'y emploioit d'autres moiens. Autrefois l'interêt de la Religion étoit d'une grande consideration, & quoi que le Roi de France ait toûjours été

été attaché au Siege de Rome, c'étoit ce qui lui donnoit beaucoup de créance auprés des Princes Protestans. Mais aujourdhui qu'il se declare tellement contr'eux, que ceux qui sont dans son Roiaume, sont obligés de s'aller transplanter ailleurs, il est croiable qu'il a perdu tout le credit qu'il pouvoit avoir chez eux, tellement qu'ils croiroient que ce seroit se mocquer, que de leur demander, comme autrefois, qu'ils eussent à se joindre à lui, pour mettre leurs consciences en sûreté.

Cela étant évident, & d'ailleurs sa grande puissance donnant beaucoup de jalousie de tous ses desseins: il est constant, que ni tous les discours que nous avons mis en avant ci-dessus, ni tout ce qu'il pourra dire au sujet de la Religion, ne fera pas grand effet sur l'esprit de ceux qui voient où peuvent aller les choses. Ainsi s'il n'avoit que cela à emploier, il seroit à craindre pour lui, que difficilement peut-il venir à bout de ses pretentions. Mais il y doit joindre une autre adresse, qui est de gagner les Princes, comme nous avons dit, par toute sorte de bon traittement. Cela se peut faire de plusieurs manieres, & nous en avons déja dit quelque chose ci-dessus, desorte qu'il seroit superflu d'en parler davantage. Nous y ajoûterons cependant, que ces sortes de graces ne se pouvant faire qu'à un seul, & que neanmoins ce Prince aiant besoin de gagner l'amitié de plusieurs, il peut se servir de ses Ministres pour faire des propositions aux Princes comme venant d'eux-mêmes, lesquelles ils accepteront, ou refuseront selon qu'ils les trouveront utiles, ou desavantageuses. Or il ne lui peut arriver que de l'avantage de l'un ou de l'autre; car s'ils les refusent, & qu'ils voient que d'autres les acceptent, ils se diront en même temps, qu'il n'a tenu qu'à eux d'avoir ces sortes de graces, lesquelles les toucheront peut-être plus quand ils en verront un autre revêtu, que si on ne leur en avoit

jamais parlé. S'ils les acceptent, & que le Roi de France ne les puisse faire tomber entre leurs mains pour s'être engagé à un autre, il aura toûjours reconnu leur bonne volonté, laquelle il lui sera facile d'entretenir, au moien d'autres promesses, qu'il fera réüssir en temps, & lieu. Au reste, il rejettera aisément sur ses Ministres l'impossibilité qu'il aura euë de les satisfaire, mais il les excusera en même temps, en leur faisant accroire que c'est qu'ils ne sçavoient pas qu'il s'étoit engagé ailleurs.

C'a été, par ces sortes de promesses, que nous avons vû réüssir quantité de choses, qui nous paroissoient éloignées. Le Duc de Neuf-bourg ne s'engagea que par là en 1672. à la perte des Hollandois, & les promesses qu'on lui faisoit de le faire élire Roi de Pologne, en quoi en effet la France fit tout ce qu'elle pût, fut cause qu'il ne se soucia pas autrement de perdre son païs? Mais il consideroit que ce Roiaume, quoi qu'électif avoit toûjours passé aux enfans de ceux qui l'avoient possedé, ce qui s'étoit pratiqué successivement dans la Maison d'Anjou & de Sicile, dans celle des Jagellons, & dans celle des Princes qui leur avoient succedé à la Couronne. Qu'ainsi il seroit bien recompensé de la perte qu'il pourroit faire, puis qu'un si bel Etat valoit bien un petit païs, peu considerable de soi, & qui d'ailleurs étant voisin de trois Puissances beaucoup au dessus de la sienne, étoit exposé tous les jours à leur ambition.

Le credit que la France a aujourdhui dans tout ce qui se passe, fait que la plûpart des Princes la regardent, comme la seule Puissance qui est capable de donner de l'éclat à leur fortune. C'est à elle à profiter d'une impression si avantageuse, & toutes les fois qu'elle pourra repaître en un même temps plusieurs personnes de la même esperance, nous ne doutons point qu'elle ne fasse fort bien de le faire. Il y faut cependant beaucoup de prudence, car s'ils ve-

venoient à s'appercevoir de la fraude, il est indubitable, que bien-loin que cela lui fut utile, ce seroit tout le contraire. Mais l'on sçait comment il se faut conduire dans toutes ces intrigues, où l'on ne s'engage qu'autant que l'on veut? Il y a des paroles generales, qu'il faut laisser interpreter à ceux qui ont interêt de se flatter. La prevention dont il est si difficile à tout le monde de se défendre, ne manque jamais de faire son effet. Au pis aller, quand il y auroit des paroles lâchées qui auroient passé les termes generaux: comme cela se fait toûjours par tierces personnes; on en est quitte pour les desavouër, aprés quoi il est aisé de réchauffer les gens par de nouvelles propositions.

Voilà la conduite que doit tenir le Roi de France à l'égard de l'Empire, à quoi nous ajoûterons qu'il doit emploier toute sa puissance non-seulement pour preserver Tekeli de danger, mais encore pour faire en sorte que les Turcs l'élevent à une plus grande fortune. Il n'y sera pas bien embarrassé pour peu que ces Infideles entendent raison. S'il étoit vrai, comme le bruit en a couru tant de fois, qu'ils eussent dessein d'attenter à sa vie, l'on pourroit dire qu'ils agiroient directement contre la politique. S'ils doivent avoir encore quelque esperance de rétablir leurs affaires en Hongrie, ce ne peut être que par son moien; au lieu que par sa mort ce seroit vouloir les rendre encore plus méchantes. Ainsi quoi qu'on en ait publié, & même quoi qu'il en ait paru, nous nous imaginons qu'on ne l'a jamais arrêté que parce que ses ennemis l'accusoient de se vouloir raccommoder avec l'Empereur. Mais qu'on l'ait voulu rendre responsable des malheurs qui sont arrivés dans cet Empire, c'est ce qui n'est pas croiable, puis que, quelque grands qu'ils puissent être, sa personne est encore si necessaire au bien de ces Infideles, que ce seroit tout perdre pour eux que de s'en priver? Peut-être aussi qu'ils ont usé de dissimula-

tion en cela ? Qui ſçauroit dire s'ils ne l'ont point fait pour faire accroire à l'Empereur que c'étoit lui qui leur avoit conſeillé la guerre, & pour moienner ſous ce pretexte quelque accommodement ? Mais qu'ils aient ſongé jamais à le faire mourir, c'eſt ce qui à nôtre avis n'entrera jamais dans la penſée d'un homme d'eſprit ? Cela étant indubitable il ne ſera pas dificile au Roi de les porter non ſeulement à le preſerver de danger ; mais encore à l'élever autant qu'ils pourront. Or c'eſt une creature dont il s'aſſure par là, & comme les choſes de ce monde ſont ſujettes à de grandes revolutions, s'il arrive jamais que les affaires de ce païs-là ſoient en meilleur état, il ne faut point douter qu'il n'en tire de grands avantages. Nous n'en dirons pas davantage ſur cet article, paſſons maintenant à un autre, & voions quelle doit être la conduite du Roi à l'égard du Roi d'Angleterre, aprés quoi nous dirons un mot de ſes interêts à l'égard de la Republique de Hollande.

De toutes les Puiſſances il n'y en a point qui doive être ſi ſuſpecte à un Roi de France, que celle d'Angleterre. Il y en a trois raiſons principales. La premiere, & la plus forte, c'eſt qu'il n'y en a point qui ait tant de pretentions ſur ſa Couronne, & il eſt certain que ce ne ſont point de ces pretentions chimeriques, qui ſervent ordinairement de pretexte plûtôt que de ſujet legitime à une guerre. Celles qu'elle a ſur la Normandie, ſur la Guienne, & ſur pluſieurs autres Provinces de ce Roiaume, ne peuvent pas avoir ce nom-là, & nous en ſçavons bien faire la difference d'avec celles qu'on fait aller encore plus loin, c'eſt-à-dire, ſur la Monarchie toute entiere, mais avec ſi peu de fondement, que ceux qui témoignent être de ce ſentiment-là, ſont plus paſſionnés, que raiſonnables.

Voilà la premiere raiſon, comme nous venons de dire, par laquelle la France doit craindre la Puiſſance

ce d'Angleterre, plus que pas une autre. Mais il y en a deux autres avec celles-ci, lesquelles à nôtre avis sont encore considerables. La premiere est que cette Couronne a des forces si grandes sur la mer, qu'avec un peu d'effort elle pourroit se faire un passage dans le cœur de l'Etat, quoi qu'il y ait un si beau fossé qui separe les deux Roiaumes, qu'il semble que Dieu ait voulu par des bornes si remarquables empêcher que les deux Rois n'empietassent rien l'un sur l'autre. Cependant si le Roi d'Angleterre avoit fait une fois une descente en Normandie, il n'y a point de place forte pour l'empêcher de pouvoir aller jusques à Paris; & ce n'est pas comme en Flandres, où de trois lieuës en trois lieuës, on en trouve qui arrêtent les plus grandes armées. L'autre est que le Roi d'Angleterre, étant sans contredit le plus puissant de tous les Princes, dans les Etats de qui on fait profession de la Religion Protestante, il s'ensuit qu'il s'y pourroit élever une Monarchie, laquelle seroit capable de tenir la place, que celle d'Espagne a tenuë si long-temps dans l'Europe, c'est-à-dire, qui non-seulement feroit le contrepoids si desiré pour le bien de la Chrêtienté; mais qui encore pourroit bien emporter la balance, à moins que d'y avoir l'œil. En effet ses Etats ne sont point dispersés çà & là, comme ceux d'Espagne, & quoi qu'ils soient separés par la mer, il ne faut point passer par dessus des Puissances étrangeres, pour leur donner secours. D'ailleurs ils sont joints aux autres Etats, qui professent la même Religion, de sorte que si le zele, & la politique, qui s'accordent en cette rencontre, venoient à faire faire une serieuse reflexion à ceux qui y ont interêt, il est constant qu'au lieu de s'adresser à une autre Puissance, pour maintenir l'Europe en paix, ils n'auroient recours qu'à celle-ci.

Ces trois points étant fort connus au Roi de France, c'est à lui à faire tout son possible, pour em-

pêcher que le Roi d'Angleterre ne s'oppose à ses desseins. Il en a deux moiens indubitables, & qui étant menagés, comme il faut, serviront toûjours d'obstacle à la crainte qu'il pourroit avoir de ce côté-là. Le premier est la difference de Religion, qui regne aujourdhui dans le païs, l'autre les restes de la faction du Duc de Montmouth, ou pour mieux dire la haine que quelques-uns portent au Roi d'Angleterre. A l'égard du premier, nous ne doutons point que ce ne soit lui, qui sous pretexte de l'avancement de la Religion Catholique, n'ait conseillé au Roi d'Angleterre, de faire le pas qu'il a fait; mais il faut qu'il prenne garde, qu'au lieu d'en retirer l'avantage qu'il pretend, cela ne lui soit plus contraire, qu'il ne pense. Si les Grands d'Angleterre se trouvent de la même humeur, que les Grands de son Roiaume, c'est à-dire, que si pour faire la Cuur à leur Roi, ils ne se mettent gueres en peine de quelque Religion qu'ils soient, toute l'Angleterre sera bientôt Catholique, & il n'y aura plus cette division, sur laquelle se doivent fonder ses plus grandes esperances. Mais comme ce n'est pas une chose qui se puisse faire en un jour, c'est à lui pendant ce temps-là, à faire ensorte, que pendant qu'il témoignera ouvertement, qu'il ne souhaite rien davantage que de voir prosperer la Religion Catholique, il insinuë aux Grands, que ce changement ne se peut faire, qu'ils n'y trouvent leur perte. Il ne lui sera pas dificile de leur prouver cette verité, puis qu'il n'y a qu'à les faire ressouvenir, qu'ils possedent une grande partie des biens qui étoient affectés aux Eglises, avant qu'on y introduisit la reforme, & qu'il faudra qu'ils les restituent, si les choses reviennent au premier état. Or il n'y a rien que l'interêt ne fasse faire, principalement aux Grands, qui, comme nous avons déja dit, y sont plus sensibles mille fois, qu'à tout ce qui regarde la Religion.

Ce

Ce n'eſt pas aſſez que de leur donner cette allarme, il faut encore leur faire inſinuer ſous main, qu'un deſſein ſi ſurprenant ne peut être entré dans l'eſprit du Roi d'Angleterre, que dans l'eſperance de tirer du ſecours de quelque Puiſſance étrangere, en cas qu'il ſe trouve quelqu'un qui s'oppoſât à ſes deſſeins; que c'eſt à quoi ils ne ſauroient prendre garde de trop prés, parce que s'ils permettent cette intelligence, ce ne pourra être qu'au prejudice des loix du Roiaume, que le Roi d'Angleterre pretend renverſer, aprés avoir eu tant de facilité à renverſer la Religion. ; que de là depend leur credit, & leur autorité, leſquelles ne ſeroient plus reverés, comme ils ont été de tout temps dans le Roiaume, s'il arrivoit que le Roi d'Angleterre pût mettre toute la puiſſance entre ſes mains.

Par ce moien le Roi de France entretiendra toûjours de la jalouſie entre le Roi d'Angleterre, & les Grands du Roiaume; ſi bien, que quand même ce Prince voudroit ſe porter ſelon ſes veritables interêts à empêcher ſes conquêtes, il y ſongera à deux fois avant que de l'entreprendre. Il ſera obligé de conſiderer que ſes peuples ſe défient de lui, & qu'ils pourroient ſe ſervir de la convocation qu'il lui faudroit faire de ſon Parlement, à toute autre fin que celle pour laquelle il l'auroit peut-être convoqué.

Voilà comment le Roi de France peut mettre en pratique le premier moien, que nous avons allegué ci-deſſus; à quoi j'ajouterai qu'il entendroit bien peu ſes interêts, s'il n'envoioit ordre aux émiſſaires qu'il a dans ce Roiaume, de donner des couleurs telles que merite cette Ambaſſade ſolemnelle que le Roi d'Angleterre a envoiée au Pape, & celle qu'il a reçûë de lui. Et de fait, nous ne pouvons nous empêcher de dire, conſiderant avec quelle patience les Anglois ſouffrent cette nouveauté, qu'il ne faut jurer de rien dans ce monde, & que c'eſt

c'est là la derniere chose que nous eussions cruë. Aussi qui eut jamais pensé que des gens qui se sont portés impitoiablement à faire mourir leur Roi, sous pretexte qu'il favorisoit la Religion Romaine, vissent sans se remuër un changement si extraordinaire. Cependant c'est au Roi de France à ne pas souffrir que cette tranquillité degenere en insensibilité ; nous en avons dit la raison, à quoi nous ajouterons, qu'autant qu'il lui est avantageux maintenant que le Roiaume soit partagé en deux Religions differentes, autant lui seroit-il desavantageux à l'avenir que ces deux Religions se réünissent en une.

Dans l'état où les choses sont aujourdhui dans ce Roiaume, il est constant que la Religion Protestante y a encore le dessus. La crainte que le Roi d'Angleterre a d'assembler son Parlement en est une preuve indubitable. Au reste tant que cela durera, c'est au Roi de France à paroître uni inseparablement avec lui. La raison est qu'il doit avoir pour maxime de ne pas souffrir qu'un parti devienne plus fort l'un que l'autre, mais si le Roi d'Angleterre vient jamais à se rendre le plus puissant, il faut que la même raison qui l'a obligé aujourdhui à faire une alliance étroite avec lui, l'oblige à en faire une avec le parti qui lui est opposé.

Cette alliance est maintenant le sujet des meditations des politiques, & la plûpart veulent que ce soit une marque infaillible de la guerre, & même que le faix en tombera sur la République de Hollande. La necessité où la France se trouve d'empêcher les progrés de l'armée Imperiale fait le plus grand fondement de ce raisonnement. Aussi faut-il convenir que si nous avons la guerre, c'en sera la veritable raison. Nous ne voulons pas dire que cela ne soit pas absolument, ce seroit détruire ce que nous avons avancé nous-même, sçavoir que la guerre est necessaire à la France dans l'état où sont au-

aujourdhui les affaires de Hongrie ; cependant comme d'un autre côté nous avons fait voir la crainte que cette même Couronne doit avoir de tant de malheureux qu'elle a obligés le poignard sous la gorge à changer de Religion, cette alliance peut être interpretée autrement, & c'est peut-être aussi-tôt en vûë de se conserver soi-même, que d'attaquer les autres. Ces deux Rois ont vû, l'un que ce qu'il venoit de faire ne lui suscitoit pas seulement ses sujets pour ennemis, mais encore qu'une partie de l'Europe en étoit allarmée, pendant que l'autre consideroit cette action comme une occasion favorable d'abaisser sa puissance. L'autre a fait reflexion qu'il s'étoit bien à la verité défait d'un ennemi dangereux en faisant mettre à bas la tête du Duc de Montmouth, mais qu'enfin cela ne le mettoit pas en sûreté du côté d'un nombre infini de peuple qui a la conscience delicate. Il a consideré d'un autre côté que ce que le Roi de France a entrepris dans son Roiaume peut lui susciter tant d'affaires qu'on n'attend peut-être que la paix de Hongrie pour voir bientôt toute l'Europe en armes. Il a craint que pendant que l'auteur des conseils qu'il a suivis alloit ainsi être embarrassé, ses peuples ne prissent un temps si favorable pour assurer leur Religion. Dans cette crainte il a fallu aller au devant de l'avenir, & l'interêt de l'un & de l'autre s'y rencontrant, c'est ce qui a formé peut-être leur alliance.

Voilà comment les choses qui paroissent les plus claires aux uns, deviennent douteuses aux autres. On n'a pas plûtôt ouï parler du traité fait entre ces deux Rois, que chacun a apprehendé un changement considerable dans l'Europe. Cependant c'est peut-être à quoi ils songent le moins l'un & l'autre, puis que depuis sa conclusion on n'a rien vû de semblable. Ainsi au lieu qu'on l'a pris d'abord pour une marque de leur ambition, ç'a peut-être été une marque de leur crainte. Le temps nous

l'apprendra, & même devant qu'il soit peu, puisque la saison s'approche de faire paroître les grands desseins qu'ils pourroient avoir conçûs; & dont le grand armement qui se fait aujourdhui en Provence augmente encore l'opinion. Mais, que dis-je, où est l'avantage qu'y trouveroit le Roi d'Angleterre? Est-ce son interêt que le Roi de France acheve de conquerir la Flandres, & si cela étoit son Roiaume n'en souffriroit-il pas prejudice? Il vaut donc mieux conclure que la crainte a formé ce traité, & que s'il arrive qu'il enfante la guerre, ce ne sera tout au plus que pour empêcher que l'Empereur ne profite des avantages qu'il peut esperer contre le Turc. Mais de croire que le Roi d'Angleterre souffre que le Roi de France prenne le reste de la Flandres, ou qu'il soumette la Hollande, c'est ce que le bon sens nous défend de croire par les raisons que nous venons de deduire; outre que ce seroit encore un sujet aux Anglois de remuër, puis qu'ils se verroient menacés en même temps de la perte de leur commerce, de celle de leur liberté, & de celle de leur Religion. Car enfin dans la suite ils ne seroient pas plus exempts de l'un, que de l'autre. Ou le Roi de France sera fidele au Roi d'Angleterre, ou il ne le sera pas. S'il est fidele, il lui aidera à faire ce qu'il lui aura promis; s'il ne l'est pas, quand il se verra au dessus des affaires qu'il a contre les autres Puissances, il tâchera de joindre à ses conquêtes celle de son païs, ou du moins de se rendre maître du commerce.

Voilà quels sont les interêts du Roi de France à l'égard du Roi d'Angleterre, ou pour mieux dire les maximes dont il se doit servir envers lui. Cependant ce n'en est encore qu'une partie, & puis que j'ai parlé des restes de la faction du Duc de Montmouth, il nous y faut revenir. Il est constant que si l'on ne juge des choses que par l'apparence, on ne doit pas faire grand cas de ce parti-là.

Le

Le peu de personnes qui se declarerent pour ce malheureux Prince, devroit être une marque qu'il n'étoit pas beaucoup consideré, si ce n'est qu'on sçait bien que beaucoup de gens branloient déja, qui n'auroient pas tardé de se joindre à lui, si son malheur n'eût arrêté leur bonne volonté. La preuve de ce que nous disons ici se tire de deux choses; la premiere des papiers du Duc de Montmouth, où l'on trouva le nom d'une infinité de personnes de qualité, sur lesquelles il croioit pouvoir faire fonds, l'autre de l'obstacle que le Roi d'Angleterre a trouvé, lors qu'il a été question d'assembler son Parlement, où l'on a vû que ceux qui se sont opposés au dessein qu'il pouvoit avoir d'introduire quelques nouveautés, ou avoient eu quelque affinité avec le Duc, ou étoient reputés amis de ses amis. Nous ajouterions bien une troisiéme preuve à celles-ci, si ce n'est que nous n'aimons pas à poser, comme un fait constant, une chose dont nous ne sommes assurés que par un bruit sourd. L'on veut que le Roi d'Angleterre ait fait proposer dans son Conseil, s'il n'étoit pas expedient pour lui de se défaire des enfans du Duc de Montmouth, mais que ceux qui ont interêt à la conservation de ces jeunes Princes, l'en ont détourné sous pretexte que la vertu qui rend un Prince plus recommandable est la clemence. Si cela est ou non, nous nous en rapportons à la verité, mais il n'y a gueres d'apparence, que de quelque avis qu'eussent été ces personnes, le Roi d'Angleterre en fut demeuré-là, s'il en eut eu la volonté. Les Princes ne manquent pas de Ministres pour executer secretement ce qu'ils ont conçû en eux-mêmes; ainsi bien loin de nous arrêter à ces bruits, nous n'y ferons pas plus de fondement, que si nous n'en avions jamais ouï parler.

Cela supposé nous nous retrancherons aux deux autres preuves qui sont constantes, dont nous tirerons cette consequence, que non-seulement ce parti-là

ti-là étoit plus considerable qu'on ne croioit, mais de plus qu'il subsiste encore aujourdhui, soit par l'amour qu'on avoit pour le Duc de Montmouth, soit par la haine qu'on porte au Roi d'Angleterre. Au reste comme on ne sçauroit douter que ce qui peut lui donner de la force est la conservation des enfans de ce malheureux Prince, le Roi de France doit s'y interesser sous main, & même ne rien épargner pour en venir à bout. Il en a deux moiens, l'un d'avoir quelqu'un dans le Conseil du Roi d'Angleterre qui l'avertisse de tout ce qui s'y passe, l'autre de gagner le Gouverneur de la Tour, afin que s'il se prenoit quelque resolution violente, il y pût apporter remede. Quand nous parlons ainsi, nous presupposons que la Tour étant l'endroit où l'on arrête toutes les personnes de qualité, on peut attenter secretement à leur vie par le poison, ce qui ne se pouvant gueres faire sans la participation du Gouverneur, il faut toûjours avoir un homme comme celui-là dans ses interêts. Cette precaution ne regarde pas seulement le Roi de France, mais encore ceux qui prennent interêt à la conservation de la Religion, & de la liberté de ce païs-là; car tant qu'ils auront quelqu'un à opposer au Roi d'Angleterre, il est constant qu'il en sera plus retenu à entreprendre quelque chose au prejudice de l'un & de l'autre.

S'il arrivoit que le Roi d'Angleterre se portât à se défaire des enfans du Duc de Montmouth, comme sans doute son interêt semble l'y obliger, il est constant que cela étonneroit fort ceux qui sont attachés à ce parti. Cependant cet évenement ne doit pas faire perdre l'esperance de réünir tous ceux qui en sont encore, on peut les y engager sous un autre pretexte; & même on y trouvera plus de facilité par ce nouveau sujet de deplaisir. Comme il est sans dificulté que chacun n'a garde de témoigner ses sentimens, ni en cela, ni en pareille chose, c'est au

Roi

Roi de France à les découvrir par le grand nombre d'émiſſaires qu'il doit entretenir en ce païs-là, & ceux-ci n'auront pas de peine à réüſſir, s'ils ſe fourent ſouvent dans les bons repas, dont les Anglois ſont autant amateurs que pas une autre nation, & où parmi les verres, & les pots, il leur échape ſouvent de dire leurs ſentimens avec trop de liberté.

Ce fut dans ces ſortes d'endroits, ſi nous en croions un certain Auteur qui a écrit quelques fragmens du Miniſtere du Cardinal de Richelieu, que les émiſſaires de cette Eminence s'apperçûrent du mécontentement des Ecoſſois contre le Roi d'Angleterre, pere de celui qui regne aujourdhui. Mais quand même cela ne ſeroit point, il n'y a perſonne qui ne ſçache, que quelque circonſpect qu'on ſoit ordinairement, on eſt obligé d'apporter beaucoup de precaution dans ces ſortes d'occaſions, qui preſentent d'ordinaire un écueil aux perſonnes les plus retenuës, à plus forte raiſon à celles qui ne le ſont pas ?

Mais ſans parler davantage d'une ch[illegible] ſi commune, nous dirons donc, que le Roi de France aiant ces deux moiens pour diviſer l'Angleterre en elle-même, il entendroit bien peu ſes interêts s'il ne s'en ſervoit en temps & lieu. Peut-être eſt-ce par ſes intrigues que le Roi d'Angleterre aujourdhui regnant, s'eſt acquis tant de creatures, qu'il a pû reſiſter aux ennemis, que ſon changement de Religion lui a faits ; mais tout de même que le Cardinal de Richelieu devint jaloux du Roi de Suede aprés avoir contribué plus que perſonne à élever ſa puiſſance, ainſi doit-on preſumer que le Roi de France ne ſouffrira pas, que celle du Roi d'Angleterre jette de trop profondes racines ? Il faudroit pour que cela fut, qu'il fut d'humeur à ſe laiſſer gouverner, comme faiſoit le Roi ſon frere, ſans quoi il y a de l'apparence qu'ils feront bientôt broüil-

broüillés, mais ce sera d'une maniere, qu'il n'y en aura qu'un des deux qui en souffrira. Nous examinerons ci-aprés de quelle maniere le Roi d'Angleterre se doit conduire pour éviter un pareil malheur, & ce sera quand il s'agira de parler de ses interêts. Pour ce qui est à present, en voilà assez sur ce qui regarde ceux du Roi de France à son égard, à moins que nous ne disions un mot touchant le commerce.

Il est constant que ce qui rend un Roiaume florissant, est d'envoier des vaisseaux dans toutes les parties du monde. C'est par là que l'Angleterre, & la Hollande, se sont mises dans la reputation où elles sont aujourdhui. C'est aussi ce que voudroit faire la France, & il n'y a point de doute, qu'il ne lui manque plus que cela, pour mettre sa gloire au plus haut point. Mais il faut bien qu'elle se donne de garde de témoigner son dessein, parce que, bien que les Anglois aient déja beaucoup d'antipathie pour elle, ce seroit encore toute autre chose, voiant que cela ne pourroit arriver, sans une notable diminution de leur commerce. Or ce seroit le moien de réünir cette Nation avec son Roi, parce qu'étant excitée par son propre interêt, qui a coûtume de faire tant d'impression sur l'esprit des hommes, il seroit à craindre qu'elle n'en oubliât le soin que chacun est obligé d'avoir pour la Religion, & l'amitié que quelques-uns portent encore à la memoire du Duc de Montmouth. Il faut donc que le Roi de France ne parle point d'ôter le commerce aux Anglois, jusques à ce qu'il soit venu à bout de ses desseins. Il en usera aprés cela comme il jugera à propos, & quand il sera delivré d'une partie des ennemis qu'il a sur les bras, il lui sera plus facile ensuite de se défaire des autres.

Aprés avoir fait voir quelle conduite le Roi de France doit tenir à l'égard de l'Empire, & de l'Angleterre, il ne nous reste plus à parler que de ses interêts

terêts à l'égard de la Hollande. Ils consistent en deux points, à y entretenir la division, qui y est aujourdhui, & à ne point empieter sur leur commerce. Car pour ce qui est des Espagnols, c'est si peu de chose, comme nous avons dit, que cela ne merite pas la peine d'en parler. Nous le ferons pourtant pour ne pas oublier une Monarchie, qui a été en si grande estime autrefois; mais qui ne ressemble plus maintenant qu'à ces vieux châteaux, qui sont tout prêts de tomber en ruïne, faute d'un maître qui en prenne soin.

Mais pour revenir aux Hollandois, il est constant qu'en toutes choses, c'est un grand secret que de connoître l'inclination des gens, à qui l'on a affaire. C'est ce qu'a fait le Roi de France, à l'égard de cette Nation. Voiant l'attachement qu'elle avoit au commerce, il ne lui a parlé depuis la derniere guerre que de l'interêt qu'elle à d'entretenir la paix, & couvrant toutes ses entreprises de quelque pretexte specieux, il s'est bien donné de garde de vouloir comme un conquerant, avoir toutes choses par force, mais il s'est contenté de faire voir qu'il étoit assez puissant pour les avoir, si on les lui refusoit. Voilà la conduite qu'il doit toûjours tenir à l'égard de cet Etat, lequel étant dans une apprehension mortelle de la guerre, il s'ensuit qu'il ne faut pas le jetter dans une necessité indispensable d'y avoir recours. Il faut au contraire lui faire connoître qu'il aura plus d'avantage à interposer son autorité, pour pacifier par la douceur les troubles qui pourroient survenir entre les autres Puissances: que c'est à celles-là à vouloir broüiller les cartes; parce qu'ils y trouvent leur interêt; mais que pour lui s'il lui arrivoit une fois de prendre parti, il lui seroit impossible aprés cela de s'en retirer, puis qu'il en est de même de la guerre, comme d'un procés où il est aisé d'entrer, mais si dificile d'en sortir, qu'on en forme des vœux plusieurs

fois,

fois, avant que d'en pouvoir venir à bout; qu'en tout cas, bien-loin que la guerre lui puisse être avantageuse, il est impossible qu'elle s'allume qu'à sa ruïne.

Voilà ce qui se peut dire en gros à cet Etat, pour lui faire desirer la paix. Mais afin que ceux qui ont interêt à la guerre, ne lui puissent pas faire connoître, qu'on ne cherche qu'à l'amuser par de belles paroles: le Roi de France doit, comme nous venons de dire, chercher à empieter toûjours peu à peu, comme il a fait depuis le Traité de Nimegue. Car quoi qu'il y en ait beaucoup qui voient clair dans cette conduite, il est constant neanmoins, que comme le nombre est beaucoup plus petit des habiles gens que des autres, sur tout dans les Republiques où l'on ne s'applique pas toûjours aux affaires d'Etat, il y en aura toûjours d'assez simples, pour ne pas prevoir à quoi tout cela doit aboutir. Par ce moien ils s'opposeront à ce que les autres voudroient faire, à quoi ils seront portés d'ailleurs par leur propre interêt, voiant que si la guerre survenoit, leur commerce en seroit interrompu, dont ils se mettent plus en peine que de tout le reste.

Mais comment, nous dira-t-on, le Roi de France peut-il jamais esperer d'avoir les Païs-bas, s'il ne se declare plus clairement? Il est vrai, ajoutera-t-on, qu'il a eu la Comté de Chiny, ou, pour mieux dire un grand nombre de païs par cette politique, & sous pretexte d'un certain droit de dependance, l'on conviendra aussi, qu'il a trouvé beaucoup de facilité à prendre Luxembourg, mais enfin l'on objectera en même temps que s'il a pû faire tout ce qu'il a voulu du côté d'Allemagne, parce qu'il a trouvé des gens d'assez bonne foi, ou pour mieux dire, assez aveuglés pour croire que cela n'étoit pas d'une si grande consequence à la Hollande, ce n'est plus la même chose aujourdhui. On dira pour rai-

son

ſon que n'y aiant plus de ſûreté s'il paſſe une fois les bornes qu'il s'eſt preſcrit lui-même par le dernier Traité, il faut croire que tout le monde ſe reveillera comme d'un aſſoupiſſement qui menoit à la mort, & qui ne pouvoit être plus dangereux. Mais ce que nous avons à répondre à cela, c'eſt que qui a été capable de laiſſer prendre Luxembourg, le ſera encore de laiſſer prendre Mons & Namur, & tout le reſte des Païs-bas; d'autant plus que quoi que Luxembourg ne fut pas la barriere, cette place étoit neanmoins de plus grande conſequence que celles dont nous venons de parler. En effet c'étoit la porte d'Allemagne par où l'on pouvoit recevoir du ſecours, & maintenant qu'elle eſt fermée comme auſſi celle de Cologne qui étoit la ſeule qui reſtoit ouverte, qui eſt-ce qui viendra défendre la barriere, qu'on a laiſſée, au moins avec des forces capables de repouſſer l'ennemi.

Cependant pour revenir à l'avantage que le Roi de France tirera de couvrir toûjours ſes deſſeins du pretexte de juſtice, c'eſt que les Hollandois ſe laiſſant repaître de l'eſperance d'une longue paix, en caſſeront peut-être une bonne partie de leurs troupes, comme ils étoient ſur le point de faire, avant la mort du Roi d Angleterre. Or le Roi de France les laiſſant ainſi repoſer dans une profonde ſecurité, tandis qu'en ſecret il travaille toûjours à ſes deſſeins, il eſt indubitable que rien ne pourra plus s'oppoſer à ſa puiſſance; joint à cela que laiſſant ainſi écouler quelques années, il diminuera le reſſentiment des gens de la Religion. Car enfin quelque reproche que l'on ſe puiſſe faire, il eſt à craindre qu'on ne ſe laiſſe apprivoiſer. Et de fait, comme quelque horreur qu'on nous imprime du vice, nous voions neanmoins que pluſieurs s'y abandonnent par habitude, ne peut-on pas inferer à plus forte raiſon qu'on s'accoûtumera à un culte, où l'on ſuppoſe une poſſeſſion de dix-huit ſiecles, & dont la pro-

feſſion

fession assure les biens, & la liberté, si elle détruit la conscience? D'ailleurs ne peut-il pas arriver de telles choses dans l'Europe, que le Roi de France paroîtra mieux fondé, qu'il n'est aujourdhui à vouloir avoir toute la Flandre. Si cela arrive jamais, comme le le peu de santé dont jouït le Roi d'Espagne, semble le devoir faire apprehender, ce sera alors que les Hollandois s'appercevront, mais un peu tard, de la faute qu'ils ont faite de ne se pas opposer de bonne heure à cette Puissance, qui ne trouvera plus rien alors d'impossible. Car devant que les Allemans puissent faire un si grand circuit, pour venir disputer une succession, qui semble être duë à l'Empereur, si tant est que les Traités aient quelque force, il est indubitable qu'elle se sera emparée du sujet de la querelle, laquelle en pourra bien attirer d'autres par aprés.

Ce que le Roi de France doit faire, pour acheminer toutes choses à ses desseins, c'est d'insinuer aux creatures qu'il a en Hollande, de travailler de toutes leurs forces à éviter la guerre, que la nation ne sauroit soûtenir avec des forces si inégales. Afin que chacun donne aisément dans ce paneau, c'est à ces creatures à se servir des raisons suivantes, sçavoir qu'il faut attendre que l'Empire soit delivré des maux qui l'accablent presentement, pour y songer. Cependant comme il est aisé de voir que rien ne fait plus d'impression sur l'esprit des Hollandois, que le commerce, c'est au Roi de France à ne leur point donner de jalousie de ce côté-là. Cela leur pourroit faire passer par dessus toutes sortes de considerations, & quelque adresse qu'il emploiât d'ailleurs, il n'auroit pas sujet d'en esperer un grand succés.

Les Provinces Unies étant, comme elles sont, couvertes de plusieurs rivieres, qui les rendent plus fortes, qu'on ne sauroit croire, il ne faut pas songer à les avoir, si ce n'est par adresse. C'est donc au Roi de France à chercher seulement à les entretenir dans

dans la division où elles ont paru il n'y a pas long-temps, & les efforts qu'il fit inutilement contr'elles en 1672, lui doivent apprendre qu'il y réüssira bien plûtôt par là, que par la force. Le Comte d'Avaux est un homme, comme il lui faut, pour menager toutes ces intrigues; & comme il y a long-temps qu'il est mal avec le Prince d'Orange, & que ce Prince a des ennemis quoi qu'il ait mille bonnes qualités, il est certain que cette antipathie est cause, que beaucoup de gens écoutent ses propositions plus volontiers, qu'ils ne feroient sans cela. Il ne manque pas d'esprit d'ailleurs, & quoi qu'il doive sa fortune à Madame de Montespan, dont le frére a épousé sa cousine germaine, sa faveur n'a rien fait pour lui, que son merite ne lui pût faire esperer.

L'on peut comprendre par tout ce que nous venons de dire, en quoi consistent les maximes dont la France se doit servir à l égard de la Hollande. Nous y ajoûterons seulement, que pour lui insinuer qu'on n'a garde de songer à sa conquête, il est bon de publier, que ce païs ne pouvant être habité que par la Nation même, comme en effet tout le monde n'y est pas propre, on aime bien mieux l'avoir pour alliée, que pour sujette; qu'on en tire les mêmes avantages, au lieu que quand même on l'auroit soûmise, ce seroit toûjours un peuple qui ne songeroit qu'à recouvrer sa liberté. Nous ne disons pas cela sans sujet, nous en avons vû, qui soit qu'ils se repaissent de cette esperance, ou qu'ils cherchent à adoucir le joug dont ils sont menacés, nous ont tenu les discours que ceux que nous venons de tenir. Mais nous laissons à penser à tous ceux qui ont un peu de jugement, s'il faut donner là-dedans: nous avoüons bien que la Nation est plus capable, qu'aucune autre d'habiter le païs & d'y faire fleurir le commerce, nous avoüons aussi, qu'on sera bien-aise qu'elle fasse l'un & l'autre, mais cela

em-

empêchera-t-il qu'on ne veuille y être le maître, & quand on se sera assuré des villes, par de bonnes citadelles, & par de fortes garnisons, on se souciera bien que l'air en soit bon ou mauvais? Si c'étoit une raison pour empêcher de faire des conquêtes, le Roi de France ne s'amuseroit pas, comme il fait, à faire la guerre en Flandre, où le climat n'est gueres different de celui de la Hollande, & il iroit en Espagne ou en Italie, où ses ennemis possedent assez de païs pour donner de l'occupation à ses armes; mais ce sont des contes, qui ne sont bons qu'à faire lors qu'on trouve des gens assez credules pour y ajouter foi. Ils ne meritent donc pas que nous nous y arrêtions davantage, c'est pourquoi nous ferons bien mieux, selon le plan que nous nous sommes proposés, de dire ici un mot des maximes, que doit avoir la France, pour achever d'abatre la Monarchie Espagnole.

Certes elle est déja si bas, qu'il n'y a plus gueres à faire pour la detruire entierement. Nous croions même qu'elle seroit encore plus prés de sa ruine, si le Roi de France n'avoit sursis ses projets, pour voir ce qui arrivera du Roi d'Espagne, dont la santé est tellement desesperée, qu'on croit qu'il n'ira pas encore bien-loin. Si la Reine d'Espagne avoit eu un oncle aussi affectionné qu'en eut autrefois une Princesse d'Italie, qui épousoit un Roi de France, & à qui son oncle conseilla, avant que de la faire partir, qu'elle fît un fils à quelque prix que ce fut, cela couperoit racine à quantité de desordres. Mais cela ne s'étant pas fait, & d'ailleurs l'attache que cette Princesse a toûjours fait voir pour sa patrie, ne donnant pas lieu d'esperer, qu'elle voulût se servir de ce conseil, quand même il lui auroit été donné, il y a peu d'apparence d'esperer de voir un heritier dans cette Monarchie, puis que celui de qui on le pourroit attendre, est incapable de le donner.

Le Roi de France considerant donc qu'il joindra tôt ou tard le droit à la force, doit pour exciter les peu-

peuples à decider en sa faveur, au préjudice du pretendant à la même succession, traiter les païs conquis avec beaucoup de douceur, afin que par le commerce que ceux-là ont avec ceux-ci, ils apprennent que sa domination est plus douce qu'ils ne croient. Cela lui est d'une extreme consequence, puis que ceux qui ont interêt à éloigner l'amitié, qu'ils pourroient prendre pour lui, ne cessent de leur inspirer, contre la verité neanmoins, que son joug est plûtôt une honteuse servitude, pour ne pas dire un veritable esclavage, qu'une obeïssance duë à un Souverain.

Cependant quoi que ce soit vouloir les attirer par la douceur, que de se servir de ce moien, il est à propos aussi que dans les guerres qui peuvent survenir, il use envers eux de beaucoup de rigueur. Car s'il est expedient de leur montrer, que le moien d'avoir du repos est de se ranger sous sa domination, il l'est de même de leur faire voir, que tant qu'ils ne s'y rangeront pas, ils ne doivent esperer que de la peine, & de la misere. Le Roi de France n'a connu en cela son veritable interêt, que depuis trois ou quatre ans; encore a-t-il fallu que le feu Prince de Condé lui ait appris que sans cela il ne viendroit jamais à bout des Flamans, lesquels ont une telle affection pour leur Prince, qu'il n'y a que les dernieres extrêmités qui le leur puissent faire oublier. Pour nous, nous croions que ce Prince en sçavoit quelque chose, lui qui avoit demeuré si long-temps parmi eux, & qui avoit une penetration d'esprit à qui rien n'échapoit. Ainsi bâtissant sur un fondement commencé par un si grand homme, nous dirons que le Roi de France ne sçauroit se tromper en suivant cette maxime. Mais il faut en même temps qu'il laisse joüir les païs conquis d'un repos, & d'un bonheur qui soient capables de faire envie aux autres; afin qu'ils apprennent que ce n'est que sous le même Prince qu'ils en peuvent

esperer un pareil. Par ce moien ils se déferont peu à peu de cette image affreuse qu'on leur fait de la domination Françoise, que les ennemis de son Roi font passer comme une veritable tyrannie sous laquelle ils pretendent que la liberté de l'Europe est toute prête à expirer.

Voilà la maxime que le Roi de France doit tenir particulierement à l'égard de la Flandre. Pour ce qui est des autres païs sujets à la Monarchie Espagnole, il faut qu'il s'y prenne d'une autre façon. Pour avoir ceux d'Italie, sans que les Puissances qui y ont interêt, nous voulons dire le Pape & les autres Princes qui y commandent s'en mêlent: il faut principalement gagner le Pape, ce qui se peut faire par les moiens que nous avons dit ci-dessus; & d'ailleurs en lui faisant connoître, que son interêt le doit porter, maintenant que la balance panche plus de son côté que de pas un autre, qu'il ne se forme pas une autre Puissance, qui empêche la ruïne entiere de la Religion Protestante, de laquelle il voit bien qu'il veut la destruction, par ce qu'il a fait nouvellement dans ses Etats: que quelque établissement qu'il puisse avoir jamais en Italie, cela ne peut porter prejudice à sa fortune, étant fondée sur sa qualité de Souverain Pontife, qui lui fera toûjours rendre la deference, qui est duë à son caractere: qu'il doit donc bannir tous ces ombrages, qui lui pourroient faire faire quelques demarches, qui lui nuiroient plûtôt, que de lui servir, puis que son veritable interêt est de détruire toutes sortes de Religions, afin qu'il n'y en ait plus d'autre que la Catholique, dont étant reconnu le chef de tous ceux qui la professent, ce lui sera un accroissement de puissance que rien ne pourra plus diminuer. Nous venons de dire que c'est principalement envers le Pape, qu'il doit faire ses efforts, pour faire approuver ses desseins: nous nous fondons, sur ce que quoi que la puissance du S. Pere ne soit

ſoit pas la plus conſiderable d'Italie, elle eſt neanmoins la plus reverée, en ſorte que ſon exemple peut beaucoup pour tous les autres.

Il y a une telle antipathie entre les Eſpagnols & les François, qu'il ne faut pas que le Roi de France pretende jamais que quelque droit qu'il ait à leur Couronne, ils ſe puiſſent reſoudre à lui obeïr. Ceux qui ſçavent juſques où elle va, ont ſujet de s'étonner, que la choſe étant ſur le point de s'accomplir, ils ne prennent pas d'autres meſures. Car enfin cette Monarchie, toute abatuë qu'elle eſt, auroit encore des forces ſuffiſantes, ſi elle vouloit s'en ſervir. Quoi qu'il en ſoit, la maxime que le Roi de France doit tenir pour venir à bout de ſes deſſeins, eſt de feindre de ſe contenter des Etats, que le Roi d'Eſpagne poſſede en Italie, & en Flandres, & de repaître ceux d'entre les Grands d'Eſpagne, qui ſe flattent d'avoir droit à la Couronne, qu'il conſentira qu'ils la faſſent tomber ſur leur tête, pourvû qu'ils lui aident à le mettre en poſſeſſion de ce qu'il demande. C'eſt un leurre dont il ſe doit encore ſervir envers le Duc de Savoie, à qui il doit promettre de faire valoir le teſtament de Philippes IV. en ſa faveur, moiennant qu'il s'attache à ſes interêts, & le laiſſe faire en Italie tout ce qu'il voudra. Nous croions bien qu'il a déja mis cet artifice en pratique, & que c'eſt là l'effet des complaiſances que ce Duc a pour lui; mais il faut prendre garde que quelqu'un ne ſoit aſſez charitable pour le deſabuſer; ce qui ſeroit facile en lui faiſant comprendre qu'un Prince auſſi ambitieux que le Roi de France a paru juſques ici, ne ſera jamais d'humeur à ceder à perſonne un bien qui le regarde. La preuve reſulte de ſes actions precedentes, & le moien de croire, qu'aprés avoir cherché à s'emparer ſous divers pretextes de ce qui ne lui appartenoit pas, il quitte ſi librement ce qui lui appartient, par une moderation ſi peu ordinaire aux grands Princes comme lui?

C'eſt donc ſe flatter mal à propos que de croire le contraire ; cependant comme les gens qui voient le plus clair dans les affaires d'autrui, ne voient goutte bien ſouvent dans ce qui les regarde, nous diſons encore que la politique veut que le Roi de France repaiſſe ce Duc, & les Grands d'Eſpagne de cette chimere. C'eſt le moien ſur tout de faire aller les choſes encore plus mal qu'elles ne vont dans ce Roiaume, parce que ces Grands pour ſe rendre dignes de ſes promeſſes, ſe donneront bien de garde de faire prendre une reſolution à leur Maître, qui puiſſe choquer un Prince, en qui ils mettent toute leur eſperance. Cependant pour conſumer toûjours de plus en plus ce miſerable Roiaume, il faut être armé de tous côtés, & principalement du côté de Flandres, & d'Italie, afin d'être tout prêt, quand l'occaſion s'en preſentera, de faire valoir ſes pretentions. Il n'importe pas tant de l'être du côté d'Eſpagne, parce que ce ſeroit donner de la jalouſie à ceux dont nous venons de parler. Il ne faut pas craindre, que la mort du Roi d'Eſpagne arrivant, ils en puſſent tirer grand avantage. Comme chacun pretendroit avoir part à la Couronne, ce ſeroit une diviſion qui les rendroit incapables de rien faire ; ils ſe declareroient d'ailleurs contre l'Empereur, qu'ils regarderoient comme leur ennemi declaré, quoi qu'il y en auroit un ſecret qui ſeroit bien plus dangereux. Parmi tant de concurrens il ſeroit impoſſible que quelqu'un n'appellât le Roi au ſecours, & ce ſeroit alors que ce Prince leur feroit voir combien ils auroient eu de tort de ſe fier à ſes promeſſes ?

Le Roi de France a bien encore beſoin de ſe ſervir de quelques maximes envers les autres Princes, avant que de parvenir à la Monarchie Univerſelle ; car quoi que par la grande diſtance de leur païs au ſien, il paroiſſe qu'il n'a pas beaucoup affaire d'eux, neanmoins, un peu de ſecours qu'ils pourroient don-

donner à ses ennemis, ou même un peu de relâche sur leurs differens, seroient capables de l'éloigner bien loin de ses esperances. En effet tout le monde ne sçait-il pas, que si le Turc avoit laissé l'Empereur en paix, tout ce que nous avons vû arriver depuis peu, ne se seroit pas passé si doucement? Si de même le Roi de Pologne avoit voulu agir avec un peu plus de vigueur qu'il n'a fait depuis le secours de Vienne, resteroit-il un poulce de terre en Hongrie aux Infideles, & par consequent n'auroient-ils pas été obligés de demander la paix? Or cela emporte encore une autre consequence, sçavoir que si les affaires de l'Empereur étoient florissantes, celles de France courroient grand risque de ne l'être pas tant. Ainsi il est donc sûr que le Roi de France, tout éloigné qu'il est de ces Puissances, est obligé de les menager. Ces mesures consistent en deux points, à disperser son argent à ceux qui ont credit dans ces Cours, & à entretenir la haute estime, où il est par toute l'Europe, car il se fera des amis par l'un, & par l'autre il fera rechercher son amitié.

Tout ce que nous disons ici doit être fait dans un grand secret, dont nous faisons dependre le succés. D'ailleurs c'est le moien encore d'amuser beaucoup de gens des mêmes esperances. Car quoi que nous aions dit que le Roi de France puisse témoigner son ambition à l'égard de la Flandre, & de l'Italie, cela ne se doit entendre qu'à l'égard de ceux à qui ces deux païs ne sont pas à leur bienseance. Car quant aux autres, c'est ce qu'il faut se donner de garde de leur reveler. Il faut tâcher même de leur en derober la connoissance, parce qu'ils peuvent se laisser endormir comme les autres. En effet ne peut-on pas croire que le Duc de Bavieres seroit plus traitable qu'il n'est, si on lui promettoit quelque part dans ces beaux Etats que le Roi d'Espagne possede en Italie? Mais qui peut dire si l'on ne met pas cette ruse en usage, & le sejour qu'y fait depuis

deux mois le Prince Egon de Furstemberg, ne nous marque-t-il pas quelque mistere que le temps pourra nous découvrir ?

Quelles doivent être les Maximes du Roi d'Espagne, à l'égard du Roi de France, & des autres Princes ses voisins.

LEs Maximes du Roi d'Espagne doivent être toûjours les mêmes qu'elles ont été au temps passé, c'est-à dire, qu'il doit être opposé en toutes choses au Roi de France, dont l'élevation ne sçauroit jamais arriver qu'à la ruïne de sa Maison. Ce qui se passe aujourdhui dans l'Europe, en est une bonne preuve. Ceux qui lisent son regne, & celui de Charles-Quint & de Philippes II. ont peine à deviner qu'est devenuë cette superbe Monarchie, qui pretendoit donner la loi à toutes les autres. Enfin l'on cherche, pour ainsi dire, Madrid dans Madrid même, & trouvant toûjours la même fierté dans les Espagnols, on a peine à comprendre sur quoi elle est fondée, puis que ce qui peut servir à la soûtenir n'y est plus, sçavoir l'état florissant de leurs affaires, & l'estime des étrangers. Si l'on nous demande pourquoi ils ont perdu l'un, & l'autre; c'est que voici déja le deux, ou le troisiéme Roi, qu'ils ont eu successivement les uns aprés les autres, lesquels ont mieux aimé leur plaisir, que leur Cabinet ? Qu'ils ont eu des Ministres d'ailleurs peu intelligens, & plus capables de gouverner leurs familles, que tant de belles Provinces; & qu'en un mot, chacun prenant exemple aujourdhui sur ces ames vènales, prend bien plus de peine de faire ses affaires particulieres, que celles de son Maître. Toutes ces verités sont aisées à prouver; la vie que menent ces Princes, depuis plus de cinquante ans, est plus digne de pitié, que d'envie. Philippes IV.

eût quitté les plus grandes affaires du monde, pour une femme, dont quelque Ministre de son plaisir eût fait une nouvelle découverte. Toutes lui étoient égales depuis le Sceptre, jusques à la Houlette, pourvû neanmoins qu'elles ne lui coûtassent ni soins, ni peines, & qu'on les lui amenât, s'il faut ainsi dire, jusques dans son lit. Pour ce qui est du Roi d'aujourdhui, s'il n'a pas les mêmes inclinations, on ne s'en doit prendre qu'au pere, qui l'a formé d'un sang si corrompu, que quoi qu'il ait cela de commun avec tous les hommes, qu'il n'est venu au monde que pour mourir, il differe d'eux neanmoins en une chose, qu'il y va en poste, au lieu que les autres esperent quelque terme. Nous ne sçaurions dire si c'est cela qui le rend nonchalant dans les affaires; mais enfin il n'y a personne qui s'en repose plus volontiers que lui sur un autre; tellement que soit par necessité, ou autrement, nous ne voions pas qu'il fasse le personnage pour lequel il est venu au monde. En effet, il est obligé de proteger ses sujets, cependant il n'y a qu'à demander aux Flamans quelle protection ils ont tirée de lui depuis qu'il est assis sur le trône?

Voilà le premier point que nous avions mis en avant prouvé, sçavoir que le desordre que l'on voit aujourdhui dans la Monarchie Espagnole derive de la faute de son Monarque. Les deux autres ne nous feront pas plus de peine, & ce sont ceux qui regardent les Ministres, & les principaux Officiers de ce Prince, que nous pouvons dire veritablement foible, puis qu'il l'est de toutes façons, c'est-à-dire, & de naturel, & de complexion.

A l'égard des Ministres, l'experience leur apprend, outre que le sens commun le veut, que le moien le plus sûr pour empêcher la France d'être florissante, est de former des troubles chez elle. C'est par là que ses ennemis lui ont porté souvent des atteintes qui lui auroient été mortelles, si elle

n'eût eu le bonheur d'en arrêter le cours. Aprés cela ne devroient-ils pas mettre tout en usage pour faire encore la même chose ? Qui est-ce qui les en empêche ? De tout temps n'y a-t-il pas eu un parti formé dans le Roiaume, qui étoit celui des Protestans ? Il ne s'agissoit donc que de l'entretenir. Or cela ne leur étoit pas dificile, ils n'avoient qu'à s'entremettre tant soit peu : mais que dis-je s'entremettre, ils n'avoient qu'à écouter. Il leur a été fait des propositions, qu'ils ne pouvoient desirer plus avantageuses, & s'ils les eussent acceptées, leurs affaires ne seroient pas dans un aussi méchant état, qu'elles sont aujourdhui. Mais la peur d'être obligés de partager l'or des Indes, qu'ils étoient bien-aises de s'approprier tout seuls, ou le scrupule d'entrer en Traité avec des gens qu'ils appellent Heretiques, leur a fait oublier les maximes, dont Philippes II. se servoit, qui étoit pourtant un Prince estimé si bon Catholique par tous les Ecrivains de son temps. C'est une qualité que lui donnent également & ceux de sa Religion, & ceux qui n'en étoient pas ; d'ailleurs c'est un Prince, dont la memoire est encore en veneration chez ses peuples ; ainsi c'est un plus grand sujet d'étonnement, que ses successeurs n'aient pas suivi un modele, qui leur devoit sembler si parfait, comme en effet c'en étoit un en matiere de politique. Quand ce ne seroit que son fils unique, qu'il fit mourir par ce principe, il n'y auroit pas lieu d'en douter. Nous savons bien que cet exemple est un peu cruel, pour ne pas dire qu'il est inouï ; nous sçavons, dis-je, qu'il n'est pas approuvé de tout le monde ; mais ceux qui y ont trouvé le plus à redire, ne l'ont fait, que parce que c'est une action si opposée à la nature, qu'elle paroîtroit incroiable, si elle n'étoit rapportée par tous les Ecrivains de ce temps-là. Cependant bien-loin que cela concluë rien contre ce que nous venons de dire, c'est prouver au contraire

que

que nous avons eu raison de lui donner la qualité que nous avons fait. D'où nous pouvons conclure, comme ci-devant, que ses successeurs aiant dû regler leur conduite sur la sienne, on ne peut assez s'étonner qu'ils aient oublié des regles si utiles.

Cette faute étant constante, comme on n'en sçauroit douter, il est sûr que l'interêt du Roi d'Espagne est de la faire cesser tout le plûtôt qu'il pourra. Le parti des Protestans de France paroit si bas à la verité, qu'il semble qu'il y ait peu de fond à faire sur lui, mais il lui faut peu de chose pour se relever, & s'il arrivoit la moindre revolution, tous ceux que l'on a fait changer par force, se ressouviendroient bientôt de la Religion, dans laquelle ils ont été nourris, & qu'ils n'ont quittée, que parce qu'ils ont vû, qu'on preparoit toutes sortes de tourmens à ceux qui y vouloient perseverer, & qu'au contraire on se pouvoit promettre des recompenses temporelles par une feinte qu'ils se croioient d'autant plus permise, qu'il n'y avoit que cette voie-là pour se mettre à l'abri de la violence. Cela étant encore constant, c'est là-dessus principalement que doit bâtir le Roi d'Espagne, prevenu qu'il doit être qu'il ne sçauroit jamais manquer sur de si bons fondemens. Les moiens pour y arriver sont cependant dificiles, le traitement que reçoivent tous les jours ceux qui veulent remuer, fait peur aux autres, outre qu'il y a beaucoup de faux freres parmi eux, auxquels on pourroit s'adresser, croiant s'adresser aux zelés. Car le Roi de France, qui sçait ce qu'il doit craindre, ne s'endort pas à prendre toutes ces precautions. On auroit de la peine à sçavoir des choses si particulieres, & ce Prince a coûtume de faire ses affaires si secretement, qu'il n'est pas aisé de les penetrer; mais on a pû faire ces propositions à d'honêtes gens, & il faut qu'il en soit quelque chose, ou du moins qu'on nous l'ait dit, puis que nous osons l'avancer ici. Quoi qu'il en soit, cela

ne fait ni plus ni moins au fond de l'affaire, & c'eſt toûjours un avis au Roi d'Eſpagne, pour prendre mieux ſes ſuretés.

Il y a bien plus de fond à faire ſur les Proteſtans de France, que ſur les Grands du Roiaume, parmi leſquels il eſt pourtant vrai qu'il y en a beaucoup de mécontens. La raiſon eſt qu'ils ſont, comme nous avons déja dit ci-devant, dans une telle dépendance de la Cour, qu'ils meriteroient plûtôt de porter le nom d'eſclaves, que celui qu'on leur donne d'ordinaire.

Si ce moien ne profite pas aux Eſpagnols, ils en ont peu par où eſperer quelque reſſource, ſi ce n'eſt qu'à l'exemple du Roi de France, celui d'Eſpagne ne voulut prendre connoiſſance de tout ce qui ſe paſſe dans ſon Roiaume. En ce cas, il remedieroit à bien des choſes, & empécheroit l'autre abus que nous avons remarqué ci-deſſus, nous voulons dire, celui que commettent ſes principaux Officiers tant de juſtice que de guerre. Car n'eſt-ce pas une choſe étrange, que dans le temps que tout manque dans les places frontieres, & que le peu de garniſon qu'il y a n'eſt point païée, comme nous avons remarqué ci-devant, ceux qui ont quelque credit mettent eux-mêmes la main dans le tréſor Roial, pour ſatisfaire à leur avarice, plûtôt qu'à leur neceſſité? Nous avoüons bien qu'il leur eſt dû une partie de ce qu'ils prennent, ſi tant eſt neanmoins que les ſervices qu'ils rendent meritent quelque recompenſe. Mais c'eſt une coûtume bien contraire à celle de France, laquelle dans le temps de la derniere guerre, vouloit que les ſoldats fuſſent païés, avant que qui que ce ſoit le fut. Tellement que pendant qu'il étoit dû deux ou trois années de gages aux Officiers des Cours ſouveraines, toute la milice recevoit ſon prêt d'avance, comme ſi l'Etat n'eût pas eu de ſi rudes charges à porter.

Une pareille convaleſcence du Roi d'Eſpagne reme-

medieroit à tout cela, comme nous venons de dire; & voici par où il devroit commencer, s'il revenoit jamais en santé. Premierement, par abaisser tous les Grands, lesquels se tenant presque autant que lui, ne lui viennent faire la Cour, que pour obtenir des Viceroiautés, où ils puissent devenir encore plus gras qu'ils ne sont.

Secondement, par ne donner doresnavant ces sortes d'emplois, qu'à des gens qui les auroient merités par des actions militaires, ou du moins qui l'auroient servi si utilement dans le Cabinet, que l'un équipolât l'autre. Faire neanmoins de la difference entre les Gouvernemens, qui demandent un homme d'experience consommée à la guerre, comme sont ceux de Flandres, du Milanés, de Catalogne, &c. & ceux à qui cela n'est pas absolument necessaire, comme peuvent être ceux qui sont dans le cœur du païs.

Troisiémement, faire rendre conte à ceux qui ont manié les finances, depuis la mort du feu Roi, lesquels on trouvera riches de plusieurs millions, pendant qu'ils ont tant de peine d'envoier cent mille écus en Flandres, lors que ces Provinces en ont un si grand besoin que sans cela l'on peut dire qu'elles sont perduës.

Enfin, pour tout dire en un mot, mettre autant d'ordre dans son Roiaume, qu'il y a de desordre; sur tout de se servir de cette regle si necessaire à tous les Souverains, & principalement à lui, dont les Etats sont separés les uns des autres, sçavoir de n'élever jamais un sujet à un point qu'il lui puisse donner de la jalousie, parce que celui qui se voit si élevé, quelque grand que soit son pouvoir, ne s'en contente jamais. L'exemple du Duc de Bragance, qui sçût faire tomber la Couronne de Portugal sur sa tête, en fait foi. Nous sçavons bien que ce n'étoit pas le Roi d'Espagne qui l'avoit fait si grand Seigneur, & que ses grands biens lui

venoient de Pere en en Fils ; mais la même raison, qui vouloit qu'il n'élevât pas un sujet au dessus de l'autre, vouloit aussi, que quand il en trouvoit un tout élevé, il cherchât à l'abaisser sous quelque pretexte specieux. S'il eût suivi cette maxime, non-seulement ce Roiaume seroit encore aujourdhui une des Provinces d'Espagne ; mais peut-être aussi que cette Monarchie ne seroit pas si décousuë qu'elle est maintenant. Car ce qui a donné commencement à ses pertes, c'est la diversion qu'il lui falut faire, pour tâcher de remettre le nouveau Roi de Portugal dans son devoir ; entreprise qui lui réüssit si mal, comme chacun sçait, que cela commença à faire mépriser sa puissance, que chacun avoit reverée jusques-là.

Depuis ce malheur le Roi d'Espagne a profité de cette faute de temps en temps, mais il s'en est aussi dementi en d'autres, tellement qu'il semble que ce qu'il a fait soit arrivé plûtôt par hazard, que pour être veritablement persuadé qu'il y allât de ses interêts. En effet pendant que nous remarquons, que la jalousie qu'il eut des grands biens du Duc d'Arschot, le porta à lui suggerer un conseil, dont ce Seigneur fut ruïné, nous voions qu'il laisse non-seulement accumuler des richesses immenses à plusieurs Grands tant en Espagne qu'en Italie, mais encore qu'il les comble lui-même d'honneur, & de dignités, comme s'il avoit peur qu'ils ne fussent pas encore assez puissans. Au reste quoi que ce que nous venons de dire du Duc d'Arschot, suffise dans un sujet comme celui-ci, où il n'est pas toûjours necessaire de donner éclaircissement de ce que l'on avance : nous voulons bien sortir des bornes, que nous prescrit une matiere si relevée, pour la satisfaction du Lecteur. Le Conseil qui fut suggeré à ce Duc, fut de le porter à bâtir de belles maisons, dont le Roi d'Espagne lui envoia lui-même les desseins, aussi-bien que l'Architecte, afin qu'il se trou-

trouvât engagé insensiblement dans une dépense qui incommodât sa maison, qui en effet depuis ce temps-là s'en est ressentie considerablement. Or il faut encore sçavoir que la jalousie du Roi d'Espagne venoit d'une parole que le Duc d'Arschot avoit lâchée en parlant au Gouverneur des Païs-bas. Celui-ci se plaignoit à lui d'une revolte, qui étoit arrivée dans la Flandre, sur quoi le Duc lui répondit qu'il ne devoit point s'en inquieter, que ce n'étoit que des mutins, qu'il seroit facile de reduire; qu'en tout cas, s'il avoit besoin de secours, il lui offroit vingt-quatre mille hommes de ses terres, pourvû qu'il lui voulût donner seulement deux fois vingt-quatre heures, pour les assembler.

C'est un crime capital à un sujet de parler de la sorte, & encore plus d'être assez puissant pour pouvoir tenir sa parole. Aussi si le Duc d'Arschot eût été bien avisé, il se fut bien dispensé de faire ainsi connoître ses forces; c'est dequoi donner à penser à un Prince, & s'il est bien sage, c'est de chercher à diminuer une puissance qui lui doit être si suspecte. Le moien qu'il en a c'est d'envoier de telles personnes en Ambassade, où ils soient obligés à de grandes dépenses. Nous sçavons bien que le Roi d'Espagne y a envoié los Balbasos, qui est un de ses sujets aussi riche qu'il y en ait dans ses Etats; mais comme il lui a donné moien d'ailleurs de se recompenser de la dépense, qu'il y pouvoit avoir faite, nous nous imaginons que cela s'est plûtôt fait par hazard, que de dessein premedité. Le commandement des armées est encore un bon moien, pour épuiser un sujet; mais comme les Grands d'Espagne n'aiment gueres à tâter de la guerre, l'on ne voit pas que le Prince s'en puisse servir utilement. Car pendant qu'il se croiroit faire un bien, il se feroit un grand mal. Ceux à qui il auroit ainsi confié ses forces, ne seroient pas capables de les conduire, & il en arriveroit des in-

conveniens, que nous n'avons que faire de representer, puis qu'on s'en dit aisément les consequences.

Une des choses des plus utiles pour la grandeur de la Monarchie d'Espagne, seroit de pouvoir introduire la maxime qui regne en France, sçavoir qu'un homme n'a point d'honneur, quand il est de qualité, s'il ne va à la guerre. Cela n'est pas si dificile qu'on diroit bien, & pourvû que le Roi d'Espagne voulût faire ce que nous lui conseillerions, il y réüssiroit assurément. Il n'a qu'à se trouver lui-même à la tête de ses armées, & il verra que malgré le genie de la nation, son exemple fera faire des choses, qu'il ne croioit pas possibles. Qu'on regarde sous le regne de Charles-Quint, les Seigneurs Espagnols alloient à la guerre, aussi-bien que les autres. Pourquoi ? Parce qu'il leur eût été honteux de demeurer à la maison, pendant que leur Prince s'exposoit aux dangers. Nous ne disons pas par là, qu'il faut qu'un Roi d'Espagne vienne faire la guerre en Flandres, nous ne le lui conseillerions pas par plusieurs raisons ; mais la même facilité que le Roi de France a de porter ses armes en Flandres, un Roi d'Espagne l'a de porter les siennes dans le Roussillon. Nous ne voulons pas dire par là qu'il n'y ait pas plus loin de Madrid aux Pirennées, qu'il y a de Paris à Bruxelles. La carte ne nous est pas assez inconnuë pour faire une telle bevûë ; mais ce que nous voulons dire, c'est que c'est une même contiguité de ses Etats, tellement qu'il s'y peut rendre, sans passer par dessus aucunes terres étrangeres. Même plus il y a loin, plus il lui en doit arriver d'avantage : toute la Noblesse des Provinces, par où il passera, accourra pour l'accompagner, & il en formera une puissante armée, qui obligera son ennemi à jetter de grandes forces de ce côté-là, pour faire diversion. Ce ne seroit donc plus ce que c'est aujourdhui : l'on

ne verroit plus à chaque campagne, la Catalogne, & la Sardaigne, en proie aux François, ce qui est un manege si ordinaire pour leur armée, qu'il n'y a point de soldat pour un an ou deux de service qu'il ait en ce païs là, qui ne dise aussi-bien que le General, ce que l'on fera depuis le commencement, jusques à la fin de la campagne. Car le dessein du Roi de France n'est pas de faire encore des conquêtes de ce côté-là, par les raisons que nous avons deduites ci-devant: il se contente d'y faire subsister son armée aux dépens de l'ennemi. Et c'est en quoi nous ne pouvons assez admirer sa politique; car outre qu'il endort par là les Grands, qu'il a pû flatter de la domination d'Espagne, aprés la mort du Roi d'aujourdhui, il ne donne aucune jalousie aux peuples, ni à la Noblesse, qui pourroient peut-être faire un effort, s'ils se voioient menacés de changer de Maître.

L'on voit par ce que nous venons de dire ci-dessus, que le meilleur parti qu'il y auroit à prendre pour un Roi d'Espagne, seroit d'aller lui-même commander ses armées. Mais il ne faudroit pas que ce fut comme le Roi son Pere, lequel étant obligé de le faire, par la revolte de la Catalogne, & par quelques autres conquêtes que les François avoient faites dans l'Arragon, dont il craignoit pareillement le soulevement, se contenta de s'en approcher de plusieurs lieües, & ne vit enfin cette armée que pour en recevoir les honneurs, qui étoient dûs à sa personne. Ce n'est pas de cette maniere qu'un Prince doit souhaitter de se trouver parmi ses troupes: s'il les veut voir l'épée à la main, il faut que ce soit contre les ennemis, & non pour lui rendre un devoir qui ne sçauroit flatter qu'un General de trois jours. Le Roi de France est si bien revenu aujourdhui de ces bagatelles, que s'il souffre qu'on le saluë, ce n'est tout au plus qu'au commencement, & à la fin de la campagne. C'est

de

de cette maniere qu'un Roi d'Eſpagne en doit uſer, & non pas s'enfermer dans une ville, comme fit celui dont nous venons de parler, lequel ne manquoit pas à cette bonne coûtume, tant que ſon armée étoit à quelque ſiege, ou prête à choquer celle de l'ennemi. On dit d'ordinaire que la preſence du Roi de France dans ſon armée, vaut dix mille hommes, pourquoi celle d'un Roi d'Eſpagne n'en vaudra-t-elle pas autant? Eſt-ce qu'il n'eſt pas auſſi aimé de ſes ſujets, ou qu'il leur donne plus de ſujet de le haïr?

Il eſt donc conſtant que ce ſeroit un avantage conſiderable pour la Monarchie Eſpagnole, ſi un Roi d'Eſpagne ſe trouvoit d'humeur à aller à la guerre: ce que nous n'avons point vû depuis Charles-Quint. C'eſt auſſi à cauſe de cela qu'elle s'en va en ruïne; car ſi elle s'eſt maintenuë dans ſon éclat ſous le regne de Philippes II. & de ſon fils, il ne le faut attribuer qu'à la foibleſſe des Rois de France, qui regnoient en ce temps-là; & à la diverſité des Religions, qui ont empêché ceux qui leur ont ſuccedé, & qui ſe ſentoient du courage, de pouvoir faire tout ce qu'ils auroient voulu. Nous mettons au nombre de ces derniers, Henri IV. l'un des grands Princes, qui portera jamais Couronne, & au nombre des premiers, Henri III. Prince auſſi indigne qu'il y en aura jamais de la porter. Non pas qu'il manquât de courage, car ſi nous diſions le contraire, ſes premieres actions nous dementiroient; mais qui pour s'être abandonné à de vilaines debauches, avoit tellement énervé ſes forces, que c'étoit tout de même, comme s'il n'en avoit jamais eu.

Voilà à quoi, comme nous venons de dire, la Monarchie Eſpagnole eſt redevable de ce que ſa perte a été tant reculée. Mais il eſt impoſſible aujourdhui qu'elle recule davantage, du moins tant que les maximes que nous y voions regner y regneront.

Par

Par exemple nous avons toûjours oui dire, comme aussi c'est une chose constante & conforme au bon sens, que quand on a un ennemi, il faut tâcher d'en découvrir les ruses, afin de s'en pouvoir garder. Or le Roi de France, qui est un ennemi perpetuel de la Maison d'Autriche, en a plusieurs, comme de se faire des creatures jusques dans son propre Cabinet, d'avoir des espions jusques dans sa Cour, de faire revolter ses Provinces, & mille choses semblables, qui seroient trop longues à rapporter. Il faut donc se défendre des mêmes armes, qu'il attaque, c'est-à-dire, faire chez lui ce qu'il fait chez elle. Cependant le plus sûr est d'imiter non-seulement ses ruses, mais aussi d'imiter sa vertu: il est l'ame lui-même de son Cabinet, il faut donc être l'ame soi-même du sien: il connoit lui-même tous ses Officiers de guerre, il faut donc soi-même connoître tous les siens: il n'y a point de dépêche, dont on ne lui rende compte, & dont il n'examine lui-même les consequences, il faut donc commander à ses Ministres de ne rien faire sans lui en avoir fait part auparavant, & ne s'en pas tant reposer sur leur fidelité & sur leur capacité, qu'on ne veüille soi-même en prendre connoissance. Mais il faut sur tout faire comme lui, c'est-à-dire, aller soi-même commander ses armées en personne, à quoi un Roi d'Espagne devroit d'autant plus être élevé, que ses Ministres ont vû que c'étoit la maxime du Roi de France d'aujourdhui, dont la personne est tout au moins aussi precieuse, que celle d'un Roi d'Espagne. Car enfin pour rendre justice à chacun, le Roi de France a toûjours passé pour le premier Prince de la Chrêtienté, & quoi que les Rois d'Espagne aient tâché de lui disputer cette qualité, ceux qui ont jugé des choses sans passion, ont bien vû qu'ils appuioient plûtôt cette pretention sur la force que sur la raison. Quoi qu'il en soit n'est-ce pas une chose étrange, que quand il faut un Ca-

pi-

pitaine à l'Eſpagne, elle ſoit reduite, elle qui a tant de païs, & qui en a porté autrefois de ſi grands, à en aller chercher chez les étrangers, où à en faire un, s'il faut ainſi dire, au ſortir du College, c'eſt-à-dire lui donner ce nom, car pour Capitaine, on ſçait bien qu'on ne le devient pas comme cela, & que le choix d'une Couronne n'y ſert de rien ? Voilà ce que l'on voit aujourdhui en Eſpagne ; car combien y a-t-il de temps qu'on n'en a vû un en Flandres, quoi qu'il n'y ait point de lieu au monde, où il y en dût avoir un d'une plus grande experience ? Enfin n'eſt-ce pas une honte, que pendant que la France en fournit aux autres Couronnes, comme nous venons de voir qu'elle a fait à celle de Danemark, une ſi grande Monarchie n'en ait pas un ſeul pour elle ?

Si le Roi d'Eſpagne pour rendre ſes affaires plus floriſſantes, eſt obligé d'aller lui-même en perſonne à la tête de ſes armées, comme nous venons de faire voir, il feroit bien encore s'il pouvoit, de n'envoier en Flandres pour Gouverneur qu'un Prince de ſon ſang, ou du moins une perſonne diſtinguée par une grande naiſſance ; parce qu'outre que leur rang obligeroit beaucoup de gens à ſuivre leur fortune, il eſt ſûr que ces ſortes de perſonnes-là n'aiant pas une ame venale, comme on voit qu'ont eu tous ceux qui ont commandé depuis long-temps dans ces Provinces, ils emploieroient & tout ce qui en vient, & tout ce qu'ils pourroient avoir d'ailleurs pour leur défenſe. Nous ne concevons pas ſur quelle politique, l'Empereur dont les interêts doivent être les mêmes que ceux du Roi d'Eſpagne, puis que nous avons fait voir que c'eſt lui qui eſt appellé à ſa ſucceſſion faute d'enfans, vouloit faire paſſer, il n'y a que peu de temps, ces mêmes Provinces ſous la domination du Duc de Bavieres. Car quoi que l'alliance étroite, qui ſubſiſte aujourdhui entre ce Duc & lui, laquelle eſt cimen-

tée

tée d'ailleurs par le mariage de sa fille, & par leurs communs interêts, doive faire presumer qu'elle durera long-temps: il est neanmoins évident, que c'est une marque d'une grande foiblesse; puis que de vouloir ainsi remettre son bien entre les mains d un autre, c'est une espece d'aveu qu'on ne se sent pas capable de le conserver. D'un autre côté l'alliance de ce Duc est-elle si assurée qu'il n'y ait rien qui la puisse rompre? Nous avons fait voir ci devant que cela n'étoit pas impossible, ou du moins qu'il y a de telles offres à lui faire, qu'elles pourroient bien le tenter; à quoi nous ajouterons, que s'il en faut croire de certains bruits sourds qui se repandent aujourdhui dans le monde, on est peut-être à la veille de voir un grand changement de ce côté-là. En effet on ne sçauroit croire que le Prince Egon de Furstemberg soit auprés de lui depuis trois mois sans dessein: on sçait d'ailleurs ce que le Marquis de Villars y fait, & quand il n'y auroit que les couriers frequens qui vont de Munic à Versailles, & de Versailles à Munic, cela est suffisant pour insinuer qu'il se passe quelque chose de considerable, & que le temps nous découvrira.

Mais pour revenir au dessein dont a été parlé cidessus, on nous dira peut-être que l'Empereur ne faisoit rien en cela, que ce que la justice veut qu'il fasse, puis que ces Provinces ne le regardent pas directement, mais ses enfans? Si cela est, c'est être bien scrupuleux, & nous ne voions gueres de Prince qui en use de si bonne foi. Cependant qu'il prenne garde que le Roi de France n'en tire des consequences avantageuses pour lui? Son fils est aux droits de la fille aînée, & si l'Empereur avouë tacitement que sa fille y a plus de droit que lui, que deviendra toute l'Europe à la mort du Roi d'Espagne? Il devroit, du moins à nôtre sens, soûtenir mieux le testament de Philippes IV. C'est par lui qu'il est institué heritier d'une des plus belles Monarchies du

du monde, & d'y donner atteinte soi-même en un chef, c'est vouloir que les autres l'impugnent dans toutes ses parties.

Nous nous étonnons, & non pas sans sujet, que le Roi de France n'ait pas laissé achever cette intrigue, au lieu de l'interrompre, comme il a fait par une protestation. Le secours d'un Duc de Bavieres en l'état que les affaires étoient alors dans l'Europe, ne lui devoit pas donner grand sujet de crainte; outre qu'il eût pû le prevenir par une prise de possession, ce qui ne lui étoit pas dificile, puis que les peuples ne demanderoient pas mieux que de se tirer de la domination d'un Prince qui devient de jour en jour plus impuissant à les secourir. Il auroit pris Mons & Namur, avant que le Duc de Bavieres fut arrivé, puis il lui auroit été facile de justifier, que ce n auroit pas été lui, qui auroit commencé la guerre, mais la Couronne d'Espagne, & toute sa Maison, en introduisant une nouveauté au prejudice de la derniere treve. Il est vrai que les Hollandois auroient pû remuër, si l'on n'eut retenu Amsterdam par des brigues; mais celà étoit bien facile, puis qu'ils avoient fait paroître tant d'insensibilité pour le secours de Luxembourg, dont la conservation leur étoit de si grande consequence. On leur auroit pû dire d'ailleurs pour les confirmer dans leur endurcissement, que ce n'étoit pas le Roi de France qui commençoit la querelle, mais les Espagnols.

Voilà de ces pretextes que les conquerans cherchent, pour pouvoir accorder ensemble leur reputation, & le desir d'accroître leurs limites; deux choses à la verité qui ne sont pas toûjours opposées, puis que l'une depend bien souvent de l'autre; mais qui neanmoins ne s'accordent pas en beaucoup de rencontres, parce que sous ce nom d'ambition on cache quelquefois des desirs immoderés, qui tiennent plûtôt lieu de vice que de vertu. Cela nous fait pre-

presumer, que le Roi de France, qui a été favorisé en tant d'occasions de la fortune, & qui en connoît cependant l'inconstance, se veut contenter de la haute reputation où il est, sans la mettre doresnavant en compromis. Ces sentimens sont d'un Prince extrêmement sage; mais si c'étoit là son dessein, il ne faloit pas armer ses propres sujets contre lui, ce qui donne plus d'esperance aux étrangers que tout ce qu'il auroit pu faire d'ailleurs. Car enfin cela engendrera la guerre tôt ou tard, ce qui arrivant ne valoit-il pas mieux qu'il laissat son Roiaume, comme il étoit, pour se servir de ses forces contre ses ennemis? Il y a des occasions, qui ne se recouvrent jamais, & aprés avoir manqué celle qu'il avoit de se fraier le chemin à la Monarchie universelle, ce sera peut-être à quoi ni lui ni ses descendans ne pourront jamais revenir? Outre que la fortune est chauve, comme nous l'ont depeinte tous ceux qui nous en ont voulu donner le portrait, devant que ses Successeurs aient acquis la reputation où il est, il faudra qu'ils travaillent plus qu'il ne pense. Car enfin ils n'auront peut-être pas le même bonheur que lui, ni l'avantage de venir dans un siecle aussi denué de Princes, comme l'est celui d'aujourdhui. L'on entend bien ce que nous voulons dire par là, sans qu'il soit besoin de nous expliquer davantage, & par ce nom de Prince nous entendons les qualités qui sont requises pour gouverner un Etat comme il faut.

Mais pour revenir à nôtre sujet, il est certain que le Roi d'Espagne feroit fort mal de se défaire de la Flandre ni en faveur du Duc de Bavieres, ni d'un autre, & s'il y avoit quelqu'un à qui il dût être tenté de la donner, ce devroit être plûtôt au Roi d'Angleterre, qu'à qui que ce soit. Nous en dirons la raison facilement, & même nous croions qu'elle est sans replique. Premierement, parce que ce seroit non-seulement ôter au Roi de France l'es-

l'eſperance de l'alliance d'un Prince, au moien de laquelle il eſt parvenu à la grandeur, où il eſt aujourdhui, mais encore les mettre en guerre enſemble, ce qui ſeroit indubitable. Secondement, parce que ce Prince a bien un autre pouvoir que le Duc de Bavieres, outre que ſes Etats ne ſont pas éloignés de la Flandre, comme les ſiens, ce qui le met plus en état d'y donner ſecours. Auſſi croions nous que ce qui contribua le plus à mettre fin à la derniere guerre, fut la crainte que la France eut que cette Couronne ne prît quelque établiſſement en ces Provinces, quand elle lui vît offrir quelques places, pour ſureté des conditions qui étoient propoſées entre les Eſpagnols & elle. Quoi qu'il en ſoit, ſi le Roi d'Angleterre eut bien entendu ſes interêts, ou plûtôt s'il n'eut pas tant aimé le repos, ou qu'il eut moins donné de creance à ceux qu'on avoit mis auprés de lui pour le tenir comme aſſiegé: il avoit trouvé une belle occaſion, pour rendre ſon regne floriſſant, puis que le moindre avantage qui lui pouvoit arriver de cette nouvelle alliance, étoit la gloire d'avoir ſauvé une Monarchie, qui étoit ſur le bord du precipice. Mais ne l'aiant pas fait par des raiſons qui ſont connuës à toute la terre, ce ſeroit une choſe ſuperfluë, que d'en parler davantage. Nous ferons mieux de conſiderer les choſes en l'état qu'elles ſont aujourdhui, & de dire que ſi l'afaire que nous venons de toucher, a jamais été faiſable, c'eſt preſentement, où le changement de Religion du Roi d'Angleterre, leve un obſtacle qui eut été conſiderable en ce temps-là. En effet c'en eut été un aſſez grand, que de faire conſentir les Païs-bas, à reconnoître un Prince, qui étoit d'une autre Religion, que de celle qui ſe profeſſe dans le païs, où les habitans ſont ſi ſuperſtitieux, pour ne pas dire ſi depourveus de bon ſens, qu'il y en a peu qui n'eſtiment le commerce d'un reformé beaucoup plus dangereux que celui d'un Turc.

Il

Il nous reste à considerer maintenant, si l'Espagne trouveroit sa sureté par là, en quoi consiste tout le nœud de l'affaire. Pour l'examiner comme il faut, nous devons remarquer que l'Espagne ne garde point les Païs bas par le profit qu'elle en retire, & qu'au contraire, ils lui coutent deux fois plus à entretenir, qu'ils ne lui rapportent. Nous dirions bien même trois fois davantage, sans crainte de nous tromper; mais il ne s'agit pas ici d'un calcul si exact, & nous croions qu'il suffit seulement de faire connoître, que ce n'est pas le lucre qui fait agir cette Couronne, mais un motif plus noble, & plus relevé. Le seul avantage qu'elle en retire, est que pendant que la France aura cet os à ronger, s'il nous est permis de parler de la sorte, il n'y a gueres d'apparence qu'elle songe à attaquer ses Etats d'Italie, ou la Navarre, ou tant d'autres Etats dont cette Monarchie est composée. Or il est sûr, que tant qu'elle tiendra elle-même cet os entre ses mains, elle en sera maîtresse, au lieu que si elle s'en étoit défaite une fois, qui est-ce qui pourroit répondre que celui à qui elle l'auroit donné, ne s'accommodât pas avec la France? Le feu Roi d'Angleterre a bien vendu Dunquerque, qui lui étoit d'une si grande consequence, pourquoi celui-ci, ou ceux qui viendront aprés lui, ne feroient-ils pas encore la même chose? L'argent comptant tente ceux qui n'en ont gueres, principalement quand on leur peut faire accroire, qu'ils pourront s'en servir à de grandes choses, comme on peut faire au Roi d'Angleterre, qui sçait bien, comme en effet il est vrai, qu'il ne sçauroit sans cela reduire ses peuples au point qu'il voudroit.

Quant à l'Electeur de Bavieres, qui voudroit assurer que les suffrages de la France en sa faveur, pour le faire élire un jour Roi des Romains, ne facilitassent point à cette Couronne, la possession de ce païs qu'il devroit estimer peu en comparaison des offres

qui

qui lui seroient faites? Nous ne nous disons pas grands politiques, mais en quelques autres mains qu'il tombe, qu'en celles d'Espagne, ou en celles d'Angleterre, il est à craindre que la querelle ne s'en vuide autrement, que par l'épée. L'on trouvera moien de terminer les choses par la douceur, aprés quoi nous laissons à penser, si l'Italie, la Navarre, ou l'Espagne seront en repos? Encore ne savons nous pas, comme nous avons dit ci-dessus, si on seroit en sureté du côté d'Angleterre? La longue intelligence de cette Couronne, avec celle de France, rend tout suspect, d'autant plus qu'on sait bien que c'étoit le Roi d'aujourdhui, qui gouvernoit le Roiaume dés le vivant de son frere, d'où l'on doit inferer qu'il ne connoît pas ses interêts autant qu'il seroit à desirer pour le bien commun de la Chrêtienté.

Cependant nous nous retractons de ce que nous venons de dire ici à l'égard du Duc de Bavieres, & il n'y a gueres d'apparence que la France voulût lui ceder les pretentions qu'elle a sur l'Empire. Il est plus vrai-semblable de croire, que l'accommodement se feroit aux depens de quelques Provinces d'Espagne, que cette Couronne lui cederoit volontiers, moiennant qu'il lui donnât sa voix à elle-même pour la dignité Imperiale. Ce seroit une chose bien-tôt faite, puis que chacun y trouveroit son compte. Et c'est en quoi nous dirons encore tout de nouveau, que nous nous étonnons que l'Empereur ait donné sa fille à un Prince assez puissant pour lui donner quelque jour de la jalousie. Car ce ne peut être qu'à ces conditions là que le Roi de France lui offrira quelque part dans la succession du Roi d'Espagne, mais qu'il lui fera bien acheter; puis que nous ne voions pas qu'il soit d'humeur à donner rien pour rien. Ce sera alors que le testament de Philipes IV. sera bien foible pour resister à deux Puissances si considerables, que l'interêt réünira

malgré

malgré toutes les precautions qu'on peut avoir prises. Et c'est ce que devoit prevoir l'Empereur sans se laisser si fort gouverner par ceux de son Conseil.

Si tout ce que nous venons de dire a quelque apparence de raison, comme nous le laissons à penser à tous ceux qui ont quelque connoissance des affaires du monde, c'est à nous à inferer qu'on ne pouvoit donc rien conseiller de plus desavantageux au Roi d'Espagne que de faire ainsi tomber la Flandre sous la puissance de ce Duc. Ces Provinces ont la mine de venir assez-tôt sous celle de la France, sans y apporter des facilités qu'il n'est pas dificile aux politiques de penetrer. Il valoit bien mieux, si ce Prince se sentoit si impuissant que de ne les pouvoir conserver, faire tomber son choix sur un Prince qui n'eût point d'interêt à se raccommoder avec cette Couronne. Mais nous voions bien d'où vient le mal, les Ministres de l'Empereur lui connoissant de la foiblesse pour sa fille, lui ont fait fermer les yeux sur des considerations si pressantes. Cependant il n'est pas dificile d'en prevoir les consequences, & c'est là le sujet de nôtre étonnement.

Aprés avoir expliqué toutes ces choses, nous dirons encore que si la politique vouloit que les Espagnols se defissent ainsi de la Flandre, dequoi nous ne convenons pas neanmoins, il n'étoit pas necessaire qu'ils allassent chercher si loin un Prince pour opposer au Roi de France. Ils devoient bien plûtôt jetter les yeux sur le Prince d'Orange, s'il avoit d'ailleurs les qualités requises. Il a de l'esprit, du bon sens, de la politique, du secret & de la bravoure; il commanderoit bien lui-même son armée; & ce ne seroit pas la premiere fois qu'on l'auroit vû le premier dans le peril; mais que feroit il d'un si petit Etat, sans en avoir un autre où prendre de quoi l'assister? Il est riche pour un particulier, mais pauvre pour un Prince, & dans quelque reputation qu'il soit d'avoir de l'argent comptant, ce feroit si peu de

L chose

chose pour soûtenir la guerre contre une Puissance aussi redoutable que la France, que ni lui, ni l'Espagne n'y trouveroient pas leur conte. D'ailleurs, il est d'une Religion, qui ne plairoit pas au païs, à quoi il est bon d'avoir égard. Il est vrai, que si la Couronne d'Angleterre, dont il est presomptif heritier, à cause de la Princesse sa femme, lui étoit écheuë, les Païs-bas ne pourroient jamais tomber sous la puissance d'un Prince, qui sçût les défendre mieux, ni qui le fit avec plus de courage. Mais où seroit encore la sureté d'Espagne? Ce Prince ne seroit-il pas obligé par mille raisons de politique de faire souvent la paix avec la France, & la France étant en repos de ce côté-là, contre qui tourneroit-elle ses armes que contre l'Italie, où elle ne peut s'empêcher de faire paroître ses desseins, par les établissemens qu'elle y cherche?

Concluons de tout cela, que la Monarchie Espagnole, bien-loin de songer à se défaire des Provinces de Flandres, doit les garder preferablement à tous ses autres Etats. Ce sont celles qui assurent toutes les autres, & sans qui l'on verroit la guerre allumée jusques dans son sein. Mais comment donc, nous dira-t-on, remedier aux dificultés qui se presentent de tous côtés? Ces malheureuses Provinces sont déja en partie entre les mains de l'ennemi, & les autres entamées en tant d'endroits, que semblables à un arbre, qui est à demi deraciné par le vent, elles n'attendent plus que la premiere bourasque pour achever de tomber? Il est vrai, & nous n'en sçaurions disconvenir, mais si les maximes que nous avons données ci-dessus, ne sont pas suffisantes, il y faut ajoûter celles-ci.

S'il est vrai que le Roi d'Espagne, soit non-seulement hors d'esperance d'avoir des enfans, mais aussi de joüir jamais d'une santé parfaite, ce que nous ne sçavons pas positivement, n'en étant instruits que par la voix publique qui veut que cela soit ainsi:

ainsi : il est constant qu'il feroit bien, non pas de se défaire de bonne heure de ses Etats, car un Prince ne le doit jamais faire qu'au dernier moment de sa vie, témoin Charles-Quint qui s'en repentit dés qu'il l'eût fait, mais d'appeller dés à present auprés de lui celui qui doit être son Successeur. Ses conseils ne pourroient, qu'ils ne lui fussent utiles, puis qu'il auroit le même interêt que lui, à rendre son Roiaume florissant. Du moins l'on ne verroit plus ses Provinces sacrifiées à l'avarice de ses Ministres, qui aiant un si bon surveillant, seroient obligés malgré eux, de faire leur devoir.

Cet expedient va paroître équivoque à cause du testament, dont nous avons parlé ci-dessus; & le moien dira-t-on d'appeller l'Empereur en Espagne, puis que c'est lui qui est institué heritier ? A cela nous répondons que ce testament ne sçauroit valoir tout au plus que pour les fiefs masculins, & qu'à l'égard de ceux qui sont tombés de tout temps en quenoüille, il a été impossible à ce Prince d'en frustrer ses veritables heritiers.

Cela étant incontestable, comme cette succession regarde celui qui aura épousé la fille aînée de l'Empereur, laquelle y a droit à cause de sa mere, qui étoit sœur du Roi d'Espagne, si tant est toutefois que le fils de la fille aînée, qui est Mr. le Dauphin, ne lui soit pas preferable, car nous ne nous mêlons pas de decider une question si importante, aussi-bien cela ne serviroit de rien, & il y a bien de l'apparence que la querelle ne se termineroit pas, par ce que nous pourrions dire, ni même dans un barreau : comme, dis-je, cette succession regarde le mari de cette Princesse, c'est à l'Empereur à porter le Roi d'Espagne à faire ce pas, qui ne lui sçauroit déplaire, puis que Dieu ne lui aiant point donné d'enfans, il doit être bien-aise, que celui qui est son heritier presomptif, apprenne de bonne heure les mœurs d'une nation, à qui il doit un jour

commander. Cependant il ne faudra pas que ce Prince, quelque goût qu'il prenne au Cabinet, aime à y demeurer lors qu'il faudra se montrer en campagne, c'est par là qu'il doit chercher l'estime des Espagnols, & s'il fait bien, il ne souffrira pas qu'on donne à un autre le commandement des armées. Ce qui fait craindre ordinairement de s'éloigner de la Cour, est de peur qu'un autre ne vienne prendre la place qu'on occupe. Mais ici il me semble que cette crainte n'aura point de lieu: personne ne sera ni assez hardi, ni assez temeraire, pour vouloir se faire des affaires avec un Prince, reconnu de son Roi pour son legitime heritier. Ainsi il s'instruira toûjours de plus en plus dans l'art de faire la guerre, métier dont il a la mine d'avoir un jour bon besoin, vû la puissance du concurrent, qu'il doit avoir dans une si belle succession.

Comme c'est du Duc de Bavieres, de qui nous parlons, puis qu'il a épousé la fille aînée de l'Empereur, il est bon de lui montrer que son veritable interêt n'est pas de s'arrêter dans son païs. Car que sçait-on, si ce qui s'est passé il n'y a pas long-temps à l'égard du Duc de Savoie, à qui l'on vouloit procurer un Roiaume, pour lui enlever sa Duché, ne seroit point capable de lui donner du degoût? En effet ce n'est pas une petite entreprise, que de quitter de vûë un Etat florissant, par l'esperance d'un plus grand à la verité; mais qui outre qu'il pourroit devenir imaginaire, par un heritier qui naîtroit au Roi d'Espagne, ne lui est pas si assuré, qu'il puisse s'y confier entierement. Nous sçavons donc que toutes ces dificultés meritent qu'on y fasse reflexion; mais aussi d'un autre côté, où est l'assurance s'il ne prend ce parti-là de bonne heure? Que lui servira d'être appellé à une si belle succession, & par la loi de nature, & par celles de la societé civile, s'il n'a preparé les voies pour y parvenir? Nous nous formons peut-être des fantômes,

en

en disant cela, puis que nous n'oserions assurer qu'on repaisse quelques Grands d'Espagne, de l'esperance de faire tomber cette Couronne sur leur tête; mais peut-être aussi avons-nous dit vrai, auquel cas sa presence remedieroit à beaucoup de choses. Nous avoüons bien que le devoir est capable de faire faire à quelques-uns tout ce qu'on doit attendre de bons, & de veritables sujets sans qu'il soit necessaire de les éclairer ainsi; mais aussi il y en a d'autres qui n'ont peut-être pas les mêmes sentimens, & c'est contre ceux-là qu'il faut s'assurer. Contre ceux, dis-je, qui pourroient croire, que pour ne pas tomber entre les mains d'une Puissance étrangere, comme ils sont menacés des deux côtés, il leur est expedient de se choisir eux-mêmes un Maître entr'eux, d'autant plus qu'il y en a qui sont effectivement du sang des anciens Rois, qui ont commandé à ces Provinces, avant qu'elles tombassent sous la puissance de la Maison d'Autriche; contre ceux encore, qui pourroient avoir intelligence avec le Roi de France. Or l'on ne sçauroit nier que s'il y en a dans ces sentimens-là, il ne soit bien plus facile de s'opposer à leurs desseins, lors qu'on les surveillera de prés que de loin.

Ce sont à-peu-prés là les mesures les plus justes, que l'on puisse prendre pour faire subsister la Monarchie Espagnole; à quoi nous ajoûterons, que quoi que nous aions dit dans un autre endroit, que l'Empereur devant être jaloux du Duc de Bavieres, il ne doit pas souffrir qu'il acquerre beaucoup de gloire dans ses armées, neanmoins cette raison ne subsiste plus, dés qu'on regardera ce Prince comme presomptif heritier de la Maison d'Espagne; parce qu'il est vrai-semblable de croire, qu'agissant en cette qualité de concert avec celle d'Allemagne, il ne voudroit pas songer à lui ravir l'Empire, lui qui aura un si grand besoin de l'Empereur, & de ses forces, pour se conserver sa succession. C'est le

le moien même de lui faire donner les mains au testament de Philippes IV, sur lequel il y a des accommodemens à faire, comme qui diroit de ceder à ce Duc quelques fiefs masculins, & recevoir en échange ce qui accommodera d'un autre côté. Nous sçavons bien que le Duc de Savoie sera en droit de s'y opposer, étant aussi institué heritier au défaut d'enfans mâles, mais est-il assez puissant pour cela, & ne se mocqueroit-on pas de son opposition ?

Ainsi pour revenir à nôtre sujet, bien-loin que l'Empereur doive être jaloux de la gloire, que le Duc de Bavieres acquerera en Espagne, il l'y doit porter, s'il voit qu'il ne s'en mette pas beaucoup en peine. Pour cet effet, il est à propos qu'il le retienne non-seulement dans son armée de Hongrie; mais encore qu'il lui en donne le commandement. Car toute celle qu'une armée acquiert, aiant coûtume de se repandre sur le Chef, il doit souhaitter qu'il n'arrive en Espagne, que plein d'une haute reputation, qui le fasse regarder, comme un Prince digne du haut rang, où sa destinée l'appelle. Cette jalousie doit donc s'éteindre quant à present, mais pour revivre un jour avec plus de force; car apparemment, si le Duc de Bavieres peut jamais venir à bout de ses desseins, & qu'il ait plusieurs enfans, il y en aura un qui reviendra faire souche en Allemagne, & il est à craindre que cette Maison, à l'exemple de celle d'Autriche, qui a possedé si long-temps la Couronne Imperiale, & celle d'Espagne en deux branches separées, ne veüille faire la même chose. Mais comme ce sont là des vûës un peu éloignées, il sera temps alors de prendre des mesures là-dessus, c'est pourquoi il seroit superflu d'en parler ici.

Nous venons de dire, qu'il seroit à propos que l'Empereur donnât le commandement de son armée de Hongrie au Duc de Bavieres, & en même temps nous en avons dit la raison. Nous y ajouterons

terons qu'il ne le doit faire que du consentement du Duc de Lorraine, qui aprés de si longs services pourroit trouver étrange qu'on lui preferât, s'il faut ainsi dire, un enfant. Mais quelque chagrin qu'il en ait, nous sommes sûrs, qu'il se rendra à la raison, quand on lui fera voir, que l'unique moien qu'il a de rentrer dans ses Etats, est que celui qui doit être chargé de la conduite de la Monarchie d'Espagne ait les qualités requises, pour s'en acquitter dignement. Une place dans le Conseil, telle qu'il la merite par l'honneur qu'il a d'être beau-frere de sa Majesté Imperiale, & par les services qu'il a rendus, le consolera, à moins que l'Empereur ne juge plus à propos de l'envoier dans le Tirol. Cependant nous croions que l'un seroit bien éloigné d'être aussi avantageux que l'autre à l'Empereur. Le Duc de Lorraine est trop ennemi de la Puissance, qui lui doit être suspecte pour lui donner jamais de méchans conseils, ainsi si nous raisonnons juste, il ne s'en sçauroit jamais servir plus utilement, qu'en le retenant auprés de sa personne,

Au reste, comme il paroît une contradiction manifeste dans deux articles ci-devant, en ce que dans l'un nous avons dit, que ce n'étoit pas l'interêt du Roi d'Espagne de ceder les Provinces de Flandres au Duc de Bavieres, & dans l'autre qu'il devoit l'appeller en Espagne, pour partager, s'il faut ainsi dire, son autorité avec lui: nous nous trouvons obligés de nous expliquer là-dessus, ce que nous esperons faire sans beaucoup de peine. Nous faisons bien de la difference entre allumer une guerre sans necessité, & preparer des suretés pour l'avenir. La guerre étoit assurée, dés que le Duc de Bavieres eût voulu prendre possession de la Flandre, outre que c'eût été lui ceder un païs, qui ne lui appartiendroit pas, si la Reine d'Espagne avoit un enfant. Mais de le faire aller en Espagne, c'est

de quoi le Roi de France ne se sçauroit plaindre, à moins qu'il ne voulut chercher querelle, comme on dit communement, sur la pointe d'une aiguille. N'est-il pas permis au Roi d'Espagne, d'appeller auprés de lui qui bon lui semble? Et pourvû qu'il ne se défasse d'aucun Etat, sur lequel il ait pretention, nous ne voions pas qu'il puisse dire la moindre chose?

Nous venons là de toucher un point delicat, sçavoir que le Roi d'Espagne, en cedant la Flandre au Duc de Bavieres, eut peut-être fait une lourde faute, en ce qu'il lui peut survenir un heritier. Ce point disons nous est delicat, en ce que le Duc de Bavieres n'en feroit pas une moindre, en s'en allant en Espagne, pour s'en revenir aprés tout confus, ce qui ne manqueroit pas de lui arriver, si la Reine d'Espagne devenoit jamais grosse. Celle de France, nous dira-t-on, c'est-à-dire, Anne d'Autriche mere de Louïs XIV. aujourdhui regnant l'est bien devenuë, aprés plusieurs années de sterilité; & ne peut-il arriver la même chose à la Reine d'Espagne, puis qu'on n'avoit gueres meilleure opinion de Louïs XIII. à l'égard des femmes, que l'on en a aujourdhui de Charles II.? A cela nous n'avons rien à répondre, & bien-loin de vouloir être garant de nôtre conseil, nous convenons de bonne foi, qu'il n'est fondé que sur la pretenduë impuissance du Roi d'Espagne. C'est au Duc de Bavieres à sçavoir si cela est, ou non; & s'il n'y trouve pas ses suretés, c'est à lui à ne pas sortir d'Allemagne, & au Roi d'Espagne à ne le pas faire venir? Voilà tout ce que nous pouvons dire sur ce sujet, auquel cas c'est à l'Empereur à ne pas tant laisser autoriser le Duc de Bavieres, qu'au lieu de se fraier le chemin à la Couronne d'Espagne, il ne se le fraiât à l'Empire. On dit d'ordinaire en toutes choses, ce sont là des secrets du Cabinet, mais ici l'on ne sçauroit dire de même, ce n'est qu'un secret du lit, & la

Rei-

Reine d'Espagne en peut répondre mieux que personne. Cependant si l'on s'en veut fier à ce que Stolff, Allemand de nation, & qui pourtant est Gentilhomme ordinaire du Roi tres-Chrêtien, a rapporté de ce païs-là, où il étoit allé de la part de ce Prince, rien n'est plus certain, que cette impuissance pretenduë. Mais le croira-t-on, lui qui sçait bien, qu'il fait sa cour au Roi son Maître, en debitant cette nouvelle, à qui il ne doute point qu'il ne fut fort agreable, qu'elle se trouvât veritable? En croira-t-on aussi les Espagnols, qui veulent que ce ne soit pas la faute de leur Prince, mais bien celle de la Reine d'Espagne, à qui ils disent que l'on a fait prendre quelque chose en France, de peur qu'elle n'eut des enfans? Le même conte se fait aujourdhui de la Reine Doüairiere d'Angleterre, & l'on dit que ce fut le Chancelier, lequel pour voir regner les enfans de sa fille, que le Duc d'York avoit épousée, lui fit donner un breuvage, avant qu'elle sortît du Portugal. Mais nous sommes si incredules sur toutes ces sortes de choses, que nous voudrions qu'on nous donnât caution avant que de les croire. Car il est aisé de se les figurer telles qu'on veut, quand on voit que le succés peut faire passer pour des verités, les contes qu'on n'a faits souvent que par plaisir, & sans aucun fondement. En effet ne tenoit-on pas autrefois en France les mêmes discours d'Anne d'Autriche, parce que comme nous avons dit ci-dessus, elle avoit été quelque temps sans avoir des enfans.

La Couronne d'Espagne, quoi qu'elle n'ait point de voisin, qu'elle doive tant apprehender que la France, en a neanmoins plusieurs autres, avec qui elle est obligée de garder beaucoup de mesures. Par exemple elle ne pourroit rien entreprendre en Italie, qu'elle ne fit soulever tout ce qu'il y a de Puissances contr'elle, lesquelles en ont eu de la jalousie jusques aujourdhui, à cause qu'elles savent bien,

que toute languissante qu'elle est, elle seroit bien-aise de pouvoir faire un beau Roiaume, de tant de belles Principautés. Le plus court pour elle ne seroit pas cependant de faire aucunes entreprises en ce temps-ci ; mais si sa fortune pouvoit devenir meilleure, voici les maximes dont elle se devroit servir, pour y avancer ses affaires. Exciter sous main les Venitiens à s'emparer de Mantoüe, sous pretexte qu'il n'y a plus de sûreté avec le Duc aprés le trafic honteux qu'il a fait de Casal, & celui qu'il est prêt de faire tous les jours de sa capitale. Cependant se donner bien de garde, que cela n'arrive, mais soit par surprise, ou par intelligence avec le Duc, s'emparer elle-même de ce Duché, & publier aprés, que ce qu'elle en a fait, n'est que pour empêcher que les Venitiens n'allumassent la guerre par les nouveautés qu'elle leur voioit entreprendre.

Elle se peut servir du même pretexte, pour ruïner le Duc de Savoie. Mais comme nous avons dit, il faudroit que les affaires changeassent bien de face auparavant. Car le Roi de France, puissant comme il est, ne demanderoit pas mieux, qu'elle excitât des troubles, pour avoir lieu d'en profiter.

Nous ne sçaurions croire que l'interêt de l'Espagne soit de ruïner la Republique de Venise. Nous voions que le desordre de ses affaires ne vient que de ce que ses Etats se trouvent épars, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, ce qui l'oblige d'y envoier des Gouverneurs, lesquels ont bien plus de soin de leur interêt, que de celui des peuples. Or que feroient ces Gouverneurs, contre une Puissance aussi formidable, que celle du Turc, à laquelle ils seroient tous les jours exposés ; & cet Etat étant tombé entre les mains des Infideles, que deviendroit le reste de l'Italie, dont c'est la plus forte barriere ?

Si le Roi d'Espagne avoit jamais plusieurs enfans, il lui seroit plus utile qu'on ne croit, d'en établir un dans ces Provinces, non pas en qualité de Vice-roi,

roi, car peut-être l'envie qu'il auroit de devenir quelque chose de plus lui pourroit faire faire des entreprises qui seroient entierement opposées à l'intention qu'on pourroit avoir ; mais avec une puissance absoluë. La presence d'un Prince dans de si beaux Etats, les rendroit florissans, & feroit cet effet, que la Noblesse, qui a toûjours quelque chose à démêler avec les Vicerois, n'auroit plus de pretexte pour se soustraire de son devoir. Les peuples d'ailleurs, qui ne nourriroient plus de sangsuës, seroient obeïssans au Roi, & comme il dépenseroit chez eux, ce qu'ils lui pourroient donner, ce leur seroit une consolation, au lieu du desespoir où ils entrent, quand ils voient transporter leur substance hors de leurs Provinces, ce qui arrive à chaque changement de Gouverneur. Au reste, voici comment nous raisonnons là-dessûs. La puissance d'un Roi ne consiste pas tant dans de grands titres, que dans une force réelle, qui se fasse sentir, lors qu'on en a besoin. Or que sert au Roi d'Espagne d'avoir dans ses qualités le nom de tant de Roiaumes, & de tant de Provinces, pendant qu'il n'en retire aucun profit ? Mais que disons nous ? Bien-loin qu'il en retire aucun profit, elles servent plûtôt à le jetter dans de continuelles allarmes. Car ne sont-elles pas exposées tous les jours à l'invasion de l'ennemi par l'avarice des Gouverneurs, qui les laissent sans défense, & qui ne se mettent gueres en peine de ce qu'elles deviennent, pourvû qu'ils ne s'en aillent pas les mains vuides. En seroit-il de même d'un Roi, qui quand même il seroit assez mal conseillé pour traitter les peuples autrement que ses enfans, seroit toûjours obligé par son propre interêt de les proteger contre les étrangers ?

Voilà l'avantage que nous y trouvons pour l'Espagne, laquelle d'ailleurs y en trouveroit un autre, comme nous en faisons juges toutes personnes de bon sens. En effet ne seroit-ce pas la même chose

pour elle de les avoir en propre, ou de les avoir dans la main d'un Prince de son sang? Ne s'en rendroit-elle pas même encore plus considerable, puis que le Prince qui les auroit, les gouvernant sagement, & avec prudence, & y mettant par consequent l'abondance, au lieu de la misere qui y est aujourdhui, il s'ensuivroit qu'il rendroit sa puissance redoutable; & comme ce seroit la même chose de l'attaquer, ou d'attaquer l'Espagne, il seroit prêt à toute heure de la secourir, au lieu que le secours qu'elle tire de ses Provinces, est si mediocre, qu'il arrive plus souvent qu'elle est obligée d'y envoier de l'argent qu'elle n'a lieu d'en retirer.

Il se presente outre cela une troisiéme consideration qu'on peut ajoûter aux deux precedentes, sçavoir que l'Italie feroit une alliance étroite avec ce nouveau Roi, de qui elle ne prendroit pas tant d'ombrage, qu'elle a fait de tout temps de la Couronne d'Espagne, parce qu'elle le verroit moins puissant. Or s'il pouvoit y avoir une alliance offensive & défensive entre tant de Princes, comme cela seroit aisé, le Roi de France auroit beau avoir des desseins de ce côté-là, devant que d'en pouvoir venir à bout. L'Italie est plus puissante qu'on ne s'imagine, si elle étoit réünie ensemble; qui plus est ce Prince n'auroit plus de pretexte pour troubler son repos, puis qu'il ne le fait rouler que sur la jalousie qu'il feint d'avoir des desseins de la Maison d'Autriche.

Mais, nous dira-t-on, ce raisonnement se détruit par trois considerations importantes? La premiere qu'on n'a point d'ordinaire de plus grands ennemis, que ceux de sa Maison, témoin la guerre que les Ducs de Bourgogne firent à outrance aux Rois tres-Chrétiens, lesquels leur avoient donné ce Duché en appannage. La seconde, parce que c'est renoncer à l'esperance de la Monarchie universelle, de laquelle la Maison d'Autriche n'est pas
tant

tant éloignée, que l'on diroit bien, puis que excepté quelques places de Flandres qu'elle a perduës, elle possede encore les mêmes Etats, qu'elle possedoit durant sa plus grande élevation. La troisiéme, parce que l'alliance que nous pretendons ne seroit pas si facile à faire, puis que les Princes d'Italie n'auroient pas moins de jalousie de ce nouveau Roi, qu'ils en ont eu de tout temps de l'Espagne, puis qu'ils le verroient non-seulement appuié de toutes ses forces, pour attenter en temps & lieu à leur liberté; mais encore resider, s'il faut ainsi dire, dans le cœur de leurs Etats, pour les envahir plus promptement.

A cela nous répondons qu'à l'égard des deux premieres objections, il nous semble qu'elles sont d'une mediocre consideration. Car ce qui fit la querelle des Ducs de Bourgogne, avec les Rois de France, fut le voisinage, ce qui ne se trouvant pas à l'égard de ce que nous proposons, il s'ensuit que cette crainte paroît mal fondée. A l'égard de la seconde, c'est encore la même chose. Car les places de Flandres, qu'on suppose n'être pas autrement de consequence: c'est pourtant en quoi consistoit toute la reputation de cette Couronne. En effet c'est ce qui a toûjours fait trembler la France, ou du moins qui l'a tenuë dans un tel respect, qu'elle a été obligée plus d'une fois de suspendre tous les grands desseins qu'elle formoit dans son Cabinet. D'ailleurs son pouvoir est bien diminué en Allemagne; c'est donc un abus de dire, qu'il ne s'en faut pas beaucoup, qu'elle ne soit aussi prés qu'elle étoit, de la Monarchie universelle.

Ces deux objections étant ainsi détruites, il ne reste que la troisiéme, laquelle est plus dificile en apparence à lever, quoi que dans le fond elle ne le soit pas davantage. Car quoi qu'il soit vrai-semblable de dire, qu'un Roi de Naples, de Sicile, de Sardaigne, & qui avec cela possederoit la Duché de

Milan, devroit donner de la jalousie au reste de l'Italie : il est constant neanmoins qu'elle auroit à son égard les mêmes sûretés, que les Princes de l'Empire ont à l'égard de l'Empereur. Une ligue entre toutes ces Puissances les mettroit à couvert de toutes choses ; mais avec d'autant plus d'effet, que les Venitiens tout seuls sont presque suffisans pour tenir la balance. D'ailleurs ces Puissances auroient encore bien moins de lieu de craindre ce nouveau Roi, que les Princes de l'Empire n'en ont de craindre l'Empereur. Ils ne lui seroient inferieurs qu'en forces, & ils ne seroient pas comme eux, dans une espece d'obligation d'avoir quelque deference pour ses volontés.

La chose étant sans contestation, reste à examiner, pourquoi nous voulons que l'Espagne demembre ses Etats d'Italie, & non pas la Flandre ? Nous répondons à cela, que nous ne voulons pas plûtôt l un que l'autre. Nous ne parlons de ce demembrement qu'en faveur d'un Prince de son sang, & non pas en faveur d'un Duc de Bavieres, autrement il faudroit que nous pechassions contre le bon sens.

L'Espagne possede tant d'Etats, qu'elle a bien encore d'autres voisins que le Roi de France, & les Princes d'Italie. Le Roi de Portugal lui confine du côté de l'Espagne, & c'étoit un grand avantage pour elle, que ce Roiaume fut incorporé à la masse de ses autres Etats ; car c'étoit une épine hors de son pied, laquelle lui a déja fait beaucoup de mal, & lui en peut encore faire beaucoup, lors que l'occasion s'en presentera. Nous expliquerons cela, quand nous parlerons des interêts du Roi de Portugal. Ce que nous avons à dire presentement, c'est qu'en l'état où se trouve l'Espagne, il ne lui seroit pas avantageux de vouloir faire valoir les pretentions qu'elle a sur ce Roiaume, lesquelles ne consistent pas, comme nous avons vû dans un livre intitulé

tulé, *les maximes des Princes*, en la donation que fit le frere de Sebastien Roi de Portugal à Philippes II. Roi d'Espagne; mais au droit que ce Prince y avoit de son chef, comme sortant non-seulement d'une Princesse de cette Maison, mais encore de la fille aînée. Tellement qu'il est hors de doute, que sans une certaine loi, qui veut que les Princesses de cette Maison qui se marient à des Princes étrangers, n'heritent pas de la Couronne, elle ne pouvoit appartenir qu'à lui seul.

La raison sur laquelle nous nous fondons, pour dire que le Roi d'Espagne ne doit rien innover à cet égard, est la même sur laquelle nous nous sommes fondés, pour dire la même chose à l'égard des autres Princes. En effet la France n'auroit garde de le souffrir, & quand on a déja assez d'affaires sur les bras, il faut prendre garde à ne s'en pas faire de nouvelles.

Jamais la foiblesse de l'Espagne n'a paru davantage, que dans ce qu'elle n'a pû tirer aucun profit des troubles, qui sont survenus dans cette Cour, qui ont été tels, qu'ils ne sçauroient gueres être plus grands. Un Roi chassé de son Roiaume, & à qui l'on ôtoit sa femme, étoit capable de donner un grand branle à sa ruïne, pour peu qu'on eût eu d'adresse, pour entrer dans son ressentiment. Il y a toûjours des mécontens dans un Etat, & quelque precaution que le frere eût pû prendre, il n'étoit pas impossible de tromper sa prudence. Mais l'Espagne rampoit déja tellement, qu'il seroit encore arrivé des évenemens plus remarquables, sans qu'elle en eût pû profiter. Quoi qu'il en soit bien que cela se soit passé sans bruit, il est toûjours vraisemblable de dire qu'à l'avenir cela lui pourra être fort utile. Bien que le nouveau Roi de Portugal paroisse affermi sur son trône, s'il arrivoit qu'il n'eût point d'enfans de la Princesse de Neufbourg qu'il vient d'épouser, on auroit peut-être de la peine

peine à obeïr à l'Infante. Car aprés tout que peut-on penser d'une fille née d'un mariage si extraordinaire, & quand elle ne passeroit pas pour legitime dans l'esprit de plusieurs, auroient ils un si grand tort? C'est une raillerie de dire que le Pape en ait pû donner dispense, comme s'il lui étoit loisible, quand même son pouvoir seroit aussi grand, que lui donnent ses sectateurs, de permettre de faire un crime.

Quoi qu'il en soit, c'est l'interêt du Roi d'Espagne, d'avoir toûjours des émissaires dans ce Roiaume, qui sous pretexte de conversation, nourrissent l'esprit des peuples de la pensée, que cela ne s'est pû faire, sans choquer les loix divines, & humaines: qu'aussi la punition s'en est ensuivie quelque temps aprés, la Reine de Portugal, qui avoit beaucoup contribué au malheur de son premier mari, étant morte d'une si étrange maladie, qu'il semble que la main de Dieu soit tombée sur elle: là-dessus vanter la pieté de la Maison d'Autriche, pour donner encore plus d'aversion du vice, en faisant ressouvenir de la vertu. Enfin mettre quelquefois adroitement sur le tapis, qu'on aura une Princesse en l'Infante, à qui la Couronne n'appartiendra pas, puis qu'une personne née d'un inceste si épouvantable, bien-loin d'étre capable de commander aux autres, ne l'est pas seulement d'une succession ordinaire. Que la dispense du Pape n'étant fondée que sur l'impuissance du Roi Alphonse, ce qui est faux de notorieté publique, il s'ensuit qu'elle est nulle, & par consequent l'Infante decheüe de la Couronne. Or il n'est pas necessaire de dire, en quoi le Roi d'Espagne peut tirer son profit de ces impressions, les consequences suivent d'elles-mêmes, & il ne faudroit qu'un peu de bonheur, & une conjoncture plus favorable pour en profiter.

Quoi que le droit du Roi d'Espagne à cette Couron-

ronne ne puisse être revoqué en doute, par les raisons que nous avons dites, neanmoins il est necessaire que ces émissaires en refraichissent la memoire aux peuples de fois à autres, & en même temps qu'ils leur insinuent que la raison, dont on s'est servi pour chasser les Rois d'Espagne, n'a été qu'un pretexte, puis que le Duc de Bragance ne s'étant fondé que sur la loi, dont nous avons parlé tantôt, on la pouvoit aussi-bien rompre en faveur de Philippes II. qui étoit le plus grand Prince de son temps, qu'en faveur d'un Duc de Savoie, ce que nous avons vû arriver depuis quelques années, lequel cependant n'est qu'un *principion*, si nous osons parler de la sorte, en comparaison de lui. Que tout cela ne s'est donc fait, que par des intrigues de Cour, & non pas par un principe de justice, ce qui fait bien voir, que ceux qui ont le droit de leur côté, n'ont pas toûjours gain de cause.

Il faut d'ailleurs émouvoir ceux, dont les peres ont été fait mourir, pour avoir pris le parti d'Espagne, & pour les obliger à les imiter, il faut leur faire du bien. Ils sçauront joindre en temps & lieu la reconnoissance au ressentiment, ce qui ne sçauroit manquer de produire quelque jour un bon effet.

La Monarchie d Espagne est bien éloignée de l'Angleterre, si ce n'est à cause des Païs-bas. Mais comme les Anglois sont extrêmement puissans sur l'Ocean, & qu'ils peuvent troubler la Flotte, qui lui vient des Indes de temps en temps, c'est une necessité pour elle d'être toûjours bien avec eux, outre qu'elle en a aujourdhui plus de raison que jamais; parce que s'ils venoient à se declarer entierement pour le Roi de France, la Flandre seroit doresenavant enlevée en une campagne. Du temps de sa puissance, la politique vouloit qu'elle se fit plûtôt craindre qu'aimer de cette nation, c'est pourquoi il n'y avoit rien qu'elle ne dût faire pour

jet-

jetter de la division entre le Roi d'Angleterre & le peuple, afin que par le moien d'une guerre civile, elle fut en sûreté de ce côté-là; mais aujourdhui que les choses sont changées, elle trouveroit sa perte, où elle trouvoit autrefois son salut. Il n'y a rien qu'elle doive plus apprehender que les troubles d'Angleterre, & si ceux qui sont survenus dans cette Cour par la revolte du Duc de Montmouth avoient duré plus long-temps, il y a apparence que la France ne se seroit pas endormie pendant ce temps-là.

Pour entretenir toûjours une bonne intelligence entre la Couronne d'Angleterre & celle d'Espagne, il faut que l'Espagne n'épargne rien pour faire connoître au Roi d'Angleterre que son Roiaume ne pouvant être florissant que par le commerce, son interét est de s'opposer à l'accroissement du Roi de France, lequel ne sçauroit avoir la Flandre, qu'il ne devienne aussi puissant sur mer, que sur terre: que ce qui lui manque sont les ports, tellement que s'il peut une fois avoir ceux qui sont en Flandres, il se mocquera de lui, n'aiant plus besoin alors de passer dans la Manche, ou du moins aiant plusieurs places d'entre-pas, par le moien desquelles il pourra faire venir des convois suffisans, pour escorter ses vaisseaux, ou en Normandie, ou en Bretagne.

Si le Roi d'Angleterre étoit de l'humeur de son frere, c'est-à-dire, qu'il favorisat visiblement la Couronne de France, comme il y a beaucoup d'apparence neanmoins, puis que nous venons d'apprendre qu'il vient encore de faire un nouveau traité avec elle, par lequel on pretend que toutes les autres Puissances ont sujet de s'en allarmer: il faudroit alors que le Roi d'Espagne fit des brigues parmi le peuple, à qui il tâcheroit d'insinuer que cette parfaite correspondance entre le Roi de France, & le Roi d'Angleterre n'a pour but, comme il y a apparence de le croire, que le renversement des loix

loix du païs, & de la Religion; qu'il seroit impossible sans cela, que leur Prince fut si aveugle, que de prendre un parti si contraire à ses interêts; mais que le prix, qui y est attaché, lui fait passer par dessus toutes choses, & que ce prix est qu'on lui a promis de lui donner des forces suffisantes pour le rendre aussi souverain en Angleterre, que le Roi de France l'est dans son Roiaume: par ce moien fomenter des dispositions à quelques revoltes, afin que le Roi d'Angleterre soit obligé d'y faire reflexion: cependant se donner bien de garde de mettre les choses à l'extrêmité, parce que si ce Roiaume étoit une fois en feu, ce seroit tout ce que le Roi de France pourroit souhaitter, dont il n'auroit garde de manquer de faire son profit.

L'Espagne a encore plus d'interêt à vivre bien avec la Hollande, qu'avec l'Angleterre; parce que de leur union dépend leur sûreté commune. Ce doit donc être la vûë de ces deux Etats, que leur destinée est telle maintenant, qu'ils ne sçauroient plus se conserver l'un sans l'autre.

Voilà quels sont les interêts du Roi d'Espagne, à l'égard de l'Angleterre, & de la Hollande, à quoi nous ajoûterons qu'il y a quelques autres Puissances dont nous n'avons point fait de mention, comme peuvent être le Turc & le Divan d'Alger, avec lesquelles il a encore quelques interêts. Mais ces interêts ne peuvent être considerés, que de deux manieres, ou comme s'interessant aux affaires de l'Empereur, ou comme craignant une descente en Italie. A l'égard du premier, la parfaite intelligence qui regne entre les deux branches de la Maison d'Autriche, & qui ne peut être interrompuë, parce qu'elles n'ont rien à demêler l'une avec l'autre, fait que tout ce que nous pourrions dire là-dessus, seroit superflu. Elles ont toûjours agi de concert, non-seulement à cet égard, mais encore en tout ce qui s'est presenté; ainsi connoissant que leur

leur interêt est de ne se jamais separer de cette politique, tout ce qu'il y a à dire, c'est qu'elles seroient fort mal de ne pas demeurer toûjours dans la même union. A l'égard du second, le Roi d'Espagne est obligé de vivre en parfaite intelligence avec les Puissances qui peuvent avoir le même interêt que lui en cette affaire, & elles pareillement y correspondre, parce que le même peril les menaçant également, il s'ensuit que leur union ne sçauroit être trop étroite. Cependant outre qu'elles doivent toûjours être sur leurs gardes, parce qu'il n'y a point de fond à faire sur la parole des Infideles, elles ne doivent pas negliger leurs intrigues à la Porte, où avec un peu d'argent, comme nous avons déja dit, il est facile de faire changer les resolutions.

Pour ce qui est d'Alger, c'est une place qui incommode grandement les Chrêtiens, & particulierement l'Espagne, laquelle a la meilleure partie de son commerce sur cette côte. Si elle redevenoit jamais assez puissante, pour faire quelque entreprise de reputation, elle ne sçauroit pas ce qu'elle gagneroit, si elle y pouvoit jamais jetter assez de desunion, pour s'en emparer. Cela se peut assez facilement, en faisant naître à deux personnes l'envie du souverain commandement, & nous avons oüi dire à un homme qui y a été esclave pour le moins dix-huit mois, & durant la captivité de qui il s'éleva une pareille sedition, que qui auroit eu seulement deux mille hommes tout prêts, se seroit rendu maître aisément de la ville. Nous ne sçavons pas au vrai ce qui en est, mais tout ce que nous pouvons dire, c'est que si cela arrivoit jamais à l'Espagne, son interêt seroit de la raser promptement. En attendant, c'est à elle de tâcher d'avoir la paix avec ces Barbares, ce qui est bien dificile, à moins que de l'achetter à beaux deniers contans. Car aiant coûtume de vivre de pillage, ou il leur faut des prises, ou quelque chose, qui leur soit équiva-

valent. Il n'appartient qu'à la fortune de Louïs le Grand, de pouvoir mettre de pareils gens à la raison, encore voit-on qu'aprés les avoir soûmis, il leur reste encore assez de presomption pour croire qu'ils peuvent mesurer leurs forces avec les siennes. Ils lui ont declaré la guerre tout de nouveau sans se souvenir du dommage qu'ils ont reçû par les bombes, & bien qu'une seconde punition soit prête à tomber sur eux, l'on ne s'apperçoit point encore qu'ils rentrent en eux-mêmes, de sorte qu'il faut croire qu'ils presument beaucoup de leur puissance, ou du moins qu'ils sont insensibles.

Du Roi d'Angleterre & des Maximes qu'il doit tenir à l'égard de ses peuples, & à l'égard de ses voisins.

DEpuis la premiere impression de cet ouvrage, il est arrivé au Roi d'Angleterre le plus grand bien, qui lui pût jamais arriver, qui est de s'être défait de son concurrent au Roiaume. Ainsi nous avions raison de dire lors qu'il ne le tenoit encore que prisonnier, qu'il devoit suivre au pied de la lettre la Maxime d'un certain Pape, qui écrivant à un grand Prince entre les mains de qui son ennemi étoit tombé, lui mandoit que la mort de cet ennemi étoit sa vie, au lieu que s'il le laissoit vivre, c'étoit sa mort. Le Roi d'Angleterre n'avoit garde aussi d'y manquer, & de fait il auroit eu grand tort puis qu'il ne pouvoit achetter son repos que par là.

Mais ce n'est pas encore assez, & quoi qu'il y ait de la cruauté à punir des innocens, nous ne laisserons pas dire que le crime du Duc de Montmouth est d'une nature à être puni jusques sur le dernier de sa famille. Ainsi nous ne sçaurions assez nous étonner comment aiant tenu ses enfans entre quatre mu-

murailles il ait été assez indulgent pour leur pardonner le crime de leur pere. Quelqu'un sans doute, sans considerer les raisons qui nous portent à donner ce conseil, ne manquera pas de nous accuser de cruauté; mais il nous est plus facile que l'on ne croit de faire voir le contraire, & il y en auroit même davantage à les laisser vivre. Car enfin qui est-ce qui peut assurer contre l'avenir, & ne doit-on pas presumer que ces enfans feront tout leur possible pour venger un jour la mort de leur pere, & pour arriver à un trône où il se trouveroit des gens assez charitables; ou pour mieux dire assez seditieux pour leur insinuer qu'ils y ont bonne part, s'il s'en rencontre jamais l'occasion? Or nous laissons à penser si cela pourroit jamais arriver sans qu'il se repandît une infinité de sang, & ne vaut-il pas mieux prevenir un si grand malheur par celui de ces petits Princes?

Sans nous arrêter davantage sur une chose si claire & si visible, nous dirons que la mort du pere a apporté un notable changement dans cet Etat. Cependant quoi qu'il ne puisse gueres être plus grand, ce n'est rien neanmoins en comparaison de celui dont ce Roiaume est menacé par le changement de Religion du Roi d'Angleterre. Mais sans parler si-tôt d'une affaire de si grande importance, faisons reflexion que ce Prince s'est laissé grandement surprendre, puis qu'il renonce par là à tout ce que la fortune lui offroit de grand & d'avantageux. Lui qu'elle sembloit conduire comme par la main à une élevation si grande, que jamais pas un de ses prédecesseurs n'étoit monté à une pareille, s'y oppose tellement lui-même par sa conduite, qu'il semble qu'il ait resolu de détruire tout ce qu'elle vouloit faire pour lui. En effet, rien ne lui étoit plus facile que de prendre le rang dans l'Europe, que la Couronne d'Espagne y vient de perdre: chacun recouroit déja à lui, pour s'opposer à la gran-

grandeur formidable de la France; mais peut-il rien faire maintenant que de concert avec cette Couronne, dans la dependance de qui il a bien voulu se mettre, en faisant profession d'une Religion si contraire à ses interêts, & à ceux de ses peuples. Car quoi que le Duc de Montmouth ne soit plus, que ses enfans soient en sa possession, & que la tête du Comte d'Argile soit à bas, le soin de la Religion n'est pas si bien étouffé dans le cœur de chacun, qu'il ne soit capable de produire encore de grands changemens. Il n'est pas necessaire ni d'un Duc de Montmouth, ni d'un Comte d'Argile, pour s'opposer à des nouveautés, qui ne peuvent manquer de survenir; le Parlement d'Angleterre aura peine à souffrir, qu'on donne la moindre atteinte aux libertés de l'Eglise Anglicane, & même quand cela ne seroit pas, c'est l'interêt du Roi de France, de tenir par ce moien-là une perpetuelle division dans le Roiaume, pendant laquelle il puisse faire ses affaires. Il craignoit peut-être le genie de ce Prince, lequel passe pour être éclairé & pour ne pas manquer de courage; ainsi comme il ne voioit que lui de capable de s'opposer à sa grandeur, il y a mis un obstacle; politique d'autant plus rafinée, qu'on s'est servi d'un pretexte, dont il est impossible au Roi d'Angleterre de penetrer la finesse, puis que par le moien des Jesuites, dont il est environné, bien-loin qu'il croie jamais avoir fait une faute, il s'imagine que c'est là la plus belle action de sa vie.

Ce Roiaume étant ainsi divisé en lui-même, c'est à nous à l'examiner en l'état qu'il est, ce que nous allons faire, & en même temps les maximes dont le Roi d'Angleterre, & les peuples se doivent servir, l'un pour augmenter sa puissance, les autres pour empêcher, qu'à l'exemple de leurs voisins, l'autorité Roiale ne monte si haut, que leur liberté n'en soit opprimée.

Ce

Ce que les peuples ont à faire à cela, n'est pas bien difficile, ils n'ont qu'à s'en tenir à la Religion de leurs Peres, laquelle ils doivent regarder, comme le rempart de leur liberté. Car si à l'exemple de la Cour de France ils ne songent qu'à vouloir se rendre agreables à leur Prince, en prenant sa Religion, il s'ensuivra qu'on leur lâchera aux trousses des Jesuites, & des Predicateurs lesquels leur feront naître des scrupules, qui les pervertiront tellement, qu'ils seront les premiers à se forger des fers. Voilà ce que l'on a insinué au Roi d'Angleterre, & ce qui peut-être a merveilleusement contribué à lui faire embrasser la Religion Catholique, sçavoir que dans les Etats, où prevaut cette Religion comme en France & en Espagne, l'obeïssance y regne tellement, que les sujets sont d'honêtes esclaves. Que cela se fait par le moien des confessions, si bien que s'il peut une fois établir dans son Roiaume cette espece d'inquisition, il n'y a point d'avantage qu'il ne s'en doive promettre. En effet, tous les Moines n'aiant point d'autre interêt, que d'établir leur puissance, & par consequent toutes leurs predications n'étant remplies d'autres choses, sinon qu'on ne sçauroit avoir trop de déference pour ceux, ou qui annoncent la parole de Jesus Christ dans les chaires, ou qui le representent dans les tribunaux établis pour la penitence, ils se rendent tellement redoutables à ceux qui les écoutent, qu'ils les disposent à faire tout ce qu'ils veulent. Or si ç'a été par là, comme l'Histoire nous l'apprend, que ces dangereuses trompettes ont trouvé des hommes, qui ont été capables de se porter aux plus grands crimes, comme de tremper la main dans le sang de leurs Princes, ainsi qu'il est arrivé en France à deux Rois tout de suite, à plus forte raison, combien trouveront-ils plus de facilité, quand il s'agira, non pas de faire une action si contraire aux loix divines & humaines, mais d'é-

d'élever la puissance d'un Roi, qui les paie grassement, sans quoi ils ne se montreroient pas si zelés pour son service ?

Il faut donc que les Anglois, s'ils veulent conserver leur autorité, ne s'amusent pas à écouter ces nouveaux Evangelistes, dont le Roiaume va être rempli plus que jamais, quoi qu'il y en ait déja assez eu pour pervertir l'esprit des peuples. En effet c'est par là que ce parti se trouve aujourdhui assez puissant pour oser se promettre de reduire bientôt celui qui lui est opposé. D'où s'ensuivra, s'il y peut réüssir, non-seulement le renversement de l'ancienne Religion, mais encore celui de l'autorité des peuples, ou pour parler plus juste du Parlement, dont l'institution est aussi ancienne que celle des Rois, & n'a jamais été à autre fin, que pour empêcher que le Prince ne s'élevât si haut, qu'au lieu d'être le pere de son peuple, il n'en devint le Tyran. Quoi que ce que nous disons ici, paroisse de peu de consequence, il l'est neanmoins de plus grande, qu'on ne pense, & il paroîtra toûjours tel, à qui y voudra bien faire reflexion. C'est donc au Parlement d'Angleterre, à se mettre en tête que son autorité ne dépend pas tant de s'opposer à quelque nouveauté, que le Roi d'Angleterre voudroit entreprendre, qu'à faire observer la loi, qui défend l'entrée des Moines dans le Roiaume. Quoi que l'un lui soit prejudiciable, ce n'est toûjours donner atteinte à sa liberté, que dans le cas, dont il s'agit: mais l'autre attaque indifferemment tous ses privileges; tellement que s'il ne s'y oppose de bonne heure, il le voudra faire peut-être, quand il n'en sera plus temps.

Nous mettons cette precaution au rang de ce qui est plus essentiel, pour conserver le Roiaume d'Angleterre, dans l'état, où il est aujourdhui; c'est-à-dire, afin que le Roi ne triomphe pas de la liberté des peuples, ni que les peuples ne s'éloignent pas

du respect & de l'obeïssance, qu'ils doivent à leur Souverain. Car la Religion Réformée enseigne l'un & l'autre, aussi-bien que la Catholique; mais avec cette difference qu'elle ne sert pas de pretexte, ni pour faire ensorte qu'un Souverain devienne un Tyran, ni qu'un esprit foible aille tremper ses mains dans le sang de son Prince.

On tâche d'insinuer aux peuples d'Angleterre, que le Roi de France est dans une étroite intelligence avec le leur, & que s'il arrivoit qu'ils lui donnassent le moindre chagrin, il tomberoit sur eux avec toutes ses forces. Cela pourroit bien arriver, si le temps passé revenoit, c'est-à-dire, s'il se trouvoit encore un sujet assez hardi pour à l'exemple de Cromwel, entreprendre sur la vie de son Prince, & pour se rendre redoutable à toute l'Europe. Mais c'est un abus de croire que sans cela le Roi de France prenne part à ce qui se passe entre le Roi d'Angleterre & ses peuples; toute la part qu'il y peut prendre, c'est qu'il sera toûjours bien aise que la balance soit égale entre les uns & les autres, afin que le Roiaume étant toûjours divisé, il ne puisse jamais emploier toutes ses forces contre lui. Voilà son interêt, & voilà par consequent quelle sera toûjours sa politique; ainsi c'est une crainte frivole que de se laisser toucher des menaces que nous avons rapportées ci-dessus. Il faut toûjours juger des autres par soi-même, & si nous étions à la place du Roi de France, nous n'aurions garde de vouloir rendre le Roi d'Angleterre si puissant.

L'interêt des peuples d'Angleterre, est de ne point souffrir que leur Prince entreprenne de guerre; car sous ce pretexte il pourroit faire des levées, avec lesquelles il pourroit entreprendre sur leur liberté. Ils ne sçauroient avoir trop de défiance de sa conduite, & ils doivent presumer, qu'il ne tiendra pas à lui, qu'à l'exemple de la France, il ne cherche à se rendre absolu. Cependant, qu'ils mettent leur esprit

en

en repos sur le secours qu'ils craignent que cette Couronne ne lui donne, s'il ne devient jamais puissant que par là, il ne le deviendra gueres. Nous en avons dit la raison ci-dessus, tellement qu'il seroit superflu de recommencer tant de fois.

Les peuples d'Angleterre ne doivent point souffrir que la France s'aggrandisse davantage dans les Païs-bas, ce ne peut être qu'au prejudice de leur commerce, cependant comme la guerre survenant entr'eux & la France, il est indubitable que le Roi d'Angleterre en sçaura tirer des avantages considerables, nous croions qu'autant qu'il leur sera possible, ils feront bien de se contenter de terminer les choses par la douceur. Si le commerce leur est de consequence, leur liberté leur doit être encore plus chere; ainsi tout ce qui peut y donner atteinte, leur doit être si suspect, qu'ils ne sçauroient avoir trop de precaution.

Ils doivent se donner de garde, sur tout de ceux qui approchent de plus prés de la personne du Roi d'Angleterre. Quelque Religion qu'ils professent en apparence, c'est peut-être de celle-là qu'ils sont le moins, peut-être même qu'ils ne feignent d'être de la Reformée, que pour surprendre mieux ceux qui sous un si beau pretexte leur pourroient témoigner de la confiance. On se sert de plusieurs ruses à la Cour, pour parvenir à ses fins, & qui est capable de vendre sa liberté, sous l'esperance de faire fortune, l'est pareillement de faire toute autre chose pour parvenir à la même fin.

Avec ces precautions, qui ne sont presque rien, il est sûr que les peuples d'Angleterre pourront empêcher que leur Prince n'empiette au delà de la puissance legitime qu'il doit avoir. Car enfin, qui dit Roi, ne dit pas un homme, qui peut tout ce qu'il veut; mais qui ne doit vouloir que ce qui est de justice. Tellement que ceux qui n'ont pas ces sentimens, meritent plûtôt d'avoir le nom de

Tyrans, que celui de legitimes Princes. Aussi voions nous que la plûpart commandent à leurs passions bien mieux que les hommes du commun, & s'il y en a sous le regne de qui il se passe des choses qui donnent lieu de murmurer, il est certain, que si l'on y prend garde de prés, on trouvera qu'ils en sont moins coupables, que leurs Ministres, sur qui ils se reposent de leurs affaires. Cependant comme le commandement suprême est un friand morceau, duquel peu de gens peuvent s'abstenir, il est bon de croire toûjours, que c'est là à quoi se terminent tous leurs soins; de sorte que s'il y a une occasion, où l'on doive être alerte, c'est sans doute en celle-là.

Aprés avoir dit ce que les peuples d'Angleterre doivent faire pour ne pas tomber dans un honteux esclavage, nous dirons maintenant, par quels moiens le Roi d'Angleterre peut esperer d'élever son autorité, aprés quoi nous parlerons de ses interêts, à l'égard des autres Puissances? Tant que ce Prince ne sera pas absolu chez lui, difficilement pourra-t-il mettre ordre aux affaires du dehors? Au reste il faut faire difference entre une autorité legitime, & une autorité qui introduise pour souverain tribunal de toutes choses, la volonté suprême du Souverain : ce qui est à dire, ou peu s'en faut, une honête tirannie à laquelle les honêtes gens ont bien de la peine à s'accoûtumer. Autant que l'une est dangereuse, autant l'autre est necessaire, & tant que le Roi d'Angleterre ne buttera qu'à ce qui lui est permis selon les loix divines, & humaines, il est constant que personne n'y doit jamais trouver à redire. Il a même cela de favorable pour lui, que quand il étendroit pour ainsi dire, *la courroye*, un peu plus que les autres, on en murmureroit moins de lui que d'un autre Souverain, parce qu'on croit qu'il en a toute sorte de sujet; aprés la cruauté de ses peuples envers le Roi son pere.

re. Cela presupposé, c'est à lui à leur faire accroire, qu'il ne songe aucunement à faire la moindre innovation, au sujet de la Religion Anglicane. Cependant il doit favoriser sous main, toutes celles qui lui sont opposées, non pas la Catholique seulement, mais encore les autres, dont on fait profession dans son Roiaume. Car autant qu'il pourra jetter de la division dans les esprits, ce lui sera un moien facile, pour rendre son parti plus puissant.

Il faut bien qu'il se donne de garde d'avancer les Catholiques, au prejudice de ceux de la Religion: ceux-là lui sont tout acquis, par la conformité qui se rencontre entre leur creance, au lieu que ceux-ci aiant tout sujet de se défier de lui, il n'y a rien qu'il ne doive faire pour les faire revenir de cette défiance. Les bienfaits reïterés sont capables de faire beaucoup de choses, outre que s'il reservoit toutes les graces pour les Catholiques, cela pourroit être cause de quelque sedition.

Il doit chercher à gagner plûtôt les amis du Duc de Montmouth par la douceur, qu'en se servant de remedes facheux. Le desespoir est capable de produire de grandes revolutions; & quand avec la tête de ce Duc, il auroit encore abattu celle de ses enfans, il n'en sera jamais plus assuré à moins qu'il ne gagne l'amour de ses peuples. Les Anglois sont Republiquains dans l'ame, ainsi c'est à lui à éviter tout sujet de guerre civile, parce que si le succés venoit à lui être contraire, ils ne marchanderoient point à faire une Republique. Du temps de Cromwel, on voit bien que c'étoit là leur intention, & il faut croire qu'ils n'ont point encore changé de sentiment, ce qui se reconnoit à beaucoup de choses. Aussi à proprement parler, le Parlement d'Angleterre represente assez au naturel cette sorte de gouvernement, & si le Roi n'avoit le pouvoir de l'assembler, & de le proroger, quand bon lui semble, nous ne voions pas en quoi consisteroit sa qua-

lité de Roi ? En effet s'il lui eſt permis de faire des ligues avec les autres Souverains, à quoi cela aboutit-il, puis que ſans le conſentement du Parlement, il n'a pas moien de les mettre à execution ? Où eſt l'argent pour mettre des troupes, & des vaiſſeaux en mer ? Et n'eſt-ce pas bâtir des châteaux en Eſpagne, s'il nous eſt permis de nous ſervir de ce proverbe pour exprimer nôtre penſée, puis qu'il faut que ſon projet ſoit peſé dans les deux Chambres, avant que de voir qu'il ait aucun effet ?

Cette politique eſt bonne pour empêcher qu'un Souverain ne puiſſe rien entreprendre au prejudice du repos de ſes ſujets, mais comme cela le fait dependre ſouvent de leur fantaiſie, il eſt conſtant que s'il en arrive un grand bien, il en peut arriver auſſi un grand mal. D'ailleurs le ſecret ne ſçauroit jamais regner dans un Etat gouverné de la ſorte, & quand il faut qu'une affaire paſſe à la pluralité des voix, ce ſeroit merveille, ſi parmi un ſi grand nombre, il n'y en avoit point quelqu'un qui aimât à parler, ou bien plûtôt qui ne fut Penſionnaire de quelque Puiſſance voiſine. C'eſt un malheur qui ſe trouve dans toutes les Republiques, & par conſequent dans tous les Etats, qui ont quelque choſe de conforme à leur gouvernement ; ainſi le Roi d'Angleterre ne ſera pas trop à blâmer, quand il entreprendra de reformer une coûtume ſi prejudiciable à ſa dignité, & en même temps au bien de ſon Roiaume.

Nous en avons dit quelques moiens ci-devant, en voici d'autres qui ne ſont pas moins neceſſaires. Il doit envoier une partie des troupes, qui ſont ſur pié chez lui dans les Etats voiſins, ſous pretexte de leur donner ſecours ; mais en effet pour apprendre à ſes troupes à faire la guerre, car s'il en avoit beſoin, ou dans ſon Roiaume, ou contre les étrangers, elles ſeroient capables de diſcipliner les autres, & il verroit la difference qu'il y auroit entr'el-

les,

les, & celles qu'il pourroit lever. Ainsi il doit être sûr, non seulement des Colonels, mais encore des Capitaines, qui pourroient faire revolter les soldats, s'il n'avoit sçû prendre ses precautions. Le Roi d'Angleterre d'aujourdhui n'a point trouvé de secours plus prompt, ni meilleur dans les troubles qu'excita le Duc de Montmouth il y a deux ou trois ans, & peut-être que s'il n'eût eu que de la milice à lui opposer, ne les auroit-il pas appaisés si facilement.

S'il ne peut envoier des troupes en France, à cause que ses peuples qui n'aiment pas naturellement l'alliance qu'il peut faire avec cette nation, en pourroient entrer en jalousie, il faut du moins qu'il y envoie des Officiers, comme s'ils y alloient de leur chef. C'est là la meilleure école qu'il y ait aujourdhui pour les gens de guerre, & quand toutes les autres nations s'y conformeroient, l'on peut dire qu'elles feroient fort bien.

Il faut que le Roi d'Angleterre excite lui-même de temps en temps de petits troubles dans son Roiaume, afin qu'il ait lieu de demander de l'argent au Parlement, & de demeurer armé. Car s'il pouvoit une fois avoir bien de l'argent, & bien des troupes, ce seroit le moien de devenir bientôt le maître.

S'il veut établir la Religion Catholique dans son Roiaume, il faut qu'il prenne bien garde à trois choses. La premiere, à ne point donner à connoître ses sentimens, la seconde à le faire peu à peu, & sans qu'on s'en apperçoive, s'il faut ainsi dire. La troisiéme à ne point revoquer les dons, qui ont été faits aux Seigneurs de son Roiaume des biens Ecclesiastiques. Il ne sçauroit manquer à pas une, qu'il ne se jette dans de grandes extrêmités. Nous croions bien que sa brigue est forte pour avoir fait ce qu'il a fait, nous voulons dire pour avoir osé si hautement se declarer de cette Religion, & pour

avoir osé envoier un Ambassadeur au Pape, & recevoir un Nonce de sa part; cependant qu'il prenne exemple sur le Roi de France, qui travaille depuis vingt ans avec tant d'application, & de politique à la ruïne des Protestans de son Roiaume. Il ne l'a jamais osé faire haut à la main dans les commencemens, & ç'a toûjours été avec des precautions inconcevables. Il s'en faloit beaucoup neanmoins qu'il eût tant à apprehender que le Roi d'Angleterre, & il y a toûjours eu dans son Roiaume, dix Catholiques, contre un Protestant.

Voilà ce que nous croions à propos que fasse le Roi d'Angleterre, pour se rendre plus puissant, qu'il n'est dans son Roiaume: à quoi nous ajouterons seulement, que quand il y aura quelqu'un, dont la fidelité lui sera suspecte, ce sera à celui-là particulierement, qu'il devra faire meilleure mine; mais publier sous main en même temps qu'il est Catholique, afin de lui faire perdre la creance, que les peuples pourroient avoir en lui. Si ce Prince est assez heureux par ces moiens, & par d'autres que la politique lui pourra suggerer de se rendre absolu dans son Roiaume, ce sera alors qu'il pourra agir contre les autres Puissances, selon ses veritables interêts, c'est-à-dire, s'opposer en tout, & pour tout à la France; car s'il souffre que cette Couronne acheve de conquerir la Flandre, il n'a qu'à renoncer de bonne heure à l'Empire de la mer, dont il a été pourtant en possession jusques ici.

En attendant qu'il puisse arriver à ce point de puissance, que toute l'Europe, à la reserve de la France & de ses peuples, lui doit souhaitter, voici quelle doit être sa politique avec cette Couronne. Vivre en apparence en bonne intelligence avec elle, & lui proposer la conquête du reste de la Flandre, pour gagner son amitié, & pour en tirer des avantages réels & effectifs, tels que peuvent être de bons subsides, comme en tiroit le Roi son frere,

pen-

pendant que sous main il s'opposera à l'execution de ces propositions. Et c'est ce qu'il peut faire par le moien de ses peuples, à qui il fera demander la guerre contre la France, ce qui obligera cette Couronne à se contenir dans les termes de la treve. Cependant pour ne pas perdre la confiance, que les autres Souverains peuvent prendre en lui, lesquels pourroient s'allarmer de la correspondance qu'il entretiendroit avec le Roi de France, il les doit informer en secret de ses veritables sentimens, dont on n'aura pas de peine à être persuadé, parce qu'ils doivent être persuadés que ce sont là ses veritables interêts.

Il doit insinuer à ses peuples, qu'il est parfaitement bien avec cette Couronne, afin qu'ils en soient plus retenus à l'offenser; car quoi que nous aions dit, qu'ils ne doivent pas craindre, que le Roi de France le veüille rendre si puissant, ils ont toûjours lieu d'apprehender, que le Roi d'Angleterre n'ait recours à lui, pour se maintenir dans le commencement de son regne, principalement aprés avoir été si hardi que de changer de Religion.

L'interêt du Roi d'Angleterre est d'être bien uni avec la Hollande, afin que la France ne songe point à usurper rien sur lui, ce qu'elle pourroit faire, si elle le voioit broüillé avec cette Puissance, qui ne lui cede en rien, quant au nombre des vaisseaux & en l'experience des Capitaines, pour les sçavoir commander. De cette union il resultera toûjours, que la France apprehendera de les attaquer l'un ou l'autre, non-seulement à cause de leurs forces, mais encore, parce que son commerce en souffriroit. Nous avons expliqué cela assez amplement quand nous avons parlé des interêts de cette Couronne, ainsi il seroit inutile d'en parler davantage.

Il n'y a point de doute, que le changement de Religion du Roi d'Angleterre n'ait un peu refroidi les Hollandois pour lui; mais comme en matiere

de Souverains la politique prevaut par dessus la Religion, cela n'empêchera pas que ce Prince ne trouve toutes les facilités imaginables, quand il voudra traitter de bonne foi avec cette Republique. Leur interêt se trouvant le même, c'est-à-dire, devant avoir tous deux beaucoup de jalousie de la grandeur de la France, il est impossible que les esprits ne soient bientôt reconciliés, outre que ce n'est pas par un principe de Religion, qu'on se gouverne chez les Hollandois.

Pendant que le Roi d'Angleterre étoit Protestant, il avoit un beau moien de se défendre de la France, en entretenant commerce avec ceux de la Religion, qui étoient dans ce Roiaume. Cependant quoi qu'ils doivent avoir perdu la confiance qu'ils pouvoient avoir en lui par le peu de secours qu'ils ont tiré dans ces derniers temps, il peut sous le nom de ses peuples avoir correspondance avec eux. Le voisinage qui est entre les deux nations, donne facilité à l'une & à l'autre de s'assister. Il peut même sous le sien, les engager à faire ce qu'il jugera à propos pour ses interêts. Car aprés tout il ne leur doit pas être plus suspect, que le Roi d'Espagne, & l'on sçait bien qu'ils ont eu plus d'une fois intelligence avec lui.

Mr. de Rohan croit que l'interêt d'un Roi d'Angleterre est d'avoir la guerre avec ses voisins, & il en donne trois raisons, qu'il pretend incontestables. La premiere, parce que les Anglois étant remuans, il vaut mieux leur donner de l'occupation au dehors, qu'au dedans. La seconde, parce que ce Prince se rend considerable par là aux Couronnes voisines. La troisiéme, parce que ses Etats étant comme un petit monde separé de l'autre, ils n'en sçauroient recevoir d'incommodité. Cela pouvoit être vrai de son temps; mais aujourdhui que la France est montée à ce point de grandeur, que nous avons representé tant de fois, nous ne sçau-

ſçaurions croire que la guerre lui fut ſi avantageuſe. Premierement pour ce qui regarde le premier point, quelque occupation qu'il donnât au dehors aux Anglois, cela n'empêcheroit pas que la France ne lui ſuſcitât des guerres civiles, ſi elle le voioit dans des interêts contraires aux ſiens. Pour avoir la guerre avec les étrangers, on n'en eſt pas quelquefois plus tranquille chez ſoi: la France nous en a fourni elle-même un exemple, il n'y a pas longtemps, & quoi qu'elle eût les armes à la main en quatre ou cinq endroits differens, elle n'en fut pas moins dechirée chez elle-même.

A l'égard du ſecond point, nous ne voions pas pareillement que ce ſoit un moien ſi indubitable, pour ſe faire conſiderer des autres Puiſſances. Il eſt certain que le Roi d'Angleterre ne peut entreprendre la guerre, ſans s'expoſer à mille perils, au lieu que ſe tenant dans les termes de la mediation, il s'en rend mille fois plus conſiderable, ſans rien hazarder. Nous avons vû du temps du feu Roi d'Angleterre, que toutes les negociations ſe faiſoient à Londres. Ce n'étoit pourtant qu'un Prince d'un eſprit de mediocre étenduë, & qui plus eſt, qu'on ſçavoit gagné par la France. Que n'eût-ce donc point été s'il ſe fut ſervi de la conjoncture, pour ſe rendre conſiderable? Or je laiſſe à penſer ſi l'on eût gardé tant de meſures avec lui, s'il avoit pris parti dans la guerre, & s'il n'eût pas été ſujet comme les autres aux bons & aux méchans ſuccés, ce qui a coûtume d'attirer de la conſideration, ou du mépris? Tant qu'il a vécu l'on a été obligé d'avoir toûjours les mêmes égards pour lui: d'où l'on doit inferer que la Puiſſance d'Angleterre eſt encore plus formidable à ſes voiſins qu'elle ne paroît, puis que ſans être armée elle attire tant de conſideration. Au reſte il eſt bon, puis que les gens ſont dans cette opinion, de les y laiſſer: quelquefois en voulant entreprendre plus qu'on ne peut, on court riſ-

que de decheoir de sa reputation, comme il est arrivé il y a quelque temps à un Etat qui étoit regardé comme le plus florissant de toute l'Europe.

Pour ce qui est du troisiéme point, il n'est pas encore plus assuré que les deux autres. L'Angleterre a beau être, comme nous avons dit ci-dessus, une espece de petit monde separé du nôtre, cela ne la met pas à couvert des entreprises des autres Couronnes. Philippes II. Roi d'Espagne, n'en entreprit-il pas la conquête, dans le temps qu'elle étoit si florissante sous le regne d'Elisabeth; & si Dieu ne l'eût prise en sa protection, par une tempête qui survint tout à propos, pouvoit-on répondre de sa destinée? N'avons nous pas vû aussi dans ces dernieres guerres, que quoi que la France eût tant d'affaires de tous côtés, elle n'a pas laissé d'envoier une armée navale dans la Mediterranée, pour soûtenir la rebellion de Messine? Qui est-ce qui l'empêcheroit de faire la même chose dans l'Ocean, si elle voioit des troubles en Angleterre, par lesquels elle se pût promettre la conquête de ce Roiaume? Il faut tout craindre de la guerre, & principalement quand un Etat est divisé en lui-même, tel que l'est aujourdhui l'Angleterre; laquelle a la mine de l'être encore long-temps, par les raisons que nous avons rapportées ci-dessus.

Ainsi ce que dit Mr. de Rohan, n'est donc pas fort assuré, non plus que ce qu'il avance quand il dit, que pendant qu'on sera en guerre les uns contre les autres, il n'y aura personne qui songera à équiper une armée navale, pour s'emparer de l'Angleterre. Si la France au milieu de tant d'affaires épineuses, comme nous venons de faire voir, a songé à la conservation d'une ville aussi éloignée que Messine, ne seroit-ce pas vouloir se tromper que de pretendre qu'elle oubliera une chose, qui est à sa porte, & où elle peut envoier du secours de moment à autre?

L'on

L'on voit par ces raisons, & par d'autres que le lecteur peut se representer lui-même, que l'interêt du Roi d'Angleterre, est de demeurer arbitre des autres Puissances, qui pourroient entreprendre de troubler le repos de la Chrêtienté. C'est aussi l'interêt de ses peuples, qui doivent apprehender l'interruption du commerce, qui ne manqueroit pas d'être troublé, si leur Prince prenoit part lui-même dans les guerres qui peuvent survenir. Et c'est ce qu'ils ne furent pas long-temps à reconnoître dans la derniere guerre de Hollande; aussi obligerent ils le Roi d'Angleterre de faire la paix avec cette Republique, laquelle continuant d'avoir la guerre avec la France, ils demeurerent maîtres de tout le commerce, ce qui les a tellement enrichis, qu'on ne sçauroit dire combien ils y ont gagné.

Le Roi d'Angleterre semble prendre tout le contrepied de ce que nous disons ici par l'alliance qu'il a faite avec le Roi de France. Mais il ne faut pas toûjours juger des choses par l'apparence, comme nous croions déja l'avoir dit, & nous sommes bien trompés si le succés ne fait voir qu'ils ne l'ont concluë l'un & l'autre que pour leur sûreté commune, & non pas pour porter la guerre à leurs voisins. Dans les grandes affaires qu'ils se sont faites, il faloit quelque chose qui arrêtat tant de mécontens, & tant d'envieux, & ils ont crû que leur traité donneroit à penser aux uns & aux autres, comme en effet c'est la verité.

Le Roi d'Angleterre doit être toûjours armé par mer, parce que c'est là son unique défense, n'aiant ni places fortes, ni armée de terre pour opposer, en cas que quelque ennemi considerable fit une descente chez lui. Il n'a pas même un General, en quoi nous ne pouvons assez nous étonner, que de si grands Princes aient si peu de politique. Car que sçavent-ils ce qui peut arriver, & ne devroient-ils pas à tout hazard envoier dans les armées de leurs voi-

voiſins, non-ſeulement de ſimples Officiers, comme nous avons dit tantôt, mais encore de quoi faire de grands Capitaines ? Autrefois la Maiſon des Colonnes, & celle des Urſins à Rome, avoient cette precaution, afin que dans les demêlés qu'elles avoient enſemble, l'une ne pût pas opprimer l'autre ſi facilement. Certes il eſt étonnant, que des particuliers apprennent à vivre à de grands Monarques, ce qui eſt tout évident en cette rencontre.

Si le Roi d'Angleterre ſe trouvoit obligé d'entrer en guerre, ce qu'il ne doit faire neanmoins, que le plus tard qu'il pourra: il doit ſuivre une maxime, que nous avons établie ci-deſſus, ſçavoir de prendre toûjours le parti du plus foible, & non pas de ſuivre l'exemple du Roi ſon frere, qui s'étoit ligué avec le Roi de France, pour ruïner les Hollandois. Par ce moien il pourra tenir la balance droite, en quoi il gagnera bien plus, que ſi ſe liguant avec le plus fort, il partageoit avec lui les depoüilles du vaincu. Le partage ne pourroit être égal, & le Roi de France ne manqueroit jamais de faire tomber le meilleur de ſon côté, & par conſequent d'augmenter ſa puiſſance à un point, qu'elle ſeroit un jour funeſte à l'Angleterre. Il n'y a point d'alliance à l'épreuve de l'ambition, & il faudroit changer l'eſprit des hommes, pour éprouver le contraire.

Si le Roi d'Angleterre entreprend la guerre en faveur du Roi d'Eſpagne, il doit faire acheter ſon alliance à cette Couronne, laquelle en l'état qu'elle eſt, ne lui refuſera rien, pour avoir du ſecours. Les avantages ſolides qu'il en peut retirer, c'eſt de ſe faire donner quelque bon port de mer en Flandres, d'où il puiſſe porter la guerre, où il jugera le plus avantageux pour ſes interêts. La Hollande doit beaucoup apprehender cela, nous en dirons les raiſons dans la ſuite, quand il s'agira de parler des maximes qu'elle doit tenir pour conſerver ſa puiſ-

ſance, ce que nous ferons bientôt. En effet il ne nous reſte plus rien à dire à l'égard du Roi d Angleterre, ſinon que dans les demêlés qui peuvent ſurvenir dans le Nort, ſon interêt ſeroit de prendre le parti de la puiſſance, que l'on voit opposée à la France; mais comme cela eſt bien dificile, vû l'alliance qu'il a contractée avec le Danemark, qui a épouſé les interêts de cette Couronne, il doit du moins faire en ſorte, qu'il ne s'y paſſe rien, qui puiſſe troubler le repos commun..

Au reſte tout le monde croit que ce Prince n'a donné ſa fille au Prince Georges, frere du Roi de Danemark, qu'à la ſuſcitation du Roi de France, lequel étant outré contre le Prince d'Orange, à cauſe de la bataille de St. Denis, qu'il l'accuſe d'avoir donnée, aprés avoir reçû les nouvelles de la paix, qui avoit été concluë à Nimegue, a pretendu faire paſſer la Couronne d'Angleterre, à ſon prejudice en la perſonne de ce Prince. Si cela eſt ou non, nous n'en ſçavons rien; mais il eſt toûjours conſtant que le Prince de Danemark y paroît avoir bonne part, puis que le Prince d'Orange n'a point d'enfans, & qu'il y a d'ailleurs peu d'apparence qu'il en ait. Or s'il eſt queſtion de ſçavoir à qui il ſeroit plus avantageux au Roi d'Angleterre de laiſſer ſa Couronne, ou à l'un ou à l'autre, la choſe eſt fort problematique, puis que de quelque côté qu'il faſſe paroître ſon choix il y rencontre de grands avantages. Premierement, laiſſant couler les choſes ſelon l'ordre de la nature, il oblige le Prince d'Orange à demeurer inſeparablement attaché à ſes interêts; & quoi que ce Prince ne puiſſe rien de lui-même; il peut neanmoins beaucoup, à cauſe du credit qu'il a dans la Republique de Hollande. Mais ce qui eſt le plus à conſiderer, c'eſt que les Anglois eſperant qu'il remplira le trône aprés lui, ils ne s'allarment pas tant de le voir Catholique, dans la penſée que ce n'eſt qu'un mal, qui aura ſon cours,

cours, & qui finira même plûtôt qu'on ne pense. En effet ce Prince a des incommodités, qui selon toutes les apparences, ne lui sçauroient permettre encore d'aller bien-loin. Voilà les avantages, que le Roi d'Angleterre tire de ce qu'on suppose que le Prince d'Orange regnera aprés lui, lesquels il ne sçauroit trouver dans la personne du Prince de Danemark. Car comme sa Maison est dans des interêts contraires à la Republique de Hollande, & que d'ailleurs sa Religion est un peu suspecte aux Anglois; cela produit deux effets bien differens. Le premier, que cette Republique ne sçauroit prendre une entiere confiance au Roi d'Angleterre, voiant que non-seulement il s'est allié avec un Prince, qui est dans des interêts contraires aux siens; mais même que le bruit est, qu'il lui reserve la Couronne. Le second est, que les Anglois craignent la subversion entiere de leur Religion, voiant que celui que le Roi d'Angleterre destine pour son Successeur, est soupçonné de favoriser le changement qu'on y veut apporter.

Ces deux raisons feroient sans doute que le Roi d'Angleterre auroit lieu de vouloir que ce fut sa fille aînée, qui regnât aprés lui, si elles n'étoient balancées par d'autres, qui font en faveur du Prince de Danemark. Premierement, ce Prince a un appui, que le Prince d'Orange n'a pas, qui est d'être frere d'un puissant Roi, qui a acquis de la reputation dans la guerre, & qui est à portée de le secourir, en cas de besoin. Or il considere que la Monarchie est bien plus en sureté entre ses mains, qu'entre celles du Prince d'Orange, lequel n'aiant point d'enfans, laisseroit peut-être sa succession incertaine, n'y aiant rien qui donne plus d'audace à des sujets, principalement lors qu'ils en ont déja beaucoup d'eux-mêmes, que quand ils voient que la Couronne doit passer en ligne collaterale. Le Roi d'Angleterre considere sans doute aussi, que le Prince

Prince de Danemark venant à regner, ce sera une telle union entre son frere & lui, que cela lui donnera non-seulement beaucoup de consideration parmi tous ses voisins, mais encore parmi les Anglois, qui en seront plus retenus à exciter des revoltes: que ce sera d'ailleurs la même chose pour tous les siecles à venir, étant ordinaire que quand il se rencontre une même Maison qui regne en deux branches, c'est une union si parfaite, que rien n'est capable de la rompre. Nous en avons un exemple en la Maison d'Autriche, & depuis qu'elle est separée, une branche en Espagne & l'autre en Allemagne, quelques troubles qui soient survenus, on les a toûjours vûës agir de concert.

Ces raisons nous font croire, que le Roi d'Angleterre reserve sa succession au Prince Georges de Danemark, à moins qu'il ne lui naisse un fils, ce qu'il peut esperer maintenant que la Reine sa femme est grosse. Mais laissant à part une chose qui est encore si incertaine, & continuant à bâtir sur le fondement que nous avons posé ci-dessus: nous dirons donc que c'est à ce Prince à être opposé en toutes choses au Roi de Suede s'il vient à avoir quelque demêlé avec le Roi de Danemark. Car à l'égard de ceux qui regardent le reste de la Chrêtienté, il ne se doit point departir de sa qualité de Mediateur, ainsi que nous avons dit ci-dessus. Cependant quelque passion qu'il puisse avoir pour donner de l'éclat au chef de la Maison de son gendre, il faut qu'elle soit reglée, & que cela n'aille tout au plus, qu'à lui faire recouvrer les Provinces, qu'il a été obligé de ceder au Roi de Suede, par divers Traités de paix, autrement il pourroit élever une puissance, qui seroit un jour nuisible à la sienne. Il faut qu'il se considere le premier, c'est-à-dire, que s'il fait quelque chose pour cette Couronne, ce ne soit que pour la mettre en état de faire tête à la Suede, & non pas pour l'accabler; autrement par succes-

sion

ſion de temps, elle pourroit tourner ſes armes contre lui, & détruire celui qui l'auroit élevée.

Cependant nous dirons que ſi le Prince de Danemark a un peu de conduite il ſe donnera bien de garde de favoriſer ouvertement la Religion Catholique. Qu'il ſoit tout ce que l'on voudra dans le fonds, il faut qu'il paroiſſe toûjours bon Proteſtant. C'eſt par là qu'il doit gagner la nation Angloiſe, à qui il importe peu qui regne ou du Prince d'Orange, ou de lui, pourvû qu'elle eſpere voir quelque changement dans ce qui ſe paſſe aujourdhui.

Des Interêts de la Republique de Hollande, & quelles doivent être ſes Maximes envers ſes voiſins.

ON n'auroit jamais crû il n'y a que vingt ans, que la politique dût jamais obliger cette Republique, à demeurer unie inſeparablement avec les Eſpagnols. Sa naiſſance, & ſes progrés ſembloient défendre de le croire, & il a falu auſſi, qu'il ſoit arrivé un notable changement dans l'Europe, pour voir ce que nous voions aujourdhui. Mais enfin puis que ce changement eſt arrivé, ce ſeroit vouloir aller contre toutes les regles de la politique, que de dire le contraire. Il n'y a point de maxime qui ne doive s'abolir ſelon la conjoncture, & les Eſpagnols qui n'avoient pas moins de lieu de vouloir du mal aux Hollandois, que les Hollandois de leur en vouloir, ont été les premiers à nous montrer, que tout doit ceder aux maximes d'Etat. Dés qu'ils ont vû que la Puiſſance de la France étoit capable de tout abſorber, ils n'ont plus conſideré, s'il leur étoit honteux de rechercher des peuples, que leur gloire leur faiſoit toûjours conter au nombre de leurs ſujets; ils n'ont pas conſideré, diſons nous, que

que l'alliance qu'ils pouvoient contracter avec eux, étoit une nouvelle renonciation au droit qu'ils y pretendent encore nonobstant tant de Traittés, si bien qu'on les a vû faire les premiers pas, pour agir tous de concert dans une chose qui ne regarde pas moins les uns, que les autres.

Aujourdhui que le mal augmente plûtôt que de diminuer, il n'y a pas d'apparence de vouloir changer de conduite, & même les choses en sont venuës desormais à un point, qu'il ne s'agit pas seulement de faire une étroite alliance, d'un Etat avec l'autre; mais de suppléer encore au besoin qu'ils peuvent avoir tous deux. Nous voulons dire par là, que si l'Espagne n'est pas en état de garder ses frontieres, c'est à la Hollande à les garder pour elle. La raison ne vient pas de l'alliance qui est entre les deux Etats, mais de ce que la perte de l'un, est celle de l'autre: tellement que si le Roi de France prend la Hollande, c'est fait de la Flandre, si aussi il prend la Flandres, c'est fait de la Hollande. Nous avons donc grand lieu de nous étonner, qu'on ait separé il n'y a pas long-temps deux choses si indivisibles; si bien que l'on a dit, que puis que les Espagnols se vouloient perdre, il leur étoit permis de le faire, sans que cela obligeât la Hollande à faire la même chose, comme si la maison de nôtre voisin pouvoit brûler, sans que la nôtre s'en ressentît.

Nous disons donc qu'il y a maintenant une telle liaison de la Flandre avec la Hollande, qu'il ne sçauroit arriver du mal à l'une, que l'autre ne s'en ressente. C'est pourquoi que les Espagnols aient soin de leurs affaires, ou qu'ils les laissent deperir, c'est à la Republique de Hollande à prendre garde, qu'on ne profite de leur indolence, pour ne pas dire de leur imbecillité. Cependant comme la plus grande faute qu'elle pouvoit faire, est faite, nous voulons dire celle d'avoir laissé prendre Luxem-

bourg,

bourg, c'eſt à nous maintenant à examiner les choſes en l'état qu'elles ſont. Premierement, comme malgré tous les bruits de guerre qui courent preſentement, nous croions que le Roi de France n'entreprendra rien au prejudice de la treve ; c'eſt à la Hollande à tâcher de ſe remettre des grandes depenſes qu'il lui a fallu faire par le paſſé ; non que nous voulions dire qu'il lui faille deſarmer, comme nous étions de ce ſentiment là lors de la premiere impreſſion de cet ouvrage : la conjoncture ne le demande pas maintenant ; mais ce que nous demandons d'elle, c'eſt qu'elle faſſe toutes les autres épargnes que le menage peut ſuggerer.

Aujourdhui qu'il arrive tant de pauvres refugiés dans cet Etat, c'eſt à lui à leur donner moien de ſubſiſter, ſans entrer en conſideration de la depenſe que cela lui fait faire. La raiſon eſt que n'aiant rien à apprehender que du côté de la France, c'eſt à lui à ſe pourvoir de ſoldats & de ſujets, qui ſoient irreconciliables avec elle. Or le bon ſens nous dicte qu'aprés le traitement que ces pauvres malheureux ont reçû de cette Couronne, il y a lieu de croire qu'ils ne le lui pardonneront jamais. Cela ſuppoſé il faut en cas de guerre en mettre un bon nombre dans les places où l'on ſera menacé de ſiege, ils auront double interêt à ſe bien battre, le premier par le ſouvenir de tant de cruautés, le ſecond par la crainte de tomber entre les mains du Roi de France, qui ſans conſiderer apparemment que c'eſt le deſeſpoir qui leur a fait prendre les armes contre lui, les traittera à la derniere rigueur.

L'interêt de la Hollande, maintenant que Luxembourg eſt pris, eſt de mettre tout en uſage, pour éviter la guerre, du moins juſques à ce que l'Allemagne ſoit paiſible, & qu'elle la voie en état de pouvoir faire quelque choſe de ſon côté. Elle doit prendre garde ſur tout, de ne pas commencer la premiere, parce que les autres Puiſſances vou-
droient

droient lui vendre leur secours, & elle sçait ce qui lui en a couté dans la derniere guerre.

Ce qu'elle doit apprehender le plus, en cas que la guerre recommence, c'est d'avoir besoin du secours des Anglois, dont un grand corps en Flandres lui pourroit être suspect, supposé que le Prince d'Orange eût les mêmes desseins, dont on a toûjours soupçonné sa Maison. Et à la verité, il lui seroit plus pardonnable qu'à un autre de les avoir, puis que s'il pouvoit joindre la souveraineté de Hollande, à l'esperance qu'il a du trône d'Angleterre, il en formeroit une Monarchie, qui seroit capable de tenir tête à la puissance la plus formidable. Principalement obeïssant à un Prince qui a de si belles qualités pour la guerre, & pour le cabinet.

La crainte que la Hollande peut avoir qu'il n'ait des desseins proportionnés à son courage, la doit rendre reservée à entreprendre la guerre, parce que s'il a à les faire paroître, ce ne peut être que dans ce temps-là. Cependant elle doit prendre garde que sur une crainte qui peut être mal fondée, elle ne tombe dans des inconveniens, dont il lui seroit impossible de se relever. Ceux qui ont interêt à la faire demeurer en repos peuvent se servir de ce pretexte, pour l'empêcher de voir clair dans leurs desseins, toutes choses ont deux faces, & il n'est pas juste d'en croire ceux, qui doivent être suspects.

La Hollande doit faire tout son possible, pour vivre en bonne intelligence avec l'Evêque de Munster, parce que quoi que la puissance de ce Prelat ne soit pas égale à la sienne, elle est capable neanmoins de l'embarrasser plus qu'on ne croit. L'on en a vû des preuves, du temps que Bernard de Galen vivoit, & quoi que celui qui tient aujourdhui cet Evêché, n'ait pas les inclinations guerrieres comme lui, le Roi de France ne laisse pas de tirer beaucoup d'avantage de l'intelligence qui est entr'eux.

Tant

Tant qu'il remplira le siege Episcopal, il n'y a pas beaucoup d'apparence de le voir changer de parti, & il se laisse trop gouverner par le Cardinal de Furstemberg, pour le pouvoir esperer. Cependant c'est une furieuse épine au pied de cette Republique, qui peut juger par là des desseins qu'on peut avoir contre sa liberté.

Il doit y avoir une alliance étroite entre la Hollande, & les Princes de la Maison de Brunswick, dautant plus que la Couronne de Danemark étant dans des interêts contraires aux leurs, ces deux Etats sont menacés d'un même malheur, à moins que de s'entre-secourir l'un & l'autre. Ces Princes sont à leur aise, & peuvent toûjours entretenir une armée considerable, ce qui fait qu'ils ne manquent pas d'être recherchés par toutes les Puissances. Mais comme ils connoissent que leurs veritables interêts consistent à s'opposer aux desseins que la France peut avoir conçûs de la Monarchie universelle, il est presque indubitable, qu'ils ne prendront jamais que le bon parti, bien que de temps en temps il s'éleve des bruits du contraire. Cependant il est bon de leur faire connoître, que quelques offres qu'on leur puisse faire, ce n'est qu'à dessein de les surprendre. On peut leur proposer là-dessus l'exemple de l'Archevêque de Cologne, qu'on n'a fait Evêque de Munster, que pour le tenir dans une plus grande dependance.

La Hollande doit être encore étroitement unie avec la Suede, tant qu'elle la verra dans des interêts contraires à la France. Cependant l'alliance du Danemark lui conviendroit mieux, non-seulement à cause d'un plus proche voisinage, mais encore parce que le Prince Georges pourroit servir de mediateur envers la Couronne d'Angleterre, qui est infiniment plus puissante que les deux autres. Mais le mécontentement que le Roi de Danemark a reçû de l'Empereur dans la derniere guerre, donne

peu

peu d'esperance de le pouvoir detacher de l'alliance qu'il a contractée avec la France. Les moiens qu'il y auroit neanmoins à emploier pour cela, sont de lui representer que tant qu'il demeurera uni avec elle, il lui faudra entierement suivre les volontés de cette Couronne, laquelle n'aiant en vûë que ses propres interêts, n'aura d'égard à ceux des autres, qu'entant qu'elle y trouvera son conte: que s'il arrivoit que la fortune lui tournât le dos, il se trouveroit environné d'ennemis, sans esperance de secours, au lieu que retournant à ses anciens amis, il trouvera la même assistance que par le passé: qu'il sçait bien qui l'a secouru, lors que sa ville capitale étoit assiegée, & que s'il lui arrivoit le même malheur, ce seroit en vain qu'il auroit recours à la France, laquelle, outre qu'elle est trop éloignée de lui pour y arriver assez à temps, ne pourroit faire ce traject, sans y rencontrer plusieurs obstacles: qu'il sçait d'ailleurs qu'il ne s'est engagé dans son parti, que sous esperance qu'elle le mettroit aux mains avec la Suede: qu'il a fait de grandes depenses pour cela, cependant qu'elles n'ont abouti à rien, parce que l'interêt de cette Couronne ne s'y est pas rencontré, laquelle aiant obtenu ce qu'elle vouloit, par la prise de Luxembourg, elle n'a eu garde de permettre, que lui qui lui avoit si fort aidé à cette conquête, par la jalousie qu'il avoit donnée à toutes les autres Puissances, en pût recueillir le fruit, qu'il s'en étoit promis: que cette occasion suffit pour lui faire comprendre ce qu'il a à esperer de cette alliance, qu'il n'a prise qu'au refus du Roi de Suede, ce qui est une preuve, que ce Prince n'en étoit gueres content: que s'il a paru aux yeux de toute l'Europe, qu'il le dût être davantage, puis que cette Couronne lui a fait rendre avec tant de fermeté ce qu'il avoit perdu dans la derniere guerre, on doit inferer de là, que les sujets de chagrin qu'il en a reçûs ont été grands, puis qu'au prejudice de

si

si grandes obligations & si visibles, il n'a pas laissé de prendre un parti contraire: qu'aussi il n'y a rien de plus insupportable pour un Prince que cette dependance honteuse où on le vouloit tenir; chose qu'un particulier abhorre tant, à plus forte raison un Souverain qui est accoutumé à ne rien trouver qui resiste à ses volontés.

Voilà les moiens qu'on peut emploier, pour retirer le Roi de Danemark de l'alliance de la France, dont nous ne doutons point qu'il ne doive être dégouté, par les raisons que nous avons deduites ci-devant. Cependant il y faut joindre quelques avantages, qui puissent balancer les pensions qu'il retire de cette Couronne, lesquelles sont à nôtre avis les plus forts liens, qui l'y retiennent. Mais ce ne seroit pas là la dificulté, si on étoit sûr, qu'en le gagnant on pût aussi gagner le Roi d'Angleterre, à quoi neanmoins il y auroit beaucoup d'apparence, à cause du Prince Georges, ainsi que nous avons dit ci-dessus.

Tant que le Roi de Danemark sera dans des interêts contraires à ceux de la Republique de Hollande, c'est à elle à ne pas souffrir, qu'il entreprenne rien contre la liberté de Lubek, & de Hambourg, à la conservation de qui elle doit veiller d'intelligence avec les Princes de la Maison de Brunswik. Quand bien même il entreroit dans son parti, nous ne croions pas qu'il fut de la politique, qu'elle vît cette innovation, sans s'y opposer. Mais il faudroit alors que ce fut par des offices plûtôt qu'à force ouverte, en sorte que les uns & les autres lui en eussent obligation. Cependant, comme ce Prince est entêté de ravoir ces villes, qui n'ont secoüé le joug, que du temps que le Roiaume de Danemark étoit affligé par la perte de la liberté d'un de ses Rois, c'est un leurre pour lui faire prendre le parti qu'on lui voudra inspirer. Et nous ne doutons point que le Roi de France ne se

se soit servi de ce pretexte, pour l'attirer dans ses filets.

La principale force de la Hollande, consistant dans le nombre de ses vaisseaux, & dans l'experience des Capitaines qui les commandent, bien-loin qu'elle en doive faire la reforme, elle les doit bien plûtôt augmenter. En effet c'est de là que ses richesses, & sa reputation dependent, outre que c'est une necessité pour elle de s'adonner au commerce, le païs étant si resserré de lui-même, qu'à moins que d'y apporter des païs étrangers tout ce qui est necessaire pour sa subsistance, il seroit impossible que la famine ne s'y mît. C'est la raison pour laquelle cette nation est industrieuse, car il faut que la plûpart aillent chercher leur vie bien-loin de là, & comme ils croient indigne de demeurer miserables, comme il arrive à plusieurs autres nations faute de vouloir travailler, elle s'adonne à la marchandise, & par ce moien se tire non-seulement de la necessité, mais amasse encore de grandes richesses. Comme on voit qu'elle prend bien plûtôt ce parti-là, que celui des armes, cela a fait penser à plusieurs, qu'elle ne s'y trouvoit pas propre, joint à cela que le malheur qu'elle eût dans la guerre de 1672. a encore augmenté cette opinion. Mais elle n'est pas la premiere, qui aprés avoir joüi d'un long repos, ait paru d'abord dans la surprise; & ce qui fait bien voir, que c'étoit moins un défaut qui procedoit de l'inclination, que de manque d'habitude, c'est qu'avant que la guerre ait fini, on l'a vûë aller au feu comme les autres.

Cette nation a une espece de gouvernement qui lui est tout particulier, & qui apparemment sera cause de sa perte. Les affaires ne s'y reglent point à la pluralité des voix, & si une seule ville s'oppose à ce qui aura été resolu par toutes les autres, cela suffit pour rompre toutes les mesures, qu'on pourroit avoir prises d'ailleurs. Cela n'a que trop paru

dans ces derniers troubles, où l'entêtement d'un ſeul homme a été cauſe, que toutes les reſolutions qu'on avoit formées conformement au bien de la Republique s'en allerent en fumée. Tout ce qu'il y a d'habiles gens de cette nation connoiſſent bien qu'il ſeroit expedient pour elle, qu'on procedât à d'autres loix; mais c'eſt une choſe à quoi l'on n'a garde de ſonger dans le temps où nous ſommes, & l'Etat n'eſt déja que trop diviſé, ſans chercher à y mettre encore une plus grande diviſion. Il ne faudroit que cela pour reveiller ſes ennemis qui ne ſont déja que trop allerte, & nous laiſſons à penſer les inconveniens qui en arriveroient. Quoi qu'il en ſoit; cette ſorte de gouvernement eſt cauſe que le ſecret ne ſçauroit regner dans les deliberations, & l'on n'eſt pas plûtôt ſorti du Conſeil, que tout le monde ſçait ce qui s'y eſt paſſé. Cela fait que ceux qui auroient à s'adreſſer à cet Etat pour quelque affaire de conſequence, ne l'oſeroient faire, à moins que de vouloir que leur ſecret ne fut ſçû incontinent de chacun. C'eſt ce qui a été cauſe encore que les Proteſtans de France ont été ſi aiſés à détruire. Car cette Couronne ſçachant qu'ils ne pouvoient recourir à cette protection, ſans en être avertie en même temps, & par conſequent ſans rendre tous leurs deſſeins inutiles, elle ne s'eſt pas ſouciée de les pouſſer juſques à l'extrêmité, ce qu'elle n'auroit oſé faire ſans cela. Ce ſera encore par la même raiſon que ceux qui pourroient avoir deſſein de fomenter quelques troubles dans ce Roiaume, ou dans quelque autre endroit, n'auront garde de s'adreſſer à lui pour tirer quelque ſecours; principalement aujourdhui, où l'on voit que ceux qui ont été autrefois le plus attachés aux interêts de la Republique, y ont tellement renoncé, qu'il ſemble que cela ne s'eſt pû faire, ſans s'être laiſſés corrompre.

Des

Des Interêts du Prince d'Orange, & quelles Maximes il doit tenir pour s'élever.

NOus mettons ici le Prince d'Orange aprés la Republique de Hollande, non pas que nous croyions, que ce soit ici son rang, mais parce qu'il a une si grande liaison avec elle, que nous n'avons pas crû à propos de les diviser. Le plus grand établissement de ce Prince consiste dans le rang qu'il tient dans la Republique, sur tout aujourdhui, qu'il se trouve privé d'une partie de ses biens, par le ressentiment que le Roi de France a de la bataille de St. Denis. Nous avons éclairci suffisamment cet article ailleurs, sans qu'il soit besoin d'en parler davantage; ainsi nous nous restreindrons à dire, que ce Prince n'aiant fait cette perte, que pour avoir voulu rendre service à l'Etat, la Hollande se trouve dans une plus étroite obligation de lui continuer ses bienfaits. Cependant, comme il n'y a personne qui n'ait des ennemis, il y en a qui ont voulu dire, qu'il vouloit tâcher par là de rompre la paix, qu'il avoit toute signée dans sa poche, & cela conformement à ses interêts, qui veulent que pour s'aggrandir, il tienne l'Etat dans une perpetuelle guerre. Nous n'avons garde de convenir de cela, c'est une chose de fait que nous ne sçavons pas, & que les Etats sçavent mieux que nous. Ainsi c'est à eux à lui rendre justice, selon la connoissance qu'ils ont de la verité. Quoi qu'il en soit, nous ne disconvenons point, que son interêt ne fut d'avoir la guerre, & soit qu'il en voulût bien ou mal user, il y trouveroit toûjours ses avantages. En effet, tant que la guerre durera, il aura toûjours toute l'autorité entre les mains, il sera maître de la plus grande partie des finances, il fera continuellement des graces aux uns & aux autres, &

enfin il ne verra d'autre difference entre sa fortune, & celle d'un Souverain, sinon qu'il n'en aura pas le nom. Si au contraire la paix subsiste, les particuliers qui composent l'Etat, & qui s'étoient déchargés sur lui du faix des affaires, voudront que les choses reprennent le cours ordinaire, si bien que ne le contant plus que pour leur premier sujet, son suffrage n'aura pas plus de lieu, que celui d'un autre. Il aura donc le chagrin bien souvent, de voir preferer l'avis d'un particulier au sien, non pas qu'il soit meilleur, car il n'auroit rien à dire; mais parce que ce particulier aura fait des brigues, pour le faire prevaloir.

L'on voit ainsi que sans que ce Prince ait des pensées pour la souveraineté, il trouve ses avantages à desirer la guerre; mais si veritablement il vouloit le devenir, il la devroit bien encore souhaitter davantage. En effet, s'il pouvoit une fois voir cet Etat dans le même peril où il a été, il y a dix ou douze ans, il est constant qu'il ne tiendroit qu'à lui, qu'il ne se jettât entre ses bras.

Pour preparer les voies à cette grandeur, il doit, soit en paix, soit en guerre, tâcher de se faire des creatures. C'est pourquoi, bien que l'interêt de l'Etat demande, qu'il ne remplisse les charges militaires, que de gens qui s'en soient rendus dignes par leurs services; neanmoins c'est une loi à laquelle il ne doit point avoir d'égard, dés le moment qu'il s'agira d'obliger quelque Bourguemestre, ou quelque autre homme de credit. Il remediera bien à cet abus, dés le moment qu'il se sera rendu maître; mais jusques-là il faut qu'il mette sous le pied toute sorte de consideration.

Maintenant que nous voions tant de François dans cet Etat, c'est à lui à les attirer à son service par toutes sortes de bienfaits, mais secretement, afin que personne n'en conçoive de l'ombrage. Ils lui seroient fort utiles un jour, supposé qu'il eût de

grands

grands desseins ; car outre l'attache qu'ils auroient à sa personne par le souvenir de tant de graces, comme ils sont accoûtumés à la Monarchie, il y a toute apparence qu'ils feroient leur possible pour le faire arriver à ses pretentions.

Quoi qu'on prenne ordinairement le peuple par les yeux, c'est-à-dire, par des dehors pleins de faste, & par une grande dépense, c'est neanmoins à ce Prince à tenir une autre conduite par deux raisons incontestables. La premiere, & la plus forte, parce que pour réüssir dans un dessein, comme celui-là, il faut avoir beaucoup d'argent, tellement que n'en pouvant amasser que par une grande épargne, quelque menage qu'il ait, il n'en sçauroit trop avoir. La seconde, parce que vivant dans une Republique où le luxe & la profusion ne regnent pas, comme dans les Monarchies, il faut affecter de faire comme les autres, afin qu'on ne croie pas, qu'il ait des pensées si relevées, ou du moins qu'on se flatte, que s'il les a, il ne sera jamais d'humeur à dissiper le sang du peuple mal à propos, comme il arrive à beaucoup de Princes, qui tout riches qu'ils sont, trouvent moien de devenir pauvres par des depenses excessives.

Si nous parlions d'un Prince, qui n'eût pas donné des marques de son courage en mille occasions, nous dirions que pour venir à bout d'une entreprise si considerable, il faudroit qu'il s'exposât à la guerre, afin d'acquerir de la reputation. Mais il seroit inutile de dire cela de celui dont nous parlons, il est brave, autant qu'un homme le puisse être, & c'est ce que personne ne revoque en doute, amis & ennemis.

Nous avons de la peine à croire que les peuples d'Angleterre fussent bien aises que le Prince d'Orange pût parvenir à ce dessein-là, dans la crainte qu'ils auroient, que si leur Couronne lui tomboit sur la tête, il ne se servît des forces de la Hollan-

de, pour leur faire rendre l'obeïssance qui lui se-roit dûë. Mais qu'ils en soient bien-aises, ou non, ce seroit toûjours une fort bonne affaire à ce Prince, si cela lui pouvoit arriver par provision. Aprés cela, il feroit tout ce qu'il pourroit, pour qu'un autre n'eût pas sa place. Cependant pour tâcher que ces peuples ne jettent pas les yeux à son prejudice sur le Prince de Danemark, il le doit rendre suspect par deux moiens, l'un en insinuant aux peuples, qu'il a été choisi de la main de la France pour remplir le trône d'Angleterre, l'autre que sa Majesté Britannique, qui est Catholique depuis plusieurs années, ne lui auroit pas donné sa fille, s'il ne sçavoit que lui mort, il favorisera cette Religion. Ces deux moiens sont capables de faire un bon effet, car il n'y a point d'Anglois, qui soit bien-aise dans son cœur, de voir une si grande intelligence entre les deux Couronnes, & qui d'ailleurs n'ait lieu de craindre de plus grandes nouveautés dans la Religion, quoi qu'il y en soit déja arrivé d'assez grandes depuis quelques années, pour donner lieu de tout craindre. Mais il y a un troisiéme point dont le Prince d'Orange ne doit pas moins esperer, c'est de faire voir qu'un Prince, qui aura pour appui la Couronne de France, & celle de Danemark, sera capable d'entreprendre sur leur liberté, ce qu'on ne doit pas revoquer en doute, puis que si le Roi d'Angleterre n'agissoit dans cette vûë-là, il n'auroit garde de faire tout ce qu'il fait; mais veilleroit un peu de plus prés pour conserver le repos de toute l'Europe.

Le Prince d'Orange doit demeurer toûjours parfaitement uni avec les Espagnols, de qui il doit attendre un grand secours, à cause de la haine qu'ils lui connoissent pour la France. Ainsi soit qu'il s'agisse de disputer la succession d'Angleterre, ou de quelque autre pretention, il ne doit point faire de difficulté d'avoir recours à eux, bien qu'il soit d'u-

ne

ne Maison qui a été odieuse à cette nation depuis plusieurs années. Mais il n'y a point de haine à l'épreuve de l'interêt; de sorte qu'il ne faut point douter qu'ils ne contribuassent volontiers à le rendre encore plus absolu qu'il n'est en Hollande, puis qu'ils espereroient que son interêt le lieroit à eux d'une maniere qu'il seroit impossible de donner atteinte à leur union.

Quelque accommodement que lui propose la France pour ses interêts particuliers, il ne le doit jamais accepter que du consentement des Etats. Cette Couronne lui fait tout du pis qu'elle peut, en haine de ce que nous avons dit ci-devant; mais que lui peut-elle tant faire, que la Republique ne puisse reparer? N'y est-elle pas même obligée, puis que ce n'est que pour ses interêts qu'il souffre cette persecution, & s'il eut voulu continuer d'écouter les propositions de cette Couronne, dont Mr. Pester son Maître des Requêtes, étoit le depositaire vers l'année 1674. ne seroit-il pas aujourdhui autant de ses amis, que pas un Prince de l'Europe? Ne fut-ce pas pour le gagner, qu'elle manda au Comte de Chamilli Gouverneur de Graves, de rendre sa place? ordre dont elle vouloit qu'il lui eût obligation, quoi que dans le fond cette place ne pût plus tenir. Nous ne parlerions pas si affirmativement de cette circonstance, si nous n'en avions une connoissance toute particuliere, & il faudroit être bien effronté pour l'exposer au public comme nous faisons ici, & même à Mr. le Prince d'Orange lui-même, qui m'en pourroit donner le dementi, si cela n'étoit pas. Cependant on peut conclurre de là, que l'ambition de ce Prince n'est pas si grande, qu'on veut dire, puis qu'il a refusé de profiter d'une occasion, qui ne pouvoit manquer de lui être tres-favorable, s'il eût voulu s'en servir. Mais il aima mieux conformement à son devoir avertir les Etats de ce qui se passoit, ce qui fut cause que tout le Traité s'en alla en fumée.

Des Interêts du Roi de Suede, & des Maximes qu'il doit tenir pour sa grandeur.

LE Roi de Suede a été si mal servi dans la derniere guerre, qu'il a eu toutes les raisons du monde de punir ses sujets, en les privant des bienfaits qu'ils avoient reçûs de ses predecesseurs. Au reste cette entreprise a été des plus hardies, & principalement dans un temps, où ses peuples pouvoient le mépriser, par les desavantages qu'il avoit eus dans la guerre. Mais comme son courage avoit paru dans plusieurs batailles, où il s'étoit trouvé en personne, & qu'il étoit au dessus de toute sorte de crainte, cela n'a pas été capable de le retenir, & le succés a passé ses esperances. De dire si cette maxime lui est utile, ou non, c'est ce que nous ne deciderons pas absolument, & nous aimons mieux nous en rapporter à ce qui en arrivera dans la suite. Cependant nous voulons bien dire ce qu'il y a de pour & contre, aprés quoi il sera aisé au lecteur d'en porter son jugement. Si l'interêt d'un Roi est d'acquerir du bien, il est constant que le Roi de Suede a fait un grand coup, puis qu'en reprenant ce que ses ancêtres avoient donné à plusieurs particuliers, il en a grossi ses revenus d'une somme assez considerable pour pouvoir lui être utile en temps & lieu. Mais si l'amitié des peuples est à preferer à ce vil interêt, il est constant qu'on croira toûjours qu'il n'a pas bien fait, puis que les grands & les petits, bien loin de se loüer de son procedé, en murmurent si hautement, qu'il ne faut avoir que des oreilles, pour entendre leurs plaintes. Et certainement c'est une chose merveilleuse que dans un mécontentement si universel, il n'ait point encore éclaté quelque revolte, ce que nous ne sçavons à quoi attribuer, si ce n'est à la fidelité de ces peuples, qui

ont toûjours excellé par dessus les autres en matiere d'amour pour leurs Souverains. Car pour le bon ordre qu'il y a dans le Roiaume, il ne nous semble pas si extraordinaire, qu'il ait été suffisant pour l'empêcher. En effet, aprés avoir mécontenté les grands, en retirant, comme nous venons de dire, ce qui leur avoit été donné pour recompense de leurs services, on a surchargé les petits par des logemens, & par l'entretien des gens de guerre; de sorte que quand même on eût entrepris de faire revolter les uns & les autres, on ne s'y seroit pas pris d'une autre façon. Cependant le bonheur a prevalu par dessus tout cela, les choses se sont passées sans bruit, quoi que le desespoir fut general; & pour en donner une idée par le malheur d'un particulier, nous dirons que ceux qui inspiroient cette politique au Roi de Suede, avoient si peu d'égard pour qui que ce fut, que le Comte de Carlson frere naturel de sa Majesté Suedoise, a été obligé de venir chercher fortune dans un autre païs, où si le Prince d'Orange n'eût eu pitié de sa misere, en lui donnant de l'emploi, il seroit mort il y a longtemps de faim & de pauvreté.

Une si grande dureté envers un homme qui touche de si prés à la Couronne, & qui d'ailleurs ne manque pas de merite, est suffisante pour faire voir que personne n'a été menagé. En effet, ceux qui sont actuellement dans le service, comme ceux qui n'y sont pas, ont tous été traités de même, si bien que comme il est vrai-semblable de dire qu'ils se ressouviendront en temps & lieu de cette rigueur, il est bon d'examiner par quelles voies le Roi de Suede se peut garentir de leur ressentiment? Certes ce ne peut être que par le moien du menu peuple, ainsi il est à propos, non-seulement qu'il le soulage; mais encore qu'il prenne ses interêts contre la Noblesse, à l'exemple de la Couronne de France, qui dans les démêlés qui surviennent entre une Com-

munauté & un Seigneur, ne manque jamais d'interposer son autorité en faveur de la premiere. Car elle considere, comme nous avons dit dans un autre endroit, que les Grands ne peuvent rien sans les peuples, ainsi entretenant entr'eux une continuelle division, elle les prive du secours qu'ils pourroient esperer, s'ils pretendoient interrompre le cours de ses prosperités. C'est pour cela qu'elle a des Intendans dans toutes les Provinces, lesquels sont les ennemis jurés des Gentilshommes, & qui prennent garde de si prés à leurs actions, qu'ils ne sçauroient rien faire que le Roi n'en soit averti.

C'est une pauvre chose, quand un Roi est ainsi reduit, à mettre toute son esperance dans le menu peuple, & il nous semble que la gloire de la Roiauté, est qu'un Roi soit toûjours environné d'une Noblesse affectionnée, comme est celui de France; car quoi que celle de son Roiaume pour le general, ne doive pas être fort contente de lui, ainsi qu'on peut juger par ce que nous venons de dire; il faut neanmoins considerer, que tout ce qu'il a fait, & tout ce qu'il fait encore tous les jours, est sous pretexte de justice. Ainsi comme elle n'a pas à se ressentir d'avoir été depoüillée de son bien injustement, comme il est arrivé à celle de Suede, il s'ensuit que son ressentiment n'est pas si fort, joint à cela, que le Roi de France fait tant de bien à tous les grands Seigneurs, qu'ils n'ont garde d'entrer dans aucune entreprise contre son service.

De dire si le Roi de Suede par une semblable politique, pourroit adoucir l'esprit de ceux qu'il a depoüillés, c'est ce que nous ne croions pas; car quand il leur donneroit le revenu de ce qu'il leur a ôté, toûjours croiroient-ils, qu'il leur feroit grand tort, puis qu'il leur retiendroit le principal. Quoi qu'il en soit, quand même il pourroit se resoudre à mettre ce moien en usage, il ne peut operer qu'à la longueur du temps, & en attendant il

peut

peut arriver des choses, qui lui donneroient lieu de se repentir de ce qu'il a fait.

Cela le doit obliger de faire, ce que font ordinairement les Princes qui ne sont pas assurés dans leurs Etats: c'est-à-dire, de fuïr toutes les guerres étrangeres, lesquelles d'ailleurs selon toutes les apparences ne lui sçauroient gueres être utiles, maintenant qu'il a quitté le parti de la France. Car s'il lui arrivoit le même malheur, qui lui arriva dans la derniere guerre, il est sûr, que l'Empereur, ni tous ses autres Alliés, ne feroient pas pour lui, ce que fit cette Couronne. En effet, l'interêt de l'Empereur, & celui de tous ces Princes, seroit qu'il fut resserré dans les anciennes limites de la Suede, parce que pouvant encore changer de parti à la premiere occasion, il ne seroit pas tant en état de faire du mal à l'Allemagne. C'étoit pour cette consideration, que l'Empereur devoit plutôt tout hazarder, que de souffrir qu'on obligeât les Princes à restituer ce qu'ils lui avoient pris dans la derniere guerre; mais ce n'est pas là la seule faute qu'il ait faite contre la politique, & nous en avons assez parlé ci-devant sans recommencer tant de fois.

Le Roi de Suede a deux ennemis sur les bras, avec qui il ne peut jamais esperer de vivre en bonne intelligence, à moins qu'ils n'y soient obligés par la grande puissance, qui prevaut aujourdhui par dessus les autres, c'est-à-dire, par la France. Ces deux ennemis sont le Roi de Danemark, & le Marquis de Brandebourg, tous deux jaloux non-seulement de sa grandeur, mais encore qui ne la sçauroient souffrir, parce qu'elle s'est formée à leurs dépens. Le premier a perdu des Provinces entieres, & des ports sur la mer Baltique, l'autre une partie de la Pomeranie, ce qui leur est un sujet à tous deux de desirer la guerre, dans l'esperance de recouvrer ce qu'ils ont perdu. Il ne faut donc point esperer, que ces trois Puissances puissent jamais se réünir con-

tre un ennemi commun : il faudroit auparavant, que les choses fussent remises dans leur premier état; & même quand cela seroit, le moien d'assoupir la jalousie, qui a toûjours été entre les Roiaumes de Suede, & de Danemark, & qui a fait répandre tant de sang depuis plusieurs siecles.

Le Roi de Suede est délivré d'un fâcheux ennemi, par la mort de Casimir Roi de Pologne, qui pretendoit que le Roiaume de Suede lui appartenoit. Cette pretention n'avoit rien de chimerique, ce Roiaume avoit été usurpé sur sa branche par Charles oncle de Sigismond son pere, lequel aiant été élû Roi de Pologne, l'avoit laissé gouverner le Roiaume pendant son absence. Cette pretention qui ne pouvoit être plus legitime, faisoit que c'étoit de perpetuels demêlés entre ces deux Couronnes, lesquelles d'ailleurs avoient d'autres interêts ensemble. Mais comme les principaux se trouvent assoupis maintenant par la mort de Casimir decedé sans enfans, il ne reste plus que la querelle de la Livonie, que la Suede a conquise sur la Pologne. Cela devroit obliger la Suede qui sçait qu'elle a déja des ennemis considerables sur les bras, à demeurer unie inseparablement avec la France, qu'elle sçait avoir des relations assez particulieres avec cette Couronne, pour l'obliger à demeurer en paix avec ses Alliés. Aussi est-il à croire que si la guerre revient jamais, le Roi tres-Chrêtien ne manquera pas, à present que le Roi de Suede est contre lui, à lui susciter querelle de ce côté-là. En ce cas il l'embarrassera fort, & celui-ci n'y sçauroit mettre remede, qu'en tâchant, comme nous avons dit dans un autre endroit, de broüiller le Roi de Pologne, avec les Grands du Roiaume. Si la Pologne se declaroit jamais contre la Suede, le Danemark & le Brandebourg ne manqueroient pas de faire la même chose, & ce seroit alors que le Roi de Suede connoîtroit, mais un peu tard, le tort qu'il a eu de se broüil-

broüiller avec la France, qui ſeule pouvoit empêcher, qu'on ne diminuât la puiſſance qu'il s'eſt acquiſe en Allemagne pendant les guerres du Grand Guſtave avec l'Empereur. De croire qu'il pût reſiſter à tant d'ennemis, c'eſt ce que nous ne croions pas, le Roiaume de Suede n'eſt pas ce que l'on penſe, & s'il a acquis beaucoup de reputation ſous le regne de ce grand Roi, nous en ſçavons bien la raiſon. C'eſt qu'il y avoit pluſieurs Princes d'Allemagne, qui étoient dans ſon alliance, & qui faiſoient une puiſſante diverſion ; outre qu'il avoit trouvé le moien de n'avoir preſque que des Allemans dans ſon armée, ce qui ne contribuoit pas peu à ſes victoires. En effet, nous remarquons que la cauſe du deſordre qui eſt arrivé à ſa Majeſté Suedoiſe aujourdhui regnante dans la derniere guerre, c'eſt qu'il n'avoit que des Suedois naturels, leſquels ſont bons ſoldats à la verité, quand ils ont fait pluſieurs campagnes, mais qui ſans cela, valent moins que les moindres peuples de l'Europe. Nous avons de la peine à en trouver la raiſon, car leur païs n'étant pas trop bon de lui-même, & d'ailleurs étant extrêmement froid, la guerre leur doit être plus aiſée à faire, qu'à une autre nation, qui paſſeroit d'un bon païs, dans un méchant. C'eſt une verité dont on trouve l'exemple parmi tous les peuples de l'Europe, & ſans nous éloigner beaucoup d'ici, nous voions que les Allemans ſont beaucoup meilleurs ſoldats en France, qu'en Hongrie, ce qu'on ne ſçauroit attribuer qu'à la ſituation du païs, qui ſelon qu'il eſt bon ou mauvais, leur donne, ou leur ôte du courage.

Quoi que nous aions dit ci-devant, que bien-loin que la politique des Princes doive être ſtable, elle doit changer ſelon le cours des affaires ; nous ne voions pas neanmoins, pourquoi le Roi de Suede s'eſt tant preſſé de renoncer à l'alliance de la France. Il eſt vrai que les affaires avoient changé

de face à l'égard de plusieurs Puissances ; mais non pas au sien. Car non-seulement ses predecesseurs avoient l'obligation à cette Couronne de la grandeur où ils étoient montés ; mais il lui en avoit encore lui-même une toute recente, laquelle il ne devoit jamais oublier, puis qu'il l'avoit vûë faire marcher ses troupes en Allemagne, pour le rétablir dans ses Etats, ce qui ne se pouvoit faire sans elle. Il avoit encore les mêmes ennemis que par le passé, & même ils étoient devenus plus puissans & lui plus foible, dont il ne pouvoit douter, puis qu'il venoit d'en faire une fatale experience. Qu'est-ce que tout cela vouloit dire, sinon qu'il avoit toûjours besoin de la même protection ? L'affaire des Deux-Ponts n'étoit pas capable de rompre une intelligence si necessaire : aussi ne croit-on pas que ç'ait été cela qui en ait été cause. Qu'a-ce donc été, & qui nous le pourra dire ? Certes c'est à quoi on seroit bien empêché, du moins pour en donner une bonne raison : car pour en dire la verité, jamais la Suede n'a fait de plus grande faute, quoi que ses partisans en puissent dire. Aussi croions-nous qu'elle n'a pas été jusques à present sans la reconnoître, & même sans s'en repentir.

Son veritable interêt étoit donc de continuer dans une alliance qui lui avoit été si favorable. Premierement parce qu'elle étoit plus en état que jamais de lui procurer de nouveaux établissemens ; secondement parce que causant de la jalousie à tous ses voisins, sa seule consideration étoit capable de les empêcher de lui donner des marques de leur méchante volonté ; troisiémement, parce qu'aiant besoin d'être armé, à cause de ses Etats qui sont separés les uns des autres, il en tiroit dequoi subvenir en partie à la depense qu'il lui falloit faire, au lieu que presentement il ne tire rien de personne, pendant que toutefois il est plus obligé que jamais de se tenir sur ses gardes, à cause du Danemark,
qui

qui ne fait qu'épier l'occasion de recouvrer ce qu'il a perdu.

Nous trouverions bien encore plusieurs autres raisons qui l'obligeoient à continuer dans cette alliance ; mais nous aimons mieux les passer sous silence, que d'ennuier le lecteur par un long discours. D'ailleurs nous croions qu'on aimera mieux que nous disions celles qui l'ont pû porter à la rompre, ce que nous ferons sans prendre le change, c'est-à-dire, sans nous arrêter aux pretextes qu'il a pris pour le faire. Nous foüillerons donc jusques au fond de son Cabinet, pour en penetrer la raison, ce qui est dautant plus dificile, qu'il a fait tout ce qu'il a pû pour la cacher. Les pretextes qu'il a pris, sont que ne s'étant engagé dans la derniere guerre, que pour rendre service à la France, elle étoit obligée de l'indemniser de toutes les pertes qu'il avoit souffertes, ce qu'elle n'a pas fait neanmoins, puis qu'elle a consenti, que les Princes qui avoient les armes à la main contre lui, aient retenu quelques baillages qui les accommodoient, nonobstant toutes les instances qu'il a pû faire auprés d'elle pour l'en empêcher : que cette Couronne n'a pas fait paroître seulement à cet égard, le peu de consideration qu'elle avoit pour lui, mais encore en soûtenant à son prejudice les droits du Prince Adolphe touchant la Duché des Deux-Ponts, afin que tant que la guerre dureroit, elle pût s'en attribuer le sequestre : que son mépris avoit encore paru visiblement en ce qu'au lieu d'être ponctuelle à lui païer les arrerages des subsides, qu'elle lui avoit promis, elle en avoit éloigné le païement sous divers pretextes : qu'enfin tout son but n'avoit été que de la jetter dans une extrême necessité, afin d'avoir lieu de lui faire la loi ; mais une loi si dure, qu'elle fut obligée de demeurer dans une honteuse dependance.

Voilà quel a été le pretexte, que la Suede a mis

en

en avant pour rompre avec la France ; mais la veritable cause est, qu'aiant été dans des allarmes continuelles pendant la derniere guerre, elle a crû que la même chose arriveroit encore dés qu'on viendroit à rompre la paix. Elle a donc voulu prevenir de bonne heure un mal, qu'elle ne pouvoit éviter, de quelque côté qu'elle se tournât. Car elle consideroit que la guerre venant à recommencer en Allemagne, la plus grande partie de ceux qui s'étoient declarés contr'elle, se declareroient encore, & que le Danemark ne se déferoit pas si-tôt de la jalousie qu'il a, de lui voir posseder plusieurs belles Provinces, qui sont naturellement du corps de son Etat. Elle a crû de même, que le Brandebourg devant avoir sur le cœur, de lui voir retenir une partie de la Pomeranie, qu'il avoit sçu reprendre, si une force majeure ne l'avoit obligé de le lui restituer malgré lui, c'étoit un ennemi dangereux dont il se faloit debarasser en obligeant l'Empereur & l'Empire de se declarer en sa faveur. Mais l'on peut dire que ce sont là de fausses mesures que cette Couronne a prises, si elle s'est imaginée que le Brandebourg seroit contraint de suivre tous les mouvemens de l'Empire, qui commence à regarder le Roi de France, comme son mortel ennemi, elle pourroit bien s'être trompée. Ce Prince n'a pas coûtume d'emprunter ainsi ses mouvemens de personne, ou s'il les emprunte il faut du moins le bien paier. Mais qui le paiera de tous ceux qui paroissent aujourdhui dans les interêts de l'Empire, & n'ont-ils pas plus de besoin qu'on leur donne qu'ils ne sont en état de donner ?

Au reste le Roi de Suede aiant de si puissans ennemis sur les bras, il est obligé à être toûjours puissament armé sur la frontiere, & principalement dans la Pomeranie, qui est éloignée de ses autres Etats. Il doit pareillement garder de grandes mesures avec la Pologne & la Moscovie, qui sont deux

deux autres voisins, qui l'incommoderoient considerablement, s'ils venoient à lui declarer la guerre tout en un même temps, & de concert. Cependant il pouvoit éviter tout cela, comme nous avons dit, en demeurant ferme dans l'alliance de la France, ce que n'aiant pas fait, il ne lui reste de ressource que dans une étroite intelligence qu'il doit entretenir avec la Republique de Hollande, & avec les Princes de la Maison de Brunswik, qu'il doit picquer de jalousie contre le Roi de Danemark. C'est pourquoi il ne doit rien oublier pour leur insinuer, qu'ils y ont autant d'interêt que lui, puis qu'au moien du Prince Georges, frere du Roi de Danemark, qu'on regarde déja comme le presomptif heritier de la Couronne d'Angleterre, il pourra par succession de temps tourner ses armes contr'eux, principalement aiant le secours de la France, qui prendra une partie de leurs depoüilles, pendant qu'il se saisira de l'autre. C'est l'interêt de la Hollande, & des Princes de la Maison de Brunswik, de faire reflexion à tout cela; & sur tout d'empêcher que la paix du Nord ne se trouble, parce qu'il s'ensuivroit la guerre dans toute l'Europe. On croioit qu'elle devoit commencer par là, il n'y a pas long-temps; & ce grand armement que le Roi de Danemark avoit fait avec le General François que le Roi tres-Chrêtien lui avoit envoié, en étoit une forte presomption; mais la prise de Luxembourg a calmé toutes choses, ce qui fait voir que la Couronne de France est à l'égard des autres ce que le cœur est à l'égard du corps. Nous voulons dire qu'elles empruntent d'elle tous leurs mouvemens, agitées quand il lui plait, immobleis quand il le faut pour le bien de son service, & enfin prenant telles formes que bon lui semble.

Cependant s'il nous est permis de faire reflexion là-dessus, c'est bien inutilement que la France a promis à la Republique de Hollande, de ne point

tourner ses armes du côté des Païs-bas. Ne pourra-t-elle pas, quand elle voudra, rompre ses promesses, sans qu'on la puisse accuser d'être parjure, & l'alliance qu'elle a avec le Roi de Danemark, ne lui en fournit-elle pas le pretexte toutefois & quantes? Si le Roi de Danemark entreprend quelque chose du côté du Nord, & qu'on ne le veüille pas permettre, ne sera-ce pas un sujet à la France de dire qu'on rompt avec elle de gaieté de cœur, puis qu'on ne peut pas ignorer l'alliance offensive & défensive, qui est entre son Etat & le sien, & par consequent la necessité, où elle est, de secourir son Allié? Le Roi de Danemark n'a-t-il pas tenu les mêmes discours en faveur de cette Couronne, avant la prise de Luxembourg, lors que les Princes de Brunswik & le Roi de Suede, parloient d'envoier du secours dans les Païs-bas? Ne leur fit-il pas dire, à quoi cette ligue l'obligeoit, & que ce seroient eux qui seroient causes de la guerre? Il faut donc convenir, que c'est une mocquerie, de soûtenir qu'il y a des Traités qui ne se puissent rompre, puis qu'on trouve des detours, quand on veut, pour donner atteinte aux plus sacrés. En effet veut-on témoigner qu'on garde sa parole, on le fait en apparence; mais on trouve moien d'un autre côté de faire agir un tiers, de sorte qu'on attribuë encore aux autres tout ce qui se passe au prejudice des Traités.

Cependant pour tirer une conclusion de tout ceci, nous dirons que l'interêt du Roi de Suede, est d'entretenir la paix à quelque prix que ce soit, pendant laquelle il doit tâcher de reparer la faute qu'il a faite, c'est-à-dire, faire tout son possible, pour se remettre bien avec la France. Il ne sçauroit s'excuser envers elle, qu'en accusant ses Ministres, de s'être laissés corrompre par les ennemis de cette Couronne, & d'avoir abusé de sa jeunesse, chose qu'un Roi a bien de la peine à

avoüer,

avoüer, sur tout quand il n'est pas si jeune qu'on ne puisse croire, qu'il n'ait connoissance de ses veritables interêts, tel qu'étoit le Roi de Suede, lors que la faute s'est faite. Cependant nous le croions encore moins capable qu'un autre de faire un tel aveu, il n'y a point de Prince qui soit plus fier, & s'il avoit les forces, comme le courage, il n'y auroit pas plaisir à être de ses ennemis. Mais par malheur pour lui, il ne peut pas tout ce qu'il veut, & la principale cause est qu'il a beaucoup moins d'argent que de cuivre. Or comme chacun sçait, il est bien difficile de rien faire sans cela, & c'est aussi ce qui faisoit dire au Grand Gustave, que tous les autres Rois n'étoient que des *Roitelets*, en comparaison du Roi de France. Paroles qu'on lui entendit proferer, aprés avoir sçû de l'Ambassadeur de cette Couronne, qui residoit auprés de lui, & qu'il interrogeoit sur les revenus du Roi son Maître, qu'ils alloient d'ordinaire à cent millions, mais que selon la necessité, on les pouvoit augmenter autant qu'on vouloit. En effet depuis ce temps-là, Louïs le Grand a trouvé le secret de les rendre bien plus considerables, & si le Grand Gustave revenoit au monde, & qu'il sçût qu'ils vont maintenant à cent soixante, il auroit bien plus de lieu de dire ce qu'il disoit alors.

Autrefois le Roiaume de Suede étoit électif, & il n'est hereditaire que depuis le Grand Gustave, dont nous venons de parler. Au reste cela oblige ceux qui portent la Couronne, à aller eux-mêmes à la tête de leurs armées, car leur fortune n'étant fondée que sur l'opinion que les peuples ont conçûë du courage de leurs ancêtres, ils courroient risque d'en être méprisés, s'ils voioient qu'ils degenerassent de leur vertu. C'est une maxime que doit observer un Roi de Suede, & celui-ci n'y a pas encore manqué, s'étant trouvé en personne dans

dans toutes les batailles, qui se sont données pendant cette derniere guerre.

Il faut bien qu'un Roi de Suede se donne de garde, de marier ses sœurs ou ses filles à des Seigneurs du païs, comme fit le Roi défunt, qui en fit épouser une au Comte de la Garde. Les consequences en sont trop grandes, & outre que cela donne trop de jalousie à tous les autres, cela pourroit autoriser ce particulier à un point, que s'il arrivoit quelque revolution, il seroit capable de faire ce que fit Charles à l'égard de Sigismond son neveu, c'est-à-dire, de s'approprier la Couronne. De telles alliances ne sçauroient servir à un Roi, & il doit bien plûtôt s'en faire un merite auprés de quelque Prince, qui se fera honneur d'épouser une personne d'un si haut rang. Mais ces sortes de choses n'arrivent aussi que par foiblesse, & il ne faut pas croire qu'il y entre de la politique. Ce sont ordinairement les fruits de la faveur de quelque favori; & le Roi de France, tout grand Prince qu'il est de toutes façons, n'a pas été beaucoup éloigné de commettre une semblable faute, puis qu'il avoit déja promis sa cousine germaine à un simple Gentilhomme, en qui l'on ne connoissoit gueres d'autre merite, que le bonheur qu'il avoit d'avoir les bonnes graces d'un si grand Roi.

Des Interêts du Roi de Danemark, & les Maximes qu'il doit observer pour parvenir à une plus grande élevation.

LE Roi de Danemark est à l'égard du Roi de Suede, ce que l'Espagne est à l'égard du Roi de France; c'est-à-dire, que cette Couronne est en possession de plusieurs païs, qui lui appartiennent, dont elle s'est saisie en partie par la force des armes, & en partie par des Traités, dans lesquels elle a don-

donné la loi. Nous avons vû même, qu'elle a été sur le point de s'emparer de tout le Roiaume, & si les Hollandois ne fussent accourus au secours, & n'eussent obligé le feu Roi de Suede pere de celui-ci, de lever le siege de Coppenhague : les deux Roiaumes auroient été joints en un, ce qui auroit rendu la puissance des Rois de Suede bien considerable. Le Roiaume de Danemark étoit autrefois électif, comme celui de Suede, & ce n'est que depuis trente ans, ou environ qu'il est devenu hereditaire. Les Rois de Danemark en ont obligation au Clergé & au peuple, qui étant mécontens de la Noblesse, s'unirent ensemble, pour gagner par là les bonnes graces du Roi, qui travailloit depuis long-temps à cette affaire ; mais qui n'en pouvoit venir à bout, par les obstacles que la Noblesse y apportoit. Ce Roiaume est beaucoup affoibli par les Provinces qu'il en a falu separer pour avoir la paix avec la Suede, qui pendant qu'elle étoit florissante, faisoit tout son possible pour le joindre à ses conquêtes.

Il est donc de son interêt, de faire tout son possible pour les recouvrer, dont il avoit trouvé une occasion favorable dans la derniere guerre, si l'Empereur ne l'eût pas abandonné aussi lâchement qu'il fit, ainsi que nous avons rapporté ci-dessus. Cela a été cause, que ne voiant point de sureté dans l'alliance de l'Empereur, il a recherché celle de la France, où il espere plus de fermeté. En effet, si dans la premiere guerre qui pourra survenir, il avoit le même bonheur qu'il a eu dans la precedente, il n'y a point d'apparence qu'elle souffrit, qu'il fit une pareille restitution. Outre que son honneur y seroit engagé, il iroit encore de sa vengeance à l'égard du Roi de Suede, qui aprés avoir méprisé son alliance, ne merite pas moins que d'en être puni.

On a fait en Danemark les mêmes fautes, que nous

nous avons remarquées avoir été faites en Suede, sçavoir d'avoir marié des Princesses du sang, à des sujets de la Couronne, mais dont on a été si bien puni, que nous ne croions pas qu'on y retourne davantage. Car Corwitz Ulefeld, qui en avoit épousé une, & qui croioit que c'étoit le chemin pour monter sur le trône, resolut d'empoisonner le feu Roi, ce qu'aiant été reconnu heureusement, cet ingrat fut obligé de s'enfuïr, & se retira en Suede, où sous pretexte d'avoir été accusé injustement, il fit ce qu'il pût pour perdre sa patrie.

Ces sortes d'alliances pouvoient être bonnes autrefois, quand le Roiaume étoit électif, & qu'il faloit acheter le suffrage des Grands par toutes sortes de voies. Encore étoient-elles bien dangereuses, puis que cela ne se pouvoit faire sans leur donner trop de credit. Nous avons discouru assez amplement là-dessus, quand il s'est agi de parler des interêts de l'Empereur, si bien que comme nous ne pourrions emploier que les mêmes raisons que nous avons emploiées ci-devant, pour prouver que c'est une grande faute contre la politique, ce seroit une redite superfluë, dans laquelle nous tâcherons de ne pas tomber, d'autant plus que le cas est different maintenant, puisque ce Roiaume n'est plus électif, raison qui défend encore plus expressément que jamais, le mariage des Princesses du sang, avec ceux qui sont nés sujets de la Couronne.

Le Roi de Danemark est obligé, aussi bien que le Roi de Suede, d'aller lui-même à la tête de ses armées, & même d'y envoier ses enfans; la raison est que ses peuples aiant toûjours vû faire la même chose à ceux qui ont porté la Couronne avant lui, ils perdroient bientôt l'estime, qu'ils peuvent faire de sa personne, s'ils lui voioient pratiquer le contraire. D'ailleurs que diroient-ils, voiant que le Roi de Suede y va, & s'il arrivoit la moindre cho-

se

se dans le Roiaume, ne croiroient-ils pas que ce seroit par sa faute.

Depuis l'alliance étroite que ce Prince a contractée avec la France, il est suspect à beaucoup de Puissances, avec qui il étoit joint auparavant de sang, & d'amitié. Les Princes de la Maison de Brunswik, qui sont ses parens proches, ne l'ont pû voir entrer dans des interêts si contraires aux leurs, sans concevoir beaucoup de jalousie. Mais quelque avantage qu'il ait toûjours retiré de leur intelligence, comme il est beaucoup moindre, que celui qu'il peut esperer du côté de la France, il a fort bien fait de n'y point avoir d'égard. Nous sçavons bien que cette nouvelle alliance le tient dans une dépendance de cette Couronne, qui a quelque chose qui ne sent pas tout-à-fait la Roiauté, & nous l'avons déja dit ci-devant, mais étant une necessité pour lui de s'attacher ou à elle, ou à l'Empereur, il a encore mieux fait de faire l'un que l'autre, puis que l'experience lui a appris, qu'il n'y a rien à faire avec l'Empereur.

Depuis cette alliance, il s'est flatté de beaucoup de choses, qui n'ont pas toutes réüssi selon son desir. Cette belle armée qu'il avoit mise sur pied, se croiant à la veille de la guerre, ne lui promettoit pas moins, que de pouvoir chasser le Roi de Suede des Provinces dont il le voit en possession avec tant de chagrin. Mais comme il est dans une dependance, qui ne lui permettra pas toûjours de faire ce qu'il voudra, il a la mine d'être exposé souvent à de pareils contre-temps. Il s'en doit consoler neanmoins, puis que s'il étoit dans le parti de l'Empereur, ce seroit à peu prés la même chose. Ne faudroit-il pas qu'il concertât avec lui toutes les mesures qu'il lui faudroit prendre, pour leurs interêts communs ? Et tout bien examiné, n'a-t-il pas eu déja plus d'avantage à suivre le parti de la France, qu'il n'en auroit à suivre celui de l'Empe-

reur,

reur, puisque c'eſt elle qui a contribué à une partie de ce qu'il faloit pour la levée, & pour la ſubſiſtance de ſon armée ? Sans cette alliance, pour qui toutes les autres Puiſſances ont du reſpect, pour ne pas dire de la crainte, auroient-elles ſouffert, qu'il eût dépoüillé, comme il a fait le Duc de Holſtein Gottorp Prince de ſa Maiſon ? Il a donc plus gagné en peu de temps de s'être attaché à cette Couronne qu'il n'a fait en pluſieurs années, à ſuivre le parti de l'Empereur. Au reſte c'eſt une raiſon pour lui faire tenir toûjours la même conduite, dautant plus que ſes demêlés avec la Suede l'obligent à lui être toûjours oppoſé.

Comme ce Prince d'ailleurs eſt allié avec beaucoup de Princes d'Allemagne, qui ne ſont pas trop aiſes de voir la Suede floriſſante: c'eſt à lui à tâcher de les attirer dans ſes interêts; leur remontrant qu'il ne s'agit pas de la défenſe de l'Empire, comme l'Empereur voudroit bien perſuader, mais de retirer chacun le ſien de cette Couronne, qui auroit déja rendu gorge, s'il faut ainſi dire, ſans la protection de la France: que maintenant qu'elle en eſt abandonnée, c'eſt le veritable temps de recouvrer ce qu'on a perdu, à quoi l'Empereur auroit tort de s'oppoſer, aiant jugé lui-même dans la derniere guerre, que c'étoit la juſtice, tellement que s'il change à preſent de ſentiment, ce n'eſt que parce qu'il y va de ſon interêt: mais qu'au fonds l'on n'eſt pas obligé de ſuivre tous ſes mouvemens, principalement quand on les reconnoit injuſtes: d'ailleurs que ce Prince a aſſez d'affaires ſur les bras, pour n'oſer s'en faire de nouvelles, ſi bien qu'ils ont moien de faire une partie de ce qu'il leur plaira. En effet le temps preſent leur ſeroit extrêmement propre, & nous ne voions pas d'où le Roi de Suede pourroit eſperer un grand ſecours, ſi tous ceux qui ont interêt à le depoüiller, le pouvoient faire ſans en avoir, s'il faut ainſi dire, permiſſion. Mais

nous

nous croions que la France ne le voudroit pas souffrir, parce qu'aprés que ces Puissances auroient obtenu ce qu'elles voudroient, il seroit à craindre qu'elles n'embrassassent plus ses interêts avec tant de chaleur.

Il faut donc les tenir toûjours en esperance, & c'est là en quoi consiste la politique. Car tout le but des alliances, ne git qu'à faire tourner les choses à son profit, sans que les autres y aient part, ou du moins qu'elle soit si petite, qu'elle ne puisse donner aucune jalousie. C'étoit sur cette maxime que la France avoit engagé l'Angleterre, à prendre les armes pendant la derniere guerre; car pendant qu'elle lui laissoit le plus difficile à faire, qui étoit de battre l'armée navale de Hollande, en quoi l'on sçait bien que consiste la principale force de cette Republique, elle s'assuroit la conquête des places du Rhin, qu'elle sçavoit dépourvûës de toutes choses. Il en est de même de l'alliance qu'elle a coûtume de contracter avec les Princes du Nord: elle seroit fort fâchée qu'une Puissance triomphât de l'autre, & tout ce qu'elle cherche, c'est de faire diversion, afin que pendant ce temps-là, elle puisse executer les desseins qu'elle a formés d'un autre côté. Cela est si naturel qu'on n'y sçauroit trouver à redire; & il n'y a personne qui n'eût les mêmes vûës, s'il étoit à sa place; l'Empereur n'en a pas d'autres lui-même dans toutes les alliances qu'il contracte, & ceux-mêmes qui entrent dans le parti de ces Princes, le sçavent bien; mais leur destinée, ou plûtôt la jalousie qu'ils ont les uns des autres, ne leur permet pas de faire autrement, & ce seroit proprement vouloir une chose impossible, que de demander le contraire.

Ainsi puisque des interêts si opposés divisent le Danemark & la Suede, il est constant que le Roi de Danemark n'a pû mieux faire, que de s'attacher à la fortune de Loüis le Grand, Prince qui à la ve-

rité ne souhaittera pas qu'il fasse de grands progrés, mais qui du moins emploiera le tout pour le tout pour empêcher qu'il ne fasse quelque perte. Ce qu'il a fait à l'égard de la Suede, en est une preuve convaincante, & tout ce que nous pouvons dire là-dessus ; c'est qu'il n'abandonneroit pas si lâchement ses Alliés, qu'a fait l'Empereur. D'ailleurs l'avantage qu'y trouve le Roi de Danemark, c'est qu'il est en état par là de faire valoir ses pretentions contre Lubek, & Hambourg, que la politique ne veut pas cependant qu'il attaque à force ouverte, mais qu'il les menace seulement pour en tirer de l'argent. Car s'il venoit à les attaquer, outre que nous ne sçavons pas si ses forces seroient suffisantes pour en venir à bout, nous doutons fort que le Roi de France le favorisât dans son entreprise. En effet, son interêt est qu'il y ait quantité de villes libres, comme celles là, & s'il pouvoit faire en sorte que les principales se pussent soustraire de même de la domination de leurs Princes legitimes, pour former à leur exemple une espece de Republique, ce seroit le grand chemin pour lui à la Monarchie universelle. Cette verité n'est pas dificile à comprendre, & l'on sçait bien que plus les Etats sont petits, plus il est facile de les abatre. Ainsi il n'a garde de souhaitter que le Roi de Danemark, tout son Allié qu'il est, augmente son Roiaume de deux villes aussi considerables, que sont Lubek, & Hambourg, lesquelles par le moien de leur commerce ; se sont fait connoître dans toutes les quatre parties du monde, de sorte qu'elles peuvent plûtôt passer pour des Republiques, que pour de simples villes, dont le territoire est si resserré.

Le Roi de Danemark ne pouvant douter de cette verité, & que d'ailleurs cela susciteroit beaucoup de troubles, ces villes étant sous la protection de certaines Puissances, qui auroient peine à les voir sous la sienne : il est évident que son interêt est de se con-

contenter de leur faire peur, afin de les obliger à lui donner de l'argent. Elles aimeront bien mieux le faire, que de se resoudre à un siege, qui ne pourroit aller qu'au prejudice de leur commerce, & peut-être de leur liberté. Les Princes pareillement, qui les ont prises en leur protection, n'auront garde de s'y opposer, voiant que c'est le moien d'éviter la guerre, laquelle leur doit faire peur, dans l'apprehension des armes de la France, & dans la division qui regnera toûjours dans leur parti, à cause des differens interêts.

Des Interêts du Duc de Moscovie, & des Maximes qu'il doit observer.

CE Prince a trois voisins, avec qui il a eu la guerre en diverses rencontres, sçavoir le Grand-Seigneur, le Roi de Pologne, & le Roi de Suede. Le plus puissant de tous, qui est le premier, est celui neanmoins, de qui il doit avoir le moins de défiance; car il ne cherche à faire des conquêtes que dans un païs qui l'y puisse attirer, ce qu'il ne trouve pas dans la Moscovie, dont le climat bien-loin d'être agreable, a quelque chose de rude, & de dégoûtant. La Pologne, & la Suede sont donc les plus dangereux, tellement qu'il doit avoir perpetuellement l'œil sur leur conduite; principalement sur la Pologne, avec qui son Etat a de grands demêlés. Cette raison l'oblige à rechercher l'alliance de la Suede, pour se faire un appui contre l'autre Puissance. Mais en cas que le Turc voulût profiter de leurs divisions, son interêt est de mettre bas tout sujet de querelle avec la Pologne, & de se liguer avec elle contre lui. La raison est, que leur mesintelligence les perdroit tous deux, & qu'il vaut mieux sauver son ennemi, que de se perdre soi-même.

Des Maximes que doit tenir le Roi de Pologne pour sa grandeur.

SI le Roi de Pologne étoit aussi autorisé dans ses Etats, que le sont plusieurs Princes dans les leurs, il n'y en auroit gueres de plus puissant dans toute la Chrêtienté. Ce Roiaume fourmille en Noblesse, & en peuple aussi propre à porter les armes que pas un autre qui soit dans l'Europe. Aussi lui a-t-on vû mettre des armées si nombreuses sur pied, qu'il n'y a point de mention, que d'autres Etats l'aient jamais fait, si l'on en excepte seulement le Grand-Seigneur. Mais par malheur ce ne sont pas des troupes reglées, & dont le Roi de Pologne puisse disposer à sa fantaisie. Un certain temps venu chacun s'en veut retourner chez soi, tellement que le Roi auroit les plus grandes affaires du monde, qu'il ne le pourroit empêcher. Cette milice neanmoins, est en quoi consiste toute la force, & toute la reputation de l'Etat; car il n'y a point de places fortes, si ce n'est Caminiek, qui est maintenant entre les mains des Turcs, & qu'il sera bien difficile de reprendre, parce que le Roiaume est aussi sterile en Infanterie, qu'il est fertile en Cavalerie. En effet, toutes ces grandes armées ne sont remplies que de gens de cheval, & elles ne sçavent non plus ce que c'est que d'assieger une place, que si elles n'avoient jamais été en campagne. C'est le défaut aujourdhui de la plûpart des Puissances, & ce qui est arrivé aux Turcs au siege de Vienne, & aux Imperiaux à celui de Bude, fait connoître cette verité. Ainsi l'on ne sçauroit assez s'étonner, comment chacun connoissant l'avantage qu'il retireroit de se perfectionner dans ces sortes de choses, neglige les moiens qu'il en a, qui seroient d'envoier de leurs gens servir en France, où l'on excelle au-

aujourdhui par dessus toutes les autres nations dans l'art de faire la guerre. Nous ne sçaurions à quoi attribuer cette negligence, principalement quand nous considerons les inconveniens qui en arrivent, & que le contraire se pratiquoit autrefois. Car il n'y a personne qui ne se souvienne que quand la Hollande avoit cette reputation, l'on y abordoit de tous les endroits de l'Europe, tellement que si une personne pretendoit acquerir quelque honneur, il faloit qu'il l'allât chercher dans cette Republique. On pourroit bien faire la même chose aujourdhui à l'égard de la France, où nous ne craignons point de dire, que pour les sieges, il y a de simples Capitaines, qui en sçavent autant que beaucoup de Generaux dans d'autres païs.

Mais pour revenir à nôtre sujet, le Roiaume de Pologne étant si puissant de lui-même, c'est une grande amorce à un Prince, qui en porte la Couronne, pour tâcher de le rendre hereditaire dans sa Maison. Car comme chacun sçait, & comme nous avons déja fait entendre, il n'est qu'électif. Cela paroît bien difficile neanmoins vû la jalousie que témoignent les Grands pour se conserver l'autorité, dans laquelle ils sont nés; mais enfin cela n'est pas impossible, puis qu'ils se sont déja relâchés d'une loi qu'ils avoient établie, & qui étoit comme nous avons dit ci-devant, de ne point élire de Roi qui ne fut étranger. Or ce relâchement étant arrivé dans un temps, où il n'y avoit nulle necessité, si ce n'est qu'on veüille dire que c'étoit pour mettre d'accord les Princes qui pretendoient à la Couronne, il est évident qu'ils peuvent de même changer de sentiment, à l'égard de ce que nous disons, principalement, s'ils se voioient des affaires pressantes sur les bras. La Suede & le Danemark n'étoient-ils pas électifs, aussi-bien que ce Roiaume, & cependant l'un & l'autre aujourdhui n'est-il pas devenu hereditaire?

Pour pouvoir procurer un changement si avantageux, il est necessaire que le Roi de Pologne suive les traces que les predecesseurs des Princes qui commandent à ces deux Roiaumes, ont suivies, c'est-à-dire, qu'il commande lui-même ses armées en personne, & qu'il soit non-seulement bon Capitaine, mais encore brave soldat. Car nous remarquons, que c'est principalement par ces qualités, qu'ils sont arrivés à ce point de grandeur qu'ils desiroient depuis si long-temps. Aussi ce n'est point par la paix, que le Roi de Pologne peut pretendre d'y parvenir; mais par une guerre de plusieurs années, qui donnant de l'admiration pour sa personne, en même temps qu'elle donnera de l'étonnement pour les suites qui en peuvent arriver, le fasse regarder comme le bouclier de l'Etat. C'est par là aussi qu'il prendra insensiblement une certaine autorité, qui facilitera l'execution de ses desseins. Un peu de desordre dans les affaires seroit capable de produire cet effet; mais il faut remarquer que tous les Princes ne pourroient pas arriver par là à leurs pretentions, dautant que la foiblesse du gouvernement feroit naître un certain mépris pour leur personne, si bien qu'au lieu d'en retirer du profit, ils y trouveroient leur perte assurée. Casimir en est un bel exemple, & tous les peuples avoient si peu d'estime pour lui, à cause du mauvais état, où étoit le Roiaume par sa méchante conduite, que ce fut une des principales raisons qui le porterent à abdiquer. S'il y avoit quelqu'un qui pût réüssir par cette politique, ce ne pourroit être que le grand Sobieski, ou du moins un Prince qui lui ressemblât. La raison sur quoi nous nous fondons, c'est qu'aprés s'être rendu recommandable par une infinité de grandes actions, on ne pourroit croire qu'il y eût de sa faute, & il lui seroit aisé au contraire de la rejetter sur ceux qu'il voudroit, & qu'il accuseroit en même temps de s'opposer à la grandeur

deur de l'Etat, par la jalousie qu'ils auroient pour sa personne. C'est un grand coup à un Prince, quand il peut rendre ses ennemis suspects, ce qui ne lui seroit pas difficile, lui qu'on a vû s'exposer en toutes sortes de rencontres pour le salut du Roiaume.

Pour avancer encore un si grand dessein, il est necessaire que la reputation du Pere s'étende jusques sur ses enfans, c'est pourquoi il les doit mener lui-même à la guerre, & ne pas souffrir qu'ils perdent un moment de temps dés qu'ils seront en âge d'en supporter la fatigue. Et les premiers sentimens qu'il leur doit inspirer, c'est qu'il ne les reconnoîtra pas pour ses enfans, à moins qu'ils ne se montrent dignes du trône, où il pretend les placer. Cependant il faut que cette ambition ne paroisse pas aux yeux de tout le monde, & qu'au contraire les uns & les autres aient grand soin de la cacher. Elle ne doit éclater, que quand ils verront que leurs desseins seront sur le point de se terminer heureusement, & s'ils faisoient encore mieux, elle n'éclateroit jamais, de sorte qu'il paroîtroit qu'on les forceroit plûtôt à remplir le trône, qu'ils ne desireroient de l'occuper. C'est ainsi qu'en usa le Roi de Danemark, lors que ses peuples lui offrirent la Couronne, & il sçût par là les obliger à revoquer une condition qu'ils y vouloient attacher, sçavoir qu'il n'y auroit que sa posterité masculine qui lui pourroit succeder.

Si le Roi de Pologne s'apperçoit qu'il y ait trop d obstacle pour venir à bout d'un si grand dessein, c'est à lui d'avoir la prudence de le remettre à un temps plus favorable; car en pretendant assurer la fortune de ses enfans, il feroit un effet tout contraire. Aprés un coup comme celui-là il seroit à craindre que lui mort l'on ne choisît jamais un Roi de sa Maison, de peur que celui qui lui succederoit, ne suivît les traces de son pere, c'est-à-dire qu'il ne

resolût d'enfraindre les loix du païs ; dont les Grands ont raison d'être jaloux, puis que c'est là ce qui fait la grande consideration que l'on a pour eux.

Il y en a qui croient que le moien le plus facile pour réüssir dans ce que nous venons de dire, seroit de gagner les Grands par des avantages qu'on leur feroit, & par des promesses de faire encore plus pour eux, lors qu'on seroit sur le trône. Mais il y a apparence qu'ils se trompent ; la raison est, qu'un Roi de Pologne ne sçauroit jamais rien donner ni promettre, qui approche de l'avantage qu'ont ces personnes de pouvoir élire leur Roi, & dans le besoin que l'on a de leur suffrage, cela leur attire des graces, qui ne tarissent jamais, au lieu que si l'on n'avoit plus que faire d'eux, on ne se mettroit gueres en peine de tenir sa parole. Quand même on la tiendroit, ce seroit une grace qui n'auroit plus de suite, ce qui seroit un petit avantage en comparaison de celui que l'on espere.

Quoi que le Roi de Pologne ait eu lieu de se plaindre de la France, & que le procedé du Marquis de Vitri, Ambassadeur de cette Couronne, qui ne voulut jamais aller prendre congé de la Reine sa femme, marque une certaine hauteur, dont toutes les Têtes Couronnées ne se peuvent pas accommoder: il est constant neanmoins que ce Prince a plus d'avantage dans son alliance, que dans celle de la Maison d'Autriche. La raison est, qu'elle n'a point l'ambition de supplanter ses enfans, quand il s'agira de remplir sa place, au lieu que s'il donnoit une fois entrée aux Ministres de l'autre, ils ne perdroient pas l'occasion de faire des brigues, qui lui seroient desavantageuses, si elles avoient leur effet. C'est la raison de la bienséance, qui fait cela, & non pas le manque de bonne volonté, car nous croions bien que la France seroit ravie d'étendre sa puissance sur un si beau Roiaume, s'il y avoit un
peu

peu plus de communication, principalement aujourd'hui que M. le Dauphin a tant d'enfans. Mais étant si éloigné, ce lui est presque la même chose, pourvû qu'elle soit d'intelligence avec celui qui en porte la Couronne. Aussi la mesintelligence qui arriva il y a quatre ou cinq ans entre les deux Roiaumes, ne vint pas par ambition; mais parce que la Reine de Pologne étant mécontente du Roi de France, pour quelque grace qu'elle avoit demandée pour son pere, elle porta le Roi son mari à conclurre une ligue offensive & défensive avec l'Empereur, dont les commencemens promettoient de grandes choses, si l'on n'avoit trouvé moien d'en arrêter les suites, comme nous avons dit ci-devant. Ce fut la raison pour laquelle le Marquis de Vitri ne fut point prendre congé de cette Princesse, dont elle fut si offensée, que sous pretexte de quelques lettres, qui avoient été interceptées, par lesquelles il paroissoit que cet Ambassadeur tâchoit d'empêcher l'effet de cette ligue, en fomentant des troubles dans le Roiaume, elle ne fut point fâchée de l'insulte qui lui fut faite. En effet, il y eut quelques gens qui furent assieger son hôtel, & même qui manquerent tellement au respect qui étoit dû à son caractere, qu'ils tirerent plusieurs coups de fusils dans ses fenêtres. Le Roi de Pologne qui étoit trop sage, & trop avisé, pour ne pas prevoir quelles affaires cela étoit capable de lui faire avec cette Couronne, bien-loin d'approuver un procedé si violent, fit recherche de ces mutins, & envoia faire excuse au Marquis de Vitri, qui ne laissa pas de se retirer fort mécontent. L'on croioit ainsi que ces deux Couronnes seroient broüillées pour long-temps; mais comme il n'y a point de ressentiment à l'épreuve de la politique, tous les sujets de mécontentement se sont bientôt calmés de part & d'autre.

Au reste nous voici maintenant dans une conjon-

cture plus favorable que jamais pour rendre cette réünion indissoluble. Les troupes de l'Empereur sont en possession de la Transilvanie, & comme aprés cela tout doit être suspect au Roi de Pologne, il faudroit qu'il n'entendît pas ses interêts, s'il venoit à se broüiller tout de nouveau avec la seule Puissance qui peut le preserver de danger. Cependant il ne faut pas qu'il devienne son esclave ; mais qu'il reste toûjours son ami ; sur tout qu'il se mette en tête qu'à moins que de se faire considerer de cette Couronne elle sera peut-être la premiere à vouloir chasser ses enfans de son trône pour y placer ceux de Mr. le Dauphin, lors qu'ils seront en état de l'occuper.

L'interêt de la Republique de Pologne, n'est pas toûjours le même, que celui de sa Majesté Polonoise. Mais en cette rencontre elle a été ravie qu'il se soit raccommodé avec la France, parce qu'une alliance plus étroite avec la Maison d'Autriche eût été capable de lui donner du soupçon. On croit donc qu'elle n'eût pas vû de bon œil le mariage du Prince Alexandre, avec la fille de l'Empereur, non pas qu'une semblable alliance ne se soit faite plusieurs fois, ainsi que nous avons rapporté ci-devant ; mais parce que les consequences en sont plus dangereuses sous le regne d'un grand Roi, comme Sobieski, que sous celui de ses predecesseurs. Elle ne peut avoir la même jalousie du mariage qui se propose aujourdhui en France pour ce Prince. Elle sçait que l'interêt de cette Couronne, peut bien être de faire élire un Roi qui lui soit affectionné ; mais non pas d'assurer le Roiaume dans sa Maison, parce que se pouvant passer d'elle aprés cela, ce seroit le moien de lui faire rechercher l'alliance de la Maison d'Autriche, avec qui il auroit interêt de se liguer, pour l'empêcher d'arriver à la Monarchie universelle. En effet la Maison d'Autriche ne devroit plus lui être si suspecte, & la Couronne étant devenuë hereditaire dans sa famille,

mille, il ſeroit obligé d'avoir toute une autre politique.

Nous venons de dire que l'interêt de la Couronne de France, n'eſt pas que celle de Pologne devienne hereditaire, c'eſt de quoi il ne faut point douter. Elle n'auroit plus alors de credit dans cette Cour, au lieu que dans les élections nous voions que ſon ſuffrage eſt d'un grand poids. Cependant il eſt à remarquer, que quoi que nous aions dit que l'interêt du Roi de Pologne ſeroit d'agir d'intelligence avec la Maiſon d'Autriche, ſuppoſé que le Roiaume fut hereditaire pour ſes enfans, cela ne ſe doit entendre, qu'entant que la France ſeroit floriſſante, comme elle eſt aujourdhui; & que la Maiſon d'Autriche ne pût entretenir la balance ſi neceſſaire au bien de la Chrêtienté. Car autrement nous ſçavons bien qu'il devroit ſe défier davantage de l'Empereur, lequel par le droit de bienſeance lui doit être toûjours plus ſuſpect que l'autre.

C'eſt par cette raiſon qu'il entendroit fort mal ſes interêts, s'il ſouhaittoit que ce Prince chaſsât les Turcs de la Hongrie, car ſi l'Empereur ſe pouvoit voir en repos de ce côté-là, & que d'ailleurs il eût reſſerré la France dans des bornes legitimes, qui ſçait s'il ne tourneroit point ſes armes contre lui? Une partie de la Sileſie, dont jouït encore la Republique de Pologne, eſt un friand morceau pour l'attirer, outre que la jalouſie a toûjours regné entre ces deux Etats, dont l'Empereur donna des marques, quand le Roi Sigiſmond prit les armes pour obliger Charles ſon oncle de lui reſtituer le Roiaume de Suede, qu'il lui avoit uſurpé, ainſi que nous avons remarqué ci-deſſus. Car auſſi-tôt il prit parti contre lui, & il ſeroit encore prêt de faire la même choſe, s'il voioit que le Roi de Pologne fut ſur le point d'augmenter ſa puiſſance. Que ne ſeroit-ce donc point, ſi ce Roiaume devenoit hereditaire

reditaire, lui qui a déja tant de forces, & qui seroient encore toutes autres, s'il y avoit un Roi qui pût obliger cette nation, à lui rendre l'obeïssance qui lui seroit dûë? D'un autre côté ne seroit-ce pas au Roi de Pologne à vouloir tirer raison de l'autre partie de la Silesie, que lui retient l'Empereur, si toutefois la crainte qu'il auroit de donner de la facilité au Turc de faire ses affaires, ne meritoit de le retenir. En effet, c'est un voisin si dangereux, que tous les autres ne sont rien en comparaison de lui; car quoi qu'il soit vrai de dire qu'il est beaucoup décheu de sa reputation dans la guerre presente, l'on ne sçauroit nier neanmoins qu'il ne possede encore assez de païs pour redevenir bientôt la terreur de tous les Princes Chrêtiens. Cela posé nous trouvons que le Roi de Pologne a un merveilleux interêt de l'éloigner de ses frontieres. Nous trouverions aussi qu'il auroit eu grand tort de ne se pas servir de l'occasion qu'il a euë dans ces dernieres campagnes, si ce n'est que nous sçavons le motif qui l'a fait agir. Nous en avons déja touché quelque chose, à quoi nous ajoûterons, que suivant une de ces regles que nous avons mises en avant ci-dessus, il a peut-être consideré, qu'il n'étoit pas inutile pour sa grandeur, que la Republique eût toûjours affaire de lui; outre que s'il eût fait une puissante diversion, c'étoit le moien de faire en sorte, que l'Empereur eût encore terminé plus heureusement ses conquêtes. Nous ne sçavons pas si ces raisons devoient prevaloir à beaucoup d'autres, qui sembloient demander le contraire. Aussi croions nous que le Roi de Pologne ne s'y est porté que par les sujets qu'il a eus de se plaindre de l'Empereur, sur tout parce qu'il croioit, comme nous avons dit ci-devant, que le mariage de la fille de l'Empereur avec son fils, dût être la recompense de ses peines.

La puissance de l'Empereur aiant lieu de donner beau-

beaucoup de jalousie au Roi de Pologne, comme nous avons montré ci-dessus, c'est à lui à chercher ses suretés d'un autre côté, en cas qu'il fut attaqué du Turc. Au reste il y a deux Puissances qui ne lui sçauroient être suspectes, & ce sont les Venitiens, & le Roi de Perse. En effet, quelques conquêtes que les Venitiens fassent sur le Turc, il n'en sçauroit avoir de jalousie. Il en est de même de celles que peut faire le Roi de Perse; & la même chose se trouvant à son égard, c'est-à-dire, ces deux Puissances ne pouvant prendre pareillement de jalousie, quelque succés qu'aient ses armes: il est évident que c'est une raison, qui devroit faire qu'il y auroit toûjours alliance défensive & offensive entre leurs Etats. Si cela étoit, le Grand-Seigneur seroit bien plus reservé qu'il n'est, à faire des entreprises; mais il sçait amuser les uns & les autres; & chacun se flattant que l'orage ne tombera pas sur soi, il fait si bien ses affaires, qu'il leur écorne toûjours quelque chose. C'est ainsi qu'il a pris aux uns le Roiaume de Candie, aux autres la ville de Babilone, & aux autres celle de Caminiek, au lieu que s'ils avoient été tous de bonne intelligence, il auroit été trop heureux de leur demander la paix.

Il y a encore une autre Puissance qui se pourroit joindre à celles-là contre le Turc, nous voulons dire le Grand-Duc de Moscovie. Mais comme il a trop de pretentions contre la Pologne, c'est une chose à desirer plûtôt qu'à esperer. Aussi voions nous que l'alliance qui a été contractée entre ces deux Etats l'année derniere n'a rien enfanté de bon, quoi que toutes les campagnes voisines du Boristene aient été couvertes d'un nombre infini de Moscovites. Au reste les pretentions, dont nous venons de parler, ne sont pas chimeriques, & il faut sçavoir que la Lithuanie relevoit autrefois de ces peuples, ce qui a engendré des guerres à diverses reprises entre ces deux nations, & elles se rallume-

roient bien encore, si les uns & les autres ne craignoient que leurs divisions ne fussent trop favorables à leur ennemi commun qui est le Turc. Ces peuples ont encore des pretentions sur la Livonie, laquelle est maintenant entre les mains des Suedois, & s'ils ne les poursuivent pas, on ne le peut pareillement attribuer, qu'à la même raison. Cependant cela n'a pas empêché qu'ils n'en soient venus aux mains plusieurs fois les uns & les autres; mais comme ils ont vû que leurs differens ne pouvoient durer davantage, sans en recevoir un notable prejudice, cela a fait que leur accommodement n'a pas été si difficile, d'autant plus qu'en proposant une treve, chacun avoit droit de remettre la poursuite de ses droits, à une occasion plus favorable. Cependant l'interêt des uns & des autres est de demeurer en paix, de peur, comme nous venons de dire, que le Turc ne profite de leurs divisions.

Comme le Moscovite, aprés le Turc, est la Puissance la plus redoutable qu'ait la Pologne, elle ne doit pas tant se reposer sur l'interêt que cet Etat a de conserver la paix avec elle, qu'elle ne cherche à s'assurer d'un autre côté. Elle trouvera toûjours des suretés là-dessus avec le Roi de Suede, qui aiant à craindre pareillement cette Puissance, à cause de quelques conquêtes que le Grand Gustave fit sur elle, sera bien-aise de son côté, de trouver les siennes, en faisant une ligue contre un ennemi si considerable. Le Roi de Danemark entreroit aussi volontiers dans cette alliance, n'aiant pas moins de lieu que les autres de la souhaitter, si ce n'est que ses interêts l'empêchent de rien faire de concert avec la Suede. Cependant quoi que ce Prince n'entre pas dans leur Traité, il est à l'abri d'être jamais détruit par cette Puissance, parce que les autres dont nous venons de parler ne le souffriroient pas. Il y va de leur interêt, & quelque haine inveterée que lui porte le Roi de Suede, il l'ai-

l'aime encore bien mieux pour voisin, que le Moscovite, parce qu'il n'est pas si en état de lui faire du mal.

Une raison qui doit faire souhaitter au Roi de Pologne de vivre en bonne intelligence avec le Grand-Duc de Moscovie, c'est que quelque heureux succés qu'il eût dans ses entreprises, il n'approcheroit pas à beaucoup prés des pertes dont il seroit menacé, si le Turc prenoit ce temps-là pour se jetter sur ses Etats.

Si la France pouvoit, on ne doute point qu'elle n'obligeât le Roi de Pologne à declarer la guerre à la Suede, qui est en possession, comme nous avons dit, de la Livonie, qui lui a été même cedée par un Traité. Mais comme le même inconvenient naîtroit de cette guerre, que celui nous avons remarqué dela guerre du Moscovite, la France se doit contenter, quelque alliance étroite qu'elle ait avec lui, qu'il donne de la jalousie à cette Couronne, laquelle dans la crainte d'une irruption, en sera plus retenuë à faire aucune entreprise.

Maintenant que la reputation du Roi de Pologne s'est encore augmentée par le succés qu'il a eu devant Vienne, tout son but doit être de faire élire de son vivant, son fils pour son successeur. Il ne doit point craindre que cela excite des guerres civiles, comme du temps de Casimir, il est dans une autre estime que lui, & d'ailleurs ce qui étoit cause de ces troubles, c'est que le nombre des Princes qui pretendoient à la Couronne se multiplioit chaque jour, comme s'il n'y avoit eu qu'à se declarer pour l'obtenir. Si la France faisoit bien, elle s'efforceroit de lui faire suivre ce conseil, dont il ne pourroit lui arriver que du bien. Car si la chose lui réüssissoit, il lui en auroit obligation, si au contraire elle venoit à manquer par les traverses qu'y apporteroient les autres Puissances, ce lui seroit un sujet de les lui rendre encore plus suspectes, de sorte

te

te que leur intelligence augmenteroit. Au reste, quand cette élection se feroit, ce n'est pas à dire pour cela, qu'elle prejudicieroit à la remarque que nous avons faite ci-dessus, sçavoir qu'elle ne doit point souhaitter que le Roiaume devienne hereditaire. L'élection d'un fils du vivant de son pere, ne conclut rien pour une heredité perpetuelle. Cependant c'en est le chemin en quelque façon, c'est pourquoi nous doutons fort, que les Polonois le veüillent permettre. En effet, le Roi de Pologne n'aiant presque plus rien à souhaitter d'eux aprés cela, ils auroient lieu de craindre qu'il n'eût plus les mêmes égards pour eux qu'il a maintenant, & l'on sçait bien, comme nous croions avoir déja dit dans un autre endroit, que quand on n'a plus que faire des personnes, on ne les traite pas tout-à-fait de même, que l'on faisoit auparavant.

Si le Roi de Pologne eût bien fait, il auroit tâché de reprendre Caminiek, pendant les dernieres campagnes, & il est sûr que cela auroit extrêmement satisfait les Polonois, qui par la perte de cette place, sont dans une crainte continuelle de la Puissance Ottomane. Nous sçavons bien, que peut-être a-t-il été retenu par les considerations que nous avons rapportées ci-devant; cependant s'il en faut dire nôtre sentiment, nous croions qu'il y a eu encore une autre raison: il a eu peur de perdre sa reputation devant cette place, qui pourtant n'est pas grand' chose dans le fond, mais comme nous avons déja dit, le fort des Polonois n'est pas de faire des sieges, & si cette place se fut pû conquerir par une bataille, il est vrai-semblable de croire qu'il auroit bien plûtôt tenté de l'emporter. Cela a pourtant diminué quelque chose de l'estime, que les peuples avoient pour lui, car bien-loin de croire qu'il ait regardé sa reputation en cela, ils s'imaginent que ce qu'il en a fait, n'a été que pour obliger la France; ainsi croiant que pour des interêts particu-
liers

liers, il est capable d'oublier ceux de la Republique, l'on en voit beaucoup qui commencent déja à murmurer, & s'il n'a soin d'empêcher ces sujets de plaintes, peut-être seroient-ils capables de faire un plus méchant effet, qu'il ne s'imagine? De moindres commencemens ont eu quelquefois de grandes suites, & il est toûjours de la prudence de les arrêter.

Des Maximes que doit tenir le Roi de Portugal, pour se maintenir dans sa grandeur, & pour assurer sa Couronne à ses Descendans.

CEtte Puissance a son païs si éloigné de la France, qu'elle n'a point de sujet de l'apprehender; au contraire il semble qu'elle doive desirer son alliance par dessus toutes les autres, & cela fondé sur ce qu'étant toutes deux ennemies de la Couronne d'Espagne, il est vrai-semblable de croire, qu'elles doivent desirer également son abaissement. Cela a été bon pendant un temps, & nous convenons même que ce temps-là dureroit encore si le Roi d'Espagne avoit des enfans. Mais cette Monarchie étant prête à passer sous la puissance de la France, par le défaut d'un heritier, il s'ensuit que le Roiaume de Portugal aura un voisin encore plus dangereux, qu'il n'a jamais eu; & comme il ne faut point douter qu'elle ne veüille faire passer pour une usurpation, ce qu'a fait le Duc de Bragance pour secoüer le joug Espagnol, c'est à son fils qui est placé aujourdhui sur le trône à se défier d'elle, comme de la seule Puissance qui est capable de le perdre.

Pour cet effet il paroit que ce Prince a eu raison de se remarier, par ce moien il a ralenti les poursuites qu'on lui faisoit d'avoir son Infante, laquelle on ne desiroit que pour joindre quelque droit à la force.

Mais

Mais comme cela ne met pas ce Prince tout-à-fait à l'abri des desseins qu'on pourroit avoir contre lui, il doit insinuer à quelque Grand d'Espagne de remplir le trône aprés la mort de sa Majesté Catholique, afin qu'il se forme une Monarchie en ce païs-là, qui serve de boulevart à la sienne, & dont les interêts étant les mêmes, ils puissent agir l'un & l'autre de concert pour leur commune sureté. Cependant quoi qu'il fasse, il est à craindre que ses peines ne soient inutiles. Car quant au premier point, on ne croit pas qu'il puisse jamais avoir d'enfans, & l'on est persuadé que la maladie, dont la Reine sa femme est morte, lui sera pareillement mortelle. Quand cela même ne seroit pas, les enfans qui naîtront de lui auront bien la mine de porter l'iniquité de leur pere; ainsi il y aura peu de distance entre leur vie, & leur mort, par consequent peu de fondement à faire sur leur secours. C'est pourquoi il est à presumer, qu'on ne se relâchera pas beaucoup du mariage de l'Infante, principalement la proposition n'en aiant jamais été faite, que pour le Prince de Conti d'aujourdhui, à qui de quelque maniere que les choses puissent tourner, ce sera toûjours un grand honneur, d'épouser la fille d'une Tête Couronnée. Nous disons ici que la proposition de ce mariage, n'a jamais été faite qu'en faveur de ce Prince, & cela pour detromper quantité de personnes, qui veulent que le Roi y ait pensé lui-même. C'est à quoi il n'a jamais songé, & ceux qui ouïrent une parole qu'il dit un jour au Duc de la Feüillade, firent dés lors ce jugement, que tous ceux qui croioient qu'il se dût remarier, connoissoient mal son intention. Cette parole fut que sur quelque bruit qui couroit du mariage de ce Duc, avec la veuve de Mr. Colbert, Ministre & Secretaire d'Etat, il lui dit, qu'il n'avoit jamais crû cela de lui, parce qu'un homme qui avoit déja eu une femme, & qui approchoit de cinquante ans, se devoit conten-

tenter de celle qu'il avoit euë, principalement quand il en avoit des enfans.

Au reste ceux qui firent cette remarque, en firent en même temqs une autre, sçavoir qu'il avoit moins tenu ce discours pour ce Duc, que pour detromper ceux qui croioient qu'il se dût remarier lui-même. Car s'il avoit parlé pour le Duc de la Feüillade, il n'auroit pas dit un homme qui approchoit de cinquante ans, mais un qui les avoit accomplis il y avoit déja quelques années; au lieu que s'expliquant ainsi, il vouloit donner à entendre à ceux qui avoient l'esprit de comprendre ce qu'il vouloit dire; qu'en faisant semblant de parler pour un autre, c'étoit pour lui-même qu'il parloit. En effet, il n'y à gueres d'apparence que ce Prince voulût songer non pas à épouser une personne si jeune (car cela est assez ordinaire) mais une personne à qui son pere, & sa mere ont peut-être communiqué, en lui donnant la naissance, un mal qui en a déja fait mourir une, & qui met l'autre en si grand peril, que comme nous venons de dire, il est en grand danger de n'en pas rechaper. Or nous laissons à penser à toute personne de bon sens, si quelque ambition que puisse avoir le Roi de France, cette raison n'est pas capable de l'arrêter, d'autant plus que c'est une chose, qui bien-loin de lui être inconnuë, lui a passé, s'il faut ainsi dire, par les mains. Cela nous est aisé à justifier, puis que nous sçavons de science certaine que la Reine de Portugal se sentant défaillir tous les jours, eût recours à lui, pour lui envoier quelque habile Chirurgien qui la pût tirer d'affaire. Mais le mal avoit penetré trop avant, & il n'étoit plus temps, de sorte que quelque experience qu'eût celui que le Roi de France lui envoioit, il n'osa entreprendre de la guerir.

Cette circonstance n'étoit peut-être pas trop necessaire dans un sujet comme celui-ci; cependant nous ne la croions pas tout-à-fait inutile, pour detrom-

tromper ceux qui se sont laissés entêter de cette opinion, sçavoir que le Roi de France seroit fâché, que l'Infante de Portugal en épousât jamais d'autre que lui. Si la politique le veut d'un côté, la raison le défend de l'autre, outre que nous doutons fort, que les Etats de ce Roiaume s'y pussent resoudre. Car ce seroit les jetter dans le malheur d'être gouvernés quelque jour par des Vicerois, ce qui ne leur pourroit manquer du moins pour un temps, c'est-à-dire jusques à ce que les enfans qui naîtroient de l'Infante, fussent en état de gouverner eux-mêmes le Roiaume; car nous croions bien, qu'il y auroit une clause dans le contract de mariage, par laquelle l'aîné seroit obligé d'aller faire souche en Portugal.

Quoi qu'il en soit cette reflexion paroit bien inutile maintenant que le Roi de Portugal s'est remarié, & quand même il seroit vrai, comme toutefois nous n'en convenons pas, que le Roi tres-Chrêtien auroit songé à l'Infante, les choses ont bien changé de face par le mariage de son pere. Mais pour en revenir à nôtre sujet, c'est à sa Majesté Portugaise à se sentir, & si elle ne se croit pas en état d'avoir d'autres enfans, c'est alors qu'il peut se défaire de la jalousie, qu'il pourroit avoir contre le Roi de France, tellement qu'au lieu de suivre le conseil que nous lui avons donné ci-dessus, si tant est neanmoins que ce que nous disons ici se puisse appeller de ce nom-là, il peut se resoudre à rechercher son alliance. La raison est, que n'aiant qu'une fille unique, & n'étant question que de la marier avantageusement, il ne sçauroit mieux assurer sa fortune, qu'en lui donnant un gendre, qui soit sous la protection de cette Couronne, tel que peut être le Prince de Conti. En effet, de quelque maniere que les choses tournent, elle ne courra aucun risque avec lui. Si le Roi de France parvient à ses pretentions, c'est-à-dire, qu'aprés la mort du Roi d'Espagne il puisse s'emparer de ses Etats,

quel-

quelque pretention qu'il ait sur la Couronne de Portugal, il ne voudra pas sans doute détruire son ouvrage, & lui étant presque égal que cet Etat soit sous la domination d'un Prince, dont il puisse disposer, ou sous la sienne, il laissera les choses au même état qu'il les trouvera, d'autant plus qu'il ne pourra entrer en jalousie d'un Prince, qui ne sçauroit jamais être assez puissant, pour vouloir aller du pair avec lui. Si au contraire l'Empereur conformement aux Traités, dont nous avons parlé ci-dessus, a la fortune assez favorable, pour se faire faire justice, c'est-à-dire, pour remplir le trône d'Espagne aprés la mort du Roi d'aujourdhui, un tel mari aura lieu de défendre les Etats de sa femme par l'intelligence étroite qu'il entretiendra toûjours avec cette Couronne, qui aiant interêt d'abaisser l'Empereur, n'aura garde de lui refuser le secours qu'il lui demandera. Quoi que cette reflexion ne paroisse plus de saison aujourdhui que le Roi de Portugal a pris femme dans une Maison opposée à la France, elle est neanmoins fondée sur le bon sens. Quiconque examinera bien les choses de prés, trouvera que sa Majesté Portugaise ne sçauroit jamais être en sûreté avec la Maison d'Autriche, laquelle à mesure qu'elle reviendra de son impuissance fera revivre les pretentions qu'elle a contre lui.

Si le Roi de Portugal a jamais un heritier de la Princesse sa femme, il lui sera bien plus avantageux de le marier en Angleterre, qu'en France, parce que le Roiaume d'Espagne étant menacé de tomber sous la puissance de cette derniere Couronne, il ne se doit pas tant fier à son alliance, quand même il en auroit contracté quelqu'une avec elle, qu'il ne lui doive rester quelque crainte de son ambition. Mais comme il n'a encore qu'une fille, & qu'il n'y a point de Prince en Angleterre à qui il la puisse donner, le seul parti qu'il y a à prendre pour lui,

lui, eſt de lui donner un mari tel qu'il plaira au Roi de France; car quel qu'il puiſſe être, aiant une ſi bonne protection, il vaudra encore mieux que tous ceux qui pourroient ſe preſenter. Nous convenons bien, qu'il y en a qui brillent plus les uns que les autres aux yeux du Vulgaire. Par exemple le fils du Grand Duc; quoi que d'une naiſſance fort inferieure à celle du Prince de Conti, apporteroit bien d'autres richeſſes à l'Infante, outre que les Etats en Italie, dont il eſt preſomptif heritier, ſont d'une grande conſideration. Nous convenons encore, que les choſes reſtant en l'état qu'elles ſont aujourdhui, ce parti ſeroit bien plus avantageux que l'autre, parce que l'interêt que le Roi de France doit avoir à l'abaiſſement de la Monarchie Eſpagnole, l'obligeroit toûjours à donner ſecours à la Couronne de Portugal, quand bien même elle auroit marié ſon Infante contre ſon conſentement. Mais enfin les affaires peuvent changer, & même ce changement paroît bien proche, tellement que dans l'incertitude de ce qui arrivera, il n'eſt pas de la politique de s'aller attirer ſon mécontentement.

Il eſt de l'interêt de ſa Majeſté Portugaiſe d'entretenir une alliance ferme & ſtable avec l'Angleterre, non-ſeulement à cauſe du commerce qu'il y a entre les deux nations, mais encore parce qu'il en peut être ſecouru dans le beſoin. C'eſt par cette raiſon là que le feu Roi de Portugal donna ſa fille au Roi d'Angleterre ſans ſe mettre en peine s'il étoit d'une autre Religion; car comme nous avons dit ci-devant, la Religinn n'eſt qu'un pretexte pour les Grands, au lieu que leurs interêts ſont leurs veritables Maximes. Quoi qu'il en ſoit, ce mariage n'a pas été ſuivi d'aucune fecondité, ſoit que ce que nous avons rapporté ci-devant fut veritable, ou que Dieu n'y eut pas donné ſa benediction. En effet, ces ſortes de mariages-là ne réüſſiſſent preſque jamais, c'eſt pourquoi ceux qui ont un peu de delicateſſe

tesse de conscience, ont de la peine à s'y resoudre. Je ne sçais si ce fut par cette raison là que la Reine Christine de Suede ne voulut pas épouser le Roi de Pologne, avec qui cela eut fini les differens, qu'ils avoient ensemble pour la Couronne. Cependant si elle paroissoit attachée en ce temps-là à sa Religion; elle s'en est bien detachée depuis, puis qu'elle y a renoncé entierement, si bien qu'elle est aujourdhui à Rome, où elle a mieux aimé aller que de gouverner les peuples, que Dieu lui avoit soumis.

De la Republique de Venise, & des Maximes qu'elle doit tenir pour se maintenir dans sa grandeur.

IL n'y a point de Republique plus en reputation que celle-ci; car soit qu'on considere depuis quel temps elle est florissaute, ou la sagesse des loix sur lesquelles elle se conduit, on n'y trouvera que des sujets d'admiration. Cependant au milieu de tout cela, il s'y rencontre un grand défaut, & qui à l'exemple de Sodome, & de Gommorre, pourra bien un jour être cause de sa perte. Car il n'y a point d'endroit au monde, où il se commette plus de crimes, de sorte qu'il semble que ce soit là l'asile de la debauche & de toutes sortes de saletés. En effet, pourvû qu'on ne se mêle point de parler du gouvernement, tout y est permis. Si nous recherchons la cause d'un si grand desordre nous la trouverons particulierement dans la défense qui est faite du faste, & de la vanité, qui tient lieu bien souvent aux hommes de toute sorte de passion. Car nous remarquons qu'il y en a beaucoup qui se satisfont par là, ou du moins qui y emploient une bonne partie de leurs moiens, de sorte qu'il ne leur reste plus rien pour satisfaire aux autres passions. Mais à Venise tous ces dehors, & toutes ces depenses,

ſes, qui brillent aux yeux, étant défenduës, chacun ne ſonge qu'à contenter ſes ſens, & c'eſt à cela qu'on emploie non-ſeulement le ſuperflu de ſes richeſſes, mais encore bien ſouvent le neceſſaire.

Il y a douze cens ans & plus que cette Republique ſubſiſte, ce qui eſt merveilleux, veu le grand nombre d'ennemis qu'elle a eus ſur les bras, & les grandes guerres qu'il lui a falu ſoûtenir de temps en temps. Mais ſa puiſſance n'a jamais tant éclatté, que quand ſe forma cette furieuſe ligue contr'elle, laquelle fut appellée la ligue de Cambrai, & dans laquelle entrerent preſque tous les Princes de l'Europe. En effet, l'Empereur Maximilien, Loüis XII. Roi de France, Ferdinand Roi d'Eſpagne, Henri VIII. Roi d'Angleterre, le Pape, tous les Princes d'Italie, & enfin le Turc en étoient, ce qui donnoit ſujet de croire, que le temps étoit venu qu'alloit finir ſa domination. Qui ne l'auroit pas cru auſſi, vû les Puiſſances qui lui declaroient la guerre? Cependant ſa conduite fut ſi admirable, qu'aprés avoir perdu une grande partie de ſon Etat, qu'elle ne pût défendre dans la premiere ſurpriſe, elle le recouvra ou peu s'en falut ſans le ſecours de perſonne, donna la chaſſe à l'Empereur, qui dans l'eſperance du ſac de Veniſe, s'étoit mis lui-même en campagne à la tête de deux cens mille hommes, ſi bien qu'on eut dit qu'il eut non-ſeulement juré ſa ruine; mais encore entrepris d'effacer avec une armée ſi formidable toutes les marques qui pouvoient reſter de ſa domination.

Au reſte tous ceux qui ont lû des choſes ſi memorables dans l'Hiſtoire, ſont grandement ſurpris de ce que cette Republique qui connoît ſes forces, ne ſe ſoit pas liguée avec les autres Princes, pour empêcher le changement qui eſt arrivé en Italie, depuis quelques années. Car enfin, ce n'eſt plus comme au temps paſſé, où il étoit expedient que le Roi de France eut garniſon dans Caſal, pour l'aſſurer contre

tre les Espagnols. Cette nation n'est plus en état de rien entreprendre, & par consequent la jalousie qu'on avoit contr'elle, doit cesser. On ne sçauroit comprendre cette politique, si ce n'est que dans le temps que ce changement est arrivé, les Turcs armoient puissamment par mer, & par terre. Ainsi les Venitiens étant incertains sur qui l'orage tomberoit, ç'a peut être été là la raison pour laquelle ils n'ont osé dire mot. Quoi qu'il en soit, depuis qu'ils ont veu sur qui il est venu fondre, il semble qu'ils auroient dû s'interesser davantage aux affaires d'Italie, où ils prenoient une telle part autrefois, qu'il n'y pouvoit arriver le moindre changement, qu'ils ne s'en missent aussi-tôt en peine. Et cette precaution leur sembloit d'autant plus necessaire, que le Duc de Mantouë, qui est celui qui a vendu Casal, est encore prêt comme nous avons dit dans un autre endroit, de vendre le reste de ses Etats; tellement que si le marché s'en fait, comme il y a beaucoup d'apparence, puis qu'il ne cherche que de l'argent, & que le Roi de France en a assez, pour ne lui en pas refuser, où en est cette Republique, qui ce semble a manqué de precaution dans le temps qu'elle en devoit avoir davantage? Cela a fait dire à beaucoup de gens, qui se mêlent de raisonner sur la politique, qu'elle n'a pas suivi ses veritables interêts, quand elle s'est engagée si legerement dans la guerre contre les Turcs, & ils se fondent sur ces raisons.

Premierement que cette Republique étant exposée aux irruptions continuelles de ces Infideles, elle devoit songer, que quand ils auroient trouvé moien de separer les Puissances contre qui ils ont la guerre à present, elle éprouveroit tôt ou tard leur ressentiment, duquel elle doit tout craindre, puis qu'elle se trouvera alors toute seule pour leur resister.

Secondement, que l'interêt d'une Republique

consistant plûtôt à conserver ce qu'elle a, qu'à accroître ses limites, elle a dû se contenter de ce qu'elle avoit, sans être excitée par des conquêtes imaginaires, lesquelles quand même elles se trouveroient réelles, il leur en faudra peut-être paier l'interêt quelque jour; sans compter que pendant ce temps-là, elle donne moien au Roi de France de faire ses affaires, lequel seroit peut-être plus retenu, s'il voioit qu'on observât sa conduite.

Troisiémement, que pendant qu'elle est ainsi engagée dans une guerre perilleuse, toutes les autres Puissances d'Italie n'oseroient faire paroître les bons desseins, qu'ils pourroient avoir pour leur liberté, & pour le repos de leur païs, qui demeure cependant sans secours, puis qu'elle, qui est la plus considerable, témoigne s'en soucier si peu. Qu'au reste, ce qui vient d'arriver à Genes, témoigne bien qu'il n'y a plus de liberté, puis que le Roi de France ne s'est pas servi seulement d'un pretexte, pour lui faire un si rude traitement, n'aiant emploié pour tout sujet de plainte, sinon que cette Republique s'étoit mise sous la protection d'Espagne, avoit armé des Galeres en sa faveur, & donné retraitte à celles de cette Couronne, comme si tout cela n'étoit pas permis à un Etat libre, & qui est reconnu de toute l'Europe pour Souverain.

Que toutes ces nouveautés sont mille fois plus de consequence aux Venitiens que tout le progrés qu'ils peuvent faire dans la guerre du Turc. Qu'un Etat étant donc obligé de peser d'un côté tous les avantages, & de l'autre tous les desavantages qu'il peut recevoir d'une affaire, & étant évident que l'un est beaucoup au dessous de l'autre, ils ont manqué cette fois-là aux maximes, qui les avoient fait passer pour être si sages dans les siecles precedens.

Mais il est aisé de dire ce que l'on veut, quand on ne se défend point, & à considerer toutes choses, les Venitiens y étoient bien embarrassés. En

effet,

effet, quand ils n'auroient pas pris parti dans la guerre contre les Turcs, cela auroit-il empêché le Roi de France de poursuivre ses desseins, & au contraire s'ils avoient eu quelque demêlé contre lui, ne seroit-ce pas là une occasion favorable aux Turcs, pour leur donner des affaires ? En verité quand on est menacé de deux Puissances aussi considerables, que sont la France, & le Turc, on a bien de la peine à prendre des mesures justes. Aussi pour juger des choses sans passion faut-il convenir qu'il vaut encore mieux courir au plus pressé, que de s'amuser à se faire des craintes avant le temps. Nous croions bien que le Roi de France songe à subjuguer l'Italie, aussi-bien que le reste de l'Europe; mais enfin ces desseins sont encore bien éloignés, & si l'on croit s'en appercevoir déja par quelques effets, ils sont encore si foibles, qu'il n'y a pas lieu d'en prendre l'allarme si chaudement. Il est vrai qu'il a acheté Casal, mais est-ce là la premiere fois qu'on a vû ses troupes dedans ? Il est encore vrai qu'il a traité Genes auec beaucoup de rigueur, mais pourquoi lui en a-t elle donné le sujet ? Etoit-ce à une petite Republique comme elle à vouloir tirer au bâton avec le plus grand Roi de toute la Chrêtienté ? Quand Venise n'auroit pas été engagée dans la guerre avec les Infideles, se seroit-elle voulu mêler de ce different, d'autant plus que dans la satisfaction qu'en a demandé le Roi de France, il a témoigné plus de desir de satisfaire à sa reputation qu'à ses interêts ? On n'a point vû qu'il ait voulu avoir Savonne, ce qui auroit pû donner jalousie à l'Italie; mais bien qu'on lui rendît des respects, qu'il croioit lui être dûs, vû la foiblesse de l'Etat à qui il avoit à faire, & l'offense qu'il en avoit reçûë. Car il est certain que les Genois avoient ajoûté aux sujets de plainte que le Roi de France avoit contr'eux, & dont nous venons de faire mention, l'audace d'exciter les Algeriens à lui faire la guerre, moiennant quoi ils leur

avoient promis qu'ils ne les laisseroient point manquer d'argent.

Les choses étant ainsi, l'on voit bien que les Venitiens auroient eu tort de s'engager dans leur querelle, non plus que de vouloir empêcher le Traité de Casal. Tant que le Roi de France ne fera point de plus grande innovation en Italie, leur interêt est de vivre en bonne intelligence avec lui. Cependant quoi que nous convenions qu'une Republique ne doive point chercher à étendre ses limites, il est pourtant vrai, qu'ils ont fait encore ce que la politique vouloit qu'ils fissent, en prenant les armes contre les Turcs. Plus ils les éloigneront de leurs frontieres, moins ils auront sujet d'apprehender en cas qu'il leur falût faire la guerre d'un autre côté. D'ailleurs, quand même ils reprendroient un nombre infini de places, ce ne seroit pas tant accroître leurs limites, que reprendre ce qu'ils ont perdu. En effet, n'avons nous pas vû dans ces derniers temps, que les Infideles leur ont enlevé le Roiaume de Candie, & quelques efforts qu'ils puissent faire, ne sont-ils pas encore bien éloignés de le recouvrer?

C'est donc une mocquerie de dire, qu'ils n'ont pas suivi leur veritable interêt en cela. Il n'y a point de Puissance qui leur doive être si redoutable que celle du Turc, de sorte qu'ils ne sçauroient faire trop d'efforts pour l'abattre. Or ils ne pouvoient mieux prendre leur temps, que quand ils ont vû toutes les forces de l'Empire, & toutes celles de la Pologne contr'eux; d'ailleurs leur armée rebuttée par un long siege, & dont le succés leur étoit si desavantageux; leur Etat plongé, non pas à la verité dans une guerre civile, mais dans une consternation si grande, que ceux qui en avoient le gouvernement, ne sçavoient plus par où s'y prendre, pour le rassurer. Et de fait toute leur ressource a été de demander la tête des principaux Officiers.

Où

Où est donc le défaut de politique ? Enfin les choses n'ont elles pas réüssi comme ils le pouvoient souhaitter, ce qui est une autre justification pour eux, puis que quand même leur entreprise auroit été mal digerée, ils se justifient assez dans le monde quand ils obtiennent la fin qu'ils se proposoient. Cependant comme ce n'est pas du succés qu'il faut juger de la politique, tout ce que l'on peut dire c'est que s'ils avoient plusieurs raisons contr'eux, ils en avoient une infinité d'autres en leur faveur. S'il est vrai que c'étoit s'engager par là dans une grande dépense, pouvoient-ils faire autrement, puis que leurs ennemis étant armés, c'étoit à eux à prendre garde à ne se pas laisser prendre au depourvû ? Les Turcs ne pouvoient-ils pas s'accommoder avec l'Empereur, & se ruer tout d'un coup sur eux ? Qu'auroient-ils fait dans cette rencontre, & n'eût-ce pas été comme en 1664. lors qu'ils les virent tomber sur le Roiaume de Candie ?

Concluons donc de tout cela, qu'ils n'ont fait que ce qu'ils devoient faire, & qu'au contraire ils auroient fort mal entendu leurs interêts, s'ils s'étoient ainsi broüillés à contre-temps avec la France. Disons encore qu'ils ne se doivent jamais broüiller avec elle que le plus tard qu'il leur sera possible, c'est-à-dire, jusques à ce qu'elle donne de plus grandes marques de son ambition en Italie. Car ils sçavent bien l'état où ils sont, & peut-être trouveroient-ils beaucoup à deconter, quand ils auroient affaire à une Puissance si formidable ? Il y a force Etats, dont la reputation est plûtôt fondée sur la foiblesse de leurs ennemis, que sur leurs propres forces. Nous ne voulons pas dire cela absolument de la Republique de Venise, qui a toûjours été estimée, aussi bien en guerre, comme en paix ; cependant si elle avoit affaire aujourdhui à la France, peut-être trouveroit-elle qu'elle n'a jamais eu en tête un ennemi si dangereux ? C'est une nation

qui fait la guerre tout d'une autre façon que les autres, & si ç'avoit été elle qui eût été devant Vienne & devant Bude, elle auroit rendu bon conte de ces deux places, & en bien moins de temps que cette derniere n'a été soûmise. La prudence veut donc qu'on n'ait affaire à une si rude joüeuse, qu'à son corps défendant, & principalement une Republique, dont le fait n'est pas la guerre. Nous ne craignons point d'avancer ces paroles. Elles se trouveront veritables pour ceux qui les voudront bien examiner; & il est constant que Venise, comme les autres, ne doit jamais desirer que la paix. La raison est, qu'on ne lui sçauroit rien apprendre, quant au gouvernement politique, mais que dés le moment qu'il s'agira de la guerre, il faut qu'elle s'en repose sur des Generaux, qui manquent quelquefois de fidelité, & fort souvent d'experience. Combien en avons nous vû, qu'elle a été obligée de destituer de leurs charges, pour les fautes qu'ils avoient commises, & même de leur faire faire leur procés? Cependant c'est ce qu'elle ne connoît pas d'elle-même, & c'est encore de quoi il faut qu'elle se rapporte à des gens, qui bien souvent ont interêt de perdre ceux qu'ils accusent, tellement que s'il se trouve une accusation veritable, il y en a dix sans fondement.

C'est donc une chose constante que toutes les Republiques trouvent mieux leur conte dans la paix, que dans la guerre; & si celle de Hollande s'est élevée par les troubles, c'est qu'elle avoit à sa tête un Prince, qui lui servoit de Conseil, & sur qui elle se reposoit de toutes choses. Cependant quand on examinera bien sa naissance, son affermissement, & sa grandeur, on remarquera que si elle est redevable à la guerre des deux premiers, le dernier ne lui est venu que par la paix, laquelle dés le moment qu'elle a cessé, elle s'est vûë en moins de deux mois sur le bord du precipice. C'est une leçon pour Ve-

Venise, & quoi que ces deux Republiques n'aient pas grand commerce ensemble, toutefois ne sont-elles pas si éloignées, qu'elles ne puissent prendre exemple l'une sur l'autre.

Tout cela ne conclut pas neanmoins, que celle de Venise ne doive avoir l'œil sur ce qui se passe en Italie, & s'il arrivoit que le Roi de France traitât de Mantouë, comme il a déja fait de Casal, nous ne feindrons point de dire, que quand elle se remuëroit, elle ne feroit que son devoir. Aussi ne lui conseillerions nous pas de souffrir qu'un voisin si dangereux s'établît si prés d'elle. Elle feroit mieux de donner au Duc de Mantoüe, tout ce qu'il lui demanderoit. Aussi-bien lui en restitueroit-il une partie par la dépense qu'il fait chez elle tous les ans, lors qu'il quitte ses Etats, pour aller voir exprés les *Opera*. Belle occupation pour un Prince, & d'où l'on peut juger si l'on peut jamais prendre confiance en lui, quand il s'agira du repos de l'Italie.

Des Cantons Suisses, de leurs Interêts, & des Maximes qu'ils doivent tenir pour conserver leur liberté.

CEs peuples ont eu de tout temps deux grands défauts, le premier de preferer leur interêt particulier à toutes choses, le second d'être susceptibles des premieres impressions qu'on leur veut donner. Le premier a paru dans tous les siecles passés, où au prejudice de la parole donnée, ils ont changé de parti, dés que l'argent leur a manqué, ce qui est cause qu'on a introduit ce proverbe en France, qui a passé long temps pour veritable : *point d'argent, point de Suisse*. Le second s'est fait voir pareillement dans plusieurs occasions, où leur entêtement leur a servi de regle, tellement

que quand on avoit une fois empaumé leur esprit, on avoit beau leur remontrer, qu'on les avoit surpris, ils n'en vouloient rien demordre. Et c'est cet entêtement, qui a fait dire qu'ils étoient fideles, en quoi neanmoins l'on a eu grand tort, puis qu'il n'y a gueres de nation, qui ait plus tourné casaque qu'elle, sur quoi elle s'excuse sur le défaut de paiement qui lui avoit été promis, alleguant que ce n'est pas elle qui manque de parole; mais ceux avec qui elle a traité.

La sterilité de ce païs, qui n'est que montagnes, rochers, & precipices, est cause que la plûpart des habitans sont obligés d'aller chercher fortune ailleurs, d'autant plus qu'il est fort peuplé. La diversité de Religion y regne, comme en beaucoup d'autres, ce qui a été cause qu'il a été souvent divisé en lui-même, outre que c'est une espece de gouvernement, comme en Hollande, où chacun pretend être aussi grand maître que son compagnon. En effet chaque Canton a ses loix, & ses maximes, & les Magistrats n'obeïssent point les uns aux autres, & pretendent au contraire que chacun doit être maître chez soi. Plusieurs Princes, qui eussent été bien-aises de soûmettre ces peuples, qui jusques ici ont toûjours fait paroître beaucoup de passion pour leur liberté, se sont servis adroitement de cette diversité de Religion, & de loix, pour venir à bout de leur dessein. Les Rois d'Espagne sur tout se sont servis de toute sorte d'artifice, si bien qu'ils ont obligé souvent les Catholiques à prendre les armes contre les Protestans, afin que pendant que tout seroit en combustion, ils n'y trouvassent nulle difficulté. Cependant quoi que toutes leurs menées aient été conduites avec beaucoup d'adresse, & que même ils se soient vûs à deux doigts de réüssir, principalement lors qu'ils s'emparerent de la Valteline: toutefois la vigilance de la France a fait échoüer tous leurs desseins, & cette Cou-

Couronne aiant établi son credit chez cette nation, par la conformité qui étoit alors entre leurs interêts, elle l'a si bien endormie depuis, ou pour mieux dire, elle a si bien reconnu son foible, qu'en même temps qu'elle attente elle-même à sa liberté, elle lui fait accroire, que ce qu'elle en fait, n'est que pour empêcher qu'elle ne soit opprimée par les autres.

C'a été en la prenant par les deux défauts, que nous avons remarqués ci-dessus, qu'elle est venuë à bout d'une chose si dificile. Car sans s'amuser à la broüiller entr'elle, par des interêts de Religion, comme a fait la Couronne d'Espagne, elle a gagné les principaux par argent, & les autres, en leur insinuant que la Maison d'Autriche conservant de vieilles pretentions sur eux, selon lesquelles elle soutient qu'ils se sont soustraits de sa domination, ils ne pouvoient trouver de sûreté, qu'en agissant de concert pour leurs communs interêts. Voilà les pieges qu'a tendu cette Couronne à l'avarice, & à la simplicité de ces peuples; & comme il est ordinaire que chacun se laisse prendre par son foible, il ne faut pas s'étonner, si elle a été plus heureuse dans ses projets que l'Espagne n'a été dans les siens, puis qu'elle s'y est prise plus adroitement. Des pensions, des presens, des compagnies, ont fermé la bouche à ceux qui pouvoient voir clair dans ses desseins, & ceux-ci, qui avoient tout credit parmi les autres, étant gagnés, il n'en a pas falu davantage pour les faire réüssir. C'est ainsi que la Comté de Bourgogne a été prise dans ces derniers temps, sans que ses peuples s'y soient opposés, quoi qu'ils y eussent tant d'interêt; mais que dis-je, sans qu'ils s'y soient opposés, ils n'avoient garde de le faire, puis qu'ils défendoient eux-mêmes les passages par où le feu Duc de Lorraine pretendoit venir au secours de cette Province. Mr. Stoup n'a pas nui à un si grand succés, aussi n'est-ce pas pour

rien qu'il a cent mille livres de rente de bienfaits de cette Couronne, & cela ne vaut-il pas mieux que tout ce qu'il pouvoit pretendre en Suiſſe, où auſſi-bien il ne veut jamais retourner ?

Tout ce que nous venons de dire étant conſtant, c'eſt à ces peuples à ſe défier de ceux qu'ils ſçavent Penſionnaires de France ; car enfin leur païs étant ingrat, & ne produiſant rien qui approche des beaux Loüis d'or qu'ils tirent de cette Couronne, il eſt indubitable qu'ils ſeront toûjours dans ſes interêts. S'ils faiſoient donc bien, ils aboliroient cet uſage établi entr'eux, qu'un homme qui demeure dans le païs, pût avoir une compagnie en France, & la faire exercer par un couſin, ou par un autre, ſelon qu'il y trouve mieux ſon conte ; car c'eſt de là que viennent une partie des trahiſons, qui leur ſont faites. En effet, ces gens qui retirent une bonne ſomme tous les ans de cette Couronne, n'ont garde qu'ils ne faſſent des brigues en ſa faveur, voiant que ſi le païs venoit à ſe broüiller avec elle, ils perdroient tout ce qu'ils ont de plus beau, & de plus liquide. La France qui ne ſouffriroit pas, pour quoique ce fut que des François naturels, qui ſeroient à ſon ſervice, ſubſtituaſſent ainſi d'autres perſonnes à leur place, n'a garde de l'empêcher à l'égard des Suiſſes, parce qu'elle connoît bien l'avantage qu'elle en retire, & qu'elle en retirera toûjours, tant que la même choſe ſe pratiquera.

Autrefois les Cantons ont eu ſujet d'apprehender la Maiſon d'Autriche, non-ſeulement à cauſe de ſa grande puiſſance, & que le païs l'accommodoit ; mais encore à cauſe de ſes pretentions. Car il eſt certain que ce païs a dependu d'elle au temps paſſé, & qu'elle ne l'a perdu que par les violences qu'y exerçoient les Gouverneurs, qu'elle y envoioit. La France qui ſçait donc les ſujets de crainte, que ces peuples doivent avoir, n'a jamais manqué à exciter ſes défiances, & c'eſt par là que s'eſt formé cette

cette union étroite entre leurs Etats, laquelle étoit necessaire en ce temps-là aux Suisses, mais qui maintenant est bien hors de saison. La raison est que la Maison d'Autriche n'est plus en état de leur faire aucun mal, & qu'au contraire celle de France s'est déja mise en devoir d'opprimer leur liberté, par la forteresse d'Huninghen qui les tient en bride, & dont les consequences sont si visibles, qu'il ne faut pas être fort clair-voiant, pour penetrer où elles peuvent aller.

Certes on ne sçauroit faire de plus grande faute contre la politique, que celle que ces peuples ont faite en plusieurs rencontres. Mais une, dont ils auront lieu de se repentir long-temps, est celle d'avoir laissé prendre la Comté. La raison n'est pas bien dificile à rendre, car tant que cette Province eût été aux Espagnols, ils étoient sûrs que les deux Couronnes étoient obligées de leur faire la cour; l'Espagne pour avoir passage, afin non-seulement de pouvoir conserver cette Province, mais encore pour pouvoir attaquer la Duché de Bourgogne, dont la frontiere est depourvûë de places fortes, si bien qu'il n'y avoit rien de si facile, que de la piller; la France pour les obliger à ne le leur pas permettre, de sorte qu'ils avoient, s'il faut ainsi dire, le destin de ces deux Puissances entre les mains.

Il ne faut pas être fort habile, pour sçavoir que la consideration qu'on fait d'un Etat, est le besoin qu'on en peut avoir. Or les Suisses ne pouvant douter, combien ils pouvoient rendre de service, ou apporter de dommage à l'une ou à l'autre Couronne, il est évident qu'ils ne pouvoient rien faire de plus prejudiciable à leurs interêts? Et c'est aussi là la source de tous les maux, qu'ils ont déja ressentis, & de tous ceux dont ils sont encore menacés. En effet, la France n'auroit jamais osé sans cela bâtir Huninghen, ni retrancher la solde de ceux de cette nation, qui sont à son service, ce qu'il

qu'il leur a falu neanmoins endurer, quoi qu'ils en aient pensé mourir de douleur. Lors qu'ils s'en sont voulu plaindre, on leur a fort bien répondu, qu'ils étoient libres de chercher parti ailleurs s'ils croioient pouvoir trouver mieux, ce qu'on n'auroit eu garde de faire, s'ils n'avoient donné lieu eux-mêmes à cette réponse, par leur méchante conduite. Mais il ne faut pas s'étonner de cela, & on leur fera bien encore d'autres pieces, maintenant qu'on n'a plus affaire d'eux, de quoi neanmoins ils ne seront plaints de personne, la chose n'étant arrivée que par leur faute, ou pour mieux dire par leur avarice. Car ce n'a été que parce qu'il leur faloit entretenir du monde pour garder leurs frontieres, comme si presentement ils n'étoient pas obligés à la même dépense, laquelle au contraire doit être bien plus forte qu'en ce temps-là, puis que la Puissance qui confine maintenant avec eux, est bien plus grande, que celle qu'ils avoient alors pour voisine.

Il faudroit être grand politique, pour dire au juste ce que ces peuples devroient faire; pour reparer les fautes qu'ils ont faites. Car enfin de pretendre qu'ils doivent se liguer avec la Maison d'Autriche, qu'est-ce que cela leur apporteroit, & s'ils lui donnoient tant d'autorité chez eux, ne devroient-ils pas craindre, qu'elle ne s'en servît un jour pour faire valoir ses pretentions? Cependant c'est pourtant ce qu'ils doivent faire, mais avec tant de retenuë, qu'ils demeurent toûjours maîtres de ce qui leur reste de liberté.

Pour la recouvrer entierement, ils devroient retirer les troupes qu'ils ont en France, non pas tant en vûë d'affoiblir cette Couronne, en la privant de ce secours, que de se delivrer eux-mêmes d'un nombre infini de traitres, desquels elle ne fera plus d'état, dés qu'elle se verra broüil-
lée

lée avec eux. Ce rappel ne doit pourtant pas être une broüillerie manifeste entre les deux Etats ; mais il se doit faire adroitement, & sous quelque pretexte, qui puisse cacher leur intention. Par exemple ils peuvent feindre d'avoir quelque aprehension de l'Empereur, & par consequent demander qu'on leur renvoie leurs troupes. Cependant nous nous doutons bien de ce qu'on leur répondroit là-dessus, & ce seroit sans doute, qu'ils n'ont que faire de s'inquieter, & qu'on donnera bon ordre à toutes choses. Mais comme ces offres-là devroient être suspectes, quand même les choses seroient vraies, ils trouveront toûjours assez de raisons plausibles, pour les refuser.

Maintenant qu'ils se sont laissés brider, si cela se peut dire ainsi, par la forteresse d'Huninghen, & par la prise de la Comté, c'est à eux à fuir toutes sortes de querelles entr'eux, se mettant en tête, que la moindre division intestine, est capable de les perdre entierement. Aussi ne devons nous point douter que la France ne se serve maintenant du pretexte de la Religion, pour les broüiller ensemble; pretexte qu'elle peut emploier maintenant utilement, parce qu'ils ne peuvent plus recevoir de secours que de l'Empereur, qui voudroit peut-être se païer de ses peines, s'ils le faisoient venir. Cependant c'est une question de savoir s'il seroit utile à la France de soumettre cette nation, laquelle aiant toûjours fait paroître beaucoup de passion pour sa liberté, pourroit peut-être bien encore faire toutes sortes d'efforts, pour s'affranchir du joug sous lequel elle seroit tombée. Ainsi l'on pourroit croire que ce seroit une guerre continuelle qu'elle s'attireroit, au lieu que laissant les choses comme elles sont, ces peuples contribuent à sa grandeur, tout de même que s'ils étoient ses sujets. Cette reflexion fait tant d'impression sur certains esprits, qu'ils ne

fei-

feignent point de dire qu'elle entendroit fort mal ses interêts, si elle se portoit aprés cela à innover quelque chose contr'eux. La raison sur laquelle ils se fondent, est que comme cela reduiroit ces peuples à une extrême pauvreté, ils ne pourroient, comme nous avons dit ci-dessus, se contenir dans le devoir, outre que le Roi de France ne tireroit pas grand avantage d'un païs, qui de soi-même est si méchant qu'il n'y en a gueres de plus pauvre dans l'Europe. Ce qu'il y a à dire à cela, c'est que cette raison est fort bonne, supposé que les choses demeurent toûjours en l'état qu'elles sont aujourdhui, mais comme il ne faut qu'un moment pour les faire changer, le plus sûr à nôtre avis, est toûjours de s'en rendre maître.

Ce qui se passe aujourdhui en Italie doit étre extremement suspect à ces peuples, parce que sous un si beau pretexte on peut faire avancer des troupes dans leur voisinage, & se saisir de Geneve. C'est à quoi ils doivent s'opposer de tout leur pouvoir, car si on venoit encore à les brider de ce côté-là, ce seroit alors qu'on pourroit dire que ce seroit fait de leur liberté.

De l'Empereur des Turcs, & quelles Maximes il doit observer pour maintenir son Empire & pour revenir dans la puissance où il a été.

CE n'a jamais été que la division des Princes Chrétiens, qui a rendu cet Empire si puissant; car les peuples n'y sont point plus braves qu'ailleurs, ni le païs rempli de meilleures places. Au contraire, il n'y en a presque point de fortes, tellement que qui auroit gagné une bataille entiere pourroit aller si loin qu'il voudroit. Ceux qui ont fait la guerre en ce païs-là, ont même remarqué, que cette nation est plus aisé à battre qu'une autre, parce

parce qu'à moins qu'elle ne soit en rase campagne pour pouvoir former son Croissant, qui est un certain ordre de bataille qui lui est tout particulier, elle ne marche au combat, que dans le dernier desordre. En effet, elle y vient plûtôt comme un troupeau de moutons, qu'en gens de guerre, ne fondant son esperance, que sur le grand nombre, lequel épouvante à la verité ceux qui ne sont pas encore faits à cette maniere de combatre, mais non pas ceux qui y sont accoutumés, & qui se sentent du courage. Car quoi qu'il semble qu'il pleuve des hommes tout exprés pour elle de tous côtés, il n'est pas dificile de les arréter, & cela se fait par un feu continuel, qu'ils craignent autant qu'aucune autre nation, bien qu'on nous veuille faire accroire que la creance où ils sont de la Predestination les rende plus braves que les autres. Les Chameaux qu'ils poussent aussi devant eux auroient de quoi étonner, non pas que ce soient des animaux, qui soient à craindre, mais parce que cela éfarouche les chevaux, de sorte que cela seroit capable de rompre une armée; mais le même remede qui sert pour arrêter les hommes, sert aussi pour arrêter les bêtes, qui n'osant plus avancer à cause de la gréle des coups qui tombent sur eux, retournent souvent sur leurs pas, si bien qu'elles deviennent funestes à ceux qui les ont lachées.

Voilà en quoi consiste le plus grand artifice des Turcs, d'où l'on peut juger, si cette nation est aussi redoutable, qu'on le veut persuader à beaucoup de personnes. En effet, nous avons fait voir ci-dessus, en quoi consiste sa principale puissance, quand nous avons dit que c'étoit dans la division des Princes Chrêtiens. Elle doit donc mettre toute sa politique à la fomenter, & quoi qu'il semble que ce soit dans ce temps-là, qu'elle doive tenter de faire quelque progrés, neanmoins elle doit attendre non seulement que la guerre soit bien allumée; mais encore

core que leurs Etats soient épuisés d'hommes, & d'argent, afin qu'elle y trouve moins de resistance. Autrement ils pourroient faire la paix, & tomber sur elle avec toutes leurs forces.

Ce n'étoit donc pas une méchante politique au Grand-Seigneur nouvellement, d'attaquer l'Empire à l'issuë d'une guerre aussi facheuse, & aussi meurtriere, qu'avoit été celle qu'il avoit euë avec les François. Et si l'on examine bien toutes choses, il avoit bien mieux pris son temps, que s'il l'avoit fait pendant cette même guerre. Car l'Empereur se seroit hâté de terminer ses differens avec cette Couronne, & étant alors tout armé, sa surprise en eut été bien moindre.

Le Grand-Seigneur a tous les Princes Chrêtiens pour ennemis, ou du moins cela devroit être ainsi. Mais comme les interêts particuliers prevalent ordinairement par dessus ceux de la Religion, c'est à lui à animer les uns contre les autres, afin d'empêcher qu'ils ne se joignent pour lui faire du mal. Il doit avoir recours pour cela, principalement au Roi de France ; mais il ne doit pas souhaitter qu'il s'empare de l'Empire, parce que seroit alors qu'une certaine prophetie s'accompliroit, par laquelle il est menacé d'être chassé un jour de ses Etats par cette nation. Quoi qu'il en soit, il le doit faire agir pour faire seulement diversion, & en cas qu'il vît qu'il allât trop vite, c'est à lui à y apporter remede, en donnant de son côté quelque relâche à l'Empire, afin qu'il se puisse mieux défendre contre un si puissant ennemi. Il n'y a pas long-temps que le Grand-Seigneur se croit obligé à cette precaution avec la France, & ce n'est que depuis que Louïs XIV. est devenu si puissant qu'il lui donne de la crainte, mais enfin il a plus d'égard aujourdhui pour lui, qu'il n'en a jamais eu pour tous les Chrêtiens ensemble, ce qu'il a bien fait voir en beaucoup de choses où il s'est relâché en faveur de son Ambassadeur. Il

Il n'a ſuivi en cela que ſes veritables interêts, car pour un peu de fumée qu'il lui a donné, il en a tiré des avantages eſſentiels. En effet, on ne doute point que ce ne ſoit en reconnoiſſance de cette facilité, qu'on a eu ſoin de faire connoître au Roi de Pologne, que la politique ne vouloit pas, qu'il aidât à l'Empereur à recouvrer la Hongrie. Mais que cela ſoit ou non, il eſt toûjours conſtant, que cela a donné lieu de croire, qu'il y avoit une grande intelligence entre le Grand-Seigneur, & le Roi de France, ce qui nuit plus qu'on ne croit aux affaires de l'Empereur, puis que tous ceux qui ſont voiſins de cette Couronne, n'oſeroient lui envoier toutes leurs forces, de peur de ſe trouver ſurpris.

Si le Grand-Seigneur pouvoit être ſûr du Roi de France, il n'auroit que faire de ſe mettre en peine des autres Princes Chrêtiens, c'eſt pourquoi il doit toûjours tâcher de vivre en bonne intelligence avec lui, ce qui lui eſt bien aiſé, n'aiant rien à demêler enſemble; cauſe ordinaire des querelles. Au reſte il eſt indubitable, que ſoit qu'il ſoit bien ou mal avec lui, ce Prince ne ſera jamais bien-aiſe, qu'il ſoit vaincu par l'Empereur, parce que ſes interêts y ſont contraires, ſi bien donc que ſans l'exciter, il eſt vrai-ſemblable de croire, qu'à la Religion prés, il fera toûjours des vœux en ſa faveur.

Comme il n'en eſt pas de même de la Pologne, dont le voiſinage cauſe plus de jalouſie entre les deux Etats, c'eſt au Grand-Seigneur à ſe mettre à couvert de cette Puiſſance, ce qu'il peut faire toutes les fois qu'il voudra, car pourvû qu'il n'attaque pas cette Couronne, elle ne demande que la paix. La raiſon eſt, que les Grands étant obligés d'aller ſervir à leurs dépends, ils ne donnent les mains à la guerre que le plus tard qu'ils peuvent. Et de fait il a falu que la Reine de Pologne ait remué mille reſſorts pour faire conclurre la ligue, en vertu de laquelle le Roi de Pologne marcha au ſecours de Vien-

ne, autrement elle n'en fut jamais venuë à bout. Mais nous en avons assez parlé ci-devant, il seroit inutile d'en rien dire ici davantage.

Voilà les deux voisins que le Grand-Seigneur a le plus à craindre du côté de l'Europe, car pour le Moscovite il n'est pas toûjours d'accord chez lui; outre qu'il a des ennemis secrets, qui ne souffriroient pas volontiers qu'il fit des conquêtes. Du côté de l'Asie, il a aussi le Persan, qui est une Puissance formidable, & de laquelle il auroit beaucoup à craindre, si elle n'avoit le grand Mogol qui interrompt ses desseins. C'est donc au Grand-Seigneur à vivre en bonne intelligence avec ce dernier, & à l'obliger en cas que l'autre remuât, à tomber sur lui avec toutes ses forces.

Voilà quelle doit être la politique du Grand-Seigneur au dehors de ses Etats. Pour ce qui est du dedans, il n'en sçauroit gueres avoir d'autre que celle qu'il a, car ils sont d'une trop grande étenduë, pour ne s'en pas reposer sur la fidelité des Gouverneurs, à qui il fait fort bien de demander la tête, dés qu'il les soupçonne de concussion ou d'infidelité. Nous convenons bien que cela est un peu cruel, pour ne pas dire inhumain; mais enfin cette rigueur les empêche de faire mille sortes de vexations, qui seroient encore bien plus frequentes, qu'elles ne sont, s'ils n'étoient retenus par là.

Il y auroit bien encore quelque chose à ajouter à ce Chapitre touchant la conduite que le Grand-Seigneur d'aujourdhui doit tenir pour se maintenir sur le trône où on l'a élevé au prejudice de son frere. Mais comme cela saute aux yeux de soi-même, il seroit inutile de broüiller ici du papier. L'on peut bien juger qu'il se doit défaire, & tout au plûtôt, d'un concurrent si dangereux, autrement il ne sçauroit jamais être en sûreté. La vie que son frere lui a conservée ne doit pas être un exemple à suivre pour lui. La raison est que celui-là étant appel-

lé

lé à la Couronne par les prérogatives de sa naissance, n'avoit rien à craindre qu'une felonnie des peuples, à laquelle il croioit pouvoir donner ordre. Mais celui-ci ne sçauroit manquer de se dire tous les jours qu'il a ravi le bien d'autrui; ainsi pour assurer son usurpation il lui faut commettre un nouveau crime.

Du Prince de Transilvanie & de ses Interêts.

CE Prince avoit raison autrefois de se menager également entre l'Empereur, & le Grand-Seigneur, à qui il a toûjours été obligé de païer tribut. Mais aujourdhui qu'il voit les Imperiaux dans son païs, il est obligé d'user de grande dissimulation. Nous trouvons donc que pendant qu'il doit amuser ceux-ci de belles promesses, il faut qu'il recoure à la protection du Roi de Pologne, & qu'il conserve une étroite intelligence avec le Turc. Car sans la protection de ces deux Princes il est vrai-semblable de croire qu'il ne se sçauroit jamais relever de l'état où la fortune l'a mis.

Nous ne dirons rien ici des autres Princes, qui s'étendent dans l'Asie, & dans les autres parties du monde, cela ne nous regarde pas, & nous n'avons pretendu traiter que des interêts des Princes de l'Europe.

FIN.



